

• Ex Libris
Duquesne University:







LA VIERGE DE LA GROTTTE

D^r BOISSARIE

L'Œuvre

de

Lourdes



OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 60 SIMILIGRAVURES

Troisième Mille

PARIS

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

P. TÉQUI, LIB.-ÉDITEUR

29, rue de Tournon, 29

1907

PHYSICIAN
OF THE
HOLY GHOST
PHYSBURG

BT 653

~~231.73~~

B65

~~B6840~~

1909x

~~F~~



MONSEIGNEUR SCHœPFER
Évêque de Tarbes en l'année du Cinquantenaire des apparitions



LETTRE

DE

Sa Grandeur Mgr SCHŒPFER

ÉVÊQUE DE TARBES



Notre-Dame de Lourdes, le 17 avril 1907.

MON BIEN CHER DOCTEUR,

Au cours des fêtes splendides qui se déroulèrent à Rome pour célébrer le Cinquantenaire de l'Immaculée-Conception, avant de monter à la tribune de la grande salle de l'Apollinaire, où, dans un instant, vous deviez tenir sous le charme de votre parole un auditoire incomparable, vous avez voulu que l'évêque de Tarbes vous présentât tout d'abord à l'illustre assemblée. Je n'étais pas bien persuadé que vous eussiez besoin d'un patronage pour être accueilli avec sympathie, pas plus que votre nouveau livre n'a besoin de mes éloges pour pouvoir compter sur la faveur du public. Vous étiez connu, et votre nom était la meilleure préface de votre discours. Néanmoins, je me rendis au désir que vous aviez exprimé ; et ce fut surtout, en présence de plusieurs cardinaux, d'un grand

nombre d'évêques et de prélats, et devant un sénat de notabilités catholiques, — afin d'avoir la grande satisfaction de proclamer les titres que vous aviez à ma reconnaissance pour les services rendus à Notre-Dame de Lourdes.

Je crois me rappeler qu'en vous introduisant auprès de votre auditoire, je me suis servi des paroles de l'apôtre : Lucas est mecum medicus carissimus; — Avec moi se trouve Luc, le médecin bien-aimé. Quand il parlait de la sorte, saint Paul témoignait son amitié et sa confiance à l'égard du cher médecin, et associait à sa gratitude envers lui les membres des chrétientés naissantes. Avec plus de raison que saint Paul en face de saint Luc, c'était pour remplir un devoir de justice que j'invitais le noble auditoire à saluer dans votre personne l'infatigable collaborateur, le fidèle et dévoué compagnon des évêques de Tarbes et de leur ministère à Lourdes. Un trait de plus, et bien spécial, vous est commun avec l'évangéliste, patron des médecins. Si une pieuse et respectable légende attribue à saint Luc le portrait de la très sainte Vierge, la véridique histoire racontera que, depuis un grand nombre d'années, vous avez été et vous serez, je l'espère, encore longtemps, le peintre exact et très aimant de la Vierge immaculée, puisque vous êtes le rapporteur, à la fois enthousiaste et consciencieux, des merveilles qu'elle ne cesse d'accomplir à Lourdes.

Le livre que vous publiez aujourd'hui est le développement de votre programme, et il est digne de faire suite à vos premiers ouvrages. Il s'appelle l'OEuvre de Lourdes, titre bien simple et bien expressif aussi, car Lourdes le remplit tout entier. Il ne s'y trouve pas une ligne qui ne soit inspirée par votre piété filiale et qui ne tende à rendre plus belle et plus touchante la physionomie de notre Mère qui est aux cieux.

Mais si l'écrivain est un artiste, il est juste d'ajouter qu'il se double d'un homme de science, et il convenait qu'il eût ce caractère, pour donner toute la valeur désirable aux hommages de sa piété. En racontant les grandes choses accomplies à Lourdes par l'intercession de la Vierge immaculée, vous vous tenez en garde contre ce qui pourrait se glisser de trop vif, de passionné même, dans les entraînements de la dévotion la plus sincère, et précisément parce qu'elle est très sincère. Ce

que vous exigez, ce sont des faits, des faits bien constatés, bien étudiés. Avant de vous prononcer sur la réalité d'une guérison, votre esprit, judicieusement critique, s'attache à peser les déclarations médicales qui établissent la nature et la gravité du mal antérieur à la guérison du malade. Ni pour le fait de la maladie, ni pour celui de la guérison, vous n'êtes prompt ou facile à convaincre. Votre attitude, au Bureau des Constatations, frappe tout d'abord par sa froideur et son calme déconcertant et par une sorte de doute spontané. Non que vous ne soyez très paternel pour les malades se disant guéris, mais votre examen, j'allais dire votre interrogatoire, atonde en objections. On dirait que vous vous défendez contre le surnaturel, et, dans une réunion de dix, vingt, trente médecins, groupés autour de vous comme un Aréopage de savants, il n'est pas rare que vous soyez le dernier à reconnaître l'évidence de certaines guérisons tout à fait extraordinaires.

Il est assez facile d'expliquer et de justifier votre conduite. C'est qu'à vos yeux c'est une question de conscience et de science de désavouer, comme prématuré et indiscret, au moins s'il prétend être officiel, le caractère miraculeux attribué à certaines guérisons. Vous exigez qu'elles soient de bon aloi pour être offertes en hommage à la Vierge immaculée. Vous ne voulez pour témoins de sa gloire que des œuvres portant l'empreinte visible de sa main : laudent eam in portis opera ejus.

Encore vous faites-vous un légitime scrupule, même en face des guérisons les plus remarquables et les plus certaines, de ne pas sortir des attributions dans lesquelles la science veut et doit se renfermer. Qu'une personne malade de la tuberculose au troisième degré, qu'une autre, aveugle, déclarée incurable, vienne à être guérie radicalement, instantanément, vous ne sauriez sans doute empêcher la foule de crier au miracle et de trouver que son enthousiasme est aussi légitime que l'imperturbable sang-froid des savants, mais vous, homme de science et de foi avisée, vous vous gardez bien d'anticiper le jugement de de l'Église : à Elle seule, en effet, il appartient de déterminer quels faits doivent être tenus pour miraculeux.

En ce qui vous concerne, la conduite à tenir est clairement tracée et nettement délimitée.

Avec toute la sagacité, avec toutes les minuties même de la science médicale, vous vous préoccupez d'établir deux faits. Premier fait : A un moment donné, telle personne souffrit d'une tuberculose à la dernière période, d'un mal de Pott, d'une tumeur blanche, d'une cécité complète, maux aggravés encore par une durée parfaitement connue. — Deuxième fait : Tel jour, à telle heure, instantanément, la personne malade a été guérie, et si bien guérie que l'examen médical le plus méticuleux n'a pu saisir trace de la primitive infirmité. Ces deux faits dûment prouvés, vous et vos confrères vous vous demandez si le passage d'un état à l'autre trouve son application dans les données certaines ou même conjecturales de la science; je dis conjecturales, car vous ne refusez pas de faire crédit jusqu'à un certain point aux revendications de l'hypnotisme, de la suggestion et des influences nerveuses. Et quand, après avoir exploré tous les horizons de la médecine, vous êtes forcé de reconnaître que la guérison s'obstine à être inexplicable, vous vous bornez à déclarer que les moyens humains sont impuissants à en donner la raison suffisante. Vous constatez ainsi les limites de la science humaine, et vous vous arrêtez avec elle, sans revendiquer le droit de conclure à la réalité d'un miracle proprement dit. L'Église, comme je l'ai déjà dit, s'est réservé cette mission; à elle seule de porter un jugement de cette nature, après que les enquêtes canoniques et scientifiques, conduites avec une sévérité bien connue, on oserait presque dire avec des scrupules légendaires, auront mis en évidence le doigt de Dieu et l'intervention directe de sa puissance.

Un procès de ce genre fut instruit par mon vénéré prédécesseur, Mgr Laurence, de sainte et glorieuse mémoire, quand il s'agit pour ce grand évêque de fonder sur de vrais miracles l'authenticité des apparitions de la Vierge immaculée à Lourdes et la célébration du culte en son honneur.

Depuis cet événement, déjà lointain puisque vous vous préparez à en solenniser le cinquantième anniversaire, la grotte de Lourdes, que dis-je, le monde entier a été témoin de guérisons extraordinaires attribuées à la Madone de Massabielle et obtenues dans les circonstances les plus variées : à la suite de bains dans les piscines, à la fin d'une neuvaine de prières, à

la procession du Très Saint-Sacrement ou par l'emploi en boisson de l'eau de la grotte.

Parmi ces faits, nous en avons choisi quelques-uns, qu'avec la permission et les encouragements de Notre Saint-Père le Pape, nos seigneurs les évêques, dont les miraculés, comme on les appelle, sont les diocésains, ont bien voulu soumettre aux informations d'un procès canonique. Ces vénérés prélats, s'inspirant de leur piété pour la très sainte Vierge et de la plus paternelle tendresse envers les âmes, ont pensé que les résultats de ces enquêtes ne pouvaient manquer de soutenir et d'exciter la dévotion des fidèles et leur confiance en la toute-puissante intercession de la mère de Dieu.

Je n'ai pas eu besoin d'insister pour que vous vous fassiez un grand honneur de mettre à la disposition de ces princes de l'Église les renseignements et les documents que possèdent les archives de la grotte et qui paraîtraient susceptibles de faciliter le travail des commissions épiscopales. Je crois que l'on a fait appel à votre concours et qu'il est hautement apprécié. Ce que je sais mieux encore, c'est que l'on vous procure la plus pure et la plus vive des joies, quand on vous fournit l'occasion de concourir à la gloire de Notre-Dame de Lourdes.

Je fais des vœux pour que votre nouveau livre vous ouvre une source abondante de cette joie et qu'il répande au loin la connaissance et l'amour de la Vierge immaculée.

Veillez agréer, une fois de plus, mon bien cher Docteur, l'expression de ma reconnaissance et de ma bien dévouée sympathie.

† F. X., évêque de Tarbes.





AVANT-PROPOS

C'est le cinquième livre que j'écris sur Lourdes. Je résume les principales guérisons observées dans ces dernières années; mais je veux surtout donner une description fidèle du Bureau des Constatations, avec les épisodes, les incidents de séances, les polémiques soulevées, les études sur la suggestion... je puis dire que j'ai vécu ce que je raconte.

Un très grand nombre de confrères m'ont prêté leur concours. Je dois nommer d'abord le Dr Cox qui, depuis 1895, partage avec moi la direction du Bureau. Il inscrit sur nos registres toutes nos observations. Médecin à Londres, il a renoncé aux avantages d'une brillante carrière pour venir remplir auprès de la grotte une mission toute de dévouement.

Quand on a parlé de fermer Lourdes au nom de l'hygiène, le Dr Vincent, professeur agrégé à la Faculté de Lyon, a recueilli la signature de trois mille

médecins qui sont venus protester contre ces allégations mensongères.

Nous avons soumis nos guérisons au jugement des professeurs de nos écoles, sans nous inquiéter de leurs opinions religieuses. Sans doute, tous les esprits ne se sont pas inclinés, mais qu'il est intéressant de voir ces grands problèmes agités par des savants différant de nationalité, de religion, qui emportent dans tous les pays du monde les échos de nos enseignements. Il est une chose que l'on ne conteste plus, c'est la sincérité de nos efforts pour arriver à la connaissance de la vérité.

Quand on a vécu quinze et vingt ans dans ce milieu, sans cesse en contact avec le surnaturel, les émotions premières sont moins vives, on retrouve la pleine liberté de son esprit ; mais on comprend que la science est limitée, que l'homme tient une faible place en présence des œuvres de Dieu ; on cherche autour de soi des appuis et des guides.

Il y a quelques années, en m'agenouillant aux pieds de Léon XIII, je demandais si j'étais dans un voie sûre, et ce grand Pape me répondait : *Que pouvez-vous craindre pour votre œuvre ? Sous la direction de votre Évêque, vous êtes dans une voie sûre. Continuez vos études avec confiance.*

A l'occasion de la publication de cet ouvrage, M. Vigouroux, de Saint-Sulpice, secrétaire de la Commission biblique, a bien voulu m'écrire :

Cher Monsieur le Docteur,

La Providence vous a confié une bien belle mission. Elle vous a chargé d'être l'historiographe des merveilles opérées par sa mère au sanctuaire de Lourdes. Vous en êtes le témoin, et en votre qualité de médecin, le critique, le juge.

Comme vous le dites très justement, la négation du surnaturel est la vraie caractéristique de l'erreur contemporaine; et le sanctuaire de Lourdes semble avoir été élevé par la Providence pour faire éclater aux yeux de tous le surnaturel, en y multipliant les guérisons et les miracles. Le miracle, c'est le surnaturel se manifestant par un fait sensible que l'on peut, pour ainsi dire, voir et toucher, et que l'on peut constater comme tout autre fait sensible. Le miracle, a-t-on dit, n'a jamais été scientifiquement établi. Ceux qui répètent cette parole de Renan n'ont donc jamais lu vos livres; ils n'ont jamais mis les pieds dans votre Bureau des Constata-tions à Lourdes. C'est là, on a bien le droit de le dire, un lieu unique au monde, et ceux qui ont eu la chance d'y voir entrer un miraculé, d'assister à son interrogatoire, d'avoir été témoin de la manière dont on cherche à découvrir la vérité, à reconnaître le surnaturel, s'il existe; à le rejeter, s'il n'existe pas; à suspendre son jugement, s'il est seulement suspect ou douteux, ceux-là savent que vos enquêtes se passent au grand jour, et qu'elles sont entourées des précautions les plus sérieuses. On ne cherche pas à grossir le nombre des miracles; on travaille, au contraire, à écarter impitoyablement tous ceux qui n'en ont que l'apparence.

L'Église, dans les procès de canonisation des saints, ne leur octroie ce titre qu'après avoir fait constater, par des certificats de médecins compétents et savants, qu'ils ont opéré des guérisons naturellement inexplicables. A Lourdes, on a eu l'heureuse idée d'imiter cette procédure: Vous recevez là sur place les premiers témoignages, vous dressez les procès-verbaux, vous vérifiez les rapports des médecins des malades; vous ne négligez rien pour arriver à la vérité et, cela fait, vous ne vous prononcez pas encore; vous voulez attendre que le temps confirme la guérison, ou démontre qu'elle n'était pas réelle; tout cela, vous le faites publiquement, devant un grand nombre de médecins qui sont loin d'être tous catholiques, devant des protestants, des libres penseurs; vous ne parlez pas de miracle, mais vous dites: voilà les faits; je constate que cette personne qui était venue

ici atteinte de telle maladie attestée par ses médecins, déclare qu'elle est guérie; on ne trouve plus de trace de sa maladie; voilà ce que je constate. Ce sont là déjà bien des garanties sérieuses; mais vous voulez aller plus loin. Sur le désir de Notre Saint-Père le Pape Pie X, les principales guérisons seront soumises au jugement de commissions régulièrement nommées par les évêques, et c'est ainsi que l'Église viendra confirmer le jugement de la Science. Que peut-on demander de plus pour établir la sincérité de l'œuvre de Lourdes et son véritable caractère?

Le P. Thomas Weikert, Bénédictin, membre lui aussi de la commission biblique, me disait : « Lourdes, c'est le pont entre le naturel et le surnaturel; à l'heure où l'on multiplie les inconnues autour de ces questions, Lourdes ramène ces problèmes à des notions claires, simples; tout se passe sous nos yeux au grand jour; le surnaturel nous est donné, nous n'avons pas à le reconstituer. »

Les enseignements de Lourdes, obscurcis tout d'abord sous les efforts de l'impiété, n'ont cessé de prendre une plus grande place dans les préoccupations de la science contemporaine.

En 1858, Bernadette répétait les paroles de la Vierge, sans en comprendre la portée, c'était une faible lueur qui éclairait une scène locale, c'était la lumière indécise, tout paraissait encore noyé dans la brume. Puis l'ombre s'est dissipée, de larges éclaircies se sont faites dans cette nuit; on a revu, ressaisi toutes les traditions oubliées, et notre génération a compris que Dieu seul pouvait donner à l'homme de semblables visions.

Dr BOISSARIE.

L'ŒUVRE DE LOURDES

CHAPITRE PREMIER

LE CINQUANTENAIRE DE LOURDES (1858-1908)

Etudes canoniques des guérisons de Lourdes. — Le Bureau des Constatations, école nouvelle d'apologétique. — La suggestion. — Lourdes et l'Immaculée Conception.

En 1858 Mgr Laurence, évêque de Tarbes, nommait une commission de seize membres pour procéder aux enquêtes officielles sur les apparitions et les guérisons. Quatre ans après, le 18 janvier 1862, Mgr Laurence reconnaissait que l'immaculée Vierge Marie, mère de Dieu, avait réellement apparu à Bernadette Soubirous.

Cinquante ans plus tard, Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes, désirant se conformer aux désirs formellement exprimés par Notre Saint-Père le Pape Pie X, demande à tous ses confrères dans l'épiscopat de vouloir bien faire étudier par des commissions régulièrement nommées les principales guérisons constatées dans leur diocèse.

En 1858 on avait retenu huit cas de guérisons qui paraissaient présenter un caractère surnaturel. Aujourd'hui les cas de guérisons se sont tellement multipliés qu'il est impossible de reprendre tous les faits, même les plus probants. C'est une grande enquête qui commence et qui se poursuivra au delà des fêtes du cinquantenaire.

Mgr Laurence soumettait son jugement au jugement du Souverain Pontife. Mgr Schœpfer reçoit les dossiers des diverses commissions pour les soumettre au jugement de la curie romaine, qui doit se prononcer en dernier ressort. Tous les degrés de la juridiction sont régulièrement suivis.

La première commission avait choisi le D^r Vergez pour contrôler les rapports des médecins des malades. Aujourd'hui chaque commission entend les rapports de plusieurs médecins, et parmi eux nous trouvons des noms qui font autorité dans la science.

Toute l'attention se porte sur ces guérisons plus récentes autour desquelles on épuisait toutes les théories pour les interpréter selon les lois naturelles.

La négation du surnaturel est la vraie caractéristique de l'erreur contemporaine.

La plus décisive des preuves, en faveur du surnaturel, c'est le miracle et Lourdes est devenue le centre où tous les critiques trouvent des enseignements qui peuvent les conduire du naturel au surnaturel plus facilement qu'ailleurs.

Là, on n'a pas besoin de longues et pénibles recherches historiques, de fouiller d'anciens parchemins, de déchiffrer de difficiles inscriptions d'un temps très éloigné, pour prouver l'existence du surnaturel ; là, les faits de guérisons instantanées sont clairs, nets, attestés par de nombreux témoins, même incrédules ; par des médecins qui sont contraints

d'avouer l'impossibilité d'expliquer ces effets tangibles d'une façon naturelle.

Le jour semble venu où Lourdes donnera, grâce au concours de la science médicale, les arguments les plus forts et les plus convaincants pour confirmer les hommes dans le surnaturel, dans la foi, dans la tradition chrétienne, dans la meilleure philosophie.

A l'heure actuelle, on veut faire de l'hypercritique; on complique les questions, on multiplie les inconnues, mais Lourdes ramène tous les problèmes à des notions claires, précises.

Nous traitons ces questions comme nous traiterions une question de clinique, sans nous demander si nous côtoyons le surnaturel. Cette absence de préoccupation étrangère laisse notre esprit plus libre dans ses conclusions.

Il est utile de prendre le surnaturel dans ces magnifiques manifestations de Lourdes. Là, il saisit l'homme tout entier par son intelligence, son cœur, ses yeux, tous ses sens. Le malade le proclame par sa bouche. Le médecin comprend que les limites de la puissance de la nature et de l'art sont dépassées. Que sont les froides dissertations à distance à côté de ces démonstrations vécues?

Avant que l'Église ne se fût prononcée sur le caractère de ces guérisons, les savants avaient épuisé toutes les théories pour expliquer leur mécanisme.

C'est la science qui a déblayé le terrain, et nos plus grands maîtres, les Charcot, les Bernheim, ont voulu donner leur opinion sur ces faits controversés.

Nous sommes sur le terrain de la critique scientifique, jamais plus vaste enquête n'a été ouverte sur les guérisons qui dépassent les forces des lois naturelles.

Autour de cette grotte que l'Immaculée avait foulée de son pied, inondée de ses grâces, des milliers de

médecins sont venus, curieux, convaincus ou incrédules, catholiques ou protestants, prendre contact avec le surnaturel.

Le Bureau des Constatations, avec ses centaines de visiteurs, les correspondants de journaux, les littérateurs, les romanciers, les savants de tout ordre, est devenu le centre d'un mouvement religieux et scientifique sans précédent.

Dans ce conflit de toutes les opinions, quelle est l'étincelle qui a jailli ?

Sans doute, tous les esprits ne se sont pas inclinés. Pour expliquer nos guérisons, on a inventé des noms nouveaux : suggestion religieuse, foi qui guérit. Mais la foi qui guérit ne s'adresse qu'aux maladies nerveuses. A Lourdes, nous avons des maladies organiques, sur lesquelles la suggestion ne peut rien : poitrinaires, enfants lymphatiques avec leurs caries et leurs plaies, des ataxiques, des aveugles, des sourds-muets, le rachitisme sous toutes ses formes.

Si quelques cas sont tributaires de la foi qui guérit, l'erreur de la science a été de rétrécir le débat, de vouloir tout expliquer par la suggestion. Cette thèse condamne ses auteurs à plier tous les faits aux nécessités de leur système, à rejeter l'évidence même, quand elle ne rentre pas dans leur programme.

Pendant que nos adversaires s'attardaient dans ces objections systématiques, les Belges publiaient leurs magnifiques guérisons, qui resteront comme des modèles d'enquêtes patientes, persévérantes, les plus complètes que nous possédions : Rudder, l'homme à la jambe cassée depuis huit ans, instantanément soudée ; Joachime, avec sa plaie de dix-sept centimètres, recouverte, en quelques secondes, d'une peau neuve.

Les médecins français nous donnaient toute une série de guérisons de poitrinaires, observées avec



Mgr BERTRAND-SÉVÈRE LAURENCE
Évêque de Tarbes au moment des apparitions

toute la rigueur des méthodes modernes : bacilles sous le microscope, cavernes instantanément cicatrisées, telles les guérisons de Sœur Julienne, de la grivotte de Zola, de trente malades de Villepinte, guérissant par séries de six à huit à la fois. La Néele, de Caen, nous donnait une observation très complète du lupus de Zola. Un oculiste distingué de Paris contrôlait toutes les guérisons de nos aveugles ; une de ces guérisons était portée par un médecin protestant devant le Congrès international des oculistes et avait les honneurs d'une discussion publique.

On ne peut se faire une idée des travaux, des enquêtes qui sont sortis de notre clinique. Le corps médical tout entier est engagé dans ces grandes questions. Sans doute, dans nos statistiques, on peut détacher un exemple, chercher les côtés faibles, les résultats incomplets ; ce sont des objections de détail. Si une erreur de détail est possible, une erreur d'ensemble est inadmissible, à moins de renverser les règles de la certitude humaine. Allez donc, avec la suggestion, expliquer ces guérisons de lupus, de cancer, de plaies de tout genre. Ces guérisons ont été publiées partout ; qui donc les a réfutées ?

A distance, sans connaître le fait, on a porté des jugements au gré de ses doctrines ; on a parlé de suggestion.

La suggestion a été connue de tout temps. Pourquoi, tout à coup, cette puissance merveilleuse qu'on ne lui connaissait pas ?

La suggestion n'agit qu'à Lourdes. Pourquoi ?

Vous avez partout des cérémonies religieuses ; essayez donc son action à Notre-Dame des Victoires, à Notre-Dame de Fourvières. Lyon envoie, chaque année, quatre cents malades à Lourdes. Pourquoi ? Mais cette thèse renverse toute notion scientifique, et nos maîtres, les Charcot, les Bernheim, ne recon-

naîtraient plus, dans cette conception nouvelle, leur œuvre défigurée. « L'action de la foi qui guérit, dit Charcot, est limitée à la puissance que possède l'esprit sur le corps ; elle ne peut rien contre les lois naturelles : on n'a jamais observé la reconstitution instantanée des tissus détruits. »

Tous les médecins doivent accepter ces principes, et cependant ils ne les prennent pas pour base de leurs jugements. Suivant l'expression de mon éminent collègue, le Dr Lapponi, « il y a des médecins qui verraient ressusciter des morts et qui ne croiraient pas ». L'erreur est dans la volonté autant que dans l'intelligence. Il y a même des médecins catholiques qui sont réfractaires ; le miracle n'est pas une question d'Académie ou de Congrès, et la science ne suffit pas pour conduire au surnaturel.

Faut-il une mentalité particulière ? Non, mais il faut se dégager des préjugés de l'école : on nous enseigne que nos saints sont des hystériques : sainte Thérèse, saint François d'Assise ; hystériques les possédés ; tout n'est que de l'hystérie, et nos malades guéris doivent être marqués de cette tare : les meilleurs esprits ont quelque peine à se dégager de ces enseignements.

Il faut bien admettre pourtant que les médecins ont qualité pour distinguer une maladie nerveuse d'une maladie organique : tout le nœud du problème est là.

Il faut bien admettre que nous pouvons affirmer l'incurabilité d'une maladie : la phtisie à ses dernières périodes, le cancer récidivé ; que nous pouvons déclarer que le mode de guérison s'écarte absolument des lois naturelles, si nous voyons des plaies, des caries osseuses instantanément cicatrisées.

Un très grand nombre de médecins viennent à

nous. Un professeur de Faculté, des plus en vogue et des plus justement estimés, entre dans notre Bureau : il est témoin de plusieurs guérisons : il peut se faire une opinion en connaissance de cause. C'est un esprit froid, méthodique, un clinicien consommé. Quelque temps après, il nous envoyait son jeune enfant : « La médecine, nous disait-il, ne peut rien pour lui ; Lourdes peut le guérir : je l'enverrai tous les ans demander sa guérison. »

Un médecin nous écrit : « Je vais à Lourdes avec le pèlerinage national ; j'ai acquis la certitude que j'ai un cancer. Je n'ai rien à attendre de la médecine : j'ai déjà subi sans résultat une opération très cruelle. J'ai quarante-cinq ans, mes forces diminuent ; avant un mois, il faudra m'aliter pour ne plus me relever. Je vais demander ma guérison à la sainte Vierge et, si je ne puis l'obtenir, la résignation et la soumission à la volonté de Dieu. »

Un médecin de la Nouvelle-Orléans vient, lui aussi, demander sa guérison ; il est complètement aveugle. Après avoir vainement consulté les plus célèbres spécialistes, sa pensée s'est tournée vers Lourdes. Dans notre Bureau, il rencontre une aveugle, atteinte, comme lui, d'une atrophie du nerf optique et qui venait de retrouver instantanément la vue à la procession du Saint-Sacrement. Ah ! comme il était ému en écoutant le récit de cette femme ! Pendant les trois jours de son pèlerinage, il ne se lasse pas de la voir, de l'interroger. Il nous définit parfaitement la nature de son mal, son incurabilité : il touche le miracle et, de ses yeux éteints, les larmes coulent et entrecoupent ses paroles. Il est reparti sans être guéri, mais avec ces espérances et ces consolations que l'on emporte toujours de Lourdes.

Ce médecin est une des personnalités marquantes des États-Unis. Ses concitoyens lui ont offert une

coupe d'honneur, en récompense des œuvres charitables qu'il a créées à la Nouvelle-Orléans, et le gouvernement français lui a décerné la croix d'officier de la Légion d'honneur, pour le remercier des services rendus à nos compatriotes.

Ces exemples parlent plus haut que tous les chiffres de nos statistiques.

Le Dr Piou de Saint-Gilles, protestant converti, apprend la guérison d'une malade qu'il avait vue mourante à l'hospice de Villepinte. Cette guérison produit chez lui une impression profonde. Le Dr de Saint-Gilles est aujourd'hui le P. de Saint-Gilles, religieux rédemptoriste. Nous pourrions multiplier ces exemples.

S'il est facile de poser les principes qui doivent nous guider, il est plus difficile, dans la pratique, d'établir une ligne de démarcation nette entre les maladies organiques et nerveuses. Voilà pourquoi nous rencontrons tant de contradictions autour de nous.

Chez un malade usé par de longues années de souffrances, tout se confond dans les convulsions de la fin; on ne trouve plus la lésion initiale.

Lorsque Gargam, l'écrasé du chemin de fer, essayait de se relever devant nous, c'était un cadavre, une épave humaine. Où était la lésion? La lésion, dit un chirurgien des plus distingués de Paris, elle est partout, et l'économie est atteinte dans ses sources. Ces grands traumatismes désorganisent tous nos tissus; qu'importe le nom, la mort est inévitable, prochaine.

On nous porte un malade sur un brancard: c'est un nerveux, nous dit-on. Si on découvre le voile qui couvre sa tête, on aperçoit une figure amaigrie, les yeux demi-fermés, la pâleur de la mort. Que diriez-vous si l'on vous assurait que demain cette personne sera sur pied, revenue à la santé, à la vie?

En admettant que quelques cas sont tributaires de la science? Ce qui frappe, c'est le changement subit et complet, la résurrection du moribond, décharné, à l'œil vague, à la pensée déjà perdue dans le trouble de l'agonie : il a suffi d'une prière pour guérir ce que la science a vainement traité. Le problème est moins facile à résoudre qu'on ne le pense.

Le lundi 12 septembre 1904, nous voyons arriver à Lourdes une Sœur blanche de la Bretagne, une de ces religieuses du Saint-Esprit qui ont si vaillamment défendu leurs écoles ; elle était couchée dans un long panier d'osier, enfermée depuis dix-neuf mois dans une double gouttière qui la prenait sous les bras et descendait jusqu'aux pieds. Dans le certificat de ses médecins, nous lisons : « Coxalgie avec déformation et contracture de tout le membre inférieur. » La coxalgie, c'était la lésion ; quelle était la cause ? La maladie avait débuté, à la fin de 1903, par une pleurésie très grave, suivie de crachements de sang.

Je vis cette Sœur, pour la première fois, devant la grotte, le mardi 13 septembre, couchée dans son panier d'osier, au milieu des autres malades, elle attirait l'attention, elle inspirait un sentiment de pitié ; sa figure, affinée par la maladie, était immobile, pâle, comme une figure de cire, plus blanche que sa blanche tunique ; sa vie semblait prête à s'échapper. C'était une vision, et cette vision ne put s'effacer de mon esprit.

Le jeudi 15 septembre, la Sœur venait au Bureau des Constatations, souriante, radieuse, sous le coup de l'émotion profonde qu'elle avait ressentie dans la piscine : elle avait laissé son panier d'osier, sa gouttière. Devant nous, elle se leva, fit quelques pas en la soutenant ; sa hanche était libre : il n'y avait plus de douleur, toute contracture avait disparu.

Mais, comme elle était faible ! elle pesait à peine

soixante et quelques livres ; depuis vingt mois, elle ne mangeait presque rien. La reprise générale se fit avec une rapidité qui supprima toute convalescence. On nous écrivait de Saint-Brieuc : « La Sœur fait cinq repas par jour ; elle engraisse de trois ou quatre livres par semaine. » A côté de la lésion, où était la maladie ?

La pleurésie, les crachements de sang, l'amaigrissement extrême, toutes les fonctions languissantes, tout indiquait une diathèse tuberculeuse qui se généralisait et devait entraîner une issue fatale. Les médecins de la malade ne s'y sont pas trompés ; ces questions, sous les yeux des médecins des malades, sont toujours bien mises au point et ne peuvent être détournées de leur véritable signification.

La Sœur avait une coxalgie tuberculeuse ; l'enquête que nous résumons plus loin nous en donne la preuve.

Dans les guérisons, nous observons souvent un mélange de phénomènes naturels et de phénomènes plus difficiles à interpréter.

Charles Bron, atteint d'une coxalgie suppurée, vient à Lourdes, couché sur un matelas ; depuis sept mois, on n'a pu que difficilement faire son lit. A la fin de la procession, sa plaie se cicatrise instantanément ; il se relève et marche, il ne souffre plus et peut reprendre son travail, mais il est resté boiteux : sa jambe est plus courte, elle est soudée à la hanche ; il guérit par ankylose, comme guérissent les vieilles coxalgies, mais il guérit instantanément. Que signifie ce mélange d'ombre et de lumière dans une guérison qui, par certains côtés, paraît dépasser les lois de la nature ?

Dans le cas de de Rudder, tout ce qui importait à la guérison du malade : soudure instantanée de la fracture, conservation de la longueur de la jambe, jeu des muscles, rétablissement de la marche, tout a

été donné d'une façon parfaite et dans quelques secondes.

Et pour tout ce qui touche à la correction des lignes, les lois naturelles reprennent leur cours. Depuis huit ans, les os avaient glissé les uns sur les autres, en obéissant aux muscles qui tirent en sens inverse. La soudure a saisi les os dans leur position irrégulière; ils n'ont pas été juxtaposés : le cal s'est fait avec une déviation visible, comme il se fait toujours dans les fractures de jambe.

Nous observons souvent, dans les guérisons de Lourdes, ce mélange de deux ordres de phénomènes. C'est ce qui faisait dire à Diday, de Lyon, en constatant la cicatrice d'une plaie guérie à Lourdes : « Si la main a été divine, le vestige est tout humain. » Mais ce vestige reste comme une trace irrécusable du mal disparu. Si la jambe de de Rudder n'eût présenté à l'autopsie aucune trace de fracture, les négateurs auraient eu beau jeu pour nier l'existence de la fracture.

Depuis près de cinquante ans, l'on observe, chaque année, des centaines de guérisons à Lourdes : nos enquêtes, nos moyens de contrôle se multiplient, se perfectionnent. La clinique de Lourdes reçoit, tous les ans, trois cents médecins. Elle a ses internes, ses chefs de service; dans ses archives, elle inscrit cent, deux cents procès-verbaux. Elle a des correspondants volontaires dans le monde entier, et les travaux qui sortent de cette clinique sont répandus partout.

En regardant le chemin parcouru, les résultats atteints, nous pouvons mesurer l'intensité du mouvement religieux que nous venons de traverser. Lourdes, pétrie de surnaturel, restera comme le témoignage de ce magnifique réveil catholique qui a marqué la fin du dix-neuvième siècle.

S'il est facile d'arracher un cri de reconnaissance et d'amour du cœur d'un malade qui vient de retrou-



PIERRE DE RUDDER

ver la santé, il est plus difficile d'arracher à la science un aveu d'impuissance, de forcer le médecin à reconnaître une action supérieure à la sienne. C'est ce que la Vierge immaculée est venue réaliser parmi nous.

Il reste des lacunes ; au point de vue des hommes, il doit en être ainsi. C'est toujours la tradition de la bergère ignorante recueillant les paroles de la Vierge, mais toutes ces lacunes disparaissent si vous envisagez l'œuvre dans son ensemble.

Cette clinique, avec ses guérisons, ses conversions, ses médecins venus de toutes les parties du monde, n'est pas œuvre humaine. Vous essayeriez vainement de fonder ailleurs pareille institution, la science officielle, avec les moyens dont elle dispose, n'y suffirait pas. Lourdes est bien l'œuvre de la Vierge immaculée : c'est un des plus beaux fleurons de son cinquantenaire, plus brillant que les étoiles et les diamants qui ornent sa couronne.

Dans notre siècle si tourmenté, au milieu de tant de ruines, la France conserve ce foyer de surnaturel plus vivant, plus intense. Jamais les foules n'ont été plus nombreuses, la foi plus vive, les guérisons plus éclatantes.

En étudiant l'influence de Lourdes sur le mouvement religieux contemporain, on retrouve les grandes lignes de cette histoire écrite depuis cinquante ans par la Vierge immaculée. Les siècles futurs tourneront avec respect les feuillets de cette histoire, et nous, encore trop près de ces événements, nous sommes éblouis par leur éclat.

Il faut que le temps fasse son œuvre, que les générations passent avec leurs polémiques et leurs passions, que l'histoire nous apporte ses teintes apaisées, alors Lourdes sera bien le plus beau monument de l'Immaculée Conception, et Lourdes vivra tant que vivra le souvenir de ce dogme, toujours!...



CHAPITRE II

UNE ANNÉE A LOURDES

Maladies organiques et maladies nerveuses. — Guérisons à effacer. — M^{me} Hébert, poitrinaire au dernier degré. — Guérison d'un médecin belge. — Guérison de M^{me} Ménager. — M^{lle} de Monguilhem.

En entrant dans le Bureau, ce qui frappe tout d'abord, c'est une inscription bien en vue qui nous rappelle que : « Les premiers procès-verbaux écrits sous la dictée des malades sans moyens de contrôle suffisants ne peuvent présenter les garanties que des enquêtes ultérieures doivent leur donner. Maladies et guérisons sont abandonnées à l'étude, à la discussion. »

Si l'on voulait tenir compte des réserves que nous ne cessons de formuler, toutes les légendes qui ont cours sur Lourdes s'évanouiraient d'elles-mêmes. Les maladies nerveuses, la suggestion ramenées à leurs proportions réelles, ne serviraient plus de thèmes à des objections surannées et cent fois réfutées.

Nous savons faire la part de la suggestion dont le champ se rétrécit sans cesse autour de nous. Sous

les yeux de confrères souvent incrédules nos conclusions sont sévèrement contrôlées.

En lisant nos procès-verbaux de 1905, nos lecteurs pourront comprendre l'importance des guérisons que nous avons constatées.

Ils verront aussi que le nombre des médecins qui suivent les séances du Bureau des Constatations, loin de décroître, semble augmenter chaque année, et nous trouvons sur nos listes un plus grand nombre de professeurs et de célébrités médicales de tous genres.

En 1905, nous avons rédigé 114 procès-verbaux. Et ces procès-verbaux sont loin de représenter l'ensemble des guérisons qui se produisent autour de la grotte. Nous avons inscrit 5 guérisons pour le pèlerinage de Lyon et le compte rendu, publié par le directeur, signale 58 guérisons et améliorations.

Pour le pèlerinage d'Arras nous avons retenu deux observations et le compte rendu d'Arras signale 6 autres guérisons et plusieurs grandes améliorations.

Le pèlerinage de Metz avait laissé 2 guérisons sur nos registres, tandis que dans le *Bulletin de Metz* nous en lisons 22.

Il en est ainsi pour tous les pèlerinages; d'après ce calcul nous n'aurions guère dans nos procès-verbaux que le dixième des guérisons qui se produisent, et encore nous devons faire observer qu'un grand nombre de guérisons ne sont pas publiées, s'obtiennent dans les nombreux sanctuaires de Lourdes répandus dans le monde entier, à la suite de neuvaines, avec l'eau de la grotte, et ces guérisons nous ne les connaissons pas.

En réunissant tous ces faits nous arriverions à 1.000 ou 1.500 guérisons par année.

Lorsque les malades se pressaient sur les pas du divin Maître, un grand nombre se relevaient guéris.

L'Évangile ne nous a conservé le récit que d'un petit nombre de ces guérisons.

A Lourdes nous ne faisons que glaner dans un champ trop vaste pour que notre regard puisse l'embrasser dans son entier. Nous ne conservons que le récit des faits les plus marquants qui nous sont signalés.

Sur ces 114 procès-verbaux nous avons 30 maladies organiques : plaies, tumeurs, caries osseuses, cancers et maladies de poitrine à la dernière période, environ le tiers.

Les guérisons de troubles fonctionnels confinent souvent à la lésion organique et doivent alors prendre rang à côté des premières. Il en est d'autres au contraire qui rentrent franchement dans les affections nerveuses.

Il y a des cas douteux ou difficiles à classer. Enfin quelques observations doivent être rayées de nos statistiques.

Parmi les guérisons de maladies organiques, nous avons 2 guérisons de cancer.

Un médecin conduit sa femme en actions de grâces. Elle a été guérie d'un cancer du sein le 8 décembre, alors que deux professeurs de faculté voulaient pratiquer l'ablation immédiate et totale du sein droit. A la fin d'une neuvaine toute tumeur avait disparu.

La neuvaine fut commencée le 30 novembre; le cinquième jour, la tumeur commençait à diminuer, et l'état général s'améliorait. Le 8 décembre, il ne restait qu'une petite grosseur absolument indolore et la santé paraissait entièrement rétablie.

La mère de la malade était morte à cinquante-cinq ans d'un cancer du sein. Les deux professeurs ont constaté la guérison, et notre confrère nous écrivait dix-huit mois après que la petite grosseur que nous avions constatée avait complètement disparu, et que

la santé générale était parfaite, qu'il ne restait aucune trace de la tumeur. Cette disparition instantanée d'un cancer du sein est un fait qui sort des lois ordinaires de nos observations.

Sœur Saint-Hilaire fut guérie au pèlerinage national de 1904 d'une tumeur cancéreuse. Elle revenait en 1905 faire constater sa guérison. Le certificat de son médecin, le Dr Augé, de Rodez, va nous renseigner sur sa maladie et sa guérison.

Le 6 février 1904 je fus mandé à *Peyreleau*, et vis la Sœur Saint-Hilaire avec un de mes confrères qui habite la localité. Je constatai avec lui l'existence d'une induration d'une surface de 7 à 8 centimètres carrés environ, occupant le flanc droit du ventre, au-dessus de la ligne de Mac-Burney.

Cette induration était le siège d'une douleur sourde que la pression rendait très vive. L'état général était mauvais : vomissements, constipation, teint cachectique, faiblesse extrême. La malade avait de la peine à se tenir assise sur son lit : insomnie absolue. Le lait ne passait plus, l'estomac ne tolérait que quelques purées au sel. Le poids du corps était tombé à quarante-deux kilos.

Nous essayâmes de relever les forces avec des lavements alimentaires et des injections de sérum artificiel. Depuis la fin de juillet jusqu'à sa guérison, la malade observa dans ses déjections des matières noirâtres, couleur marc de café, caractéristique d'une affection cancéreuse des voies digestives.

C'est dans ce déplorable état que Sœur Saint-Hilaire voulut se rendre à Lourdes, le 20 août, à l'occasion du pèlerinage national de 1904.

Dès sa première immersion dans la piscine, elle éprouva un craquement soudain. Elle sentit son appétit se réveiller, et voulut manger. Elle avala une soupe, une aile de volaille, du fromage, etc., qu'elle digéra sans difficulté. Ce premier repas fut suivi de plusieurs autres, également bien supportés. A son retour à Rodez, je la vis avec surprise dans mon cabinet : l'œil était vif, le teint coloré, la parole nette et ferme, le poulx bien frappé. « Je suis guérie, me dit-elle, je mange, je bois, je

dors, je ne souffre plus. » Je fis un examen minutieux du ventre, et je ne trouvai plus trace d'aucune induration. Depuis cette date, la guérison s'est tout à fait maintenue et confirmée. Sœur Saint-Hilaire mange et digère toutes sortes d'aliments; ses douleurs ont complètement disparu. Elle a repris sa vie de travail et de fatigue.

Elle est sur pied toute la journée, passe la nuit à veiller et malgré ce dur labeur a recouvré son entrain et ses forces. Elle pèse soixante-deux kilos, elle a engraisé de quarante livres.

D^r AUGÉ, de Rodez.

Deux paralysés ont été guéris! L'abbé Cirette, du pèlerinage d'Évreux, qui était venu faire constater sa guérison datant déjà de treize ans.

Quand il vint à Lourdes, il marchait avec deux cannes et son intelligence était très affaiblie. Depuis lors, il marche très bien; son humeur est gaie, il a pu reprendre son ministère.

Grallier, du pèlerinage d'Angers, ouvrier vannier, âgé de cinquante ans, était en traitement depuis cinq ans pour une affection *tabétique* (ataxie), en dernier lieu à l'hôpital Sainte-Marie d'Angers. Il vint au mois de mai 1903 en pèlerinage à Lourdes, au retour il fut instantanément guéri.

Grallier, qui recevait une pension d'une société de secours mutuels comme *incurable*, travaille de 6 heures du matin à 6 heures du soir à la scierie des Ardoisières d'Angers. Sa santé est parfaite. Il résiste depuis deux ans à toutes les fatigues. Ces deux observations doivent être reprises, appuyées par des enquêtes très précises. La guérison de l'abbé Cirette a été soumise à l'étude d'une commission. Grallier a été soigné dans un hôpital, il est facile de reconstituer jour par jour l'histoire de sa maladie. L'ataxie guérit bien rarement, et avant de classer ces deux guérisons dans les ataxies il importe de les soumettre à une enquête très sévère.

M^{me} HÉBERT

DE LISIEUX, POITRINAIRE AU TROISIÈME DEGRÉ (AOUT 1900)

Dans la guérison de M^{me} Hébert nous allons voir la cicatrisation instantanée d'une caverne pulmonaire. Le poumon détruit avait été remplacé par un tissu de nouvelle formation qui conservait à la région une sonorité à peu près normale, et tout cela s'était fait en quelques instants.

M^{me} Hébert nous conduisait cette année son plus jeune fils atteint de tuberculose avancée, et qui venait confirmer par cette tare héréditaire le diagnostic autrefois porté sur la mère.

La guérison de M^{me} Hébert est peut-être la plus importante guérison de phthisique que nous ayons constatée. Nous tenons à reproduire les deux certificats de son médecin.

Le 21 août 1900, pendant le pèlerinage national, M^{me} Hébert nous apportait le certificat suivant du Dr La Néele, de Lisieux, ancien interne des hôpitaux :

Je, soussigné..., certifie que M^{me} Hébert est atteinte de tuberculose des deux poumons avec cavernes du côté droit, ramollissement du côté gauche, expectoration purulente très abondante (250 grammes de pus chaque jour) et contenant une quantité considérable de bacilles de Koch, hémoptysies très fréquentes, amaigrissement prononcé.

Au retour du pèlerinage du 4 septembre 1900, le Dr La Néele constatait dans un second certificat la guérison complète de sa malade, quatre ou cinq jours après son retour.

Dans ce certificat, il déclarait que M^{me} Hébert avait été guérie, à Lourdes, subitement et radicalement, à

la suite d'un bain froid. Il n'y avait plus trace de cavernes ni d'aucune lésion dans le poumon. L'expectoration a cessé tout d'un coup d'une façon absolue; les crachats qu'on n'a pu obtenir que bien des semaines après son retour, à l'occasion d'un rhume, ne renferment aucun microbe de la tuberculose.

Malgré une nourriture insuffisante et des privations de toutes sortes, un embonpoint très notable, de vingt livres environ, s'est produit depuis la guérison.

Ainsi, en quelques instants les cavernes s'étaient cicatrisées, un poumon infiltré de tubercules avait retrouvé son intégrité, les bacilles avaient disparu et l'expectoration s'était tarie. Jamais semblables résultats n'ont été constatés dans le cours de la phtisie. Il faut toute l'autorité qui s'attache au nom du D^r La Néele pour accepter ce fait sans aucune réserve.

Mais le D^r La Néele est un des médecins les plus appréciés du Calvados. Nous l'avons vu souvent dans notre bureau pendant le pèlerinage national, c'est à lui que nous devons les enquêtes si complètes sur Marie Le Marchand (le loup de Zola), les études sur les guérisons de Lourdes lui sont familières, il a toute l'autorité voulue pour traiter ces questions, et sa signature nous est un sûr garant de l'authenticité de ce fait.

Depuis le mois d'août 1900, M^{me} Hébert est venue chaque année à Lourdes, et nous avons pu nous assurer que sa santé s'était parfaitement maintenue.

Un très grand nombre de médecins qui l'ont auscultée avec nous depuis cinq ans ont constaté qu'il ne restait aucune trace des lésions signalées dans le premier certificat.

GUÉRISON D'UN MÉDECIN BELGE

Pendant le dernier pèlerinage belge de septembre, je voyais entrer dans mon bureau un solide et grand gaillard dans la force de l'âge et dont les pèlerins du train des malades avaient pu admirer l'entrain, le dévouement et la belle santé.

— Vous me reconnaissez sans doute, me dit-il.

— Je vois à vos insignes que vous êtes Belge et médecin.

— En effet. Et vous ne vous rappelez pas ce médecin atteint de tuberculose, il y a dix ans, et qui vint se guérir à Lourdes?

— Et c'est vous? Asseyez-vous donc. Et vous, Messieurs, permettez-moi de vous lire ce que, dans les *Grandes Guérisons de Lourdes*, j'écrivais à la page... à la page... (la page fut bientôt trouvée) à la page 14.

Et je lisais, à l'émotion curieuse de tous, à l'attendrissement toujours croissant et plus vif du docteur guéri :

Un médecin, atteint d'une maladie de poitrine, vient de passer l'hiver dans le Midi. Il perd du terrain, les bacilles ont envahi ses poumons ; il les retrouve chaque jour sous le microscope ; sa carrière est brisée, sa vie sans espoir ; le découragement envahit son âme. Il reste quinze jours à Lourdes, les forces reviennent, les bacilles disparaissent, et bientôt il peut reprendre l'exercice de sa profession, interrompue depuis de longs mois. Demandez-lui s'il croit à la vertu de Lourdes, à la guérison des malades auprès de la grotte!

— S'il y croit! Mais c'est moi! C'est moi, s'écrie le praticien ému jusqu'aux larmes.

— Et plus rien depuis dix ans?

— Plus rien : vous le voyez bien : j'ai seulement gagné 16 kilos!

On s'empresse autour du héros de ce petit épisode. On lui en fait reprendre la narration en détail.

C'était en 1895; il venait de s'établir au pays de Herve; la température y est variable et froide, les courses longues pour le docteur, la rencontre des tuberculeux nombreuse. En octobre il fut pris de crachements de sang, et dans ces crachats les bacilles de la tuberculose apparurent de plus en plus nombreux.

Il consulta le Dr Van Lair, son ancien maître de l'Université de Liège. Celui-ci prescrivit d'abandonner pays de Herve et clientèle pour aller chercher air plus doux et soulagement au midi, à Menton.

Après plusieurs mois de séjour, le malade n'y avait gagné que de cracher un peu moins de sang, mais les constatations microscopiques lui certifiaient que les bacilles de la tuberculose ne diminuaient pas, et ils étaient nombreux : il ne lui restait guère d'espoir quand il quitta Menton. Au lieu de regagner le pays de Herve, c'est à Lourdes qu'il vint, en acquit d'une promesse, plus inquiet cependant que jamais, et toujours cruellement atteint. On était en mai 1896.

Après de courtes et laborieuses promenades ou une pieuse visite, il lui fallait se remettre au lit. Une de ces promenades l'avait conduit dans un vallon voisin, d'où, pour revenir, il fallait monter ferme ou se condamner à un grand détour, dont il se sentait incapable d'effectuer le parcours. « Eh bien, dit-il à sa femme, à la grâce de Dieu! puisque nous sommes à Lourdes, faisons l'ascension! » Il la fit, et depuis cet instant de confiance, de plein abandon, il est guéri, absolument guéri.

Il a pu, un mois après, reprendre sa profession; il n'a plus jamais eu à en suspendre l'exercice; c'est un

des hommes les plus solides de notre solide pays de Herve.

Une semblable guérison constatée chez un médecin présente un bien grand intérêt. Le médecin s'observe chaque jour à toute heure, suit avec la recherche des bacilles tous les progrès de son mal. Il sait à quel moment précis sa maladie s'est arrêtée, se tient en garde contre toute rechute, rien ne lui échappe, son témoignage présente toutes les garanties et lorsqu'il vient vous dire que depuis dix ans il n'a pas eu un jour d'arrêt, que sa phtisie a été depuis arrêtée dans son cours, sa parole mérite toute créance.



Parmi ces guérisons de maladies organiques, tous les cas seraient à citer.

Dans les coxalgies tuberculeuses : Sœur Justinien, de Saint-Brieuc, que l'on nous apportait dans un panier d'osier, au dernier degré de la cachexie.

La petite-fille d'un professeur de l'École de médecine de Reims guérit le 2 septembre, à la procession, d'un mal de Pott inutilement traité par plusieurs médecins. La gibbosité disparaît et les jambes paralysées reprennent leurs fonctions.

Dans la série des aveugles : Charles Auguste, aveugle de naissance, guéri pendant son pèlerinage. Cette année, c'était M^{me} Courcel, chanteuse des rues, qui retrouvait la vue en se lavant les yeux à la fontaine.

Plusieurs malades guéris les années précédentes sont venus faire constater que leur guérison s'était maintenue et nous ont apporté de nouveaux certificats.

Nous disons qu'un certain nombre de troubles fonctionnels confinent à la lésion organique. Il faut les étudier de bien près pour faire la part des deux

éléments en cause. Un poitrinaire retrouve à Lourdes ses forces, son entrain, il peut reprendre son travail, il se croit guéri, il reste quelques points suspects dans la poitrine, est-ce une guérison? est-ce une halte dans l'évolution de la maladie? Un coxalgique marche, un pottique laisse ses béquilles : il faut les observer longtemps avant de conclure.

Une jeune Alsacienne vient à Lourdes avec tous les symptômes d'une coxalgie guérie comme guérissent les coxalgies, l'articulation de la hanche est soudée, l'ankylose est complète, elle marche avec deux béquilles.

A Lourdes, elle laisse ses béquilles, elle marche sans canne, mais l'ankylose persiste, rien n'est changé dans l'état anatomique de son articulation.



Marie Briffaut

C'est une amélioration fonctionnelle. Mais, à côté, si nous reprenons les cas anciens déjà classés, voilà Marie Briffaut qui vient à Lourdes avec une coxalgie en pleine suppuration. La hanche est ouverte, on aperçoit les fragments qui déchirent la peau dès que la malade fait un mouvement. Tout autour les tissus sont violacés, infiltrés. On porte la malade dans une caisse, on la descend sur des bandes dans la piscine, aussitôt toute douleur cesse, et, au

sortir de l'eau, il n'y a plus de plaie, plus d'enflure ; la malade marche. Il y a cinq ans qu'elle n'a pas mis le pied par terre, elle ne sait plus marcher.

Parmi ces troubles fonctionnels qui confinent à la lésion organique nous trouvons des faits de premier ordre. Nous pouvons citer la guérison de la femme Caillol, de Marseille. Elle est malade depuis trois ans, depuis la naissance de son cinquième enfant. Elle reste d'adord couchée chez elle pendant un an, ne prenant que du lait.

Ses ressources épuisées, elle entre à l'hôpital de l'Immaculée-Conception ; après quatorze mois de séjour, le chef de service considérant cette malade comme incurable la fait admettre à l'hospice Sainte-Marguerite. A trente-neuf ans cette femme doit laisser pour toujours son mari et ses cinq enfants, elle voit se refermer pour le reste de sa vie les portes de l'hospice.

Nous racontons plus loin son pèlerinage, sa guérison le 8 septembre 1905, à la procession du Saint-Sacrement.



M^{me} MÉNAGER

Un jeune brancardier de Belgique, M. Henri Davignon, nous présente d'une façon bien saisissante une malade du pèlerinage de Rouen, M^{me} Ménager, qui paraît avoir contracté le germe de la phtisie en soignant son mari.

Parmi les plus intéressantes malades, nous dit-il, amenées par le pèlerinage de Rouen, il faut détacher une mère de huit enfants, M^{me} Ménager, âgée de trente-six ans. Ces huit enfants furent nourris par elle, et même la pauvre femme en a nourri d'autres pour augmenter

ses ressources. Peut-être est-ce dans l'accomplissement de cette tâche épuisante qu'elle a trouvé le mal dont elle souffrait, et aussi auprès de son mari poitrinaire. Elle a été guérie *en sortant de la piscine*. C'est une physionomie bien caractéristique de la population ouvrière d'aujourd'hui.

M^{me} Ménager est chrétienne; ses parents, qu'elle possède encore, le sont, et la foi que cette famille a conservée, peut-être sans grandes manifestations mais avec une tranquille persistance, s'épanouit en elle sous l'éclat du grand événement qui la dérobe au triste sort qui lui semblait réservé, et la rend à sa mission de vaillante mère et de brave épouse.

Venue à Lourdes sur un brancard d'hôpital, incapable de se mouvoir, inapte à se nourrir, elle s'en retourne guérie. Mais ce n'est pas cette guérison soudaine, inexplicable humainement qui est remarquable : on en compte tant dans les annales de Lourdes! Ce qui est intéressant, suggestif et bien fait pour émouvoir qui sait et veut regarder la vie, c'est que cette pauvre femme est renvoyée valide par la Providence à son rôle dans le monde; c'est que, femme du peuple, elle est rendue au peuple pour en incarner les vertus et la noble et douloureuse vie.

Mariée depuis quinze ans à un peintre en bâtiment, Marie Ménager a eu huit enfants. Il ne lui en reste que trois. Deux sont prises par les bonnes Sœurs de l'hospice, et la troisième, qui a quatorze ans, tient le ménage du père. Celui-ci d'ailleurs est atteint de la poitrine. Depuis dix-huit mois, la mère a quitté son ménage pour l'hôpital où les médecins l'ont soumise à des traitements, à des opérations. Elle était perdue, non au sens déterminé du mot, car elle eût vécu Dieu sait comme! Mais elle était perdue pour les siens, pour son intérieur, ses enfants, son mari. Dieu et la Vierge ne l'ont pas voulu.

Elle reprendra sa place, et elle l'occupera, comme il faut, dans l'ordre moral, qu'elle soit occupée. Elle réalise le type populaire de la mère et de l'épouse, comme elle en réalise la physionomie physique fébrile, énergique et expressive. Ce type-là comporte des vertus de dévouement, d'attachement et de courage supérieures à celles peut-être qu'il faut aux mères et aux épouses de riches. Elle doit renfermer dans son âme une vigueur et une puissance de sacrifice et de générosité où le système nerveux n'a rien à voir. Cherchez-y le secret du courage des misérables et de l'énergie des souffrants, le don de Dieu, l'esprit chrétien. Concluez qu'elle était digne de guérir, qu'elle devait guérir, parce que, nécessaire aux siens, elle est destinée à servir d'exemple, et que de ces exemples-là notre société sans boussole et sans certitude a bien besoin.



M^{lle} DE MONGUILHEM

Voilà un exemple de maladie nerveuse qui guérit à Lourdes alors que la suggestion portée à sa plus haute puissance n'avait rien donné. C'est le cas de répéter avec Charcot : « La foi qui guérit réussit là où tous les autres moyens ont échoué. » Reste à savoir pourquoi.

M^{lle} de Monguilhem a perdu la parole depuis six ans, depuis l'âge de douze ans, elle en a dix-huit.

A Lourdes, la parole revient brusquement sans hésitation et cette infirmité disparaît sans laisser aucune trace. Au premier abord, il semble qu'il s'agit

d'une guérison par suggestion, cependant deux mois avant son pèlerinage cette jeune fille avait éprouvé une émotion des plus terribles : assaillie par un malfaiteur dans un endroit isolé, elle se défendit avec toute l'énergie dont elle était capable. Mais dans ce pressant danger elle ne retrouva pas la parole ; elle ne put pousser un cri dont elle aurait eu un si grand besoin pour appeler à son aide. Si Lourdes n'avait agi que sur son imagination, elle n'aurait pu ressentir un choc plus violent que celui qu'elle avait éprouvé. Il y a certainement à Lourdes autre chose que des effets physiques.

Si nous cherchons la cause de toutes ces objections irréductibles que nous rencontrons ; si depuis quarante et cinquante ans les mots de suggestion et de maladie nerveuse résonnent autour de nous le plus souvent sans fondement, c'est que les passions et les préjugés viennent obscurcir les notions les plus claires.

Nous reconnaissons volontiers qu'un certain nombre de guérisons publiées dans la presse, inscrites même sur nos procès-verbaux, doivent être rayées de nos statistiques.

Un prêtre du diocèse de Bourges a publié, dans la *Semaine Religieuse* du 1^{er} et du 8 septembre 1906, la liste de toutes les personnes de son diocèse qui avaient été citées comme guéries à Lourdes de 1872 à 1904. Il a trouvé trente-deux noms ; il remarque, avec raison, qu'un grand nombre de faits très importants doivent rester inconnus. Mais, après une enquête très sérieuse faite sur chacune de ces trente-deux guérisons, il nous dit :

1^o Il faut rayer quatre de ces noms portés à tort sur la liste ;

2^o Une guérison a été obtenue à Paray-le-Monial, non à Lourdes :

3° Une sourde et muette dont la guérison a fait grand bruit n'est pas guérie ;

4° Un enfant atteint de mal de Pott n'est pas guéri.

Il y a eu des rechutes à une date assez rapprochée, des morts même, des infidélités aux grâces reçues.

Il ajoute : Nous avons entre les mains les documents les plus irrécusables qui confirment nos précédentes remarques. Un triage s'impose. Nous ne cessons de tenir en garde nos lecteurs contre les erreurs qui doivent se glisser parmi tous ces faits qui sont livrés d'une façon trop hâtive à la publicité. Si l'on faisait partout le travail qu'a fait le prêtre de Bourges, on écarterait l'une des causes les plus sérieuses d'erreur ou de critique.

Il y a donc des malades qui n'éprouvent qu'une amélioration passagère, il y a même parfois quelques décès à une date trop rapprochée pour qu'on puisse admettre une guérison réelle. Mais tous ces derniers faits ne figurent que pour une faible proportion dans nos procès-verbaux.

En parcourant la liste de nos constatations pendant les années précédentes, nous avons toujours retrouvé les mêmes moyennes.

Un tiers de maladies organiques sans mélange, une moitié de troubles fonctionnels liés à des lésions ou purement nerveux. Enfin dix ou quinze pour cent de cas difficiles à classer ou n'autorisant aucune conclusion.

Avec ces divisions qui répondent à la réalité des faits, il est facile de répondre à ce dilemme dans lequel on voudrait nous enfermer :

Suggestion et maladies nerveuses.

Suggestion ! Non pour les maladies organiques, pas même pour les maladies nerveuses, lorsque ce n'est pas seulement un symptôme effacé, mais un tempérament modifié, lorsque la maladie est guérie dans son principe. Dans les névroses il y a des cas bien inté-

ressants. Parmi les guérisons de l'année nous pouvons citer M^{lle} Scorsery. Son médecin, le professeur Duret, nous a montré que c'était une névrose grave causée par des pertes de sang fréquemment répétées, entretenues par une anémie profonde qui touchait à la cachexie et pouvait entraîner la mort. Si cette guérison *reste complète, sans rechute*, elle pourra se placer parmi les observations que nous devons retenir. Quand on nous parlera de suggestion, il faudra savoir sur quel terrain on fait porter le débat et ne pas accepter des faits controuvés que nous sommes les premiers à récuser.

Je n'ai pas parlé des guérisons qui ne figurent pas dans nos comptes rendus. Il y en a pourtant un nombre notable. Les malades qui guérissent loin de Lourdes, ceux qui ne viennent pas dans notre Bureau et gardent le secret des grâces qu'ils ont reçues. Toutes ces guérisons ignorées et parfois fort importantes compensent et au delà les guérisons que nous devons rayer de nos tableaux.

Depuis 1892, nous dirigeons le Bureau de Lourdes, pendant quatorze ans, nous avons relevé sur nos registres 1.975 procès-verbaux, ce qui nous donne une moyenne annuelle de 138. Nous avons un tiers de maladies organiques. Si nous ajoutons que ces guérisons sont instantanées et sans rechute, il est facile d'établir que nous sommes en dehors de toutes les lois de nos observations scientifiques.





Bureau des Constatations de Lourdes



CHAPITRE III

LES MÉDECINS A LOURDES

Statistique des médecins venus au Bureau depuis quinze ans.

— Les médecins des Congrès. — Médecins anglais, américains, allemands, hollandais. — Le D^r Vincent. — État sanitaire de Lourdes. — Les trains de malades. — Les hôpitaux. — Les piscines.

Nous avons conservé le nom des médecins venus au Bureau des Constatations, depuis 1892 jusqu'à 1906, inclusivement.

Nous avons :

En 1892	120	médecins		En 1900	216	médecins
» 1893	109	—		» 1901	328	—
» 1894	160	—		» 1902	268	—
» 1895	177	—		» 1903	228	—
» 1896	203	—		» 1904	245	—
» 1897	112	—		» 1905	274	—
» 1898	200	—		» 1906	280	—
» 1899	240	—				

Soit 3.258 médecins pour ces quinze années.

En 1903, nous avons eu plusieurs membres du

Congrès médical de Madrid, qui se sont arrêtés à Lourdes, au retour.

En 1904, nous avons eu la visite du Congrès de neurologie, sous la conduite d'un professeur de Paris.

En 1905, le Congrès d'études de stations thermales du Sud-Ouest nous a conduit une centaine de membres.

Enfin, un groupe de médecins anglais, protestants pour la plupart.

Tous ces congressistes ne figurent pas sur nos registres et devraient nous donner une moyenne plus élevée de visiteurs.

Le pèlerinage des médecins catholiques à Rome comprenait environ 200 médecins, pour la plupart hôtes habituels du Bureau des Constatations.

En 1905, sur 274 médecins, nous comptons 62 médecins étrangers, 5 professeurs de faculté, 2 médecins des hôpitaux de Paris. Si nous ajoutions les médecins des congrès, nous trouverions une dizaine de membres de l'Académie de médecine et un très grand nombre de professeurs de facultés françaises ou étrangères.

Nous ne parlons pas des médecins qui viennent demander leur guérison ou la guérison de leurs femmes et de leurs enfants : ce serait là un groupe nouveau et bien intéressant que nous pourrions ajouter dans nos statistiques.

Il y a quelques mois, j'avais soumis à l'appréciation d'un professeur de Paris et d'un membre de l'Académie, une guérison de Lourdes qui était très discutée dans la Lorraine allemande. Je craignais d'être seul pour soutenir ce débat, mais, dès que le nom de Lourdes a été mis en cause, j'ai trouvé autour de moi de nombreux concours. Deux médecins de Saint-Louis m'ont donné une consultation longuement

motivée; deux membres de l'Académie de médecine, le président général des sociétés de Saint-Luc, des professeurs, des notabilités médicales de Paris m'ont écrit pour me dire qu'ils étaient avec moi, que la thèse que je soutenais présentait pour eux toutes les garanties; que la guérison que j'avais constatée était inexplicable par les seules données de la science.

Toutes les adhésions que nous rencontrons aujourd'hui nous rappellent la distance qui sépare le point de départ et le point d'arrivée dans l'étude de nos guérisons. Le professeur Desplat, ancien doyen de la Faculté de Lille, faisant l'historique de cette œuvre de foi et de science qui s'appelle le Bureau des Constatations, retraçait les origines, les difficultés du début, montrant quelle foi, quelle persévérance et quel courage il avait fallu déployer pour remonter le courant d'incrédulité et de scepticisme qui, de la part des hommes de science, avait accueilli la publication de plusieurs faits miraculeux.

Des hommes politiques viennent souvent dans notre clinique. Nous y avons vu des sénateurs, des députés, même des ministres de Belgique; des représentants de l'armée, de la marine et de nos diverses administrations. Les protestants eux-mêmes ne restent pas en dehors de ce mouvement, qui attire vers nous les hommes des opinions les plus opposées et des pays les plus divers.

La clinique de Lourdes est une des créations les plus étonnantes de notre époque. Elle a été fondée au milieu des courants les plus hostiles. Au point de vue humain c'était une folie. — Étudier le miracle, pour les savants, l'impossible, l'absurde, c'était battre en brèche toutes les idées admises par la science

Moins de vingt ans après, la clinique de Lourdes reçoit 300, 350 médecins. Elle a ses internes, ses chefs

de service, pendant six mois ses bureaux sont ouverts et dans ses archives elle inscrit tous les ans 200 procès-verbaux de guérison; elle a des correspondants volontaires dans le monde entier et les travaux sortis de cette clinique sont incalculables et répandus partout.

Cette clinique est venue à son heure. Des efforts isolés ne pouvaient la créer. Un courant puissant nous a soutenus.

Pour consacrer l'union désormais bien complète des trois centres de la médecine chrétienne, Lourdes, Montmartre et Lille, notre ancien confrère, M. Féron-Vrau, a voulu qu'une statue de saint Luc fût placée sur les murs de la clinique. Statue semblable à celle que l'on rencontre dans le péristyle de la Faculté de Lille, à celle qui se dressera dans la chapelle des médecins à Montmartre.

Et M. le professeur Duret, doyen de l'École de médecine de Lille, disait dans son discours de rentrée, en s'adressant à M. Féron-Vrau :

« Vous pouvez, avec autorité, mettre sur le fronton de la clinique de Lourdes la statue de saint Luc, le premier médecin chrétien. Les médecins et étudiants catholiques, qui en franchiront le seuil, la salueront au passage; puis, ils iront, avec dignité, accomplir leur mission charitable. — Ce faisant, ils n'inclineront le drapeau de la science que devant la Vérité. Or, la Science est des hommes, et la Vérité est de Dieu. »

M. Féron-Vrau a créé deux bourses d'interne, afin que la Faculté catholique de Lille pût nous envoyer, chaque année, deux de ses élèves, du 15 août au 15 septembre, pendant la durée des grands pèlerinages, et depuis six ans nous avons avec nous deux internes qui nous prêtent leur concours, examinent les malades, et rédigent les procès-verbaux.

Il nous serait difficile de pouvoir suffire seul au mouvement considérable dont notre Bureau est devenu le centre. Dans les jours de grande affluence, nous aurions besoin d'avoir auprès de nous de nombreux assistants et nous espérons que la Faculté de Louvain imitera l'exemple de la Faculté de Lille. Les médecins étrangers, les Espagnols, les Italiens, les Hollandais, viennent à Lourdes s'initier à nos travaux et donnent à notre clinique un caractère international qui la distingue.

Dieu dispose les événements à son gré, mais il se sert des moyens humains. Au milieu des difficultés rencontrées sur sa route, la clinique de Lourdes a dû sa prospérité à cette loi sur la liberté d'enseignement qui était capable de régénérer notre pays si elle nous avait été donnée complète et durable.



M. le Dr Féron-Vrau

Un bienfaiteur du Bureau des Constatations.

En regardant le chemin parcouru, les résultats atteints, nous pouvons mesurer l'intensité du mouvement religieux que nous venons de traverser. Lourdes, pétrie de surnaturel, conserve pourtant l'empreinte de la main des hommes et restera comme le témoin-

gnage de ce magnifique réveil catholique qui a marqué la fin du dix-neuvième siècle.

Sa portée sera plus durable. La direction imprimée à l'œuvre, la clinique de Lourdes, son hospitalité, ses malades, ses miraculés, ses conversions innombrables, ses millions de pèlerins, voilà des institutions et des faits qui appartiennent désormais à l'histoire et que les révolutions ne peuvent atteindre. Tous ces foyers disséminés dans le monde entier, tous les enseignements qui sont partis de la grotte sont reliés entre eux d'une façon plus intime que les pierres de nos monuments et forment un bloc qui résistera au *cours changeant* des événements.

Depuis quelque temps, nous voyons venir à nous les jeunes générations médicales; les internes des hôpitaux de Paris précèdent ou accompagnent le pèlerinage national.

Nous observons chez les médecins un état d'âme nouveau; ils ne viennent plus seulement en curieux, ils viennent comme malades; ils viennent demander leur guérison, celles de leurs femmes et de leurs enfants. C'est la dernière évolution que pouvait subir le corps médical.

Nous avons lu souvent, pendant le dernier pèlerinage, aux médecins qui nous entouraient, le certificat d'un de nos confrères de New-York qui nous envoyait son plus jeune fils demander sa guérison. Il avait rédigé lui-même ce certificat avec le plus grand soin et il terminait par cette profession de foi, la plus belle peut-être que nous ayons trouvée sous la plume d'un médecin :

Dans l'état d'impuissance quant au présent, d'incertitude quant à l'avenir, auquel mon fils se sent réduit, il se tourne aujourd'hui vers Notre-Dame de Lourdes... Le surnaturel est là, le surnaturel qui peut lui apporter la guérison, la santé. Le pèlerinage qu'il entreprend le montrera quand même sou-

mis à la volonté de Dieu et ne recherchant en tout que sa gloire.

Il croit, nous croyons!...

Marie immaculée, priez pour nous qui avons recours à vous.

D^r ARCHAMBAULT-LASSALLE.

56, Congress Street, Cahaes, New-York.

Le D^r Lassalle est un des médecins occupés de New-York. Son fils aîné est attaché à l'École de médecine d'Albanie; et son fils, avant de prendre possession de son poste, a voulu recevoir la consécration de la science française: il est venu travailler deux ans dans les amphithéâtres de la Salpêtrière et de Bicêtre. Il a présenté des mémoires bien personnels devant nos sociétés savantes. Le D^r Lassalle fils est catholique comme son père, et il a su se faire accepter dans des milieux où les catholiques français trouvent difficilement leur place. Il y a dans cette infiltration de l'élément américain parmi nous un gage de progrès et d'indépendance. Ce ne sont pas seulement les questions économiques que les Américains nous apprennent à connaître, mais ils nous rendent dans son intégrité première le christianisme que nos missionnaires leur ont apporté.

En même temps que le médecin américain, nous recevions dans notre Bureau un médecin irlandais qui nous conduisait son tout jeune enfant complètement aveugle. On lui avait enlevé un œil pour un cancer, l'autre œil était pris du même mal (gliôme). Le cas était désespéré, la mort à bref délai. La foi de ce confrère ne connaissait pas les défaillances. « Je suis venu deux fois, nous disait-il, dans le courant de l'hiver, du fond de l'Irlande, mais je reviendrai une troisième, car Lourdes seule peut guérir mon enfant. »

Un autre médecin conduisait aussi son enfant atteint

d'une paralysie de Little. Enfin un docteur italien accompagnait sa femme atteinte d'un cancer récidivé du sein.

Quelle est l'attitude des médecins? Il y a des convaincus, des curieux, qui veulent voir sans parti pris : quelques-uns ont leur siège fait, ne veulent rien entendre; il y en a qui s'irritent, ceux-là sont touchés : un problème embarrassant s'est dressé devant leur esprit. Parmi les irréconciliables, rarement des noms connus, mais plutôt des médecins égarés dans la politique. Les professeurs, les hommes de valeur écoutent, étudient, font peu d'objections.

Beaucoup de médecins acceptent nos guérisons en fait mais ne veulent pas conclure. La science ne suffit pas pour conduire au surnaturel. Un des professeurs les plus connus de la Faculté de Paris passait un jour de pèlerinage devant les piscines, il voit entrer une femme la figure rongée par un loup. « Ah! si celle-là guérissait, dit-il! Mais ce n'est pas une cliente de Lourdes; sur elle la suggestion ne peut rien! »

Il continue son chemin. Quelques instants après, la femme au loup sort de la piscine et passe devant le professeur, sa figure est cicatrisée ses plaies sont fermées.

Celui-ci l'aperçoit. « Mais ce n'est pas la malade de tout à l'heure, dit-il. Non, ce n'est pas possible. »

Il appelle la femme, l'interroge. C'était bien elle. Il constate qu'un changement complet, instantané vient de se produire dans cette figure rongée par le loup.

« C'est très intéressant, dit-il. Je raconterai le fait à mes collègues en rentrant à Paris. »

A quelques jours de là le professeur racontait en effet son aventure dans une réunion où se trouvaient un certain nombre de médecins.

« Allez à Lourdes, disait-il, la chose en vaut la peine. Vous verrez des guérisons très intéressantes. »

Mais l'idée du surnaturel n'avait même pas effleuré son esprit. — Je tiens tous ces détails d'une des personnes qui assistaient à cette réunion.

Avec le concours d'un si grand nombre de médecins, avec les garanties de tout genre dont nous cherchons à nous entourer, comment se fait-il que ces questions du surnaturel soient toujours controversées?

La science a fait son œuvre, elle n'iraguère au delà. On pourra encore perfectionner les moyens d'étude, faire des enquêtes plus précises, mais atteindre cette certitude absolue, mathématique, qui ne laisse place à aucun doute, jamais ! Si les mathématiques avaient une sanction morale, on les contesterait.

Jamais on n'établira une observation plus complète que celle de Vion-Dury, relevée par le Dr Dor, et soumise au Congrès des oculistes.

Le professeur qui voyait une femme entrer dans la piscine, la figure rongée par un *lupus*, et sortir quelques instants après, complètement cicatrisée, ne pouvait demander de preuve plus concluante. Cependant le Dr Dor et le professeur n'ont pas cru au miracle. Ces deux exemples leur ont paru curieux, intéressants, ils ne sont pas allés au delà.

Parmi les médecins catholiques, nous trouvons les concours les plus dévoués et parfois des résistances invincibles. Pourquoi?

On peut, disons-nous, perfectionner nos moyens d'étude, mais il restera toujours des doutes ou des lacunes. La science ne suffit pas pour imposer la croyance au surnaturel, il faut encore ce *quelque chose* que vous pouvez essayer de réduire par mille analyses, mais que vous ne supprimerez jamais.

La grâce mystérieuse comme tout ce qui est divin, qui pénètre jusqu'au plus intime de notre conscience, qui suit toute opération surnaturelle, dispose nos

esprits et nos cœurs à recevoir ces salutaires influences, grâce que vous rencontrerez partout autour de nous. En proclamant ici la nécessité de cette lumière spéciale, nous n'abandonnons pas notre méthode positive de constatation directe.

C'est par l'étude des faits que nous arrivons à cette conclusion : la science peut entr'ouvrir devant nous ses horizons sans limites qui nous conduisent dans les régions de l'au-delà ; mais pour que notre œil pénètre jusqu'à ces sommets, il faut que notre regard ne soit obscurci par aucun nuage, par aucune passion.

Les médecins des congrès

Le Congrès médical de Madrid, qui tenait ses séances pendant les vacances de Pâques, nous envoyait, au retour, un certain nombre de ses membres : les médecins russes venaient avec la préoccupation d'étudier des maladies nerveuses inédites et des guérisons étranges, qui devaient se rattacher pour eux à des causes naturelles méconnues ; les médecins des stations thermales de la Suisse étaient protestants pour la plupart.

L'un d'eux nous disait : « Élevé dans le protestantisme et libre penseur convaincu, je ne puis considérer comme miraculeuses les guérisons de Lourdes : je sais que je n'arriverai pas à vous convaincre, mais vous ne me guérirez pas de mon hérésie. Cette franche déclaration ne vous blessera pas. J'admets que ce qui guérit vos malades, c'est *la foi en la guérison*. Du reste, ce sont même des athées qui, voyant l'effet des représentations mentales, m'ont engagé à visiter Lourdes, à recueillir des renseignements plus nets sur ce que vous observez ici. »

Son programme l'immobilisait dans un cercle trop étroit pour qu'il nous fût possible de modifier ses idées.

Nous avons aussi des médecins américains protestants ou incroyants. Ceux-là nous apportent les qualités et les préoccupations de leur race. Ce sont des utilitaires. Ils font abstraction du surnaturel, acceptent les faits, cherchent à les expliquer. Avec eux il n'y a pas de question irritante, la bonne foi n'est pas en cause. Ils traitent toutes ces questions avec une indépendance d'esprit absolue, mais ils ne concluent pas. Les faits les plus extraordinaires les impressionnent peu ; si la discussion est facile à conduire, elle reste sans profit et n'entraîne aucune conclusion. Un esprit qui se défend est plus facile à saisir qu'un esprit qui fait table rase de toute doctrine.

Mais il faut reconnaître que les médecins américains ont un grand *sens pratique*, qu'ils savent se dégager de tous les préjugés qui, trop souvent, se font jour autour de nous.

« Nous appelons, disaient-ils, maladies nerveuses, des maladies dont nous ne trouvons pas la cause, mais cette cause n'en existe pas moins. Pendant longtemps, on a vu partout des maladies nerveuses. Nous sommes obligés de refaire ces classifications. Les travaux récents nous apprennent qu'un grand nombre de paralysies se rattachent à des altérations du sang, à des maladies infectieuses, à des lésions de la moelle : de même les instruments de précision ont singulièrement rétréci le champ des cécités nerveuses et des aphonies de même nature. »

Toutes ces appellations de maladies nerveuses étaient souvent le fait de notre ignorance. « Du reste, ajoutait le médecin américain, la guérison d'une maladie nerveuse constitutionnelle, héréditaire, peut avoir autant d'importance que la guérison d'une plaie. »

Nous étions heureux de recueillir ce témoignage de la bouche d'un médecin qu'aucun mobile religieux ne pouvait influencer.

Les médecins allemands

Au lendemain du Congrès des catholiques allemands, les pèlerins, qui se disposaient à partir pour Lourdes au nombre de plus de mille, se réunirent à Cologne, sous la présidence de leur directeur général.

M. le curé Neumann déclara que les pèlerins allemands n'allaient pas à Lourdes pour voir des miracles, mais pour apprendre à souffrir et à prier.

Il ajouta : « Le 7 avril 1904, un journal allemand a prétendu que les guérisons de Lourdes n'étaient constatées que par des médecins français, belges, et quelques américains ; il serait à désirer que deux médecins allemands, ayant non seulement des titres sérieux, mais encore de l'expérience, l'un catholique, l'autre libre penseur, aillent à Lourdes, y restent le temps nécessaire pour observer, avec leurs confrères, et qu'ils aient ensuite le courage de publier ouvertement ce qu'ils auront constaté. »

L'Association allemande pour la propagation de l'œuvre de Lourdes s'est aussitôt emparée de cette idée et a voté un crédit de 4.000 francs pour permettre à un médecin allemand catholique et pratiquant et à un médecin athée et libre penseur de séjourner à Lourdes, dans le but indiqué plus haut.

« L'Association demande à la presse allemande de vouloir bien faire connaître sa décision et de lui désigner les deux médecins qui réuniront, pour cette mission, le plus de voix sur leurs noms. Toutes les demandes doivent être adressées à la Maison Riffartk, province Rhénane, à laquelle la Société délègue ses pouvoirs. — Cologne, 27 août 1906. »



LES OS DE DE RUDDER

On voit que l'os cassé a la même longueur que l'autre, malgré l'élimination d'un fragment d'os de trois centimètres de long. L'axe vertical de la jambe conserve la même direction des deux côtés. Les deux os de la jambe gauche avaient été cassés.

Les médecins anglais

Deux médecins anglais, les D^{rs} Jacques O'Donnel et John Sherry, ont voulu reprendre l'enquête de la guérison de Pierre de Rudder, désirant confirmer, si c'était possible, ou renverser les faits qui se trouvaient relatés dans les premiers récits. Après avoir examiné les ossements de de Rudder, conservés à Anvers, ils virent que les traces d'une carie d'une très longue durée étaient irrécusables.

Le médecin du malade, le D^r Van Hoëstenberghe, vert et vigoureux, nous dirent-ils, en dépit de ses soixante-quatorze ans, répondit à toutes leurs questions avec autant d'exactitude que de franchise. Tous les témoins interrogés reproduisirent leurs premières dépositions, et l'un d'eux, Van Horeen, décrivit l'état de la jambe la veille du départ pour le pèlerinage. Les savants anglais purent acquérir la certitude que, le matin même de la guérison, la plaie de la jambe était en pleine suppuration.

Ils n'hésitent pas à conclure que toutes les lois naturelles connues par la science ne peuvent faire que les os se soudent en un instant, qu'une vaste plaie se ferme et que la peau se reforme, le tout en quelques minutes. Ils ajoutent qu'aucune action nerveuse ne peut occasionner la soudure d'os brisés. Ils disent, sous forme de conclusion, que la guérison instantanée d'une fracture compliquée est contraire à toutes les lois de la nature que nous connaissons et que, par suite, la guérison de Pierre de Rudder est due à des *agents surnaturels*.

Le D^r John Sherry habite 329, Goswel Road, Londres, E. C., et le D^r O'Donnel, Indd Str., Londres, W. C. Nous ignorons s'ils sont protestants ou

catholiques, mais il serait facile de leur écrire et d'obtenir, sur leur enquête, des détails plus circonstanciés.

Les médecins hollandais

Un certain nombre de médecins hollandais faisaient partie du pèlerinage des médecins catholiques à Rome. Ils nous édifièrent beaucoup par leur foi vive, par leur zèle pour le développement des œuvres catholiques. Nous donnons un résumé des communications qu'ils firent au congrès.

Le Dr Jorissen, d'Amesfort, nous disait, dans son rapport : « Nous ne sommes, en Hollande, que dix-huit cent mille catholiques, et nous avons dépensé 20 millions pour la construction de nos hôpitaux. Nous avons reçu, l'année dernière, plus de cinquante mille malades ; le peuple hollandais tient nos religieux et nos religieuses en haute vénération et, à tous ces religieux dévoués, rendent hommage aussi bien les israélites et les protestants que les catholiques.

« Grâce à Dieu, le kulturkampf n'est pas connu en Hollande. Nos frontières hospitalières s'ouvrent largement devant ces religieux, pour lesquels on a fait la patrie trop étroite. Ils viennent parmi nous sous l'égide de la liberté chrétienne, reconstituer leur famille dispersée et poursuivre les grandes tâches de dévouement dont notre patrie et nos œuvres recueilleront les heureux effets. »

Le Dr Hoffmann nous disait, de son côté : « Nous engageons notre parole et nous le déclarons au pied du trône pontifical : nous sommes catholiques jusque dans la moelle des os : nous vénérons l'Église et ses lois. Le premier médecin qui a reconnu, parmi nous, en public, le caractère extraordinaire des guérisons

de Lourdes, est un catholique, le D^r Van Eeden. Plus tard, le D^r Banning ne craignit pas d'entrer en lutte, pour prendre la défense de Lourdes, contre le roman de Zola, et ce fut M. Riko qui vulgarisa, parmi nous, les travaux de M. le D^r Boissarie. C'est ainsi qu'au milieu de tous les systèmes qui niaient l'existence de l'âme, au milieu de ces souffles de mort et de néant qui dévastaient notre pays, la Vierge de Lourdes apparut sur notre horizon, resplendissante de gloire et de lumière céleste. »

Tous les pays du monde ont envoyé des médecins à Lourdes et tous ces médecins ont laissé trace de leur passage dans notre Bureau des Constatations.

Combien de médecins ont emporté, de leur pèlerinage, des consolations et des espérances qu'ils n'avaient pas entrevues jusque-là ! Le D^r Longo, ancien anarchiste, est Franciscain ; le D^r Piou de Saint-Gilles, Père Rédemptoriste ; le D^r Bull, protestant converti, est resté dans nos rangs. Nous avons raconté la vie et la conversion de deux de ses confrères.

Faut-il fermer Lourdes au nom de l'hygiène ?

M. le D^r Vincent, agrégé, ancien chirurgien de la Charité de Lyon, reprenant pour son compte cette consultation d'un nouveau genre, a recueilli près de trois mille réponses de médecins. Nous trouvons dans ses listes des noms qui font autorité dans la science, des professeurs, médecins des hôpitaux, des membres de l'Académie. Tous se prononcent en connaissance de cause, ils ont visité Lourdes et sa piscine : tous sont unanimes à reconnaître que Lourdes rend de très grands services aux malades ; que les dangers de

contagion sont à peu près nuls, et les lois de l'hygiène bien sauvegardées. M. le professeur Renon, médecin de la Pitié, a donné sur cette question des conclusions qui semblent mettre fin aux débats (1).

Il dit : « S'il fallait fermer au nom de l'hygiène tout ce qui n'est pas conforme aux règles actuelles, il faudrait faire évacuer les hôpitaux, imposer relâche aux trois quarts des théâtres, démolir la moitié de la capitale. Et nous, les éternels berceurs de la douleur humaine, nous n'avons le droit de dire à personne : « Ta vie est finie, ne cherche pas au delà. » Briser le ressort moral que donne l'espoir, c'est plus qu'une cruauté, c'est presque un crime. »

Ce sont les forces morales qui mènent le monde.

Parler de fermer Lourdes, c'est oublier son caractère international. Si on fermait sa grotte sur les bords du Gave, pourrait-on fermer tous les sanctuaires du monde entier, fermer la grotte qui s'élève à l'ombre de Saint-Pierre dans les jardins du Vatican ? En Belgique, on compte plus de grottes et de statues de Notre-Dame de Lourdes que d'églises paroissiales : toutes les nations ont adopté le culte de notre madone pyrénéenne.

Il faudrait arrêter ce courant d'un million d'étrangers qui se succèdent, chaque année, sur les bords du Gave. On n'arrête pas, par un décret, de pareils courants, la foi des pèlerins serait rendue plus vive par la persécution.

Si l'on fermait Lourdes, on préparerait une revanche

(1) Parmi les médecins qui se prononcent en faveur de Lourdes, nous comptons, nous dit M. le D^r Vincent : 13 membres de l'Académie de médecine, 36 professeurs de facultés de médecine, 16 professeurs d'écoles de médecine, 85 médecins des hôpitaux, 44 chirurgiens des hôpitaux ; 60 anciens chefs de clinique, de laboratoires, de travaux, licenciés, etc..., etc... ; 76 anciens internes des hôpitaux de Paris, 62 anciens internes des hôpitaux de Lyon, 66 anciens internes des hôpitaux de province.

Un très grand nombre font partie de sociétés savantes et ont acquis, par leurs ouvrages, un nom apprécié dans la science.

éclatante, et nous entendons déjà les chants de triomphe qui nous ramèneraient des foules plus nombreuses. Lourdes fait partie du patrimoine de l'Église catholique, aucune puissance humaine ne peut effacer les enseignements partis de la grotte, ils sont gravés dans les replis les plus intimes de nos âmes.

Cette consultation du corps médical nous a permis de mieux faire connaître tous les détails de l'organisation de nos pèlerinages.

**Lourdes. — Ses trains de malades, ses hôpitaux,
ses piscines.**

Nous recevons, chaque année, deux cent cinquante à trois cents trains de pèlerinages. Nos trains ont réalisé des progrès considérables, pour le transport des malades. Les wagons les prennent à leur point de départ et les conduisent jusqu'à Lourdes ; il n'y a pas de transbordement en route ; par suite, pas de possibilité de contagion.

Des infirmiers et des infirmières dévoués accompagnent les malades ; les médecins montent dans les trains et donnent, pendant le trajet, tous les soins nécessaires. Ces jours derniers, les pèlerins de Lyon conduisaient avec eux six médecins, qui portaient les dossiers des malades et ne les ont pas perdus de vue pendant leur séjour ici. Les Belges méritent une mention particulière : ils ont réalisé le dernier mot du progrès avec leurs **wagons-hôpitaux**, *qui ont figuré dans diverses expositions*. Les lits sont superposés comme les couchettes de nos chemins de fer, mais l'espace est beaucoup plus large : les parois du wagon sont en glaces, et les malades peuvent jouir des perspectives variées qui se succèdent dans la traversée de la France.

Dans ce wagon se trouve une pharmacie, une salle pour les médecins, un autel où l'on dit la messe. C'est un véritable hôpital roulant *dont le confort atteint et dépasse toutes les installations de nos trains de luxe.*

Les grands wagons contiennent vingt-quatre lits isolés, suspendus sur de puissants ressorts ; un système de panneaux mobiles, découpés sur les parois, permet de retirer ces lits des gaines, où ils sont enchâssés, et de transporter directement les malades à l'hôpital ou à la grotte.

Dix, quinze médecins accompagnent les trains belges, sont prêts à répondre à tous les appels. Chaque malade reçoit les soins d'une infirmière dévouée, qui s'attache à lui et dont la sollicitude le suivra même au delà du pèlerinage. A l'hôpital, les médecins belges installent des postes de secours munis de tous les pansements et de tous les médicaments utiles. Là, se tient en permanence un médecin de garde : et dans cette salle tous les médecins se réunissent, chaque jour, pour rendre compte des améliorations constatées et de tous les incidents du pèlerinage.

On comprend que des malheureux qui n'ont connu de la vie que les privations et les souffrances, entendant murmurer à leurs oreilles les plus douces consolations, entourés d'un confort bien inconnu pour eux, soient bercés non par une suggestion, un rêve, mais par la plus douce des réalités. Quel admirable moyen de soulager la misère humaine, et cependant si nous ne pouvions offrir à nos malades que ces soins matériels et ces installations confortables, il y a longtemps que les chemins qui conduisent à Lourdes seraient abandonnés ; mais une pensée plus haute les conduit : sans espoir de guérison du côté de la science, ils viennent faire appel à la suprême miséricorde.

Lourdes est la ville d'eau des pauvres et des déshérités, des malheureux sous toutes les formes, et ces malheureux se trouvent à tous les degrés de l'échelle sociale.

Vous ne rencontrerez pas nos malades dans les trains de voyageurs, vous ne serez pas exposés à respirer leur haleine, à subir leur contact. Nous ne les abandonnons pas ainsi perdus dans la foule. Nos trains les protègent et nos trains sont une garantie pour la santé publique, et je comprends que M. le Dr Biraud, de Poitiers, ait pu répondre à M. de Bonnefon : « L'exode des trains de malades à travers la France ne présente aucun inconvénient pour la santé publique. Membre de la municipalité de Poitiers et vice-président de la commission d'hygiène de cette ville, où, depuis la création des pèlerinages nationaux, se sont arrêtés et ont séjourné des centaines de mille de pèlerins, j'affirme que notre cité est restée absolument indemne de toute infection et de toute contagion, en particulier au point de vue de la tuberculose. »

Ainsi donc, nous avons des trains spéciaux pour nos malades, et c'est un progrès que personne ne peut contester. Tous les soins sont assurés, toutes les lois de l'hygiène observées, sous le contrôle des médecins attachés à ces trains. Un très nombreux personnel d'infirmiers et d'infirmières, intelligents et dévoués, veillent sur les malades. Si les Belges ont atteint le dernier mot du confort et du luxe, tous les pèlerinages ont adopté la même organisation, et tous viennent avec leurs médecins.

Il n'est pas permis d'ignorer tout cela quand on parle de Lourdes.

Les hôpitaux à Lourdes

A Lourdes, il n'y a pas d'hôpital dans le sens propre du mot; nous n'avons que des abris temporaires, qui servent pendant la nuit ou dans des cas exceptionnels. Les malades passent leur temps au grand air, en pleine lumière et bénéficient de tous les



Les piscines de Lourdes

avantages de la vie au dehors. Ils étaient enfermés chez eux dans des espaces trop étroits, sans air, sans soleil; anémiés par des séjours prolongés dans des salles d'hôpital, ils retrouvent dans l'air vivifiant de nos montagnes une vie nouvelle. Leur teint se colore, ils mangent, ils dorment, c'est le premier bénéfice qu'ils trouvent à Lourdes.

Si l'on pouvait disperser ainsi les malades de nos hôpitaux, pendant les jours d'été, dans des parcs ou des jardins, on réaliserait un bénéfice supérieur à celui de la croisée ouverte pendant la nuit, souvent dans une rue étroite, aération bien insuffisante pour nos malheureux phtisiques.

Si nos trains ont réalisé de grands progrès pour le transport des malades, leur installation à Lourdes, leur vie au grand air marque un progrès plus décisif encore et ce que nous avons inauguré devra s'imposer tôt ou tard aux administrations de nos hôpitaux.

Les piscines à Lourdes

Nous n'avons pas à Lourdes de piscines dans le sens littéral du mot.

Dans les stations thermales, la piscine est une grande pièce d'eau où les malades se baignent ensemble, cinquante et plus à la fois; tous les contacts s'imposent, l'eau n'est pas renouvelée et l'air de la salle finit par être vicié.

Ici rien de semblable. Les malades ne font que des immersions d'une minute à peine de durée; le malade est seul, protégé par un rideau, l'air circule partout autour de lui et la piscine est remplacée par une baignoire.

Nous n'avons pas de contagieux; mais des nerveux, des paralytiques, des aveugles, des sourds, des enfants rachitiques.

Les grands malades, les tuberculeux à la dernière période, les cardiaques ne sont pas plongés dans la piscine; on leur fait des lotions partielles, sans

les enlever de leurs couches : les plaies qui pourraient être contagieuses sont mises à part, baignées à la fin des séances et l'eau est soigneusement renouvelée après leur immersion. Avec le personnel nombreux, expérimenté qui dirige les piscines, nous pouvons être certains que toutes les précautions sont prises ; nous n'avons jamais d'accidents et cependant on donne chaque année 70 à 80.000 bains.

Nous avons, dans nos piscines, des ablutions froides très rapides, avec des réactions franches ; c'est le traitement de Kneipp, admirablement complété par la vie mouvementée de nos malades, les uns dans leur voiture, les autres sur leurs brancards, mais tous également entraînés.

En résumé, nos trains ont réalisé un très grand progrès ; nous avons donné des indications qui seront suivies, non seulement pour le transport des malades de nos hôpitaux vers les divers sanatoria, mais encore on se demandera s'il ne serait pas possible d'avoir des trains spéciaux pour les milliers de tuberculeux qui se rendent chaque année dans nos stations thermales et climatériques.

L'application peut être difficile, mais l'indication est posée.

De même, le jour où nos hôpitaux pourront s'ouvrir sur la campagne et procurer à leurs malades tous les avantages de la vie au grand air, en plein soleil, on aura réalisé un grand progrès.

Enfin, nous avons dans la piscine un traitement hydrothérapeutique toujours favorable, chez les phtisiques, surtout lorsqu'ils sont réchauffés par le soleil, ce grand destructeur de microbes.

Voilà, sans doute, pourquoi la mortalité est si faible à Lourdes : un million d'étrangers et quinze mille malades qui passent ici ne donnent que huit à onze

décès par an. La ville n'a pas d'épidémies, et, depuis quarante ans, la moyenne de sa mortalité varie de dix-huit à vingt-six par mille, et tend plutôt à décroître.

Pour justifier ces conditions exceptionnelles de salubrité, il fallait établir que les règles de l'hygiène étaient sauvegardées et que nous étions même en progrès sur les organisations officielles.





CHAPITRE IV

LES PRINCIPALES GUÉRISONS OBSERVÉES A LOURDES DEPUIS 1900 JUSQU' AUX DERNIERS PÈLERINAGES

Péritonites tuberculeuses. — P. Salvator, capucin. — Marie Bailly. — M^{lle} de Franssu, de Tournai.

Dans notre dernier ouvrage, *Les Grandes Guérisons de Lourdes*, nous nous sommes arrêtés à l'année 1900; nous allons continuer le récit des principales guérisons constatées depuis cette époque.

Nous reprendrons nos études sur la suggestion. Les progrès de la science, les observations que nous relevons dans notre Bureau nous obligent à compléter sans cesse nos travaux à ce sujet.

LE P. SALVATOR

GUÉRI LE 25 JUIN 1900

Le 25 juin 1900, à une heure de l'après-midi, le P. Salvator (Rouellé d'Omfront), de la maison de Dinard, descendait à la gare de Lourdes. Soutenu par deux autres religieux, il marchait, ou plutôt il se

trainait, courbé, plié en deux, la figure émaciée, le regard éteint. On voyait qu'il était encore jeune, mais il était difficile de mettre un âge sur cette physiologie décomposée.

La pensée d'être à Lourdes semblait pourtant le ranimer un peu. Le voyage avait été moins pénible qu'on ne le craignait, il était arrivé vivant, c'était tout ce qu'on demandait, et plus que les médecins n'osaient espérer.

Lorsque les religieux viennent demander leur guérison, leur maladie est toujours sérieuse : ce sont des mourants que l'on nous envoie.

Le P. Salvator était tuberculeux ; ce n'était pas le poitrinaire vulgaire, avec des lésions limitées aux poumons ; les lésions étaient partout, et surtout du côté du péritoine. Depuis quinze ou dix-huit mois, il se faisait sur ce point des poussées plus rapprochées et plus graves.

Le médecin, qui l'avait vu la veille à Nantes, lui avait dit : « Vous avez dans l'abdomen des tumeurs qui ne peuvent disparaître que par un miracle. » Le pauvre Père ne connaissait que trop bien son état, et ne se faisait pas illusion sur la gravité de son mal.

C'était une phtisie par contagion qui germait sur un terrain bien préparé.

La maladie. — Les médecins désespèrent de la guérison.

— Le Provincial fait le vœu d'envoyer le malade à Lourdes.

Le P. Salvator finissait sa théologie dans la maison du Mans, lorsqu'il fut chargé de l'infirmerie. Il y avait là deux frères poitrimaires, dont l'un était gravement atteint. On avait écarté les jeunes religieux. Quant à lui, on lui avait laissé la garde de ce malade, il avait

trente-quatre ans, il paraissait pouvoir résister davantage.

Pendant quatre mois il n'a pas quitté le chevet de ce poitrinaire, vivant de sa vie, passant les nuits à ses côtés, respirant le même air, ne prenant aucune précaution pour se préserver de la contagion.

La contagion était partout autour de lui; en dehors des lésions du poumon, le malade avait encore des plaies tuberculeuses à la figure qu'il fallait laver et panser chaque jour.

Avant la mort de ce Père, le P. Salvator fut pris d'une toux sèche, persistante, d'une fatigue générale, d'une fièvre lente; lorsqu'on le fit ausculter, plusieurs mois après, on reconnut une induration tuberculeuse du sommet du poumon droit.

Le Père résistait pourtant de son mieux, il voulait être ordonné prêtre au mois de juin, il le fut en effet, mais déjà il avait le pressentiment de sa mort. Ses titres universitaires le firent choisir, quelque temps après, comme directeur de l'école de Dinard. Dans ce dernier poste, le 15 janvier 1899, une crise d'une gravité extraordinaire se déclare. La fièvre est à 40°. Est-ce l'influenza? la fièvre typhoïde? Les médecins prononcent ces deux mots; mais n'est-ce pas plutôt une poussée tuberculeuse généralisée?

Il s'est fait une incubation lente et la maladie éclate brusquement comme un violent incendie. Au mois d'avril commencent ces poussées de péritonites qui ne s'arrêteront plus. Quatre médecins sont appelés en consultation; le Dr Ménager, de Nantes, nous dit : « On nous réunissait avec le Dr Mordret, du Mans, pour faire un lavage du péritoine, mais devant l'épuisement du malade dont le pouls irrégulier battait 130 fois par minute, avec l'absence de liquide dans le péritoine, avec les indurations que l'on sentait partout, nous

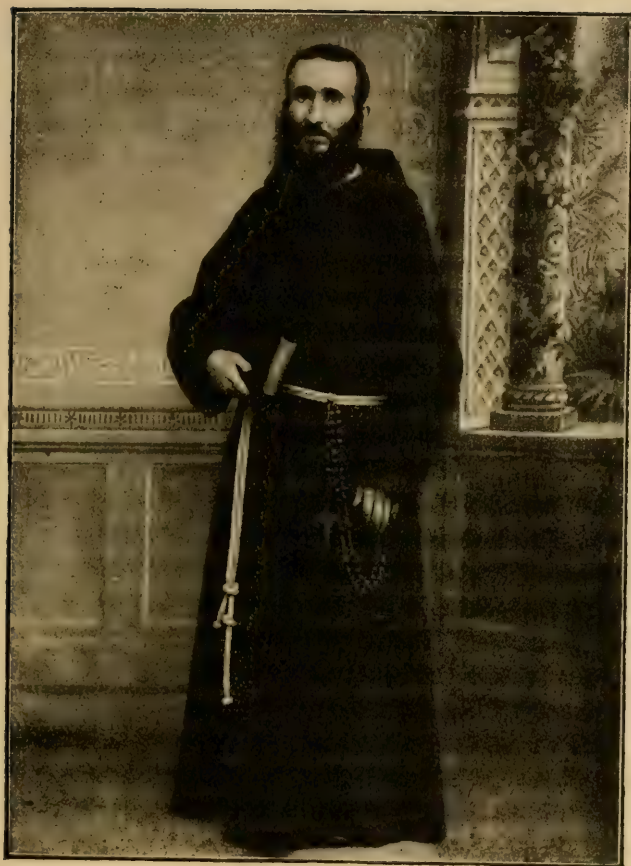
avons décidé d'un commun accord que nous ne tenterions pas l'opération. »

Le Provincial voyant l'état désespéré du malade, avait fait le vœu de l'envoyer à Lourdes s'il pouvait supporter le voyage. Pendant un an, on avait essayé vainement de mettre ce vœu à exécution.

« C'est une folie, disait le médecin, le malade mourrait en route. » Le P. Salvator avait dit à son supérieur : « Je vous dégage bien volontiers de ce vœu, je fais le sacrifice de ma vie, je crois néanmoins que si j'allais à Lourdes, je serais guéri, mais il n'y faut pas songer. »

Cette alternative cruelle s'était prolongée pendant quinze mois : quelques jours avant le départ, le Père rejette la sainte hostie que l'on a dû recueillir sur le corporal ; son estomac ne digère plus rien ; souvent, nous dit-il, après la sainte communion, je sentais les saintes espèces encore intactes qui remontaient dans ma bouche, à trois et quatre reprises différentes pendant une heure ; je recommençais mon acte d'adoration et j'attendais, plein d'anxiété, la fin de ces convulsions.

Au mois d'avril dernier, le Provincial lui dit : « Quoi qu'il arrive, à l'automne vous irez à Lourdes. — A l'automne, mon Père, je ne serai plus en vie. » En effet, les crises se rapprochent, s'aggravent. C'est alors que voyant tout espoir perdu, on fait partir le malade avec ses deux infirmiers. De nombreux et fidèles amis s'intéressent à sa guérison. Trois d'entre eux veulent payer les frais de son voyage ; un juif converti que le Père avait connu dans le monde, qu'il avait aidé de ses conseils, un médecin, son parent, son ancien directeur de Notre-Dame des Victoires. Le samedi 23 juin on arrive à Nantes ; c'est là que le Dr Ménager constate l'état du pauvre religieux. « Je le trouve très faible, nous écrit notre confrère, l'amaigrissement est très marqué depuis ma dernière visite, le



LE PÈRE SALVATOR

**Capucin de la Maison de Dinard
Ancien professeur de l'Université**

ventre est ballonné, farci d'indurations, surtout à gauche, et lorsque le malade me dit qu'il guérirait à Lourdes, cela me fit sourire. »

Le lundi, à 1 heure, on arrivait en gare de Lourdes, et nous venons de voir dans quel triste état ce religieux descendait de wagon. On le conduit directement à la grotte; il reste une heure en prières, attendant l'ouverture des piscines. A 2 heures, il entre dans l'eau, il est suffoqué, il pousse deux ou trois cris étouffés, et bientôt il se redresse, il ne sent plus aucun malaise, il a de la peine à contenir l'expression de sa joie. Lui, tout à l'heure courbé comme un vieillard, le voilà bien droit, libre dans tous ses mouvements; il revient à la grotte et de son cœur ému monte vers la Vierge un hymne de reconnaissance que nous ne saurions traduire.

Il est 4 heures lorsqu'il vient au Bureau des Consultations. « Je ne sens plus aucun malaise, nous dit-il, et depuis trois ans je n'ai pas eu un jour, une heure sans souffrance. »

Nous examinons le Père, son ventre est souple, sans gonflement, sans douleur, les indurations ont disparu; à peine reste-t-il quelques petites traces de ganglions à gauche.

En nous quittant, il nous dit : « Je suis à jeun depuis vingt heures, et depuis dix-huit mois, je n'ai pris aucune nourriture solide; puis-je manger? — Si vous êtes guéri, lui dis-je, vous n'avez plus aucun régime à suivre, mangez à votre gré. » Il rentre à l'hôtel à 5 heures; alors, c'est une véritable gageure, il mange de tout, des mets les plus indigestes, il ne peut se rassasier, et le lendemain, après une nuit excellente, il déjeune deux fois. Cependant, dès le second jour, il faut mettre quelque règle dans ses repas; après une inanition si prolongée, il faut laisser l'économie se ressaisir d'une façon lente et graduelle.

Le retour. — Les impressions des médecins de Nantes
et de Dinard

Le Père reste six jours à Lourdes et prend régulièrement deux bains de piscine par jour. Il part le samedi pour Nantes, il fait le voyage sans ressentir aucune fatigue. A Bordeaux, il dine au buffet, mange avec grand appétit; la cherté des vivres, seule, nous dit son compagnon, limite le repas de l'ex-malade.

De Bordeaux à Nantes, il repose profondément et ne se réveille qu'une fois; il arrive à 5 heures du matin. Avant de rentrer dans son couvent, il veut aller voir son médecin, il a hâte de recueillir sa première impression, il veut qu'il le voie dans les conditions les plus défavorables, avant de prendre aucun repos, sa guérison ne sera que mieux constatée.

Le docteur se lève pour le recevoir: il l'examine, il est renversé, il pleure de joie: « J'admirais votre foi en partant pour Lourdes, mais je n'espérais nullement vous voir revenir guéri. Je regrette beaucoup de ne pas vous avoir fait examiner par le professeur X..., qui ne croit pas au miracle. »

Le docteur nous écrit de son côté: « En quittant le malade, le samedi 23 juin, je ne pus cacher aux autres Pères mon incrédulité profonde pour sa guérison. Deux jours après, une dépêche m'apprenait l'événement, je n'y crus pas encore et je me dis: Que sont devenues toutes ces tumeurs? Enfin aujourd'hui, 1^{er} juillet, à l'arrivée du train, à 5 heures et demie du matin, je suis réveillé par le P. Salvator, qui vient me faire constater sa guérison; je le fais coucher sur une chaise longue et, malgré un minutieux examen, je ne trouve plus d'induration, sauf peut-être une très petite au niveau du flanc gauche.

« J'ai été émerveillé, attendri, j'affirme qu'il est

impossible avec des moyens naturels d'arriver à un pareil résultat ; j'avais nié jusqu'ici les faits miraculeux qu'on m'avait racontés, mais je m'incline devant ce fait merveilleux qui s'est passé sous mes yeux. »

Le docteur de Dinard, celui qui s'opposait au voyage, devait à son tour apporter son témoignage ; comme son collègue de Nantes, il constatait la guérison, tout en renonçant à l'expliquer d'une façon naturelle.

Le Père nous écrit : « Le lundi 2 juillet, à 1 heure, nous quitions nos frères de Nantes et à 6 heures nous étions à Dinard.

« En descendant du train, j'allai directement frapper à la porte du Dr Lecovec. En une seconde j'eus quitté mon habit, pour permettre au bon docteur de m'ausculter, dans les coins et recoins : « Il y avait là, me dit-il, une masse d'induration qui remplissait tout le ventre ; je n'en trouve plus trace.

« — Qu'avez-vous ressenti dans la piscine ? — Rien. » Il resta interdit. Il cherchait comment l'eau miraculeuse avait pu opérer pareil prodige. Mais la sainte Vierge ne livre son secret à personne, sans diplôme de médecin elle guérit quand et comme il lui plaît. »

Avant de partir pour le Mont-Dore, dans le commencement de juin, le Dr Lecovec avait dit à son remplaçant : « Il y a chez les capucins un Père dont l'état est désespéré..., c'est la fin. » A son retour, il trouvait le Père guéri contre toute prévision et par un procédé qui n'était plus de son ressort ; la sainte Vierge venait, dans une seconde, de ressusciter son malade.

Dans un certificat très consciencieusement rédigé, le Dr Lecovec établit que le P. Salvator avait une péritonite tuberculeuse des plus graves ; le ventre était ballonné, farci d'indurations, et l'état général très mau-

vais, le Père ne se nourrissait pas, gardait le lit, la fièvre montait souvent jusqu'à 40°.

Le docteur ajoute : « Le 1^{er} juin, je partis pour le Mont-Dore, laissant le malade dans un état fort inquiétant. A mon retour j'appris qu'il était à Lourdes et, le 2 juillet, à 6 heures du soir, je voyais le Père entrer dans mon cabinet pour me faire constater sa guérison. Après un examen minutieux, je constatai que le ventre avait repris sa souplesse, qu'il n'était plus douloureux, qu'il n'y avait plus trace d'indurations, si ce n'est une petite à gauche. »

« Cependant, la veille de la guérison, le 24 juin, le Dr Ménager, de Nantes, avait constaté comme moi la présence de ces tumeurs, de ces fausses membranes. Le lendemain, à 5 heures, trois médecins constataient, à Lourdes, qu'il ne restait plus trace de ces masses indurées qui remplissaient tout le ventre. J'affirme, conclut le Dr Lecovec, que la disparition subite de toutes ces lésions ne peut s'expliquer que par une *intervention divine*. »

Le Dr Mordret résume son impression en ces termes :

« Ce religieux est allé à Lourdes et en est revenu guéri; j'ai été très heureux de le constater à son passage au Mans; j'avais vu cet homme moribond et je l'ai trouvé en parfait état de santé. »

Le P. Salvator, dans un élan de reconnaissance, nous écrit :

« Depuis mon pèlerinage à Lourdes, où l'on sent vraiment que la sainte Vierge a posé son pied virginal, j'aime davantage le bon Dieu, je veux mieux encore servir Notre-Seigneur; je me sens au-dessus de moi-même, comme soulevé par les bras de la très sainte Vierge. J'ai promis à notre bonne Mère de m'employer à la faire aimer davantage, elle et son divin Fils

Priez, pour que je ne perde pas le fruit d'une grâce si exceptionnelle... »

Cette guérison porte la marque d'une facture divine. C'est à son arrivée, à son premier bain, que le malade guérit. Mais aussi, quelle préparation ! comme on a prié dans les communautés ! Pendant cette longue maladie, quelle résignation, quelle soumission à la volonté de Dieu !

A son départ, son supérieur lui dit : « Vous demanderez votre guérison à Lourdes, je vous l'ordonne. J'envoie souvent des religieux qui reviennent dans le même état ; au lieu de demander leur guérison, ils demandent de conserver leur maladie. Ne faites pas comme eux, priez pour votre guérison.

— Je le ferai, mon Père. »

La jeunesse du P. Salvator.— Ses débuts dans l'Université. Les Capucins à la grotte de Lourdes.

L'histoire de ce religieux, sa jeunesse, sa vie dans le monde, tout présente un intérêt particulier, une note personnelle. Élevé au collège de Tinchebray (Orne), tenu par les Pères de Sainte-Marie, il avait commencé très tard ses études de latin ; à vingt ans, il finissait sa rhétorique. Il fallait opter entre le séminaire et le service militaire. Il sentait un appel vers le sacerdoce, appel encore indécis, qui ne lui permettait pas de prendre d'engagement définitif.

Pour étudier et laisser mûrir sa vocation, il entre dans l'enseignement, comme instituteur adjoint. Il prépare seul son baccalauréat ; avec ce titre, le voilà maître d'étude au collège d'Argentan. La licence lui ouvre les portes du collège Rollin ; c'est là qu'il finit son engagement de dix ans, en préparant son agrégation avec le titre de professeur suppléant.

Par son travail opiniâtre, il avait franchi seul tous ces degrés, et l'instituteur adjoint d'une petite commune était devenu le professeur d'un lycée de Paris.

« Dans l'Université, nous dit le P. Salvator, je n'ai jamais été gêné pour mes pratiques religieuses, j'étais plus libre qu'un fonctionnaire, et mes collègues respectaient mes convictions. J'allais chaque matin à la messe, et les deux dernières années je faisais la communion tous les jours.

« J'avais une dévotion particulière pour Notre-Dame des Victoires; c'est à elle que je dois d'avoir conservé ma vocation. J'ai fait souvent des retraites à Clamart, chez les Pères Jésuites, mais je ne trouvais pas mon orientation de ce côté.

« La dernière année, je fus mis en rapport avec le provincial des Capucins, je fis une retraite au Mans et là, je sentis un appel bien net, ma résolution fut bientôt prise. Peu de temps après, je faisais mes adieux à mon proviseur : « Où allez-vous? me dit-il. — Chez les Capucins. — Vous dites? — Chez les Capucins, ma vocation m'appelle là, et je dois me rendre. » Il n'insista pas, et nous nous quittâmes en bons termes. »

Dans la vie religieuse, c'est avec la souffrance, la maladie que le Père allait se trouver aux prises, mais la maladie, en terrassant sa constitution épuisée, n'avait pu atteindre les énergies de son âme, et c'était d'un œil tranquille qu'il mesurait l'espace chaque jour plus étroit qu'il lui restait à parcourir.

Sous ces robes de bure, nous trouvons des cœurs généreux et souvent des intelligences d'élite, des hommes pris dans les milieux les plus élevés de la société.

Parmi les Frères Mineurs qui sont venus à la grotte dans ces dernières années, nous en avons surtout

remarqué trois : un médecin de Paris, un officier supérieur de la marine, et le professeur de l'Université dont nous parlons ici.

Le médecin, nous avons raconté sa vie sous ce titre : *Conversion d'un anarchiste*. Après avoir connu tous les entraînements et suivi les plus dangereuses doctrines, il est entré chez les Frères Mineurs de la rue de Puteaux. Nous aurions quelque peine à reconnaître le collaborateur du journal *La Révolte*, dans ce moine au regard doux, presque timide, qui passe inaperçu au milieu de ses frères.

Un capitaine de frégate, officier de la Légion d'honneur, venait aussi sous le costume des capucins.

J'étais d'autant plus heureux de le voir que nos deux fils, officiers de marine, étaient ensemble à ce moment à l'école des torpilles. En échangeant nos souvenirs communs, je sentais que sous l'habit du religieux le cœur du père était resté bien vivant et vibrait à l'unisson du mien.

Enfin, le P. Salvator est un ancien universitaire. Pendant près de dix ans, il a tenu sa place, avec honneur, dans un lycée de Paris. Il était sur le chemin de l'agrégation, lorsqu'il a entendu l'appel de Dieu.

Notre société, si éprise d'égalité, devrait reconnaître comme ses meilleurs citoyens ces hommes qui sacrifient les plus brillants avenir, pour se dévouer aux tâches les plus humbles. Ils tiennent souvent au peuple par leur origine, parfois aux classes supérieures par les positions qu'ils ont occupées dans le monde.

Quoi qu'elle fasse, notre démocratie si tourmentée ne pourra arracher de ses flancs des hommes qui lui sont dévoués jusqu'aux moelles et qui dépensent leur santé, leur intelligence, leur vie tout entière, pour conserver la foi parmi nous.

Le 22 juillet, le P. Salvator nous écrit : « Depuis mon retour de Lourdes, j'ai engraisé de dix-sept livres, à peu près d'une livre par jour ; tout le monde est surpris de la rapidité avec laquelle reviennent mes forces. »



MARIE BAILLY

La guérison de Marie Bailly est une des plus intéressantes que nous ayons constatées. Elle est intéressante surtout au point de vue scientifique ; il est impossible de trouver une enquête conduite avec une méthode plus sûre, plus rigoureuse. Depuis trois ans, cette jeune fille est en traitement dans les hôpitaux de Lyon et de Sainte-Foy ; huit médecins lui ont donné leurs soins et viennent apporter leur témoignage. Un médecin, dont on ne peut soupçonner ni le talent ni l'impartialité, monte dans le train du pèlerinage, il ne perd pas un instant cette malade de vue ; à Lourdes il la suit à l'hôpital, à la grotte, aux piscines, partout.

Il est témoin de sa guérison, il note heure par heure, minute par minute, les changements qui s'opèrent sous ses yeux. C'est en quelque sorte une résurrection qu'il décrit en homme de science, écartant de sa pensée et de sa plume tout commentaire, notant un à un tous les symptômes qu'il constate : cette respiration haletante qui se régularise, ce cœur agonisant qui reprend un rythme, ces joues violacées qui se colorent de teintes roses. C'est une photographie qui fait passer sous nos yeux l'image d'un des drames

les plus émouvants; la science seule pouvait fixer ainsi avec précision tous les détails d'une guérison trop importante pour être abandonnée au jugement, aux impressions de la foule.

Sa jeunesse, sa maladie

Le père et la mère de Marie Bailly sont morts de tuberculose pulmonaire, un de ses frères est mort de la même maladie, un autre a été réformé par le conseil de revision comme tuberculeux. Marie Bailly devait échapper difficilement à cette influence héréditaire. « Dès l'âge de treize ans, nous dit-elle, le médecin de ma famille, le Dr Terver, me conseille le séjour à la campagne et m'interdit tout travail intellectuel. J'avais une toux très inquiétante, souvent des crachements de sang, des bronchites interminables pendant l'hiver. Après des alternatives diverses je fus prise à dix-sept ans, au mois de février 1896, d'une double pleurésie avec épanchement considérable; je dus entrer à l'hôpital Saint-Joseph pour être opérée; mon état était si grave que le Dr Chaballier refusa de faire la ponction, disant que je ne passerais pas la nuit. On me fit administrer et la Sœur me mit au cou une médaille miraculeuse.

« Contre toute attente, le lendemain j'étais mieux et les docteurs me trouvèrent en état de supporter l'opération. Ils sortirent deux litres et demi de liquide dans deux ponctions successives. J'ai gardé le lit cinq mois; après ma sortie de l'hôpital, je me suis remise assez pour pouvoir mener le train de vie ordinaire pendant deux ans.

« La mort de ma mère survenue en décembre 1898 provoqua de nouveaux accidents: j'étais enflée des pieds jusqu'à la tête, j'étouffais; nouveau séjour

à l'hôpital Saint-Joseph, dans le service du D^r Clément. La feuille d'observation porte *dyspnée nerveuse*, mais dans l'espace de deux mois on me mit sept vésicatoires; je prenais des calmants, mais aussi du phosphate de chaux et du cacodylate; comme je ne me remettais pas, on me fit partir le 7 avril 1899 pour l'hôpital de Sainte-Foy. »

Le D^r Roy, médecin de l'hôpital, écrit sur sa feuille: *tuberculose pulmonaire, laryngite*. Il continue l'arsenic en pilules et en injections, donne la créosote, essaie de la chaise longue au grand air. La voix s'éteint, la maladie semble gagner le larynx, on fait des attouchements des cordes vocales à l'acide lactique. Le D^r Fondet reconnaît une infiltration des cartilages; espérant qu'un air plus pur pourrait être favorable, au mois de mai 1901, Marie Bailly part pour Chabannes, près Le Puy.

C'est à ce moment que la malade ressentit de violentes douleurs dans les intestins et que la tuberculose parut vouloir étendre ses ravages de ce côté. L'été se passe dans de mauvaises conditions, l'état général décline, la malade maigrit, l'appétit se perd. Le ventre augmente de volume, devient très sensible. Le 7 novembre 1901, cette jeune fille revient à l'hôpital Sainte-Foy. Le D^r Roy fait le diagnostic de *péritonite tuberculeuse*. La malade se mit aulit au commencement de décembre pour ne plus se relever que le 28 mai 1902 dans la piscine de Lourdes. Au mois de janvier 1902, douleurs de tête violentes, raideur de la nuque et des membres, délire. Le D^r Roy reconnaît une *méningite tuberculeuse*, le pronostic lui paraît fatal; un jour même il aurait signé son certificat de décès.

Vers la fin de février, la méningite guérit, mais la péritonite continue son évolution. Au mois de mars, le D^r Roy envoie sa malade à l'hôpital Saint-Joseph

pour être opérée; c'est une dernière tentative pour enrayer les progrès de la péritonite.

Marie Bailly fut reçue dans le service du Dr Goullioud, chirurgien de l'hôpital. Ce dernier examine la malade, il l'ausculte et la fait ausculter, il fait rédiger par son interne son observation. Il rappelle les mauvais antécédents; le ventre est ballonné, douloureux, pas de liquide. Au poumon, souffle caverneux au niveau de l'épine de l'omoplate droite; la température présentait de grandes oscillations, pas d'albumine. Le Dr Goullioud fait le diagnostic de *péritonite tuberculeuse*, et devant la gravité de l'état général, l'opération lui paraît contre-indiquée.

Il fait passer la malade dans le service du Dr Clément; ce dernier fait également, nous dit-on, le diagnostic de *péritonite tuberculeuse*, nous n'avons pas son observation. Marie Bailly ne resta que quelques jours dans ses salles et fut renvoyée de nouveau à l'hôpital Sainte-Foy. Son état continue à s'aggraver, son amaigrissement est extrême, le ventre très douloureux; le Dr Roy la considère comme perdue, il la laisse partir pour Lourdes avec un certificat où il affirme l'existence d'une *péritonite tuberculeuse*.

Jusque-là, tout paraît justifier ce diagnostic: les antécédents, la pleurésie, les poussées tuberculeuses du côté de la poitrine et des méninges, les affirmations du Dr Goullioud, le certificat du Dr Roy, qui a gardé deux ans et demi cette malade dans les salles de son hôpital; l'accord paraît unanime.

Le pèlerinage. — La guérison

« Comment suis-je venue à Lourdes? Sans doute par un secret dessein de la Providence, nous dit Marie Bailly. Depuis longtemps je ne demandais plus

ma guérison. Un jour, à l'hôpital, le médecin dit devant moi que j'étais poitrinaire; ce fut un grand déchirement, j'avais vingt ans à peine, et je ne pouvais me faire à l'idée que j'étais condamnée sans espoir; on accepte la maladie, la souffrance, tant qu'une lueur subsiste à l'horizon, mais si l'avenir se ferme brusquement, c'est la mort, c'est le tombeau.



Le transport des malades

Cependant, peu à peu je réagis, je fis le sacrifice de ma vie, j'attendais ma fin, soumise, résignée, et je ne comprends pas comment j'ai eu la pensée d'aller à Lourdes.

« Une nuit, dans le courant du mois de mars, dans un moment de cruelle souffrance, cette pensée de Lourdes s'est présentée brusquement à mon esprit: j'ai compris que là je devais trouver la guérison. Malgré l'opposition des membres de ma famille, des religieuses même qui essayaient de me détourner de cette idée, ne me trouvant pas en état de supporter le voyage, je me suis fait inscrire et je suis partie avec

les malades du pèlerinage; on m'a portée sur une civière dans le train, où je fus couchée sur un matelas, repliée sur moi-même, le wagon trop étroit ne me permettant pas de m'étendre.

Le voyage fut extrêmement pénible; les douleurs d'entrailles étaient horribles, je crus que je n'arriverais pas vivante à Lourdes. Le docteur, qui est resté longtemps dans mon compartiment, a dû s'étonner de me voir résister. Il me demandait si je pensais guérir, si j'avais la foi; il ajoutait: « Tous les malades en sont là. » Et moi je pensais que la sainte Vierge me guérirait, mais j'ajoutais: « Qu'elle se dépêche, car je m'en vais. » Pendant tout le voyage, je n'ai rien pris, pas même une cuillerée de thé. »

Nous prenons ici le récit du médecin. Il est auprès de Marie Bailly pendant le voyage, il ne la perdra pas de vue pendant toute la durée du pèlerinage.

Lundi 26 mai. Dans le train. — Jeune fille de vingt-deux ans, pâle, amaigrie, les traits tirés, couchée sur le dos, habillée d'une robe noire dont la jupe est maintenue par un ruban fixé par une épingle.

Elle attire immédiatement l'attention sur son ventre, très ballonné. Il y a, du côté gauche, une saillie un peu plus marquée, là se trouve une masse plus résistante: pas de sensation liquide, matité à la percussion.

Il semble que l'abdomen contient des masses dures séparées par une partie plus dépressible; c'est l'aspect d'une péritonite à forme ulcéro-caséuse. En présence de ces symptômes, des antécédents héréditaires et personnels, du diagnostic d'un chirurgien aussi compétent que le Dr Goullioud, j'ai fait le diagnostic de péritonite tuberculeuse. Il était impossible de faire raisonnablement une autre hypothèse.

La pression sur la partie gauche du ventre est très douloureuse, la respiration rapide et saccadée. Pouls

à 120, œdème des jambes. A certains moments, la figure se crispe : néanmoins, la malade est calme, pas d'exaltation mystique.

Mardi 27 mai. Lourdes. — A 2 heures, la malade est descendue du train et transportée à l'hôpital, salle de l'Immaculée-Conception. Elle est couchée et mise au repos jusqu'au lendemain. Sous l'influence du voyage son état s'est aggravé. Vomissements, douleurs beaucoup plus fortes ; la respiration s'est accélérée, pouls à 120.

Mercredi 28 mai. — Malgré le repos, l'état de la malade ne s'est pas amélioré. Sur sa volonté expresse, on la met sur un brancard, on la transporte à la grotte, aux piscines ; on ne la baigne pas, on ne lui fait que quelques lotions d'eau froide sur la poitrine, sur le ventre. A son retour à l'hôpital, vers 10 heures du matin, son état est très alarmant. Pâle, les traits tirés, la respiration très rapide. Le cœur lâche à 150, la figure un peu bleue. Injection de caféine, linges chauds, glace sur le ventre.

28 mai, 1 heure 15. — État très mauvais. La malade répond avec difficulté et d'une manière vague aux questions qu'on lui pose. Ventre très douloureux, très tendu. Pouls irrégulier, petit, presque incomptable à 160 ; respiration saccadée à 90, face grippée, très pâle, légèrement violacée. Le nez, les oreilles, les extrémités se sont refroidis.

A ce moment arrive le Dr Geoffroy, de Rivede-Gier ; il regarde la malade, palpe, percute, ausculte le cœur et le poumon, il nous dit qu'elle est à l'agonie. Comme il n'y a plus rien à perdre et que la malade veut aller de nouveau à la grotte, on l'y transporte sur un brancard.

1 heure 50. — Arrivée de la malade aux piscines. Elle est inerte, couchée sur le dos, la figure renversée en arrière, décolorée, avec une teinte violacée aux

pommettes, respiration très rapide ; sous la couverture on aperçoit la saillie du ventre.

Elle entre dans les piscines. Marie Bailly va compléter ici le récit des médecins : « Au point où j'en étais, personne ne pouvait penser que je voudrais être ramenée aux piscines. Je l'ai exigé cependant, et grâce au dévouement de mon infirmière, j'y fus enfin de nouveau transportée, suivie d'une personne qui portait mon drap mortuaire. Les brancardiers pensaient à prier pour mes derniers moments. Le docteur disait que le transport avançait ma mort et que dès les premiers pas je ne serais plus qu'un cadavre.

« Je ne pouvais plus prier, mais, malgré tout, je pensais à la bonne Vierge et j'avais la conviction que je partais mourante, mais que je reviendrais guérie. Arrivée aux piscines, on ne voulut pas m'y plonger, on me lotionna. Au premier moment, j'ai souffert horriblement ; ces dames ne voulaient pas continuer, mais, sur ma prière, elles continuèrent néanmoins. A ce moment, je dis intérieurement à Notre-Dame de Lourdes : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir, « aussi bien par les lotions que par le bain. »

On reprend les lotions sur son brancard, on n'ose la remuer ; au contact de l'eau, elle ressent une souffrance sans précédent, une douleur atroce la transperce, puis subitement le calme se fait, elle se soulève : « Je suis guérie ! » dit-elle. « Elle devient folle ! » reprend l'infirmière qui l'accompagne ; cependant ses joues se colorent, son regard s'anime ; en sortant des piscines elle s'unit au chant du *Magnificat*.

2 heures 20. — Nous reprenons ici le récit du médecin : Au sortir des piscines, on la transporte devant la grotte, le brancard est déposé sur le sol, peu de monde encore, les cérémonies religieuses ne sont pas commencées, la malade est en pleine lumière ; il est facile de l'examiner.

2 heures 30 à 2 heures 40. — La respiration se ralentit et devient plus régulière. L'aspect de la figure se modifie, une très légère teinte rose se répand sur la peau de la face. La malade paraît se sentir mieux et sourit à son infirmière penchée au-dessus d'elle.

2 heures 55. — Le profil du corps visible sous la couverture se modifie et la saillie du ventre s'affaisse, l'amélioration de l'aspect général s'accuse et devient évidente.

3 heures 10. — Les mains, les oreilles, le nez sont chauds. La respiration s'est ralentie, 40 par minute, le cœur plus fort, plus régulier, mais rapide à 140. La malade nous dit qu'elle se sent mieux, on lui fait prendre un peu de lait, il n'y a plus de vomissements.

3 heures 20. — La malade se soulève et regarde autour d'elle. A la place du ventre la couverture s'est déprimée.

Les jambes remuent et le corps se tourne du côté droit. La figure est revenue calme et rosée.

3 heures 45. — On transporte le brancard au Rosaire.

4 heures 15. — L'amélioration s'est accentuée. La respiration est tranquille, la figure rose. La malade me dit qu'elle se sent très bien et que si elle osait, elle pourrait se lever. Son allure change tellement que tout le monde s'en aperçoit. Elle est alors portée au Bureau des Constatations. Elle arrive couchée sur un matelas. Elle repart assise dans une petite voiture. Les déclarations des docteurs sont inscrites sur nos registres. Notre procès-verbal reproduit exactement les impressions de nos confrères.

5 heures 30. — Examen à l'hôpital. Aspect général excellent, figure très amaigrie, calme et rose, respiration très régulière. Le ventre possède à présent la paroi souple, élastique et déprimée d'une jeune fille de vingt ans bien constituée et très amaigrie. Cette

paroi extrêmement mince permet une exploration très facile et nette des organes ; l'aorte bat sous le doigt ; du côté droit, dans la profondeur, masse dure, qui occupe le flanc et remonte dans les lombes. Entre les deux mains on circonscrit un gâteau très dur non douloureux, gros comme l'avant-bras, solidement fixé contre la paroi postérieure de l'abdomen. Cette tumeur ne se déplace pas pendant les mouvements de respiration.

8 heures du soir. — L'amélioration continue ; voix plus forte, respiration, 30 ; pouls, 100, régulier et plein.

Le lendemain 29 mai. Jeudi, 6 heures 1/2 du matin. — État général parfait. La malade se lève et mange, respiration, 18 ; pouls, 88, ventre absolument normal. La masse dure perçue hier dans la région lombaire a disparu presque complètement. Il reste une petite tumeur indolore profondément adhérente, très dure.

30 mai. Vendredi. — La malade s'est habillée et se promène. Elle peut gravir un escalier. Les forces reviennent très vite. Elle monte presque sans aide en wagon et voyage vingt-quatre heures assise sur la banquette d'un compartiment de troisième classe. Elle est très calme, aucune excitation mystique, se soustrait autant que possible à la curiosité des gens qui l'entourent. Rentre à l'hôpital de Sainte-Foy.

Après la guérison

Mercredi 4 juin. — Marie Bailly a l'aspect d'une jeune fille en bonne santé ; bon appétit, augmentation rapide de poids, près d'une livre. Ventre absolument souple, disparition de toute tumeur.

Pas de stigmatisme d'hystérie, pas de plaques d'anes-

thésie, pas de diminution du champ visuel, pas de troubles intellectuels. Dans le courant de sa maladie, du reste, on n'avait pas trouvé chez elle de symptômes d'hystérie, pas de crises nerveuses, ni dépression, ni excitation, caractère doux et calme.

27 juin. — Depuis quinze jours, augmentation de 6 kilos, santé parfaite.

Juillet. — Pendant la deuxième semaine de juillet, il n'y a plus de gonflement de jambes. La malade est entièrement guérie. Son poids augmente d'un kilo par semaine. État général parfait. Cette jeune fille est modeste, calme, assez intelligente, mémoire très nette, ne parle de sa guérison que lorsqu'on l'interroge, ne joue pas à la sainte.

8 août. — Quitte l'hôpital, est acceptée comme novice par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Depuis cette époque, les médecins ont pris, à deux ou trois reprises, du sang de Marie Bailly pour faire le séro-diagnostic de la tuberculose. Cette réaction a été positive : ce qui prouve que Marie Bailly a été tuberculeuse.

Pratiquement on doit la considérer comme guérie. Il est difficile de se faire une idée de ce que pouvait être cette jeune fille le 28 mai, à 2 heures de l'après-midi. C'était un cadavre que l'on emportait aux piscines. Depuis plusieurs années, on avait suivi, chez elle, l'évolution de la tuberculose sur le poumon, sur le cerveau, sur le péritoine. Ce n'était pas une tuberculose par accident, mais par droit de naissance : son père et sa mère étaient morts de cette maladie. Depuis l'âge de treize ans, elle se débattait contre les étreintes de ce mal implacable. Son économie était à bout, tous les ressorts étaient usés, elle agonisait.

Les médecins qui se trouvaient à Lourdes à ce moment ont voulu consigner leurs impressions sur

nos registres, et nous lisons dans notre procès-verbal :

28 mai, 7 heures du soir. — « Notre stupéfaction a été profonde de voir la malade du matin assise sur son lit, causant avec les infirmières, répondant en souriant à nos questions, de voir la disparition complète de l'énorme ballonnement du ventre. Les tumeurs qui l'encombraient se fondaient à vue d'œil, la respiration et le cœur avaient repris leur jeu normal. C'est une guérison subite, merveilleuse, une véritable résurrection. » Le D^r Geoffray, de Rivede-Gier, ajoutait de sa main :

Cette constatation médicale que je signe est la vérité simple ; une affection aussi grave n'a jamais pu guérir en quelques heures, comme le fait s'est produit ici.

Lourdes, 29 mai 1902.

D^r GEOFFRAY.

Le lendemain de sa guérison, Marie Bailly prenait, en actions de grâces, son premier bain de piscine. Il fallait, dès ce jour, établir autour d'elle une double garde de brancardiers, la placer à l'hôpital dans une chambre séparée. La foule se précipitait sur ses pas et la suivait partout en l'accompagnant de ses acclamations enthousiastes.

Marie Bailly au noviciat des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul

Marie Bailly est depuis le mois de novembre 1902 au noviciat de la rue du Bac ; c'est là que nous l'avons vue dans le milieu de février suivant. Nous n'aurions pas reconnu notre malade du pèlerinage de Lyon. En quittant Lourdes elle était guérie, mais elle était encore pâle, faible, chancelante, elle conservait sur son visage la trace de ses longues souffrances.

A Paris je trouvai une jeune fille transformée. Elle

avait engraisé de dix-huit kilos ; de soixante-dix-huit livres elle était arrivée à cent quatorze. Tout, dans son regard, dans sa physionomie, respirait la vie, la santé. Dans ses yeux on retrouvait la limpidité de son âme, le noviciat ajoutait ce quelque chose de parachevé que donne le travail de la grâce. Avec une grande douceur dans la voix, elle répondait lentement mais avec précision, faisant effort pour vaincre sa timidité ; très sobre de détails, elle attendait mes questions.

L'histoire de sa vie se résume dans un mot : la souffrance. Depuis l'âge de treize ans, elle a toujours été malade. C'est sans doute la souffrance qui lui a mérité les grâces exceptionnelles dont elle a été l'objet. Élevée à l'ombre du sanctuaire de Notre-Dame de Fourvières, elle avait une grande dévotion pour la sainte Vierge et le *Memorare* était sa prière de prédilection.

Elle se demande comment la pensée de Lourdes a pu se présenter à son esprit, c'était toujours à Notre-Dame de Fourvières qu'elle portait ses supplications et ses prières. A dix-sept ans elle entre à l'hôpital ; son état paraît si grave que les médecins refusent de l'opérer ; on met à son cou la médaille miraculeuse, dès le lendemain elle est mieux, l'opération réussit. Cette première crise est conjurée.

Plus tard l'eau de Lourdes arrête le cours d'une méningite tuberculeuse dont l'issue paraissait fatale. Plus tard encore, pendant une nuit de cruelles souffrances, la pensée de Lourdes se présente à son esprit ; malgré l'opposition de sa famille, de son entourage, cette jeune fille si soumise, si résignée jusque-là, fait preuve d'une force de volonté qu'on ne lui soupçonnait pas. Elle se fait inscrire, elle part avec les malades de Lyon.

Elle guérit à Lourdes, et la pensée d'une vocation

religieuse bien vague encore se précise et c'est au noviciat des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qu'elle se sent appelée, au berceau des apparitions de la Vierge immaculée.

Elle devient le témoin vivant des manifestations surnaturelles qui ont rempli le siècle dernier ; toutes les étapes successives de ce poème divin sont marquées dans sa guérison, depuis la médaille miraculeuse jusqu'à la piscine de Lourdes ; sa vocation la ramène dans la chapelle de la rue du Bac ; la Vierge immaculée semble laisser sur elle la double empreinte de ses apparitions.

Je lui demandai si elle désirait revoir Lourdes ? « Mais je ne puis désormais quitter le noviciat », nous dit-elle. Pourtant ce nom de Lourdes produit chez elle une émotion qu'elle ne peut dissimuler ; elle ne se souvient de rien que de la grotte, elle n'a pas vu autre chose. Au noviciat elle passe inaperçue, les autres novices ne savent pas qu'elle a été l'objet d'une si grande faveur, rien ne la distingue de ses compagnes, et son plus vif désir est d'être oubliée. Par la souffrance qui remplit sa vie, par cet amour de l'humilité, ce désir de rester ignorée, elle continue ce rôle des Bernadettes, que Notre-Dame de Lourdes se plaît à reproduire en faisant revivre dans des âmes choisies quelques-uns des traits qui distinguaient sa fidèle interprète (1).

(1) Sœur Bailly est aujourd'hui à l'orphelinat de Pau, dirigé par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et sa santé se maintient en parfait état.



M^{lle} DE FRANSSU

« Le pèlerinage belge, dit le *Courrier de l'Escaut*, a été particulièrement favorisé par la Vierge. Quatre guérisons ont été obtenues. La plus remarquable est sans conteste celle de M^{lle} Cécile Douville de Franssu, âgée de dix-neuf ans, demeurant place de Lille, à Tournai.

« Lourdes, à force de voir chaque année des milliers et des milliers de malades, est un peu blasé sur les faits extraordinaires qui signalent presque chaque jour la grotte Massabielle. Le cas de M^{lle} de Franssu l'enthousiasme pourtant, et, vieille à peine de quelques heures, la guérison de cette jeune fille est dans toutes les bouches.

« A l'âge de treize ans, Cécile de Franssu fit une chute qui amena une tumeur blanche au genou droit ; elle vint par deux fois à Lourdes, tout en trouvant un changement notable, elle se fit opérer. La guérison vint, mais le long repos auquel elle avait dû se livrer avait développé chez elle les germes d'une maladie très grave que les médecins traitants ont ainsi qualifiée :

« 1^o Le 4 septembre 1905 : « Cécile de Franssu est affectée, depuis novembre 1904, d'une péritonite tuberculeuse avec fièvre quotidienne et douleurs intenses, nécessitant l'application continuelle de glace; la malade, incapable de quitter son lit, ne peut ni s'asseoir, ni se mettre sur le côté, obligée de garder constamment le decubitus dorsal; son alimentation est presque nulle. »

« 2^o Le 15 du même mois : « Péritonite chronique dont les débuts remontent à dix-huit mois. Cette

« péritonite se présente avec les symptômes ordinaires.
« Traitement : application de glace sur l'abdomen. »

« La jeune malade a fait le voyage dans le train vert. Elle a été menée de sa demeure à la station de Tournai dans la chaise portative de la police, par des veilleurs de nuit, aucun autre mode de transport ne pouvant être employé. De Tournai à Mons, elle s'est évanouie plusieurs fois, et son état parut un instant si grave que sa mère, sa sœur et son frère qui l'accompagnaient, furent sur le point d'interrompre le pèlerinage. A la demande de la malade, il fut cependant poursuivi. Il fut terrible. Plus d'une fois, on crut voir mourir la jeune fille ; pour la ranimer, on se servit de morphine.

« A Lourdes, son état s'aggrava. C'était pitié de la voir transportée en civière à la grotte ou à la procession du Saint-Sacrement.

« Lundi, elle prit froid, et mardi elle ne put être portée à la grotte. Mercredi, avec une foule de précautions, on la mena aux piscines où elle prit un premier bain ; jusqu'ici, vu son état, on s'était contenté de la lotionner. Le bain ne produisit aucun résultat, au contraire ; une heure même, au retour de la grotte, on la crut morte ; les brancardiers formaient autour d'elle la chaîne comme s'ils escortaient un cercueil. Le soir, on sonna le glas. Tous les pèlerins — il y en avait 10.000 — qui avaient vu le tragique cortège de la malade, crurent que c'était sa mort que la cloche annonçait. Il n'en était rien.

La malade gisait dans son lit, inanimée. Jeudi matin, elle demanda qu'on la descendit aux piscines. Un premier bain la fit souffrir horriblement. Au second, elle poussa un grand cri : « Je suis guérie ! » Elle se leva et se tint debout, sans aide, ce qu'elle n'avait plus fait depuis plusieurs années. Conduite au Bureau des Constatations, elle fut exa-

minée par plusieurs médecins, notamment par le Dr Boissarie, qui constatèrent la disparition des symptômes reconnus par les médecins traitants.

« L'après-dîner, elle vint, en voiture, à la procession du Saint-Sacrement, au milieu d'un concours inouï de pèlerins. Elle fit une nouvelle visite au Bureau des Constatations. Depuis son départ de



Une mère priant avec sa fille

Tournai, elle ne buvait que de l'eau, sans prendre aucun aliment. Jeudi, au sortir de la piscine, elle prit un bouillon et du pain. La digestion s'est faite normale.

« Elle est guérie, nous certifie un médecin, et scientifiquement l'on ne peut s'expliquer la guérison instantanée d'une péritonite aussi aiguë que celle de la malade.

« Celle-ci est maintenant d'une exubérance et d'une joie sans égale. Elle se tient debout et assise, ce qu'elle n'a pu faire depuis très longtemps. Toute

pâle encore, elle parle clairement, nettement. Ses yeux sont limpides. Elle a fait, de la grotte à l'hôtel où elle est descendue, une course triomphale. Des milliers d'hommes et de femmes l'ovationnaient, chantaient le *Magnificat*, poussaient des vivats en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes.

« J'étais près d'elle dans la voiture et j'avais peine à en croire mes yeux, Au galop de ses deux chevaux, la voiture roulait à travers tout, sur les rails et les pavés affreux de Lourdes. Le cocher était transporté d'enthousiasme. Il criait à la foule : « C'est une miraculée. Vive Notre-Dame de Lourdes ! »

« La multitude répétait ces cris. Les mouchoirs et les chapeaux s'agitaient dans les airs. Tout le monde pleurait.

« La jeune fille seule souriait, en saluant des deux mains ceux qui l'avoisinaient, sans éprouver le moindre malaise de la chevauchée fantastique de sa voiture.

« Je l'ai vue la veille sur sa civière, les yeux clos, sans respiration, escortée, comme je le disais plus haut, par des brancardiers en ordre d'enterrement !

« C'est merveilleux ! Ce soir, elle a pris un souper complet, composé de quatre plats : bouillon, rôti, sole frite, glace. Cette fois encore la digestion a été aussi régulière que celle du matin.

« M^{lle} de Franssu rentrera à Tournai samedi après-midi.

« C'est la plus remarquable guérison de cette semaine.

« Gloire à Dieu ! Vive Notre-Dame de Lourdes ! »

*
* *

Par ailleurs, les meilleurs renseignements nous sont adressés par M. le D^r Baltus, de Lille, sur la

guérison de M^{lle} de Franssu. L'éminent praticien écrit à M. le D^r Boissarie :

Lille, le 29 septembre 1905.

Mon cher Confrère,

Je viens de revoir, à Tournai, M^{lle} de Franssu qui, pendant le dernier pèlerinage belge, a été subitement guérie à Lourdes d'une *péritonite chronique de nature tuberculeuse*, et j'ai la satisfaction de vous annoncer que sa guérison se maintient complètement.

L'examen du ventre, pratiqué par M. le D^r Moreau fils, de Tournai, ne permet même pas de soupçonner une affection antérieure, et cependant cette dernière avait été nettement caractérisée.

A la sensibilité extrême du ventre, nécessitant des applications continuelles de glace, se joignait la sécheresse de la peau, l'empâtement, les flots alternants de matité et de sonorité relative, indiquant l'agglutination des anses intestinales et la présence d'un épanchement cloisonné. Il faut ajouter l'exaspération des douleurs abdominales par l'ingestion des liquides alimentaires réduits à quelques cuillerées de décoctions végétales, plus tard de muscléine, la fièvre d'intensité moyenne, mais persistante, constatée au thermomètre, enfin la dénutrition, effrayante dans son expression. La malade semblait irrémédiablement perdue, et voici qu'elle nous revient radicalement guérie et ne portant même plus la trace de son ancienne affection. Elle suit le même régime alimentaire que le reste de la famille et digère parfaitement les mets les plus lourds.

Je vous laisse le soin de conclure.

D^r BALTUS.

P.-S. — Vous savez, sans doute, que cette jeune fille avait subi, il y a quelques années, la résection du genou pour tumeur blanche. La péritonite était donc bien de *nature tuberculeuse*.

*
* *

Le journal *La Riposte* d'Amiens, du 1^{er} octobre, écrit sur le même sujet :

« Voici des extraits d'une longue lettre que M^{lle} de Franssu écrivait à une amie le soir même de sa gué-

raison. Elle nous a autorisé à publier ces lignes « pour la gloire de la sainte Vierge, écrit-elle, et pour faire du bien aux incrédules ».

C'est en effet une merveilleuse leçon de foi et de surnaturel :

« Lundi soir, à la procession, il pleuvait à torrent; j'ai été trempée. Je n'ai pas eu ma connaissance plus d'un quart d'heure, depuis le départ de l'hôtel jusqu'au retour, c'est-à-dire pendant plus de deux heures. Après, dans mon lit où on m'a mise sans que je sente rien, je suis restée évanouie une bonne demi-heure; je n'avais plus de pouls. Le médecin, effrayé, m'a fait une forte piqûre d'éther, pour me faire revenir à moi. Tous croyaient que c'était la fin et que j'allais mourir. Toute la journée j'ai poussé des hurlements, souffrant beaucoup malgré la glace.

« Le mardi je n'ai pas quitté mon lit... On arrêtait ma sœur [dans la rue; on lui demandait si j'étais morte. Tout le monde s'y attendait. Quant à moi, depuis le 25 mars, jour où la sainte Vierge m'a fait penser à venir à Lourdes, j'ai toujours demandé de mourir le plus vite possible, tout de suite si le bon Dieu le voulait bien. Ici encore je le demandais sans cesse; mais que si le bon Dieu ne voulait pas de moi maintenant, eh bien! que la sainte Vierge veuille bien [me guérir pour que je fasse un peu de bien autour de moi, que cela convertisse des incroyants.

« Hier, mercredi, la journée a été détestable. Ce jour-là et l'avant-veille ont été mes journées de grandes souffrances. Cela dépasse tout. J'ai demandé en grâce qu'on me mette dans la piscine, malgré l'opposition de maman qui ne pouvait s'y résigner et mourait de peur. Six dames m'ont descendue dans un drap dans la piscine. J'ai senti comme si je mourais; puis j'ai perdu connaissance dès que l'eau

glacée m'a touchée. Quand je suis revenue à moi, longtemps après, j'ai eu un mal épouvantable. A la procession du soir, cela a été pire que tout, et le soir en rentrant, on a encore été bien effrayé.

« A présent, je vais raconter la grande et ineffable journée d'aujourd'hui. En me levant ce matin, à 6 heures, pour aller communier, j'avais une confiance sans bornes. Je ne pouvais partir sans une amélioration; la sainte Vierge ne pouvait pas permettre cela.

« Je ne puis dire comme tous les pèlerins français et belges ont supplié pour que je guérisse. Que de communions on a faites pour moi ici! Il y avait chaque matin des messes pour moi de 5 heures à 6 heures, où on allait en foule. On faisait prier tous les malades à l'hôpital, les miraculés. En chaire, à la grotte, il y avait parfois des prêtres qui faisaient prier pour moi, en me montrant à la foule; et alors c'était émouvant au possible, à fondre en larmes, de voir comme on le faisait avec ardeur, de tout cœur, les bras en croix. Il faut avoir vécu ces quelques jours ici pour se faire une idée de ce que c'était.

« Après avoir communié à la grotte et entendu deux messes, on m'a conduite à la piscine dans un bien triste état, mourante absolument. On m'a baignée deux fois, coup sur coup. La première baignade m'a fait un mal affreux, inouï. Tout craquait en moi. La seconde fois, la douleur a été en diminuant, puis s'est passée. Alors je me suis sentie bien, et j'ai crié : « Je suis guérie! Merci, Notre-Dame de Lourdes! » Je me suis levée dans l'eau, comme dans un cercueil, avec mon suaire. On priait près de moi : c'était admirable. Maman et M. L*** sanglotaient.

« Je suis remontée seule de ce trou et me suis habillée sur mes jambes. Je ne souffrais pas du tout.

L'enflure énorme du ventre avait disparu, ainsi que l'eau que j'avais de chaque côté.

« On a voulu que je sorte sur mon brancard, en faisant semblant de dormir, pour ne pas exciter l'enthousiasme de la foule. Il ne fallait dire à personne ce qui s'était passé. Mais tout le monde l'a vu à nos airs radieux. On voyait que je n'étouffais plus, je ne perdais plus connaissance, j'avais bonne mine, moi qui étais comme morte jusqu'alors.

« Tous les brancardiers pleuraient d'émotion. On ne saurait croire comme ces braves hommes sont émus, pleurent et prient. C'est bien touchant et bien édifiant.

« Il était 9 heures du matin quand j'ai été guérie. En rentrant à l'hôtel, à 10 h. 1/2, je n'en pouvais plus de faim. Il y avait six jours que je n'avais pris que de l'eau de Lourdes. J'ai pris du bouillon et un petit pain avec plaisir et sans aucun mal.

« Après le déjeuner, deux médecins belges sont venus m'examiner très minutieusement et n'ont plus trouvé quoi que ce soit. On pouvait me toucher et me frictionner le ventre sans aucun mal... Je suis sortie à 3 heures, cette fois assise dans une petite voiture, ne souffrant d'aucun choc, de rien! Je suis retournée me baigner dans la piscine, me suis déshabillée sur une chaise, me suis baignée seule; je suis montée et descendue de ma voiture seule...

« Au Bureau des Constatations, à 3 h. 1/2, trois médecins sont encore venus me visiter très attentivement, et le Dr Boissarie a fait son enquête. Je répondais à tout, sans fatigue et sans être intimidée, mais bien heureuse de proclamer la puissance de Notre-Dame de Lourdes.

« Quand je suis sortie il y avait une foule incroyable, criant, chantant, pleurant. Il y avait vingt brancardiers pour repousser la foule qui voulait me

toucher, me faire toucher des chapelets. J'ai dû m'enfuir dans l'église du Rosaire dont on a fermé les portes sur moi. Nous avons chanté là un touchant *Magnificat*.

« A 6 heures, on m'a reconduite chez le Dr Boissarie; la foule ne voulait pas me laisser passer. Là, on a lu, devant une assemblée nombreuse, l'histoire de ma maladie, les certificats avant et après la guérison.

« En sortant de là, le Dr Boissarie a fait chercher une voiture à deux chevaux pour me sauver de la foule qui m'aurait écharpée de joie. On chantait : « *Magnificat!* Vive Notre-Dame de Lourdes! » Je suis partie au grand trot, après être montée sans aide en voiture...

« ... Au moment où j'ai été guérie, il y avait à la basilique l'abjuration d'un malade protestant à qui on m'avait recommandée et qui a fait sa première communion pour moi!... »





Les Artésiennes à la Grotte



CHAPITRE V

GARGAM EMPLOYÉ DES POSTES, ÉCRASÉ DANS UN ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

L'accident

Le 17 décembre 1899, Gargam, commis ambulant des postes, prenait son service dans le rapide qui part de Bordeaux à 10 h. 1/2 du soir; son wagon était l'avant-dernier du train. Entre Bordeaux et Angoulême, le rapide dut ralentir sa marche, sa locomotive était en mauvais état; malgré les efforts du mécanicien, il perdait sensiblement du terrain. Enfin, à la rampe de Livernant, à quelques kilomètres d'Angoulême, le train finit par s'arrêter complètement, il lui fut impossible d'aller plus loin.

Cependant, à dix minutes d'intervalle, l'express était parti de Bordeaux et devait suivre le rapide à une faible distance. « Nous venions à peine de nous arrêter, nous dit Gargam, lorsque nous entendîmes un bruit sourd, effrayant, qui se rapprochait de nous avec la rapidité de la foudre; c'était l'express, mar-

chant à une vitesse de 80 kilomètres à l'heure et qui devait infailliblement nous broyer.

Il était minuit et demi. Quelques secondes s'écoulèrent à peine et notre wagon fut télescopé, réduit en miettes. Nous fûmes lancés sur les côtés de la voie comme des fétus de paille; pour moi, je fus projeté à 10 mètres de distance, au fond d'un talus, enseveli dans la neige. Un de mes camarades qui se chauffait auprès du poêle, rouge en ce moment, car il faisait très froid, disparut au milieu des débris du poêle et du charbon.

Tous mes souvenirs s'arrêtent à ce bruit effrayant qui se rapprochait de nous. Le choc avait été si violent qu'il m'avait enlevé tout sentiment; à partir de ce moment, je n'existais plus.

« Nous étions quatre employés; l'un de nous est mort, les deux autres sont encore infirmes. Quant à moi, je restai de longues heures enseveli dans la neige; ce n'est que vers 7 heures du matin que l'on finit par me découvrir. Je ne donnais aucun signe de vie. Vers les 10 heures j'arrivais à la gare d'Angoulême avec les autres blessés. On me conduisit directement à l'hôpital. Dans quel état! J'étais couvert de contusions, de plaies, sans mouvement. Je ne repris connaissance qu'assez tard dans la soirée. Pendant treize jours, il me fut impossible de prendre aucune nourriture, je suçais quelques tranches d'orange, c'était tout.

« Le 1^{er} janvier, je mangeai un œuf et je commençai à m'alimenter d'une façon bien insuffisante, assez pour ne pas mourir de faim, trop peu pour reprendre des forces. On s'aperçut bientôt que j'étais complètement paralysé, depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Je ne pouvais, du reste, soulever la tête, le moindre mouvement provoquait des vomissements.

J'avais une douleur sourde au milieu des reins ; l'intelligence seule survivait en moi. »

L'hôpital

Le Dr Decressac, médecin de l'hôpital d'Angoulême, visitait chaque jour le blessé ; après bien des hésitations, il voulut essayer de lui faire donner des bains. Les secousses causées par ce déplacement aggravèrent son état ; la gorge, contractée, ne pouvait plus avaler.

Au mois d'août, huit mois après l'accident, il fallut recourir à la sonde pour l'alimenter. C'était une souffrance sans cesse renouvelée. On ne pouvait passer le tube qu'une fois par jour et le malade restait vingt-quatre heures sans rien prendre. Dans les derniers temps, il avait même obtenu qu'on lui ferait grâce du tube le dimanche ; il essayait ce jour-là d'avalier quelques gorgées de bouillon et de lait.

Dans ces conditions, la faiblesse et l'amaigrissement faisaient des progrès rapides. Durant les quatre derniers mois, des plaies s'étaient formées aux deux pieds, plaies de mauvais aspect, sorte de gangrène des extrémités.

Ainsi ce choc épouvantable, qui devait le tuer, avait déterminé un ébranlement tel de tout son être qu'aucune fonction ne pouvait reprendre son jeu, et du côté des extrémités une sorte de mort locale commençait à envahir l'organisme. La moelle et tous les tissus avaient subi une telle attrition qu'ils semblaient se désorganiser, et tandis qu'en s'éloignant de la date de l'accident il aurait dû s'opérer une reprise graduelle, l'état du malade s'aggravait au contraire chaque jour davantage.

Le Dr Decressac, dans son certificat, concluait à

une maladie de la moelle, à marche progressive, qui devait entraîner la mort; il écartait les hypothèses d'une paralysie, par compression de la moelle, ou d'une hystérie traumatique, c'est-à-dire de troubles nerveux occasionnés par l'accident. C'est bien autour de ces trois hypothèses que les médecins se sont partagés.

Le malade éprouvait une douleur très vive, au niveau de la deuxième vertèbre lombaire, surtout lorsque l'on pressait sur ce point; et le Dr Tessier, second médecin de l'hôpital, croyait qu'il y avait une compression de la moelle qui déterminait la contracture des jambes. Il a proposé jusqu'au dernier moment la trépanation de la colonne vertébrale.

Enfin, plusieurs médecins pensaient qu'il n'y avait pas de lésion, mais un de ces états nerveux mal définis qui succèdent aux grands traumatismes; à ce degré, ces états nerveux constituent une maladie sans remède et le plus souvent mortelle. Qu'importe l'étiquette, disait un chirurgien des hôpitaux de Paris, en voyant Gargam se relever devant nous comme un spectre; dans ces conditions la lésion est partout et l'économie est impuissante à se relever. Du reste, si les médecins ont pu varier sur la nature de la maladie, ils ont été unanimes à reconnaître que ce malheureux était condamné à une infirmité incurable et à une mort plus ou moins prochaine.

Plus de dix médecins ont visité Gargam. En dehors des médecins de l'hôpital, les médecins de la Compagnie d'Orléans et de l'administration des Postes ont déposé des rapports très étudiés devant le tribunal d'Angoulême et devant la cour de Bordeaux.

Dans les débats qui se sont poursuivis, on n'a varié que sur le chiffre de l'indemnité. Tout le monde a reconnu que l'état de Gargam était au-dessus des



Gargam après sa guérison

ressources de l'art, et si la Compagnie d'Orléans a accepté de payer une pension d'un taux élevé, — elle avait, en effet, offert trois mille francs de rente viagère, — c'est que, suivant toute probabilité, Gargam ne devait pas survivre longtemps.

Dans l'arrêt rendu par la cour de Bordeaux, il faut retenir ce paragraphe : « Cet accident a réduit Gargam au plus pitoyable des états et a fait de lui une véritable épave humaine dans laquelle l'intelligence seule n'a pas été atteinte. Gargam, frappé en pleine jeunesse, a vu son existence brisée et s'anéantir ses espérances justifiées d'un heureux avenir. Désormais il aura besoin d'avoir près de lui au moins deux personnes suffisamment habiles pour lui donner, le jour comme la nuit, les soins particulièrement délicats indispensables à la conservation de son existence. »

La vie était donc atteinte dans ses sources. Ces chocs épouvantables déterminent des commotions tellement profondes que tout notre être est désorganisé.

Gargam est à l'hôpital depuis dix-huit ou vingt mois, il s'affaiblit chaque jour, il ne peut avaler; non seulement l'amaigrissement est extrême, mais les muscles des jambes ont disparu; il ne mesure plus que 20 centimètres de circonférence au niveau des mollets. Aux deux pieds, des plaies se sont formées spontanément; c'est une sorte de gangrène ou d'asphyxie locale; c'est la fin, c'est la mort qui s'approche et le gagne insensiblement.

Gargam, en pleine possession de son intelligence, assistait à ce travail de décomposition qui se faisait en lui. Il avait trente et un ans, il fallait laisser tout rêve d'avenir. Il avait fait des études très complètes, préparé cinq ans l'école supérieure des Postes, il voulait arriver au sommet de la carrière et voilà que l'horizon se fermait brusquement.

Le dégoût de la vie le gagnait. Élevé dans un lycée,

il n'avait pas mis depuis quinze ans les pieds dans une église ; aucun sentiment religieux ne survivait en lui. La supérieure de l'hôpital se mettait souvent à genoux au pied de son lit, priait à ses côtés, mais tout cela le laissait froid, l'importunait plutôt.

Dans les premiers temps, l'aumônier du lycée venait souvent le voir, mais Gargam lui répétait toujours qu'il ne croyait pas, et peu à peu l'aumônier avait cessé ses visites. On lui avait souvent parlé de Lourdes, mais ce nom ne lui disait rien ; c'était une superstition qui lui semblait indigne de lui.

Au mois d'août 1901, la maladie avait atteint son apogée ; les plaies des pieds prenaient un mauvais caractère ; le Dr Tessier insistait pour que l'on fit la trépanation des vertèbres, seul moyen, disait-il, de dégager la moelle. Alors, pour échapper à l'opération, Gargam, sur les conseils de son cousin, médecin à Saintes, se décide à quitter l'hôpital.

S'il devait mourir, il voulait revoir sa famille, sortir de ce lit, de cette salle qui lui rappelait de si mauvais jours. On parlait du pèlerinage de Lourdes. Il se fit inscrire, c'était un moyen de sortir de l'hôpital.

On approchait du 15 août, il ne peut faire la neuvaïne préparatoire. Pendant trois jours on prie autour de lui, il essaie de s'unir à ces prières, il se confesse et le 16 il fait la sainte communion avec une toute petite parcelle d'hostie, car il a la plus grande peine à avaler. Il aurait préféré attendre d'être à Lourdes pour communier, la grâce ne l'avait pas encore touché, et tout était bien confus dans son esprit.

Le pèlerinage. — La guérison

Le voyage présentait bien des difficultés. Depuis vingt mois, Gargam n'a pas quitté son lit, il ne peut

soulever sa tête, faire aucun mouvement. On fait préparer un brancard de la largeur de la portière des wagons pour pouvoir le monter dans ce train et le descendre. Gargam est étendu sur cette planche comme dans un lit. Son infirmier et trois personnes l'accompagnent. On emporte le tube pour pouvoir l'alimenter. C'est dans ces conditions qu'il arrive à Lourdes, avec le pèlerinage national, le 20 août, à 7 heures du matin.

On le porte directement à la grotte, il est encore à jeun, il communique avec une petite parcelle d'hostie, car il avale toujours très difficilement. Il ressent un premier fourmillement dans les jambes, paralysées depuis si longtemps; symptôme fugace et bien incomplet, qui n'est pas suivi d'une amélioration durable.

Mais il se produit en lui un changement plus important. Il est venu, nous l'avons dit, cédant aux instances de sa mère et pour fuir l'hôpital. On a beaucoup prié (sa tante est religieuse du Sacré-Cœur et sa cousine, clarisse au monastère d'Orthez). Il est resté cependant bien étranger à tout ce que l'on faisait pour lui. En arrivant à Lourdes, sa mère lui montre un Christ et lui dit de faire une prière. Gargam feint de ne pas entendre et détourne la tête; son âme est encore fermée à l'action de la grâce.

Mais voilà qu'après la communion une émotion indicible s'empare de lui. Il veut prier, les paroles ne peuvent arriver jusqu'à ses lèvres, les sanglots l'étouffent. Quelle vision s'est faite en lui? Ce ne sont plus seulement les quelques vestiges d'une éducation chrétienne, bien incomplète et depuis longtemps oubliée, c'est une intuition pleine et entière des vérités catholiques. La foi le saisit, le transporte. Ah! comme il lève, avec amour, ses regards vers la Vierge!

C'est bien de ce moment que date sa guérison,

guérison plus étonnante que celle qui se fera plus tard dans son corps. Quel charme s'attache donc à cette grotte bénie? Depuis près de cinquante ans, le monde vient s'agenouiller devant elle, et si nous pouvons compter les malades qui se sont relevés sous le regard de la Vierge, qui pourra compter les grâces de conversion plus nombreuses et plus concluantes? Les maladies de l'âme, sous leurs formes les plus diverses, trouvent là le remède souverain. Il semble qu'il se détache du rocher des traits de flamme qui vont cicatrifier les cœurs blessés, réveiller les consciences endormies.

Gargam vient de sentir le contact de ce rayonnement divin. La maladie, la souffrance, vingt mois d'hôpital ne lui avaient rien appris, tout s'écroulait devant lui; subitement tout se présente sous un jour nouveau. Son avenir se colore d'espérances inconnues, toutes les visions de l'au-delà viennent reconforter son âme. L'impression qu'il a ressentie devant la grotte domine tous les souvenirs de son pèlerinage : sa guérison, les grandes scènes de la procession, les foules qui le suivaient partout, tout s'efface devant ce moment sans pareil où la grâce l'a touché dans sa plénitude.

Cependant il faut s'arracher à ces émotions et reprendre le chemin de l'hôpital. Il faut encore le nourrir avec la sonde, le porter sur sa planche : la maladie le tient sous sa cruelle étreinte, il est toujours comme une sorte d'épave humaine dans laquelle l'intelligence seule semble survivre.

Dans l'après-midi, vers 2 heures, on le porte à la piscine, on le descend dans l'eau sur sa planche, car il ne peut supporter aucune flexion. Il ressent un grand calme, il prie avec ferveur à haute voix. Mais ce n'est pas encore la guérison.

A 4 heures il est couché sur le passage de la

procession, plus pâle, plus faible : les fatigues du voyage, les émotions de la journée ont brisé ses dernières forces. Il donne à peine quelques signes de vie, bientôt il perd complètement connaissance ; ses traits se décomposent, il est bleu, froid. On croit qu'il va mourir, on saisit son brancard pour l'emporter, son infirmier s'interpose. « S'il meurt, dit-il, je couvrirai sa tête et l'on ne s'en apercevra pas. » Comment, du reste, percer cette double haie de trente mille personnes qui se pressent dans l'esplanade du Rosaire ?

Cependant Gargam ouvre les yeux, revient à lui. Il croit la procession terminée, une profonde tristesse l'envahit. Mais bientôt le bruit des acclamations arrive jusqu'à lui ; il essaie de se soulever sur ses coudes, il retombe, il veut se soulever encore, on l'arrête. « C'est assez pour aujourd'hui, lui dit-on, demain vous serez plus heureux, vous obtiendrez votre guérison. » Mais lui, se soulevant une troisième fois : « Aidez-moi, dit-il aux personnes qui l'entourent. » Bientôt il est debout, il fait quelques pas à la suite du Saint-Sacrement, mais il n'a ni vêtements, ni chaussures, on l'arrête, on le remet sur son brancard.

Il est guéri... La paralysie a disparu, il a retrouvé toute la liberté de ses mouvements. Désormais il n'aura pas besoin de tube pour se nourrir ; ce n'est plus ce cadavre que l'on voulait cacher tout à l'heure, c'est un ressuscité à la figure radieuse qu'il faut soustraire aux ovations de la foule.

Il est guéri... Mais il conserve les stigmates encore bien visibles de sa maladie, ce mélange d'ombre et de lumière qui va nous permettre de suivre la guérison dans sa marche rapide.

Un journaliste anglais correspondant israélite du *Daily Mail* fait en ces termes le récit de sa guérison sur le passage du Saint-Sacrement :

L'ostensoir d'or étincelait aux rayons d'un soleil ardent, lorsque, des lèvres d'un homme étendu à mes pieds, sur un grabat, s'échappa un cri inarticulé, et, de la bouche d'une femme voisine du brancard, une exclamation étouffée par des sanglots : « Sainte Mère de Dieu, je vous remercie ! »

L'homme étendu sur la civière en saisit les côtés avec des mains qui semblaient être des serres, tellement elles étaient grêles, et, d'un mouvement convulsif, se redressa, jusqu'à ce qu'il fût assis.

« Aidez-moi ! » soupira-t-il, tandis que deux grosses larmes roulaient le long de ses joues émaciées, jusque sur sa barbe ; « je puis marcher : je le sens ! » Des mains empressées l'aiderent à se mettre sur ses pieds, et il fut là debout devant nous, comme un homme ressuscité d'entre les morts, sans chapeau et sans pantalon, n'ayant sur lui qu'une chemise de nuit et une robe de chambre. « Laissez-moi marcher ! » s'écria-t-il de nouveau, d'une voix étrange et caverneuse. « Exaucez-le ! Sainte Vierge, exaucez-le ! sanglota la mère. Il n'a pas parlé à haute voix depuis vingt mois ! » Et, à la vue des milliers de spectateurs amassés des deux côtés de la procession, « cette épave humaine », aux jambes semblables à des rouleaux de pâtissier, et aux pieds qui n'étaient qu'un amas de plaies, fit cinq pas chancelants sur sa robe de chambre, qu'on lui avait retirée pour qu'elle lui servit de tapis, et il retomba épuisé dans des bras prêts à le recevoir.

J'ai suivi jusqu'à l'hôpital son grabat, qui a été porté au milieu de la foule...

Depuis bien des mois, il ne pouvait parler qu'à de rares intervalles, et, de la hanche aux pieds, son corps était absolument rigide, insensible au fer rouge, dont les médecins faisaient parfois usage sur lui.

Ce matin... les blessures de ses pieds, qui suppuraient hier, sont presque entièrement guéries. Son visage est quelque peu coloré, et sa parole est tout à fait distincte.

M. Gargam nous a dit, au Bureau médical, où on l'examinait, que sa foi ne datait que de sa guérison.

L'entrée de Gargam dans le Bureau des Constatations forme un des épisodes les plus émouvants dont nous ayons été témoins. Soixante médecins nous entouraient, médecins des hôpitaux, professeurs de clinique, médecins étrangers, de nombreux corres-

pondants de journaux, des convaincus et des incrédules.

Gargam arrive sur sa planche, plié dans une longue robe de chambre, suivi de sa mère, de son infirmier, de plusieurs dames de l'hôpital. Il se redresse devant nous, c'est un spectre.

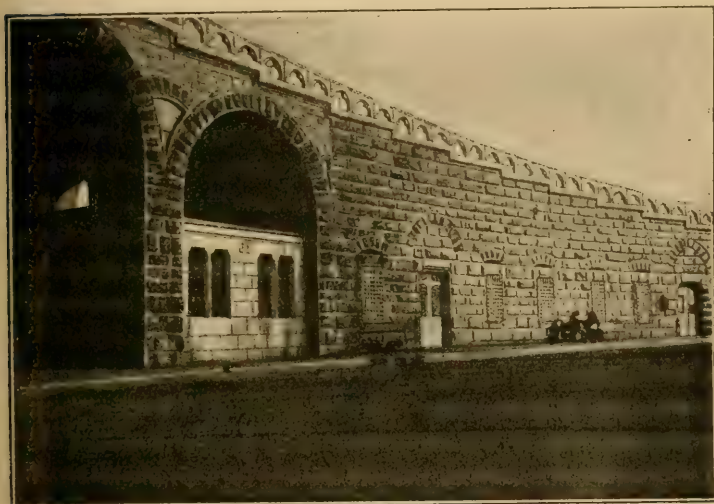
De grands yeux fixes sont seuls vivants dans cette figure émaciée, décolorée; il est chauve, c'est un vieillard, cependant il n'a pas trente-deux ans. Autour de nous, l'émotion est vive, les questions se croisent dans tous les sens. Nous sommes obligés de remettre son interrogatoire au lendemain. Nous sommes envahis, nos portes auraient cédé sous la pression de la foule.

Le lendemain, notre Bureau ne peut contenir dans son enceinte les nombreux médecins qui s'y pressent, on monte sur les bancs, sur les chaises, on s'écrase. Gargam fait son entrée, non plus sur sa planche, mais correctement vêtu dans un costume neuf qu'on lui a procuré : son avoué d'Angoulême l'accompagne. Les plaies de ses pieds, qui hier encore étaient à vif, en pleine suppuration, se ferment à vue d'œil, il marche sans trop de difficulté. Il raconte d'une façon très claire tous les détails de sa maladie, il nous dit qu'hier au soir il a pu, pour la première fois, laisser son tube et manger comme tout le monde, sa nuit à été excellente. Sa maigreur est extrême, il n'a plus de muscles, c'est un squelette qui se meut devant nous.

Dans quelques jours il aura regagné vingt et quelques livres dans le poids de son corps, douze centimètres dans la circonférence de ses jambes. Mais dès le premier moment sa résistance est étonnante; la foule, avide de le voir, l'assiège sans cesse, les reporters sont constamment à ses côtés, les brancardiers montent la garde autour de lui pour le

défendre contre les curieux, mais leurs efforts sont impuissants. Gargam répond à tous avec un grand calme et sans jamais se lasser.

Le professeur Desplat, de Lille, l'interroge longuement: il dicte un procès-verbal très détaillé. Il ne trouve pas de lésion, il incline vers l'hypothèse d'une commotion nerveuse déterminée par l'accident; mais



Le nouveau bureau médical

il reste les plaies des pieds, qui se cicatrisent à vue d'œil, et qui constituent la légion matérielle visible et tangible. Pour bien interpréter cette guérison, il faut avoir vu ce malheureux étendu sur sa planche; c'était un agonisant qui n'avait plus que le souffle. En quelques secondes il a passé de la mort à la vie; cette reprise instantanée est au-dessus des forces de la nature et renverse toutes les théories scientifiques. Chez un malade usé par de longs mois de souffrance, tout se confond dans les convulsions de la fin; on ne trouve plus la lésion initiale. Ici la lésion était double. Un

choc violent avait refoulé une vertèbre lombaire qui comprimait la moelle, déterminant la paralysie de toute la partie inférieure du corps, l'atrophie des jambes, la gangrène des extrémités.

Après la guérison nous avons encore constaté des phénomènes de compression de la moelle, la marche était difficile, les jambes amaigries. Par la radiographie on peut déterminer exactement le degré de déplacement de la vertèbre lombaire. La maladie semble laisser sa signature. La seconde lésion plus étendue résultait du choc épouvantable causé par l'accident et semblait avoir désorganisé tous les organes qui ne pouvaient reprendre leurs fonctions.

Ce n'est pas seulement la guérison qui doit nous étonner, la manière dont elle s'est produite est plus surprenante encore.

Le retour de Gargam dans son pays fut des plus mouvementés.

Depuis que la nouvelle de sa résurrection s'était répandue dans les gares du réseau d'Orléans, son nom volait de bouche en bouche; c'était un véritable événement pour tous, depuis le dernier employé jusqu'au chef de gare. Un inspecteur qui avait haussé les épaules en le voyant débarquer à Lourdes en si pitoyable état, restait stupéfait en apprenant sa guérison.

Pour se rendre compte de l'émotion causée par ce fait extraordinaire, nous n'avons qu'à parcourir le compte rendu que les reporters envoyèrent de Lourdes à leurs journaux. Nous les trouvons reproduits dans les *Annales* et dans le *Journal de la Grotte de Lourdes* du mois de septembre dernier.

La guérison de Gargam a été constatée par un médecin dont on ne saurait suspecter le jugement. Gargam nous écrivait : « On n'avait à Paris, à l'administration des Postes, que de nombreux certificats de

médecins assermentés constatant mon état désespéré; au lendemain du miracle, j'avais écrit pour annoncer ma guérison. Pour être éclairée complètement, l'administration m'a envoyé de nouveau chez son médecin assermenté.

« Le récit de ma guérison à Lourdes l'a fortement indisposé contre moi, il est vrai qu'il est un des plus avancés du conseil radical socialiste de la ville. Il m'a dit que je devais reprendre immédiatement mon service et me mettre à la disposition de l'administration. C'était me déclarer guéri, je le savais; j'avais déjà regagné vingt-quatre livres dans le poids de mon corps et douze centimètres dans la circonférence de mes jambes. Mais je voulais, pour des motifs personnels, faire prolonger mon congé et prendre contact avec l'administration, je voulais aussi, dans l'intérêt de la vérité, expliquer verbalement au sous-secrétaire des Postes le miracle dont j'avais été l'objet.

« Je me suis rendu directement à Paris, j'ai raconté au sous-secrétaire d'État la complète disparition, à Lourdes, de la paralysie et des plaies de mes pieds; je lui ai dit que j'étais alors à l'état de squelette et que ma convalescence s'était faite sans arrêt, sans rechute. Il a souri, mais il a été fort aimable; je lui ai demandé de se rendre compte par mon dossier de l'état lamentable dans lequel j'avais été pendant vingt mois, de constater qu'il y a peu de temps encore j'étais condamné à une mort imminente.

« Le sous-secrétaire d'État m'a accordé tout ce que je demandais; du reste, mon directeur et mes inspecteurs ont été très bienveillants, j'ai rapporté de mon voyage la certitude qu'il y a à l'administration des Postes de nombreux certificats qui déclarent mon état désespéré; on attendait tous les jours ma mort, aux

bureaux ambulants de la ligne du sud-ouest, et à chaque nouvelle lettre de faire part on disait : « C'est « Gargam qui est mort. »

Cette guérison est une des plus remarquables que nous ayons constatées. Plus de soixante médecins ont interrogé Gargam : tous, croyants ou incrédules, ont conclu dans le même sens. En voyant ce cadavre se relever devant eux, ils ont reconnu que cette résurrection instantanée renversait toutes les données de la science.

Le correspondant israélite du journal anglais *Daily Mail* concluait dans le même sens que son confrère de la *Croix*. Le *Journal* et l'*Univers* se rencontraient dans l'expression de leur admiration et de leur surprise ; devant cette guérison, un libre penseur ne pouvait retenir un cri d'étonnement. Jamais nous n'avions rencontré autour de nous pareille unanimité.

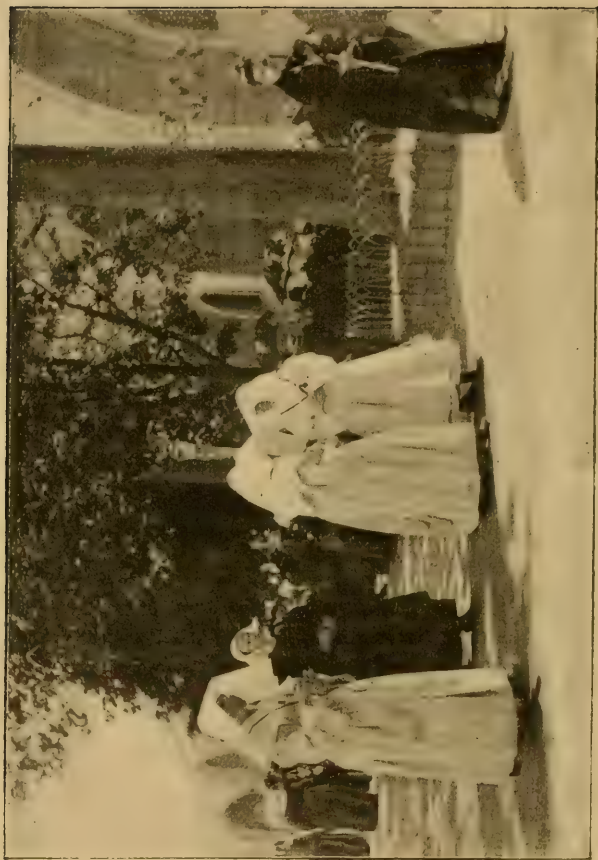
Ce fait devait produire une sensation profonde. Il fixait davantage l'attention sur le côté surnaturel des guérisons de Lourdes ; avec Gargam nous avons des guérisons d'aveugles, de poitrinaires, de cancéreux. L'année 1901, commencée avec le pèlerinage de 50, 60.000 hommes, se terminait par les magnifiques fêtes de la consécration de l'église du Rosaire, avec 26 évêques, patriarches, cardinaux. Le Saint-Père, par une lettre apostolique, avait convoqué le monde entier à ces grandes solennités ; jamais nos pèlerinages n'avaient été plus nombreux, jamais le pèlerinage national n'avait eu plus d'éclat, les processions du Saint-Sacrement remplissaient l'esplanade du Rosaire et débordaient au delà de la Vierge couronnée.

Au Bureau des Constatations, nous avons compté 360 médecins, c'est le chiffre le plus élevé que nous ayons atteint. Il se faisait sous nos yeux des alliances

imprévues et depuis longtemps désirées; parmi les médecins catholiques, il n'y avait plus de dissidents; la Faculté catholique de Lille nous avait envoyé trois internes pour nous prêter leur concours, ses professeurs dirigeaient nos débats et dictaient les procès-verbaux.

La Société Saint-Luc, de Paris, mettait les guérisons de Lourdes à son ordre du jour, et le D^r Lefur lisait un rapport très étudié sur ce sujet.





Sœurs blanches de la Bretagne



CHAPITRE VI

COXALGIES ET MAL DE POTT

Sœur Justinien, Sœur blanche de Bretagne, guérie d'une coxalgie le 15 septembre 1904. — M^{lle} Clément, d'Agen, atteinte depuis dix-sept ans d'une coxalgie, guérie le 17 septembre 1903. — M^{lle} Marie-Thérèse Noblet, atteinte d'un mal de Pott, guérie le 31 août 1905.

SŒUR JUSTINIEN

GUÉRIE D'UNE COXALGIE, LE 15 SEPTEMBRE 1904

Nous reproduisons le récit fait par les religieuses dans la revue de leur congrégation.

Elles nous disent :

« Nous sommes d'autant plus heureuses de la guérison de notre chère Sœur Justinien, que nos regards se détachent d'elle, pour voir plus loin que sa personne.

« A l'heure actuelle où nous vivons et où le devoir est souvent plus difficile à connaître qu'à accomplir, notre chère congrégation est souvent dans

l'angoisse. Est-elle dans la ligne providentielle? Dieu est-il content d'elle, de ses efforts, de ses luttes, de son attitude? La Vierge sourit-elle à ses intentions?

« Pour le savoir nous avons envoyé à Lourdes une pauvre petite feuille de papier, bien mince, bien fragile, notre chère Sœur Justinien, et nous avons dit, elle avec nous : « Vierge de Lourdes, répondez. « Dites si vous êtes contente de nous. » Et voici que cette fragile feuille nous revient revêtue de l'approbation éclatante de Marie, signée de sa puissance, parafée de sa bonté; et voilà pourquoi nous sommes si émues, et pourquoi le *Magnificat* éclate sur nos lèvres frémissantes.

« Sous cette forme charmante, notre Père vénéré répétait tout à l'heure le cri qui jaillissait hier à la grotte bénie au moment où la main divine de Notre-Dame, se posant sur notre chère petite Sœur Justinien, l'avait rendue à la vie, à la santé. Comment s'est opéré ce changement merveilleux? Comment ce corps immobilisé, raidi depuis trois ans par la douleur, a-t-il retrouvé tout à coup la souplesse et la vigueur?...

« Comment l'a-t-il ouvert les yeux? demandaient « à l'aveugle-né que Jésus venait de guérir les sceptiques de l'époque. — Cet homme qu'on appelle « Jésus m'a frotté les yeux..., m'a dit d'aller me « laver à la piscine de Siloé. Je suis allé, je me suis « lavé... et je vois. »

« Je suis allée à Lourdes, répond à son tour notre « heureuse miraculée... Je me suis baignée à la piscine, dans l'eau miraculeuse, et je suis guérie... »

« Et le *Magnificat* se prolonge; et le frisson d'enthousiasme, de sainte joie, d'amoureuse gratitude continue à secouer la blanche famille du Saint-Esprit et de la Vierge immaculée.

« A tous nos foyers de Bretagne et de l'étranger

retentit le cri poussé hier à la grotte de Lourdes :
« Sœur Justinien est guérie : *Magnificat!* »

« Sans vouloir sonder les secrets du ciel — aussi bien, ce n'est pas parmi nous qu'il faut chercher la



Sœur Justinien

race de ceux qui doutent — essayons de satisfaire la légitime curiosité de nos Sœurs et de nos amis. En racontant le fait recueilli de la bouche même de l'heureuse pèlerine qui a été l'objet des tendresses de Marie, nous rendrons gloire à Notre-Dame et, peut-être, augmenterons-nous, dans quelques âmes, la

piété et la filiale confiance envers Celle que l'on n'a jamais invoquée en vain. »

Quand on songe que ces religieuses ont défendu leurs écoles au péril de leur vie, ont fait l'admiration de la France entière, il est touchant de les voir se demander si elles ont fait tout leur devoir.

« C'est au mois de novembre 1901, presque au lendemain de sa profession religieuse, que remonte la maladie de notre chère Sœur Justinien. Une pleurésie très grave, dont des soins intelligents et dévoués eurent raison, laissa la malade dans un état de faiblesse alarmant. Bientôt de vives douleurs se firent sentir à la hanche droite, la jambe devint inerte et le Dr P..., du Conquet, déclara que la malade, incapable désormais de se mouvoir, devait être transportée au plus tôt à la maison principale.

« Le voyage fut pénible et douloureux. Arrivée à l'infirmerie — janvier 1902 — Sœur Justinien sentit qu'elle devait se résigner à une complète immobilité. De plus, les douleurs augmentant, le membre malade subit bientôt une déformation que le docteur essaya d'arrêter en emprisonnant le pied dans un appareil plâtré. Cette précaution médicale ne tarda pas à être reconnue insuffisante : il fallut emboîter toute la jambe et même la hanche dans l'appareil immobilisateur. Et, ce faisant, le docteur déclarait que son but était d'ankyloser le membre malade et ainsi d'endormir les douleurs de plus en plus aiguës qui torturaient la pauvre patiente.

« Depuis dix-neuf mois, elle était dans cet appareil que l'on ne pouvait enlever, même pour quelques instants, sans exposer la malade à des souffrances très vives. De plus, le membre se déformait d'une façon si étrange que la hanche déboîtée se portait en avant, l'articulation du genou produisait une distension qui effaçait la saillie de la rotule et le pied,

recourbé en arc de cercle, rapprochait du talon le gros orteil. En un mot, déséquilibre complète de la charpente osseuse et, avec cela, diminution progressive des forces, la malade ne pouvant plus ni se nourrir, ni digérer le peu d'aliments qu'elle prenait.

« Notre chère Sœur en était là, lorsque sa tante, une seconde mère, M^{me} Lenormant, de Lannion, lui proposa de prendre part au pèlerinage de Lourdes.

« Ce n'est pas la première fois que ma tante me « proposait d'aller à Lourdes, nous racontait la chère « miraculée, mais jusqu'ici j'avais toujours refusé, ne « me sentant pas assez de confiance pour être l'objet « d'un miracle... Cette année, nulle hésitation, au « contraire, j'ai dit, tout de suite : Oui, j'irai à « Lourdes et je serai guérie, ou je mourrai là-bas. « Car il est bien entendu que je n'en reviendrai pas « dans l'état où j'y vais. »

« L'approbation de notre vénérée Mère, vite obtenue, le docteur, très hésitant, lui, à permettre le voyage, mais vaincu par les aimables instances de sa cliente, songea à créer un moyen de transport, qui pût parer le plus possible aux secousses du wagon et aux fatigues du trajet. Une sorte de berceau d'osier fut préparé; la malade y fut déposée et le lundi, 12 septembre, à 7 h. 40, le train qui devait la transporter à Lourdes quittait Saint-Brieuc.

« Prenez garde, lui avait dit, avant que le voyage « fût décidé, la Sœur infirmière qui savait à quelles « tortures allait s'exposer la chère malade. Prenez « garde, car, une fois en chemin, nous ne revien- « drons plus sur nos pas, nous irons jusqu'à Lourdes. » « Sœur Anne-Philomène avait eu mille fois raison de « me dire cela, répète maintenant la chère miraculée, « car le transport de la Maison principale à la gare « m'avait brisée, et le train n'était pas rendu en gare

« de Rennes que j'étais tentée de demander comme
« une grâce de rentrer à Saint-Brieuc. »

« On juge, d'après cela, combien fut douloureux le trajet de Saint-Brieuc à Lourdes. Quelles tortures pour la pauvre patiente ! Quelles inquiétudes et quelles angoisses pour celles qui l'accompagnaient. Cependant en arrivant à Lourdes, et malgré son état d'épuisement, la malade demanda à être transportée immédiatement à la piscine. Enfant gâtée de la très sainte Vierge et sentant jusqu'où peut aller la filiale confiance envers Marie, elle avait choisi la piscine comme devant être le théâtre de sa guérison et, au fond du cœur, elle se sentait exaucée. Les deux premiers bains ne firent pourtant qu'augmenter les douleurs. C'était l'épreuve par laquelle Notre-Dame faisait passer sa pieuse cliente, et cette épreuve fut au comble, quand, à la fin de l'après-midi du mercredi, la chère malade se vit refuser l'entrée de la piscine. Gardons-nous d'en vouloir aux dévouées gardiennes de la grotte ! Elles avaient vu la malade si exténuée, si souffrante après les précédentes immersions ! Et puis, je viens de le dire, l'épreuve entraînait dans les desseins de la Vierge immaculée.

« Peinée, sans doute, mais non découragée, Sœur Justinien rentra à l'hôpital des Sept-Douleurs : « Je
« serai guérie demain, ne cessait-elle de répéter,
« demain, à la piscine... Vous verrez ! » Ravies de tant de confiance, les Sœurs qui l'entouraient redoublaient elles-mêmes leurs instances près de la Vierge immaculée.

« Or, le jeudi matin, en l'octave de la Nativité de Notre-Dame, nouvel effort des gardiennes pour faire admettre à la piscine la Sœur blanche et son berceau d'osier. Il tombait une grosse pluie d'orage qui, malgré toutes les précautions, inondait la blanche couchette. Mais la pluie, à Lourdes, ne gêne pas plus les

malades que les autres pèlerins : les prières, les chants, les stations à la grotte bénie et aux piscines n'y perdent rien, au contraire. Donc, Sœur Justinien acceptait fort bien l'averse et, patiemment, pieuse, confiante, elle attendait son tour,

« Je ne saurais dire si les baigneuses des malades ne furent pas tentées de faire la grimace en revoyant la pauvre infirme : il fallait tant de temps et de précautions pour plonger dans l'eau miraculeuse ce corps rigide et endolori ! Trois personnes de chaque côté y suffisaient à peine... Cependant, avec une bonne grâce parfaite et comme poussées par la main bénie de la divine et immaculée Vierge, dont l'heure était venue, elles saisissent la malade et, en répétant leurs pieuses invocations, la plongent dans l'onde sacrée. Une douleur étrange se produit alors dans la hanche droite et dans la jambe. La malade se sent défaillir : « Replongez-moi dans l'eau, s'écrie-t-elle, je n'en puis plus ! » Aussitôt la douleur cesse. La malade, sans savoir comment, se trouve assise : le miracle est opéré. La joie monte au cœur ; aux lèvres le *Magnificat*... « Ma Sœur, étendez-vous sur votre couchette, sans quoi vous ne pourrez percer la foule », conseillent les dames en voyant s'éloigner la miraculée. « Mais plus je voulais me tenir allongée, plus la force miraculeuse, qui m'avait soulevée dans la piscine, me maintenait assise », disait Sœur Justinien en racontant sa guérison. Force lui fut donc de traverser assise les rangs serrés des pèlerins se pressant autour des piscines.

« Quelques-uns se doutèrent-ils du miracle ? La physionomie déjà transfigurée de l'heureuse malade donna-t-elle à penser qu'elle avait été l'objet de la miséricordieuse bonté de Marie ? Toujours est-il que le mot fut lancé. Avant que la chère miraculée eût achevé à la grotte sa prière et son action de grâces,

sa couchette était assiégée par des groupes nombreux dont les brancardiers eurent peine à la dégager, pour la conduire au Bureau des Constatations. Comme une traînée de poudre, la nouvelle se répandit dans tous les pèlerinages et dans toute la ville de Lourdes : « *La Sœur blanche est guérie!* » Et les autres Sœurs blanches étaient assiégées, et mille bénédictions montaient vers Notre-Dame de Lourdes : et, sous mille formes, se répétait le mot charmant de notre Père : « La congrégation des Sœurs blanches a apporté de Lourdes une lettre d'approbation : Notre-Dame l'a signée et parafée : *Magnificat!* »

« Pendant ce temps, celui que la voix populaire appelle le « Docteur de Marie », examinait minutieusement la malade, palpait le membre ankylosé et enfin déclarait que « Notre-Dame avait fait ce qu'Elle devait faire. — Vous ne marchez pas, ajoutait-il; mais, après tout, ce n'est pas l'affaire de la sainte Vierge d'apprendre à ses malades à marcher. »

« Vous ne marchez pas, ma Sœur », répètent à leur tour les deux médecins de Saint-Brieuc qui, après avoir suivi les progrès du mal, suivent avec tant d'intérêt ceux de la guérison; « mais il serait insensé de nier le surnaturel dans votre guérison ».

« Hâtons-nous d'ajouter que, de jour en jour et, pour ainsi dire, de moment en moment, s'accroît le progrès de la guérison : le genou a repris sa forme normale, la croûte qui s'était formée sur la jambe, par suite du long et perpétuel contact avec l'appareil, est presque totalement tombée, la coloration revient à la peau et, enfin, à l'heure où j'achève ce récit, Sœur Justinien n'a plus besoin que d'un faible secours pour arpenter sa vaste cellule d'infirmier et revoit, après un si long temps, les allées du jardin où elle s'exerce à la marche, comme l'enfant qui sent chaque jour ses jambes s'affermir.

« De l'aveu du chirurgien lui-même, à supposer qu'il n'y aurait pas eu de « coxalgie avec raideur articulaire et déformation du membre inférieur », — c'est le terme du certificat remis à Lourdes au Dr Boissarie, — le fait d'avoir séjourné dix-neuf mois dans un appareil plâtré empêcherait pour longtemps la personne la plus ingambe de marcher. Il est vrai qu'il n'en eût pas coûté davantage à la divine et immaculée Vierge de produire tout d'un coup le miracle complet; mais s'il lui plaît de nous faire savourer à loisir et par une lente progression ses divins bienfaits, qu'avons-nous à dire? N'est-ce pas une preuve nouvelle de sa maternelle tendresse pour nous? N'est-ce pas une raison de plus de redoubler d'amour, de gratitude et de confiance envers Elle?

« Donc, pendant que la Faculté examine et... discute — c'est son droit, c'est son devoir — du reste, les miracles les plus avérés ne sont-ils pas les plus discutés, — l'action de grâces continue à monter de nos âmes vers vous, ô Marie! ô Vierge immaculée, qui dans nos angoisses avez daigné nous sourire, nous reconforter, nous consoler... Le *Magnificat*, cette hymne d'amour et de gratitude tombée de vos lèvres bénies, et à laquelle votre vieille et fidèle Bretagne aime à mêler, devant la grotte sanctifiée par vos divines apparitions, ce refrain de sa belle langue celtique :

*Porz ar Baradoz a zo digor,
Guerc'hez, aman, evit Tud ann Arvor,*

ce chant béni, répété là-bas, aux pieds de votre douce image, par le groupe heureux des blanches pèlerines de l'année jubilaire, au soir de cette bénie journée du 15 septembre, le *Magnificat* a retenti vibrant, enthousiaste, dans notre radieuse chapelle de la maison principale, au retour de l'heureuse miraculée. —

Hier votre sanctuaire vénéré, ô Notre-Dame d'Espérance, retentissait à son tour des accents de la reconnaissance, tandis que là-bas, toujours,

A la grotte bénie, au pied des monts géants,
 Vierge, Reine du ciel, *Cause de notre joie*,
 O ma Mère! votre blanche famille envoie
 De son plus tendre amour les immortels accents
 A la grotte bénie, au pied des monts géants.

Saint-Brieuc, 20 septembre 1904.

« SŒUR SAINTE-A. »

Le certificat de maladie rédigé par les deux médecins de la Sœur ne laisse aucun doute sur la nature de sa maladie.

Sœur Justinien des Filles du Saint-Esprit (Sœurs blanches de Bretagne) qui a été guérie l'an dernier d'une *coxalgie tuberculeuse*, est revenue à Lourdes, cette année, en action de grâces. Elle nous a présenté le certificat suivant signé des deux médecins qui l'ont soignée pendant de longues années.

Antécédents manifestement tuberculeux. — Novembre 1901 : pleurésie avec vomique au Conquet (Finistère). Pendant la convalescence, douleurs au niveau des vertèbres lombaires qui font craindre au médecin traitant une carie en formation. Puis, brusquement, le point douloureux lombaire disparaît, et la douleur se localise nettement à la hanche, au niveau de l'articulation coxo-fémorale droite. La malade, examinée par deux confrères, est mise au repos pour une *coxalgie au début*. Malgré les prescriptions, la malade marche un peu avec un bâton et en s'appuyant sur le dos d'une chaise. A ce moment, la cuisse exécute un mouvement de rotation en dedans.

Sœur Justinien arrive à Saint-Brieuc en septembre 1902. A ce moment, la cuisse présente les caractères suivants : flexion, adduction, rotation en dehors. Le pied est déjeté complètement en dedans. Le genou prend la même attitude. La

contracture est tellement forte qu'il faut séparer les deux membres inférieurs au moyen de bourrelets d'ouate pour éviter les eschares. La marche est impossible. Les mouvements sont excessivement douloureux.

Octobre 1902 : premier appareil plâtré, prenant d'abord le pied, puis, quinze jours après, le genou.

Le 14 février 1903, le D^r Nimier, appelé en consultation, confirme le diagnostic de coxalgie. La malade est endormie et mise dans un nouvel appareil plâtré (gouttière). A ce moment, disparition des douleurs. Toutes les tentatives pour enlever l'appareil furent inutiles, la douleur et la contracture nécessitaient immédiatement son emploi. La Sœur s'affaiblit : le membre malade s'atrophie.

C'est dans cet état que, le 12 septembre 1904, la Sœur Justinien partit pour Lourdes, après dix-neuf mois de séjour dans un appareil plâtré. La malade, très légère, fut allongée dans une corbeille en osier et fit le voyage dans ces conditions.

Au retour de Lourdes, la malade est examinée. La douleur, au niveau de l'articulation coxo-fémorale, a complètement disparu. Les mouvements sont libres dans tous les sens et l'articulation malade semble aussi saine que l'autre. Toutefois, il persiste encore un peu de raideur au genou et au pied, et la Sœur ne peut complètement allonger la jambe. Son poids est de 70 livres. La malade s'assied facilement, marche avec un bâton, la jambe atrophiée étant sans force. Je revois la Sœur à diverses reprises : l'amélioration s'accroît; l'articulation de la jambe est aussi libre qu'auparavant. La Sœur prend des forces. Actuellement elle marche facilement, sans bâton, et peut même courir. Elle s'alimente et pèse 88 livres. Elle ne conserve que très peu de raideur au niveau du genou. Il y a lieu de croire que la guérison sera complète d'ici peu.

Saint-Brieuc, 10 novembre 1904.

D^r HERY, D^r NIMIER.

Maintenant la guérison est absolument complète. L'état général de Sœur Justinien est excellent.



M^{lle} CLÉMENT

ATTEINTE DEPUIS DIX-SEPT ANS D'UNE COXALGIE
GUÉRIE LE 17 SEPTEMBRE 1903

M^{lle} Clément, fille du général Clément, est malade depuis dix-sept ans d'une coxalgie avec lésions osseuses. Elle est venue à Lourdes avec le pèlerinage diocésain d'Agen, le 15 septembre 1903. Elle nous fait en ces termes le récit de son pèlerinage :

« A mesure que les jours qui me séparaient de Lourdes étaient moins nombreux, ma santé semblait s'altérer davantage, comme si Dieu eût voulu éprouver notre foi, celle de mes parents surtout. Pour moi, inébranlable dans ma conviction, je demeurais cependant sans désir, ou dans mon désir j'étais entièrement soumise à la volonté de Dieu.

« La veille de mon départ mes amis vinrent me dire adieu, mon médecin lui-même examina cette pauvre jambe. Je souffrais beaucoup ce jour-là et chacun me regardait comme atteinte d'une folie douce, d'un caprice de malade. En me remettant son certificat le Dr de Nazaris me dit : « C'est une folie, remettez votre départ à quelques jours. — Non, lui dis-je, tant mieux « sic'estfolie, on verra mieux l'œuvre de Dieu, je pars. » Le mardi 15 septembre, après une nuit affreuse, mes parents m'embarquèrent, le cœur bien gros. Tous ceux qui me voyaient passer, portée sur les bras de deux hommes d'équipe, disaient tout haut : « Si celle-là « nous revient guérie, je croirai ! » Ont-ils cru ? Je ne sais...

« Le voyage fut très pénible. La religieuse et mon amie, M^{lle} L..., durent me soulever sur leurs bras, car chaque cahot m'arrachait un cri de douleur. J'arrivais

à Lourdes à 5 heures du soir, brisée: j'eus un premier évanouissement quand on me sortit du wagon, un second dans ma voiture, enfin un troisième en arrivant à l'hôtel. Je souffrais tant que ce ne fut qu'à 7 heures qu'on put me toucher pour me coucher. Cependant dans tout le trajet de la gare à l'hôtel, mon dévoué brancardier, M. le curé Roux, marchait avec une infinie précaution. A ce moment, j'étais une vraie loque humaine sans pensée, sans désir. Je me voyais à Lourdes et c'est à peine si une prière me venait aux lèvres. Le lendemain, il fallut trois personnes pour me porter dans ma voiture. En arrivant à la grotte, la messe allait commencer. La sainte communion reçue, la vie et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ m'ont réellement régénérée, ma jambe était agitée d'un long frémissement, mais sans souffrance. J'ai eu alors le sentiment très net que Jésus venait de me guérir. Je me sentais revivre et chaque minute semblait m'apporter un souffle plus intense, mais je ne marchais pas encore.

« A cette heure, à des centaines de lieues de moi, une personne de ma famille avait la révélation de ma guérison. Mon oncle, le P. Victor, religieux prémontré, en exil à Dinant (Belgique), disait la messe pour moi, il était 8 heures. Il me vit au moment de l'élévation, marchant, guérie et rendue à ma famille. Sa messe dite, il fit part au Père abbé de ce qui venait de lui arriver; aussi à l'abbaye personne ne fut surpris, par le télégramme apportant la bonne nouvelle. »

Vers 3 h. 1/2, on vient la chercher pour la procession; son rang de malade la mettait dans les dernières voitures du côté droit. Les invocations montaient vers le ciel :

« Le Saint-Sacrement passe près de moi, poursuit-elle. A ce moment, une force me pousse en avant et je me mets à genoux, des deux genoux: mais je

ne puis me redresser ni marcher. Le Saint-Sacrement passe, je ne suis pas guérie. Tout était donc fini pour moi; j'avais obtenu une amélioration, rien de plus. Tout à coup, Mgr Dubillard, évêque de Quimper, qui cependant ne me connaissait pas, revient brusquement vers moi, et il me remet le Saint-Sacrement sur la tête. Oh! c'est alors que j'ai senti que tous mes maux avaient disparu, que j'étais guérie et que Jésus venait de me répondre. Je saute de ma voiture sans aide et je fais seule, sans appui, une cinquantaine de pas, moi qui n'avais pas mis le pied à terre depuis tant d'années!

« La foule à ce moment se jette sur moi; ceux qui étaient à Lourdes se rappellent son enthousiasme, son délire. Pour aller au Bureau des Constatations, pour traverser l'esplanade, nous avons bien mis quarante minutes. Au milieu de cette cohue, j'avais perdu ma religieuse, mon amie, tout mon entourage. J'entrai au Bureau seule, ahurie. On venait de m'arracher mon peigne, de casser ma chaîne, et ce fut un soulagement pour moi de me sentir enfin dans une pièce fermée.

« Je donne mon certificat et après avoir enlevé mon appareil, on procède à la grande constatation. Tous les médecins présents, français et étrangers, peuvent m'examiner tout à leur aise, me mesurant et étirant ma jambe en tous sens. Certainement on aurait donné une coxalgie à un membre sain si la sainte Vierge ne faisait pas bien les choses. Je fus, il est vrai, déclarée guérie par tous.

« Malgré de longues dépêches, mes parents ne pouvaient croire à ma guérison. A mon arrivée à la gare, le vendredi matin, mon père croyait rêver en me voyant marcher, et la vieille cuisinière tremblait d'émotion. Mais rien ne fut comparable à celle de mon dévoué chirurgien, le Dr de Nazaris. Il arrive à

11 heures, entre dans la salle à manger où je déjeunais de bon appétit, m'embrasse et me dit : « Je crois à une amélioration dans votre état, vous marchez, mais je ne crois pas à un miracle. Je veux vous examiner ce soir. » En sortant, il rencontre une dame et lui dit encore : « Je ne crois pas à un miracle. » Telle était son opinion à 11 heures. Enfin 5 heures arrivent,



Arrivée de M^{lle} Clément à Lourdes sur son brancard

il me tardait un peu, car je me disais : s'il n'est pas de bonne foi, tout est perdu. On m'étend sur mon lit et commence une fois de plus le fastidieux examen. A mesure que la conviction se faisait en lui, son émotion augmentait : « Mais je ne suis pas fou, disait-il, je sais comment était la jointure de cette hanche. Il n'y a plus trace de maladie... » Et il rédigea son certificat après l'examen. Son opinion s'était modifiée au point qu'il alla se dédire auprès de la dame à laquelle il avait parlé le matin.

« Huit jours après ma guérison, je faisais un long

trajet à pied pour assister à la messe d'actions de grâces. Depuis, le temps a passé, voilà bientôt dix-huit mois, je marche plus et mieux que beaucoup, sans boiter et je n'ai jamais plus souffert. En me sentant guérie, je me suis dit que Notre-Seigneur venait de me répondre... Ma vie c'était à présent l'apostolat. Je voulais le glorifier et le faire aimer.

« J'ai eu depuis quelques années une foi profonde en la présence réelle. Je la sens dans nos églises si présente, si agissante ! Jésus y est vivant et la plupart des chrétiens le traitent comme un Dieu mort. Dans les catéchismes que je fais aux enfants, j'ai toujours, comme malgré moi, insisté sur la présence réelle.

« Cependant il n'y avait rien dans mon état d'âme présent et passé qui pût motiver cette grâce de Notre-Seigneur, j'en étais indigne plus que personne. Peut-être a-t-Il exaucé tant de prières, faites à mon intention, et a-t-Il voulu récompenser en ma personne toute une longue lignée de vertus et de sainteté, car en remontant bien haut dans le cours des âges, je trouve à chaque pas, jusqu'à nos jours, des prêtres, des religieux, des religieuses, des moines, des martyrs même dans ma famille. « Dieu regarde avec complaisance ceux qui lui paient l'impôt du sang, m'a dit un jour un saint évêque. » Voilà donc quels auraient été mes protecteurs auprès de Dieu. »

Nous avons pris le récit de M^{lle} Clément au moment de son départ pour Lourdes. Si nous l'avions suivie pendant ces dix-sept années de maladie, nous aurions vu comment Dieu avait épuré son âme par la souffrance et l'avait rendue digne des grâces insignes dont elle devait être l'objet.

« Mon certificat, dit M^{lle} Clément, raconte toutes mes rechutes successives, tous les traitements que j'ai eu à subir, mais ce qu'il ne saurait dire, ce

sont toutes mes crises d'âme qui ont accompagné mes souffrances physiques.

« Prise jeune par la maladie, alors que la vie me souriait et que j'avais l'ardent désir d'en jouir, j'ai passé des années à lutter et à me révolter contre l'adorable volonté de Dieu. J'aurais aimé le monde, aussi me sentir clouée dans une complète immobililé, à la charge de tous, était pour ma nature ardente et autoritaire un joug insupportable. Dès qu'un mieux léger se manifestait, je me livrais sans mesure à tout ce dont j'étais privée, sans vouloir écouter aucun avis. Les crises se multipliaient cependant, autant en fréquence qu'en durée, et ma coxalgie c'était l'infirmité, la vie brisée, l'avenir sans espoir. Au reste, par une sorte de fierté mondaine, je ne voulais pas être plainte, je demeurais gaie, souriante, alors qu'une plaie cuisante me rongait. »

Nous arrêtons là le récit si émouvant de cette guérison, écrit par la malade elle-même. Ce qui donne à ce fait un très grand intérêt au point de vue médical, c'est que le caractère organique de la coxalgie ne peut être mis en doute. Dans un rapport très précis, rédigé par le Dr Goux, au début de la maladie, ce médecin constate qu'il existe des accidents analogues du côté de la colonne vertébrale et des abcès par congestion dans l'aine. Ce dernier signe démontre d'une façon irrécusable qu'il y avait des lésions osseuses dans l'articulation et dans la colonne vertébrale. C'était une diathèse qui évoluait et qui a fini par se fixer dans la hanche.

Depuis sa guérison, toute la ville d'Agen a pu la voir marcher, se mouvoir, se mettre à genoux, sans aucun embarras. On l'avait vue pendant de longues années dans sa voiture de malade, avec des roues en caoutchouc pour lui éviter toute secousse. On la

voit aujourd'hui, traverser les rues d'Agen pour visiter ses malades ou faire le catéchisme à des enfants. La preuve de la guérison est définitivement acquise.

Son médecin, le D^r de Nazaris, nous donne tous les détails de sa longue maladie dans le certificat suivant :

Je soussigné, docteur en médecine, ancien chef de clinique chirurgicale, certifie avoir examiné M^{lle} Marie-Ange Clément le 18 septembre 1903, à son retour de Lourdes et avoir constaté ce qui suit :

Antérieurement : l'articulation coxo-fémorale gauche qui, depuis dix-sept ans, était fixée dans un très léger degré de flexion à la suite d'immobilisations prolongées, qu'avait dû subir la malade dans des gouttières Bonnet, était incapable de se fléchir, même avec un certain effort manuel, et quel que fût le mouvement qu'on voulait imprimer à l'articulation. La malade avait été mise en gouttière par les D^{rs} de Gaulejac, père, et Goux, puis examinée par le D^r Villemain, professeur au Val-de-Grâce, et le D^r Labat. Le D^r Goux l'a soignée depuis l'origine du mal jusqu'au moment où il a cessé de pratiquer. Vers l'année 1892, je trouvai moi-même la hanche dans cette attitude anormale, ayant entraîné un raccourcissement de 4 centimètres 1/2 au membre inférieur de gauche, et la malade, pour marcher pendant les périodes d'accalmie de la douleur, était obligée, pour obvier à ce raccourcissement du membre, de prendre un point d'appui sur le bout du pied, le talon ne pouvant venir se mettre au contact du sol.

Cette raideur de la hanche était, *depuis dix-sept ans*, un obstacle insurmontable à la station assise normale. La malade devait prendre certaines précautions pour s'asseoir, et était obligée de laisser la jambe étendue, ce qui l'empêchait de fléchir le buste en avant, quand elle était assise.

C'est dans cet état que je trouvai M^{lle} Clément lorsque des douleurs très vives, *spontanées* et, à la *pression*, nettement localisées à l'articulation coxo-fémorale, m'obligèrent à condamner encore une fois cette jointure à un repos absolu.

Depuis le 18 avril 1902 jusqu'au 16 septembre 1903, les révilisifs et les immobilisateurs n'avaient pu venir à bout des douleurs parfois fort vives que la malade éprouvait. Dix-sept mois d'immobilité n'avaient procuré aucun soulagement.

Le 18 septembre 1903, quel n'a pas été mon étonnement de constater que l'articulation coxo-fémorale de M^{lle} Clément était susceptible d'exécuter tous les mouvements normaux de cette jointure, et cela dans le maximum d'amplitude, sans



M^{lle} Clément après sa guérison

réveiller aucune douleur, quelle que soit la brusquerie qu'on mette volontairement à faire exécuter ces mouvements.

Il est impossible à la main de percevoir aucun craquement, aucun froissement articulaire, pendant la production de ces mouvements.

Malgré l'atrophie musculaire des muscles de tout le membre inférieur gauche, atrophie marquée par une diminution de 4 centimètres de circonférence à la cuisse, M^{lle} Clément peut, non seulement faire tous les mouvements

volontaires de l'articulation coxo-fémorale, mais encore marcher, en appuyant sur toute la face plantaire du pied sur le sol, et s'asseoir dans une attitude absolument normale.

Je dois à la vérité de dire, malgré la grande réserve à laquelle nous sommes tenus en présence de guérisons aussi soudaines, dans les circonstances particulières où elles se sont accomplies, qu'il s'est passé dans cette jointure enraidie par une immobilisation de plusieurs années, un fait *anormal extraordinaire* qui va à l'encontre de tout ce que nous avons l'habitude de constater cliniquement en pareilles circonstances.

En foi de quoi j'ai délivré le présent certificat.

21 septembre 1903.

D^r DE NAZARIS.



M^{lle} MARIE-THÉRÈSE NOBLET

ATTEINTE D'UN MAL DE POTT, GUÉRIE LE 31 AOUT 1905

M^{lle} Marie-Thérèse Noblet, d'Épernay, âgée de quinze ans, souffrait de la région dorsale depuis le mois de janvier dernier. Les douleurs avaient augmenté rapidement d'intensité, et, les médecins ayant reconnu un *mal de Pott dorso-lombaire*, la malade fut transportée en wagon-lit à Paris, où on lui appliqua un premier corset plâtré.

Il existait alors une hémiplégie qui céda partiellement au bout de trois semaines : le bras gauche reprit ses fonctions, mais la jambe gauche resta insensible et privée de mouvement. Quelque temps après, la jambe droite se paralysa également. Au mois d'avril, à Épernay, on remplaça le premier corset plâtré par un autre plus grand : mais malgré tous les moyens

employés, les douleurs n'avaient jamais cessé, et la marche avait toujours été impossible depuis le début de la maladie.

C'est dans cet état que M^{lle} Noblet a entrepris le pèlerinage de Lourdes. Ce voyage fut très pénible à la jeune malade qui resta couchée sur un brancard pendant tout le trajet d'Épernay aux Pyrénées. A son arrivée à Lourdes, ses jambes étaient raides et fixées dans l'extension depuis trois semaines; l'insensibilité était toujours complète dans les membres inférieurs et les douleurs dans le dos plus vives que jamais.

La malade n'a pas été plongée dans la piscine, à cause de son corset. Le jeudi 31 août, à la procession du très Saint-Sacrement, les douleurs devinrent plus violentes et continuèrent à augmenter d'intensité jusqu'au retour à l'hôpital où elles cessèrent brusquement; la jeune fille s'écria alors : « Je suis guérie ! »

Le lendemain, vendredi 1^{er} septembre, le corset lui fut enlevé au Bureau des Constatations, et M^{lle} Noblet se mit à marcher facilement et sans aucune douleur. A l'examen, les médecins remarquèrent à la région dorsale inférieure un creux très prononcé, mais ils ne trouvèrent aucune sensibilité à la pression de la colonne. Nous reproduisons ici le récit de M. le Dr Régnier, de Neufchâtel-sur-Aisne :

« C'est ce vendredi 1^{er} septembre qu'il m'a été donné d'approcher de plus près la jeune Marie-Thérèse Roblet.

« Déjà, au cours du voyage, je l'avais aperçue toute blanche et résignée sur son lit-brancard. A Ars d'abord, le 25 avril, à son arrivée dans l'église, puis quelques instants après à la gare de Villefranche, au moment où, avec mille précautions, on la descendait de la voiture réservée aux grands malades.

« Le 30, je la retrouvai à Fourvières : j'ignorais

alors à peu près tout de son passé médical et il en fut ainsi jusqu'au moment même où je la revis à Lourdes au Bureau des Constatations médicales.

« Un peu émue à mon entrée, M^{lle} Noblet m'accueillit néanmoins en souriant et son expression n'avait rien que de très naturel : bien sûr, ce n'était pas une hallucinée que j'avais devant moi ; d'ailleurs, n'eussé-je pas été prévenu alors du diagnostic, que la vue du plâtre emprisonnant complètement le torse de la malade depuis le cou jusqu'aux ischions ne m'eût laissé aucun doute. A cet instant, l'interne, armé d'un vulgaire couteau de poche, avait déjà attaqué la partie postérieure du corset, mais celui-ci était d'une épaisseur telle qu'il fallut recourir à un marteau ; alors péniblement, par à-coups, nous arrivâmes, — car j'avais dû mettre la main à l'œuvre, — à extraire la malade de sa gangue de plâtre, non sans avoir dû endommager fortement le léger vêtement de jersey qui en formait comme la doublure.

« Enfin libre, la taille fortement cambrée, encore dans l'attitude que lui avait donnée l'appareil, la jeune fille se mit à faire quelques pas soutenant elle-même ses vêtements.

« Sur le dos mis à nu, et du haut en bas de la colonne vertébrale, je pus constater qu'aucune pression n'éveillait la moindre douleur ; on voyait seulement une tâche violacée de la longueur d'une pièce de 2 francs environ, un peu plus à gauche de la ligne des apophyses, à la cambrure même de la taille, mais ni là, ni plus bas sur toute la région lombaire, il n'y avait plus ni saillie ni douleur, ni trace d'aucune collection purulente.

« Ce n'est qu'après cette scène inoubliable que je pus prendre connaissance du certificat médical très détaillé, très circonstancié délivré, à la veille du départ pour Lourdes, par le confrère d'Épernay qui avait



M^{lle} MARIE-THÉRÈSE NOBLET

soigné la malade, et examiner à loisir l'appareil, vrai modèle du genre confectionné par lui. Je me rendis compte alors de cette particularité qu'une ouverture carrée avait été ménagée précisément à la région dorso-lombaire et il me fut rapporté qu'elle l'avait été par le médecin traitant lui-même. Je retrouvai M^{lle} Noblet le lendemain, 2 septembre, au Bureau des Constatations où on l'avait amenée, non plus sur son brancard, mais dans une petite voiture : elle en descendit seule et marcha devant les personnes présentes. Le D^r Boissarie et moi l'interrogeâmes, elle répondait simplement et sans affectation.

« Le dimanche matin, 3 septembre, je pus encore l'apercevoir : c'était sur l'esplanade qui fait suite à la grotte et où l'on a coutume, quand le temps le permet, de servir le petit déjeuner aux malades. Assise dans sa voiture, au milieu d'un petit groupe d'intimes, elle me sembla de loin faire grand honneur à son café au lait.

« L'après-midi, je la vis se rendre à la grotte à pied, au bras de son oncle.

« J'eus le regret d'avoir manqué l'intéressante discussion provoquée le lundi matin, 4 septembre, par le cas de Marie-Thérèse parmi les membres français et étrangers du Congrès de neurologie. C'était le jour du départ ; je pus la revoir au cours du voyage de retour.

« Trois mois après le surprenant changement effectué dans l'état de santé de M^{lle} Noblet, je la retrouvai identique à elle-même et, comme dans ce laps de temps j'avais pu prendre connaissance de ce que j'appellerai volontiers les pièces du procès, ma conviction était faite et, dès lors, le mot de guérison s'imposait. Plus encore, j'imagine, lorsqu'un an jour pour jour après notre première entrevue, le 1^{er} septembre dernier, je revis Marie-Thérèse dans

tout l'épanouissement d'une santé qui ne s'était pas démentie un seul instant. »

Comment fut soignée Marie-Thérèse ; comment
elle fut guérie

C'est le 1^{er} mars 1905 que fut appliqué, sous la direction du D^r Chipault, le premier corset plâtré que M^{lle} Noblet conserva jusqu'au 12 avril suivant.

Jusque-là le traitement avait été purement médical : l'hygiène, l'hydrothérapie, le séjour au grand air, soit au bord de la mer, soit dans la saine campagne : tel est le fond de toutes les prescriptions précédentes. Après un séjour de quelques jours seulement à la clinique, Marie-Thérèse fut rendue à sa famille et l'on convint de la ramener à Paris au mois de juin. Une fois à Épernay, elle fut donc confiée aux soins de M. le D^r Guénard. Tout d'abord celui-ci conseilla de se conformer aux indications du D^r Chipault : chaque jour la malade se traîne de son lit à son fauteuil et vice versa, au prix de bien des souffrances.

Un jour, le D^r Guénard arrive, et la voyant si mal : « Il n'y a pas de bon sens, s'écrie-t-il, de laisser souffrir une enfant comme cela. » On la remet donc dans son lit ; elle n'en bougera plus, ajoute le docteur.

« Jusque-là, explique Marie-Thérèse, je n'avais pas mal mangé » ; mais des vomissements survinrent qui lui ôtèrent tout appétit : « La nourriture me dégoutait, dit-elle. » Il s'ensuivit un amaigrissement tel que le D^r Guénard fut amené à lui retirer son corset devenu trop large. Cette opération eut lieu le 12 avril. Le 16, M. le D^r Gaube vient de Reims pour la voir, et après un examen des plus attentifs, con-

clut à la nécessité d'un nouveau plâtre dans le plus bref délai.

Le docteur avait fini par consentir à ce qu'une ouverture fût pratiquée dans le corset « juste à l'endroit du mal, afin de pouvoir constater si quelque chose se produisait ». Même, en quittant la jeune malade, sa dernière parole avait été celle-ci : « Nous avons fait tout ce que nous avons pu, la sainte Vierge fera le reste. » Il ne croyait pas si bien dire, j'imagine.

Jusqu'ici, cependant, Marie-Thérèse a eu à compter avec les soins éclairés des médecins, le dévouement de ses proches, les mille et une précautions de ses gardes-malades : c'est au prix de tout cela que lentement, bien lentement, une amélioration progressive se dessine. Mais une fois prise la résolution d'aller à Lourdes, que penser des conditions dans lesquelles va s'entreprendre d'abord, puis s'effectuer ce voyage ? Et d'abord il s'écoule quinze jours entre le moment où fut rédigé le certificat et celui du départ : quinze grands jours pendant lesquels, la maladie continuant d'évoluer, les douleurs redeviennent intolérables : aussi bien, est-ce avec une véritable angoisse que Marie-Thérèse se demande sans cesse : « Irai-je ? N'irai-je pas ? » Mais le jour du départ arrive : on la revêt de sa longue robe blanche, on l'installe dans le brancard qu'elle ne quittera pas de trois jours : alors commence le paradoxe.

Voilà une enfant vouée à l'immobilité la plus absolue et qui va affronter un voyage de près de treize cents kilomètres en chemin de fer, par une chaleur torride ! une enfant pour qui le moindre heurt se traduit par un surcroît de souffrances et qu'on va, de gaieté de cœur, exposer aux trépidations de la voie ferrée, à la brusquerie des arrêts !

Au cours de la dernière nuit du voyage, un peu

avant d'arriver à Cette, l'état de la pauvre enfant s'aggrave brusquement : elle étouffe et l'on se demande si elle ne va pas rester dans une crise ; mais enfin, grâce à l'administration d'un calmant héroïque, une détente se produit qui rassure l'entourage.

Il faisait jour depuis longtemps quand le train stoppa une dernière fois et qu'aux oreilles des pauvres éclopés retentit le mot, pour tant d'autres banal : « Tout le monde descend ! »

La situation de M^{lle} Noblet à son arrivée à l'hôpital de Lourdes se trouve parfaitement résumée dans cette ligne de son *Journal* : « Je souffrais atrocement. » Mais le moment n'était pas encore venu pour elle de goûter un repos si nécessaire. Vers 2 heures de l'après-midi, on vient la chercher pour la conduire à la grotte. Ici, elle souffre de la soif ; tout à l'heure et pendant toute la procession, elle se sent « toute congestionnée » ; on lui mouille constamment le front et les tempes. Bref, c'est en proie à une fièvre intense et les traits contractés par la souffrance qu'avec mille précautions elle est reconduite à l'hôpital. Sur le seuil de la grille l'abbé Dieudonné, qui ne la quittait guère, l'aperçoit : « De grosses larmes coulaient le long de ses joues, les deux mains crispées soutenaient avec peine le menton. »

Et c'est à ce moment précis, où il semble que la douleur ait atteint son paroxysme, que soudain tout change et que Marie-Thérèse, devenue subitement rayonnante, s'écrie : « Je suis guérie ! »

Que s'était-il passé ?

« Je ne sais, avoue plus tard M^{lle} Noblet ; toujours est-il que je souffrais atrocement : immédiatement toutes ces douleurs cessent ; j'étais comme inondée de joie et au fond, tout au fond de moi-même, une voix me disait : Lève-toi, tu peux marcher... Et je voulais descendre du brancard, et je remuais mes

jambes, ce que je n'avais pas fait depuis plus de trois semaines... »

Ce soir-là, Marie-Thérèse eut faim et mangea de bon appétit: puis elle dormit sans se réveiller de 7 h. 1/2 du soir au lendemain matin 5 heures. « C'était fabuleux, écrit-elle, moi qui m'estimais bien heureuse quand j'avais pu reposer une heure dans toute une nuit. »

Le vendredi, 1^{er} septembre, M^{lle} Noblet fut amenée au Bureau des Constatations médicales : on sait le reste.

Miracle ou suggestion ?

Dans la guérison de M^{lle} Noblet, on peut faire aussi belle que l'on voudra la part du traitement : ni la perfection des moyens employés, ni le simple jeu des lois naturelles qui président à l'évolution des maladies en général et du mal de Pott en particulier, ne suffisent à expliquer la soudaineté du changement survenu dans l'état de notre jeune malade le 31 août 1905.

Quelle espérance n'aurait faibli, quelle illusion ne serait tombée devant l'attitude de M. l'abbé Dieu-donné? Alors que la jeune fille affirme qu'elle est guérie, qu'elle peut marcher, celui-ci lui impose rudement silence en des termes qui n'admettent guère de réplique. « Taisez-vous, lui dit-il, vous ne savez pas ce que vous dites... Ce n'est pas ici que la sainte Vierge fait des miracles... Je vous dis de rester tranquille! » Et, de fait, elle obéit et attend docilement jusqu'au lendemain soir qu'on la veuille enfin montrer aux médecins.

Comment admettre davantage que cet état de suggestion aurait résisté aux fatigues du retour : vingt-deux heures en chemin de fer sans brancard ni corset.

J'ai suivi depuis, je l'ai dit, M^{lle} Noblet dans ses allées et venues : je l'ai revue trois mois, un an après ; ma conviction s'est accrue du témoignage de tout ce temps écoulé dans le plus parfait état de santé sans que rien, depuis le 31 août 1905, soit venu démentir l'œuvre de guérison accomplie à Lourdes.

Je me résumerai donc en disant :

M^{lle} Noblet était bien atteinte d'un mal de Pott. Les affections de cette nature sont lentes à guérir : elles se rattachent à la diathèse tuberculeuse. La soudaineté et la permanence de la guérison démontrent que ce fait s'écarte absolument des lois scientifiques : on peut donc le ranger parmi les faits qui possèdent pleinement et d'une manière évidente le caractère surnaturel.

Le mal de Pott avait été constaté chez M^{lle} Noblet par plusieurs médecins et au début par le D^r Chipault, chirurgien des hôpitaux de Paris qui avait déclaré dans son certificat que M^{lle} Noblet était atteinte d'une lésion vertébrale localisée.





L'ancien Bureau des Constatations



CHAPITRE VII

LES TROIS RELIGIEUSES

Sœur Maximilien, religieuse de l'Espérance de la maison de Marseille, guérie le 20 mai 1901. — Sœur de la Garde, religieuse des prisons de Montpellier, guérie le 23 juillet 1901. — Sœur Céleste, oblate de l'Assomption, de Bordeaux, guérie en août 1904. — M^{me} de la Doilière, guérie d'un cancer le 21 août 1900.

SŒUR MAXIMILIEN

KYSTE HYDATIQUE DU FOIE. — PHLÉBITE GRAVE

Le lundi, 20 mai, vers midi, on descendait à la gare de Lourdes une pauvre religieuse étendue sur une planche matelassée. Elle semblait faire corps avec cette planche qui remplaçait le lit qu'elle n'avait pas quitté depuis cinq ans. La veille au soir, vers 7 heures, elle était partie de Marseille, et son départ avait été des plus mouvementés. Pour la transporter à la gare, on avait utilisé de nombreux concours.

Les pompiers d'une caserne voisine, très dévoués

aux religieuses, étaient venus pour la descendre de sa chambre et la déposer sur un landau qui stationnait à la porte. Sur la place Saint-Michel, plusieurs centaines de personnes entouraient la voiture et venaient faire leurs adieux à la Sœur. Le chef de gare, prévenu, avait fait ouvrir une porte latérale et tenait des hommes d'équipe tout prêts pour prendre la malade dans la voiture et la déposer dans le train.

Il y avait cinq ans que cette pauvre Sœur n'avait pas quitté son lit. Elle s'était alitée à la fin de 1896, à la suite d'une phlébite et il lui était impossible de faire aucun mouvement. Le membre inférieur gauche, enveloppé tout entier dans la ouate, était renversé sur le côté, soutenu par des oreillers; il était très enflé, et des traînées bleuâtres dessinaient les veines malades; la peau se soulevait par places et formait des bulles pleines d'un liquide rougeâtre.

Ces accidents étaient la conséquence d'une longue maladie dont le début remontait à plus de dix ans; la Sœur avait pris son mal sur son champ de bataille ordinaire, dans un acte de charité. En 1890, elle était en résidence à Angoulême, lorsqu'elle fut appelée à soigner une malade, une pauvre folle, dans les environs de Poitiers. Un jour qu'elle se promenait dans la campagne sur le bord d'un ruisseau, sa malade saute dans l'eau et se couche dans la vase.

La Sœur saute aussi et fait tous ses efforts pour la retirer, mais, gênée par sa robe, s'enfonçant à son tour dans la vase, elle lutte pendant plus de dix minutes et ne ramène cette malheureuse sur le bord qu'en la saisissant par les cheveux et lorsqu'elle est déjà à demi asphyxiée. L'habitation est éloignée, personne n'a été témoin de l'accident, la Sœur est seule pour ranimer cette malade qui reprend lentement ses sens, et plus d'une heure s'écoule avant de pouvoir trouver un abri, des secours.

La Sœur est brisée d'émotion et de fatigue, elle continue pourtant sa tâche avec le même courage, et ce n'est que quelques mois après qu'une réaction, longtemps contenue, finit par éclater. Une jaunisse généralisée se déclare, et puis ce sont des crises de foie qui se répètent et s'aggravent. Un peu plus tard survient une péritonite; enfin on constate des tumeurs ou kystes, toujours au niveau du foie, tumeurs qui s'enflamment et se vident en provoquant des vomissements abondants.

On appelle deux médecins en consultation, la nécessité d'une opération est débattue. Il faudra, dit le chirurgien, une double opération, drainer et vider ces tumeurs, provoquer des adhérences, et, plus tard, essayer de les enlever.

Mais avec ces poussées de péritonite, ces crises aiguës qui se répètent en se rapprochant, on tempore. Les mois s'écoulent, on arrive avec des rémissions partielles jusqu'à la fin de 1896.

A ce moment, la Sœur est sous l'influence d'un empoisonnement lent, toutes ces matières décomposées qu'elle rend par la bouche, ou qui séjournent dans le foie, empoisonnent le sang, et le sang qui s'altère détermine une phlébite de tout le membre inférieur gauche : des caillots se forment, les veines s'enflamment et, pendant cinq ans, l'économie contaminée sera bien impuissante à se débarrasser de ces produits septiques.

L'espérance survit longtemps chez les malades ! Pendant trois ans, la Sœur espère que les médecins parviendront à la guérir. Mais, voyant qu'on ne parle plus d'opération, elle comprend qu'elle doit tourner sa confiance d'un autre côté. Elle n'avait pas attendu jusque-là pour déposer ses souffrances, ses prières auprès de la grotte. Il y a quatre ans, elle avait promis de réciter chaque jour l'office de l'Immaculée-

Conception pour que la sainte Vierge lui fit la grâce de venir à Lourdes.

« Ces cinq années, disais-je à la Sœur, ont dû être bien longues et vous avez eu des moments bien pénibles? — A l'infirmerie, nous dit la supérieure, un guichet s'ouvre sur la chapelle, la Sœur suivait tous les exercices de la communauté et pouvait faire un acte d'adoration à chaque instant du jour. C'est là qu'elle trouvait ses plus douces consolations et les journées s'écoulaient rapides. »

Il y a dans le jardin de la communauté une grotte de Lourdes où les religieuses se rendent souvent. On avait essayé d'y transporter la Sœur, mais ce déplacement avait été si laborieux qu'on n'a pas osé renouveler cette tentative.

Comment songer à conduire la malade à Lourdes?

La supérieure générale, pressentie, avait refusé. — « J'enverrai la supérieure de la maison à sa place, avait-elle dit. » Sur de nouvelles instances, elle avait répondu d'une façon évasive. On fait une première neuvaine, une certaine amélioration semble se déclarer, la supérieure ne permet pas encore. On fait une seconde neuvaine, et le dernier jour de la neuvaine, la permission tant désirée arrive. C'était vers le 10 mai.

La permission accordée, rien ne paraît désormais impossible; on fait les derniers préparatifs, on prépare la planche, la Sœur fait ses adieux. Quelques religieuses lui disent : « Revenez au moins marchant avec des béquilles; » et la Sœur de répondre : « La sainte Vierge garde les béquilles, elle n'en donne pas. »

Il y a cinq ans qu'elle n'a ni vêtement ni chaussures; elle fait acheter des souliers neufs qu'elle emporte avec elle. Elle est certaine de guérir; elle laisse la morphine que l'on donnait dans les grandes crises et tous les autres remèdes.

Elle est à Lourdes, le voyage n'a pas été trop pénible, il n'y a eu qu'un changement de wagon à Toulouse, que les hommes d'équipe ont opéré avec beaucoup d'adresse, grâce à la planchette. On la porte à l'hôpital, il n'y a personne pour la conduire à la grotte, il faut attendre deux longues heures. Qu'elles sont longues ces heures d'attente si près de la grotte! Enfin, à 3 heures, la voilà couchée aux pieds de la Vierge. Elle la voit, elle lui parle, elle se sent remuée jusqu'au plus intime de son être, mais ces sentiments sont si profonds qu'elle ne peut les analyser.

A la piscine, les Dames de l'hospitalité, les Sœurs qui l'accompagnent s'empres-



Sœur Maximilien

toujours immobile sur la planche. On la descend avec précaution, et au premier contact de l'eau, une douleur atroce lui déchire la jambe. C'est un éclair. Sa jambe se redresse, s'allonge sous les yeux de toutes les personnes qui l'entourent, elle se lève, elle s'habille, elle fait quelques pas, un calme absolu a succédé à cette violente secousse. Cette cruelle maladie a disparu comme un rêve. Il y avait un gonfle-

ment considérable du foie, il n'y a plus trace de tumeur; son tour de taille a diminué de 30 centimètres. Le gonflement de la cuisse n'existe plus, il reste quelques traînées sur la trace des veines. La Sœur marche, mais la plante des pieds est sensible comme la paume de la main, et le contact du sol lui cause une impression douloureuse. C'est le dernier vestige de la maladie. L'appétit, le sommeil, toutes les fonctions ont repris leur cours normal.

Au sortir de la piscine, la Sœur revient à la grotte.

« Quelle prière, lui dis-je, avez-vous faite à ce moment-là ?

— Aucune prière ne pouvait monter jusqu'à mes lèvres, j'étais abîmée dans un sentiment de reconnaissance, sentiment d'une douceur infinie; je n'étais plus sur la terre, j'aurais voulu rester toujours aux pieds de la sainte Vierge. »

Pendant toute la semaine, la Sœur a été l'objet de la curiosité des nombreux pèlerins qui se trouvaient à Lourdes.

Un médecin espagnol a fait le récit de cette guérison à ses compatriotes. Plusieurs médecins ont interrogé la Sœur avec le plus grand intérêt. Ce qui frappe chez elle, c'est sa simplicité, son calme; sur sa physionomie on ne trouve pas la trace de cette commotion profonde qui a dû ébranler tout son être.

La rapidité de la guérison est bien remarquable : la Sœur est couchée depuis cinq ans, elle part de Marseille le dimanche soir à 7 heures, et le lundi, à 4 heures du soir, en entrant dans la piscine de Lourdes, elle retrouve, sans transition, sans convalescence, une santé parfaite.

Son médecin, que nous avons consulté par dépêche, nous envoie un certificat que nous allons transcrire et qui confirme absolument nos premières impressions :

La Sœur Maximilien est alitée depuis cinq ans, pour une affection abdominale, tumeur kystique du foie (énorme), dure, occupant toute la cavité péritonéale. Elle a eu à plusieurs reprises des vomiques d'hydatides parfaitement caractérisées.

Il y avait même lieu de se poser la question s'il n'existait pas quelque production néoplasique, mais tout cela était tellement obscur qu'il était difficile de porter un diagnostic certain. Le diagnostic de tumeur kystique du foie peut être porté d'une façon sûre.

Cette affection s'est compliquée d'une phlébite de la jambe gauche qui occasionnait à la malade des douleurs intolérables. Cette jambe était considérablement enflée et ne permettait pas à cette pauvre religieuse de se lever de son lit.

Tels sont les renseignements que je puis fournir sur cette malade que j'ai toujours considérée comme *incurable*.

Marseille, le 21 mai 1901.

D^r RAMPAL.

En rentrant à Marseille, la Sœur retrouvait les employés du chemin de fer qui l'avaient portée dans le train ; ils ne la reconnurent pas. A la gare tous les amis des religieuses sont venus au-devant d'elle, ils étaient nombreux ! Les Sœurs de l'Espérance ont fondé à Marseille l'Œuvre des malades pauvres : avec le concours de cinq ou six cents dames, elles visitent plus de quinze cents familles. Les médecins ne furent pas les moins empressés à revoir leur malade qu'ils désespéraient de guérir. L'émotion que la Sœur soulevait partout ici, sur son passage s'est continuée longtemps encore, et les *Magnificat* de Lourdes ont été répercutés par les échos de Notre-Dame de la Garde.

Un second certificat du D^r Rampal, de Marseille, ne laisse aucun doute sur le caractère surnaturel de la guérison de Sœur Maximilien, obtenue le 20 mai 1901.

Le docteur débute par cette profession de foi :

Il est des circonstances dans la vie où les plus incrédules sont obligés de s'incliner devant l'évidence des faits. Cette maxime trouve son application dans l'observation qui nous est fournie par la guérison complète et miraculeuse de Sœur Maximilien.

Après être entré dans tous les détails de cette longue maladie, le docteur raconte le départ pour Lourdes et le retour de la Sœur.

C'est à ce moment que la religieuse me demanda l'autorisation d'être transportée à Lourdes, et je ne dus me décider à accorder cette permission que devant l'insistance de la malade.

Le départ eut lieu le 19 mai. La malade ne put être transportée à la gare que sur un brancard, et les personnes qui l'ont accompagnée m'ont rapporté qu'elle a enduré des souffrances considérables pendant son voyage de Marseille à Lourdes; les moindres secousses du chemin de fer provoquaient des douleurs intolérables et arrachaient des cris à notre infirme.

Je ne parlerai point ici du séjour à Lourdes ni de ce qui s'y est passé, mais ce que je suis obligé de relater, c'est son retour à Marseille, le 26 mai.

Le 27 mai, je fus appelé pour constater l'état dans lequel se trouvait la Sœur Maximilien à son retour de Lourdes.

Je fus introduit dans un salon où se tenait la Sœur, assise dans un fauteuil. A ma vue et à mon arrivée sur le seuil de la porte de l'appartement, la Sœur se lève seule et vient au-devant de moi pour me serrer la main et me remercier. Après quelques instants d'entretien et un succinct interrogatoire, je manifeste le désir de procéder à un examen plus approfondi pour bien me rendre compte de l'événement. La Sœur se couche alors dans un lit, et je pus, dès lors, me rendre compte des faits suivants :

Le ventre n'est plus enflé; il n'est plus douloureux à la pression; la matité a disparu et fait place à une sonorité parfaite et normale; il y a de la souplesse dans le palper; en un mot toute trace de tumeur a disparu. Le tour de ceinture, qui mesurait, avant le départ pour Lourdes, 1^m, 15, ne mesure plus que 90 centimètres. Tous les autres symptômes ont aussi fait place à une régularisation

parfaite dans les fonctions. Il n'y a pas de vomissements, plus de constipation; les fonctions sont rétablies. Au lieu qu'autrefois le lait était à peine toléré par l'estomac, aujourd'hui les aliments les plus indigestes sont bien digérés. Il n'existe plus aucun désordre dans les battements du cœur.

La jambemalade a repris sa souplesse; l'enflure a disparu; les mouvements sont revenus et sans douleur.

De ce qui précède, *je suis obligé de conclure et de proclamer*, en toute conscience et sans parti pris, *que la Sœur Maximilien, alitée depuis cinq ans, atteinte d'un kyste hydatique du foie et d'une phlébite de la jambe gauche, devait être considérée comme incurable, et qu'elle est revenue de Lourdes, le 26 mai 1901, complètement guérie.*

En foi de quoi j'ai rédigé le présent rapport.

Marseille, le 29 mai 1901.

D^r RAMPAL,

Rue de la Grande-Armée, 14.

Le D^r Poussel, chirurgien des hôpitaux de Marseille, précise les conditions d'incurabilité de cette malade en déclarant qu'une opération lui paraissait être le seul moyen capable d'amener la guérison.

Des kystes suppurés du foie qui évoluent depuis cinq ans, en usant peu à peu la résistance organique de la malade, qui se compliquent de phlébite grave, ne peuvent disparaître instantanément sans laisser aucune trace. Même avec l'opération, il fallait un temps très long pour la convalescence.



SŒUR DE LA GARDE

RELIGIEUSE DES PRISONS DE MONTPELLIER
GUÉRIE LE 23 JUILLET 1901

Pendant le pèlerinage de Cette, nous avons eu l'occasion de revoir une de nos « miraculées » les plus intéressantes, Sœur de la Garde, de la congrégation des Sœurs de Marie-Joseph, qui sont chargées du service des prisons.

Sœur de la Garde, de la Solitude de Nazareth, à Montpellier, était venue à Lourdes, au mois de juillet 1901, atteinte d'une arthrite chronique du genou datant de deux ans. Un groupe de dix jeunes filles l'accompagnait. Deux d'entre elles, sur le point de rentrer dans le monde, avaient fait le sacrifice de leur liberté, et promis de rester, leur vie entière, dans la communauté, pour obtenir le rétablissement de leur chère maîtresse. Une troisième, enfin, Marie-Athanasie, âgée de près de vingt-cinq ans, avait généreusement offert sa vie pour la guérison de Sœur de la Garde. Nous avons dit, dans le *Journal de la Grotte* du 17 novembre dernier, la lutte héroïque et admirable qui s'engagea à ce sujet entre ces deux âmes généreuses, la Sœur ne voulant pas accepter ce sacrifice, l'enfant ne voulant pas céder.

Sœur de la Garde fut subitement guérie, le mardi 23 juillet 1901, au moment de la procession du très Saint-Sacrement. Dès le lendemain, Marie-Athanasie ressentait les premières atteintes du mal qui devait entraîner sa mort. La jeune et magnanime victime mourut le 16 octobre, après avoir plusieurs fois répété à Sœur de la Garde, qui se tenait à son chevet : « Ne pleurez pas, ma Sœur ; moi, je suis contente, je n'ai pas de regrets ; ce que j'ai fait, je le referais encore ! Mon sacrifice s'achève petit à petit : ce sera bientôt

fini, quel bonheur ! Pour vous, ma Sœur, vous devez rester ici-bas : je demanderai au bon Dieu de bénir votre mission ; il faut que vous lui donniez des âmes ! »

Depuis lors, la santé de Sœur de la Garde n'a cessé de se fortifier ; aussi la bonne religieuse, profitant du pèlerinage de Cette, est-elle venue, ces jours-ci, en action de grâces, avec sa supérieure et deux de ses compagnes ; treize jeunes filles les accompagnaient. Parmi ces jeunes filles se trouvait la sœur de Marie Athanasie, qui avait offert généreusement sa vie pour la guérison de Sœur de la Garde. A son lit de mort, l'héroïque enfant avait fait promettre à sa sœur de venir remercier la sainte Vierge d'avoir accepté son sacrifice. Fidèle à sa promesse, la jeune fille est venue remplir sa mission et rendre grâces de la faveur insigne faite par Notre-Dame de Lourdes à sa famille. En nous racontant les derniers moments de sa sœur, ses recommandations, ses adieux, les larmes venaient mouiller ses yeux, mais à travers ses larmes, un éclair brillait, une joie surnaturelle se lisait dans son regard : mélange de regrets naturels et d'espérances sans limites.

Nous félicitons Sœur de la Garde et ses compagnes des transformations, des conversions étonnantes qu'elles opèrent dans un grand nombre d'âmes qui, sans elles, se perdraient irrémédiablement ; la bonne religieuse nous répondit qu'avec le secours de Dieu et la protection visible et très efficace de la très sainte Vierge, il n'était pas étonnant qu'elles vinssent à bout des natures les plus rebelles et des âmes les plus dégradées. Et comme preuve de ce qu'elles venaient d'avancer, les humbles Sœurs de Marie-Joseph nous racontèrent la vie et la conversion d'une femme, morte il y a quelques années, dans leur maison de Montpellier, et qui avait joué le premier rôle dans le drame sanglant de la Commune.

La Commune. — Les otages
Assassinat de Mgr l'Archevêque de Paris, du R. P. Olivaint

Ce récit, dont plusieurs détails sont complètement inédits, mérite d'être publié ; il aura un intérêt, un charme tout particulier pour les serviteurs de Notre-Dame de Lourdes. Toujours heureux d'admirer les voies admirables par lesquelles la divine Mère de Dieu et des hommes procure le salut des âmes, ils éprouveront une douce joie à la pensée qu'au milieu des plus grands dangers, la Vierge immaculée entourait, d'une protection maternelle, deux prêtres qu'elle destinait à être les gardiens de son sanctuaire de prédilection.

Pour bien définir la mission des Sœurs de Marie-Joseph, nous ne pouvons mieux faire que de citer les lignes suivantes de Taine :

« A Paris, dit-il, dans les deux salles de la préfecture de police, où les filles et les voleuses arrêtées restent un ou deux jours en dépôt provisoire, les religieuses de Marie-Joseph, condamnées par leurs vœux à vivre dans cet égout toujours coulant de boue humaine, sentent parfois leur cœur défaillir ; mais on leur a ménagé dans un coin une petite chapelle, elles y vont prier, et, au bout d'un quart d'heure, elles ont refait leur provision de courage et de douceur. Par-dessus la pitié naturelle, voilà le poids surajouté qui fixe la volonté instable et maintient à demeure l'âme dans l'abnégation. »

Taine a raison de comprendre que les forces humaines seraient impuissantes à maintenir ces religieuses à la hauteur d'une pareille tâche.

A Montpellier, les Sœurs de Marie-Joseph dirigent la maison centrale, la maison de correction, un orphelinat, un ouvroir : elles ont auprès d'elles quatre-

vingt-dix-huit filles de Marie. Ces filles de Marie sont de vraies religieuses par l'esprit qui les anime, par leur détachement absolu. Elles se recrutent, pour une part, parmi les libérées des maisons centrales ou de correction : jeunes filles ou femmes que la grâce a touchées, qui ont retrouvé la foi au contact des religieuses, âmes blessées qui se réfugient dans ces asiles pour échapper aux dangers du monde.

Or, au lendemain de la Commune, deux cents femmes furent arrêtées et placées dans les maisons centrales, où quelques-unes, à l'expiration de leur peine, sont restées parmi les enfants de Marie, et ont étonné leurs compagnes par leur piété et leur mortification. Tel fut le cas de L. G...,

dont Sœur de la Garde et ses compagnes nous ont raconté la conversion, due, sans aucun doute, à l'amour qu'elle n'avait jamais cessé de professer, même au milieu de ses égarements, pour la très sainte Vierge Marie.

L. G..., — nous ont dit ces bonnes religieuses, — avait trente-trois ans au moment de la Commune.



Sœur de la Garde

Grande, forte, énergique, son regard, habituellement dur, s'animait parfois d'étranges lueurs. Après avoir connu tous les écarts, elle s'était lancée dans le mouvement politique; très liée avec Garibaldi, elle occupait un grade élevé dans la maçonnerie et vivait, en dernier lieu, avec un officier supérieur : c'était là, sans doute, qu'elle avait pris le goût des armes. Sous la Commune, elle portait le costume de capitaine avec une ceinture rouge. On la connaissait sous le nom de capitaine Pigerre. Elle rôdait, avec sa compagnie, autour des prisons, attendant le moment de l'exécution. Elle avait établi une double garde autour de l'archevêché. Quelques femmes, dont elle était sûre, devaient surveiller les fédérés et les empêcher de faiblir. Là étaient deux otages particulièrement précieux, qui devaient devenir, tous les deux, évêques de Tarbes : M. l'abbé Jourdan, vicaire général, et M. l'abbé Schœpfer, secrétaire particulier de l'archevêque, à peine âgé de vingt-sept ans.

Pigerre dit un jour à l'archevêque, dans sa prison : « Nous tenons tes secrétaires ; ils sont bien gardés ; ils ne nous échapperont pas ! » — Et, de fait, lorsque M. l'abbé Schœpfer fut libéré provisoirement, pour une irrégularité de forme (son nom ne figurait pas sur la feuille d'écrou), il eut à peine le temps de se réfugier chez des amis. On le prévint aussitôt que l'on était sur sa trace et qu'on allait l'arrêter de nouveau. Il dut partir sur la voiture du blanchisseur de la maison, et traversa Paris en s'arrêtant à la porte de tous les clients de son conducteur. On ne peut entendre le récit de cette histoire vécue, sans ressentir une émotion profonde ; on admire l'énergie de ce jeune prêtre, que rien ne déconcerte, et on surprend autour de lui l'action d'une main providentielle qui le soutient et le conduit.

A son géôlier qui, le poing sur la figure, lui annonce

que, le lendemain, on décidera de son sort, il répond froidement qu'il ne lui arrivera que ce que Dieu voudra. Il circule en soutane dans les rues de Paris, alors que personne n'ose s'aventurer dehors, et, plus tard, sur la voiture qui l'emporte, il va d'une barrière à l'autre, arrêté, relâché, toujours menacé : son courage ne faiblit pas un instant ; il sort sain et sauf d'un des épisodes les plus dangereux de ces tristes jours.

Lorsque Mgr Darboy fut conduit à la Conciergerie, personne ne voulut le fouiller, ce que l'on faisait pour tous les prisonniers ; l'archevêque, mettant alors la main dans sa poche et sortant quelques pièces de monnaie : « C'est tout ce que j'ai, dit-il, donnez-le aux pauvres prêtres qui sont ici. » Là devaient s'arrêter les égards que l'on eut pour lui.

Le capitaine Pigerre se trouvait, le 24 mai, avec le peloton qui fusilla Mgr Darboy. Après la troisième décharge, comme il respirait encore, Pigerre s'approche, le renverse et l'achève à coups de crosse sur la tête. Puis elle piétine son cadavre.

Quatre ou cinq jours après, quand on rapporta le corps de l'archevêque, on fut étonné de trouver sa figure tuméfiée, meurtrie, méconnaissable, alors qu'aucune balle n'avait atteint la tête : tous les coups avaient porté au cœur, à la poitrine. C'étaient les traces des contusions faites par Pigerre.

Le 26 mai, Pigerre commandait le feu sur le Père Olivaint ; ce fut elle qui voulut tirer la première sur lui. A ce moment, le Père Olivaint, qui conservait tout son calme, reconnaissant une femme sous le costume de capitaine, lui adressa ces paroles : « Madame, ce costume ne vous sied pas ! »

Plus tard, lorsqu'on prononçait devant elle le nom de Mgr Darboy ou du P. Olivaint, une contraction violente se produisait dans tout son être ; elle ne

pouvait dissimuler l'impression pénible qu'elle ressentait. Cette malheureuse femme a reconnu qu'elle avait tué, à elle seule, treize prêtres. Les jésuites surtout lui inspiraient une haine si vive qu'elle aurait voulu les exterminer tous.

Prise sur les barricades, les armes à la main, elle fut condamnée à mort. La supérieure de Saint-Lazare obtint un sursis ; ce sursis lui sauva la vie, elle fut internée à Saint-Lazare : ce fut le salut pour elle. La supérieure fit le siège de cette nature dévoyée. — « Je veux votre âme, lui disait-elle souvent, et je l'aurai. »

A l'expiration de sa peine, L. G... resta parmi les filles de Marie. Alors commença pour elle cette vie de mortification, de pénitence, de sacrifices de tout genre, qui dura dix-huit ou vingt ans, et qui devait racheter ses crimes.

Les religieuses ont reçu la confiance des luttes terribles qu'elle eut à soutenir. Quoi qu'il en soit, sa transformation fut complète ; sa charité, sa douceur, étaient inaltérables ; jamais elle ne prononçait un mot de plainte ou de critique ; son plus grand bonheur était d'assister les mourants. Dans ses moments d'épreuve, son meilleur remède était d'aller prier sur le tombeau du P. Olivaint : « C'est là qu'elle fut guérie, disent les Sœurs, d'une plaie qu'elle avait à la jambe et qui la faisait beaucoup souffrir. »

Dans la retraite qui décida de sa conversion, elle n'avait, dans sa cellule de Saint-Lazare, qu'un recueil de sermons prêchés par le P. Olivaint. Elle fut tellement touchée par cette lecture, qu'elle dit à la supérieure : « Se peut-il que cette Compagnie de saints religieux, dont je ne pouvais entendre prononcer le nom sans éprouver une espèce de rage, soit aujourd'hui pour une aussi grande part dans mon retour à Dieu ! »

C'est à Montpellier, à la solitude de Nazareth, dirigée par les religieuses de Marie-Joseph, que L. G... (l'ancien capitaine Pigerre) passa ses dernières années. A son lit de mort, on lui demandait si elle avait des craintes sur son passé ; elle répondit : « Je me suis jetée tout entière dans les bras de la miséricorde du bon Dieu ! Que puis-je avoir à redouter ? »

Si l'on veut connaître le secret de sa conversion, il faut se rappeler qu'elle avait conservé une vraie dévotion envers la sainte Vierge et qu'elle était charitable pour les malheureux.

Pendant les premiers égarements de sa jeunesse, elle traversait un jour une rue de Lyon, au bas de la colline de Fourvières, quand elle entendit un jeune homme qui blasphémait en parlant de la sainte Vierge. Elle se retourna et lui appliqua un soufflet. C'est vers cette époque aussi, en 1858, qu'elle rendit visite au curé d'Ars, et celui-ci, en la voyant, lui aurait dit : « Vous, votre heure n'est pas encore venue... malheur à vous, vous ferez beaucoup de mal, mais le bon Dieu, dans sa miséricorde, aura pitié de vous ; vous vous convertirez grâce à cette dévotion que vous conservez pour sa divine Mère. »



Nous tenons tous les détails qui précèdent des religieuses de Marie-Joseph et d'une compagne de Marie Gimet, qui partagea son repentir après avoir fait plusieurs séjours dans les maisons de correction.

Quand on voit les Sœurs de Marie-Joseph dompter ainsi les natures les plus rebelles, éclairer ces âmes déchues des plus purs rayons de la grâce, on comprend l'action puissante que les religieux et les reli-

gieuses peuvent exercer autour d'eux, on comprend surtout qu'ils doivent avoir une influence plus salutaire sur les âmes que le souffle du mal n'a pas altérées, et qui sont prêtes à recevoir les plus généreuses inspirations.

Nous avons dit que les deux otages de l'archevêché étaient M. l'abbé Jourdan et M. l'abbé Schœpfer, qui devaient devenir tous deux évêques de Tarbes à dix et trente ans de distance. M. l'abbé Jourdan put sortir de la Conciergerie en flammes, comme l'abbé Schœpfer était sorti de Paris gardé par les fédérés. Au milieu des convulsions les plus violentes de la révolution, Notre-Dame de Lourdes choisissait ses représentants les plus augustes, les couvrait de sa maternelle protection et continuait à tracer dans un lointain avenir les grandes lignes de son œuvre préférée. Nous n'aurions pas compris que dans ce péril extrême elle nous eût abandonnés.

Mais ces deux otages, objets de ses prédilections, devaient être les témoins de sa sollicitude constante ; ces deux pontifes de son choix devaient nous apporter la preuve que jamais son regard ne s'était détourné de nous.

Grandes leçons ! inaperçues tout d'abord, mais qui se dégagent aujourd'hui, bien visibles, des plus mauvais jours de notre histoire.

Dans la *Vie du P. Olivaint*, par M^{me} de Châtillon, nous lisons : « Le 2 octobre 1871, près la fosse béante de la rue Haxo, une femme était agenouillée, écrasée sous le poids d'une immense douleur ; au nom du P. Olivaint que je prononçais devant elle, cette femme ne me laissa pas achever, je crus qu'elle allait se jeter sur moi, puis se prosternant à mes genoux : « Madame, de grâce, veuillez m'écouter. J'étais
« là quand on les a tués ; j'étais du nombre des assas-
« sins.

« Je reconnus le P. Olivaint, je ne saurais vous dire
« toutes les tortures que j'ai éprouvées. En apercevant
« le P. Olivaint, je fus comme foudroyée : il y a quinze
« ans, il m'avait arrachée à une vie coupable mais
« j'étais retombée dans la perdition. C'est un des
« chefs de cette fatale insurrection qui m'avait entraî-
« née à sa suite... »

« Nous ne savons pas si nous devons reconnaître en
cette femme le capitaine Pigerre. Ce qu'il y a de cer-
tain, c'est que pendant son séjour au milieu des Sœurs
de Marie-Joseph, Louise Pigerre a raconté bien sou-
vent le rôle qu'elle avait joué dans ce triste drame.
C'est elle qui a tiré la première sur le P. Olivaint, et
le saint religieux est tombé sous le coup de son
revolver.

« Nous ne savons si elle est allée prier sur le lieu du
massacre, mais elle est venue plusieurs fois s'agenouil-
ler sur sa tombe dans la chapelle de la rue de Sèvres. »



SŒUR CÉLESTE

OBLATE DE L'ASSOMPTION DE BORDEAUX

On avait porté cette religieuse à Lourdes dans un
panier d'osier. Elle était si faible qu'elle ne pouvait
soutenir sa tête. Un médecin appelé la veille du
départ déclare qu'elle ne supportera pas le voyage et
qu'il faut d'abord l'opérer pour empêcher une nou-
velle hémorragie de se produire. Au retour le même
médecin refuse de constater la guérison de la
Sœur.

Sœur Marie-Céleste, de la maison de Bordeaux, était

atteinte d'un fibrome inopérable à cause de ses adhérences. Elle était alitée depuis un an et ne supportait aucun aliment solide. Dans les derniers trois mois, l'absorption d'une tasse de lait durait vingt-quatre heures. Pour faire son lit, une fois par semaine, l'effort de la glisser d'un lit à un autre la faisait évanouir. Elle reçut l'extrême-onction, il y a quelques semaines, et, tout en lui promettant de l'envoyer à Lourdes, sa supérieure n'osait espérer la voir atteindre cette époque. Elle y fut cependant transportée sur un brancard. Pour l'encourager, sa supérieure lui avait remis un billet où étaient écrits ces mots : *Gué-rie. Deo gratias*, en lui disant :

« Quand vous serez guérie, vous m'enverrez cette dépêche. »

Au moment du départ, elle s'évanouit, mais serra entre ses mains la dépêche qu'elle garda toujours. A l'hôpital des Sept-Douleurs, on la voyait si mal qu'on ne la quittait ni nuit ni jour. On l'a portée deux fois aux piscines d'où on la retirait suffocante et cadavéreuse, sans aucun résultat. Le troisième jour, octave de l'Assomption, elle a été si mal, dans la nuit, qu'on n'a plus voulu la recevoir aux piscines, et, après instance inutile des brancardiers, on la porta à la grotte où elle suppliait la Vierge Marie à haute voix; elle devait délirer un peu, car elle disait, sans que cela eût de l'intérêt pour personne :

« Ma Mère m'a recommandé de porter la dépêche moi-même, et voici que je meurs! »

Elle était prise, en effet, d'un froid tel qu'elle ne sentait plus son propre corps jusqu'à la hauteur du cœur. En même temps, elle a été envahie d'un subit désir d'être plongée dans la piscine, au point qu'elle suppliait, en pleurant, qu'on l'y portât.

« Vite! vite! »

Un prêtre de Bordeaux, qui la suivait et la protégeait

sans se lasser, obtint des brancardiers par des instances de la conduire aux piscines malgré le double refus. C'en fut un troisième qui les accueillit ; mais elle ne cessait d'implorer :

« Vite! vite! »

On alla quérir le directeur des piscines qui donna



Arrivée de Sœur Céleste à Lourdes

l'ordre de la baigner de suite avant la foule des autres malades qui attendaient. Son aspect était celui d'une agonisante.

M. Piou, la voyant, dit tout haut :

« C'est de la folie! elle restera dans la piscine. »

Un autre spectateur dont on ne sait pas le nom, mais que l'on voyait assidu près de son brancard depuis trois jours, déclara :

« Si celle-ci guérit, je croirai. »

A peine dans l'eau qui lui sembla chaude, tant son corps était glacé, elle sentit une douleur extrême la traversant comme un coup de flèche, pas plus durable qu'un éclair, à peine le temps de dire :

« Je meurs. »

Puis survint un bien-être inconnu qui faisait de la piscine un lieu de délices, mais déjà on la retirait.

« Attendez, dit-elle aux Petites-Sœurs, je puis me lever. »

Et elle monta seule les marches, alla au vestiaire sans appui, s'habilla toute seule et dit :

« Donnez-moi quelque chose à manger, j'ai si faim! »

On n'avait sous la main qu'une pastille de chocolat, mais on se procura bientôt un énorme bol de vermicelle qu'elle dévora. Puis, elle sortit sans aide de la piscine, pour aller à la grotte. En voyant ce cadavre debout et marchant, ce fut un vrai enthousiasme, des cris, des pleurs, de la stupeur.

La foule se jetait sur elle pour baiser ses mains et ses vêtements, de telle sorte que les brancardiers et les prêtres l'ont enlevée et portée à la grotte où elle a longtemps prié à genoux, anéantie sous les cris d'admiration pour Marie et les échos d'un *Magnificat* immense. Un pèlerin, s'approchant d'elle, lui mit entre les mains un cierge colossal, voulant lui fournir les moyens de témoigner sa reconnaissance, à elle qui n'avait que ses larmes; malgré son grand poids, elle put l'allumer et le mettre au chandelier.

Puis on vint la prendre pour la conduire au Bureau des Constatations. Elle s'y rendit à pied, entourée d'une haie de protecteurs contre la foule enthousiaste. Là, elle subit un long interrogatoire devant une vingtaine de médecins, ensuite un examen privé du Dr Boissarie. Il aurait voulu un examen plus intime, mais elle répondit :

« J'ai préféré mourir que de me soumettre à cette opération (on lui avait laissé ignorer qu'elle était inopérable), ce n'est pas maintenant que j'y consentirai. »

Sans insister, il dit :

« C'est bien ! mais comme je dois répondre devant tous les docteurs et autres incroyables de votre guérison, il faut que je le puisse en conscience. Laissez-moi au moins faire l'auscultation. »

C'est ce qu'il fit, pétrissant, frappant les entrailles, les tenant entre ses mains comme s'il eût voulu les arracher ou les enfoncer, puis il dit :

« Ma Sœur, je puis répondre que vous êtes guérie. »

Elle n'avait, en effet, presque rien senti, elle qu'on ne pouvait pas toucher et qui ne supportait son drap qu'avec précaution. Après cela chaque docteur l'a interrogée à loisir, a lu ses papiers ; et d'un commun

accord, on a déclaré que c'était une des plus belles guérisons, que c'était bien une des plus belles grâces de Celle qui charme le paradis que d'avoir voulu ainsi, en ce temps troublé, se manifester sur une oblate de l'Assomption, le jour de l'octave de cette fête. De là elle a été reconduite à l'hôpital où tous les malades de chaque lit lui criaient naïvement :

« Ma Sœur, venez me toucher, venez m'embrasser, et priez pour nous. »



Sœur Céleste après sa guérison

Elle a fait le tour de tous les lits. Il y eut là les scènes les plus touchantes. La Sœur eut ensuite une grande faim. On lui servit un bifteck qu'elle mangea d'un appétit formidable, puis elle demanda à quitter l'hôpital dont elle n'avait plus besoin. Elle revint ici à 4 heures du matin où, malgré cette heure peu propice aux manifestations, une foule nombreuse avertie par les journaux, attendait pour proclamer celle sur laquelle la divine et toute-puissante miséricorde s'était manifestée.

Malgré la nuit passée en chemin de fer et les fatigues précédentes, elle put assister à genoux aux deux messes d'actions de grâces qui furent célébrées à Notre-Dame de la Consolation. Depuis, elle se lève à l'heure de la communauté, fait son lit, sa cellule et mange quatre bons repas par jour sans se faire prier. Aux promenades de récréations, elle se fatigue moins vite que les autres, et, n'était sa pâleur qui reste comme un témoignage de la merveille qui subsistera sans doute jusqu'à ce qu'elle se soit refait un peu de sang, nul ne pourrait se douter qu'elle eût été malade.

Avec la grâce de la guérison, la très sainte Vierge a donné à Sœur Céleste les grâces spirituelles nécessaires pour porter un tel bienfait; elle lui a accordé la simplicité et l'humilité si justement dues dans un fait où nous n'avons d'autre rôle que notre extrême indigence et notre pauvreté.

S^r ANGÈLE,
des Oblates de l'Assomption.



M^{me} DE LA DOILIÈRE

97, RUE DE GRENELLE, PARIS, GUÉRIE D'UN CANCER

M^{me} de la Doilière avait un cancer reconnu par plusieurs médecins, cancer à sa dernière période et qui se révélait par des signes extérieurs. Elle fut guérie le 21 août, à son arrivée, à son premier bain de piscine.

La guérison du cancer présente toujours un très grand intérêt; il s'agit, en effet, d'une affection incurable qui résiste à tous les efforts de la médecine, se reproduit après les opérations et qui, dans les dernières périodes, menace la vie d'une façon très prochaine.

L'histoire de la famille de la Doilière est une odyssée des plus mouvementée. Originaires de l'Anjou, ils vivaient modestement sur leurs terres, lorsque poussés par l'ambition, par les conseils d'un ami, ils se décident à vendre leur propriété, à quitter la province pour venir à Paris, à confier leurs capitaux à des sociétés financières qui devaient les faire prospérer et qui les engloutirent en très peu de temps.

Ils ont perdu, disent-ils, des sommes très importantes dans l'*Union générale*, et le reste a rapidement suivi. Après avoir perdu leur fortune, ils ont perdu leurs enfants. Ils en avaient sept, il en est mort quatre : une fille aînée à dix-sept ans, trois fils à quatorze, onze et sept ans. Il leur restait deux filles, une de dix-neuf ans, institutrice en Pologne, la plus jeune âgée de treize ans, encore en pension.

Après la ruine, la maladie.

Enfin, est venu le tour de la mère. Il y a quatre ans, M^{me} de la Doilière fut prise d'hémorragies

abondantes, elle perdit rapidement ses forces. Bientôt elle ne put sortir que le dimanche pour aller à la messe.

Toute la famille eut recours à Notre-Dame de Lourdes, et après plusieurs ferventes neuvaines le mal parut enrayé.

Cette amélioration fut de courte durée. Vers la fin de 1899, les douleurs devinrent tellement violentes qu'il fallut se résigner à garder presque continuellement le lit.

On appelle le médecin du Bureau de bienfaisance qui constate un cancer intérieur. Deux autres médecins se prononcent dans le même sens. Une opération paraît indiquée, on propose à la malade de la faire entrer à l'hôpital pour subir cette opération. M^{me} de la Doilière refuse. M^{me} de P. S..., qui s'intéressait beaucoup à la malade, lui envoie son médecin, le D^r Bonamy, chirurgien en chef de l'hôpital Gouin. Ce dernier délivre un certificat dans lequel il conclut dans le même sens que ses confrères :

Je soussigné, chirurgien de l'hôpital Gouin, certifie que M^{me} de la Doilière, que j'ai examinée, est atteinte d'un cancer utérin, affection chronique qui l'empêche complètement de travailler et vaquer à ses occupations.

11 mai 1900.

D^r BONAMY.

Nous avons vu dernièrement à Paris le D^r Bonamy, il nous a fait la déclaration suivante :

« Devant le jugement déjà porté par mes confrères, nous dit-il, avec les signes que je constatais, je n'ai pas hésité à confirmer le diagnostic de cancer. Je trouvais les tissus hypertrophiés, durs, bosselés, avec des altérations et des hémorragies symptomatiques. Il y avait des poussées du côté du péritoine,

avec ballonnement considérable. Enfin l'état général était des plus mauvais, une cachexie véritable venait compléter le tableau. Dans ces conditions le diagnostic ne me parut pas douteux. »

M^{me} de la Doilière gardait le lit depuis de longs mois lorsqu'elle partit pour Lourdes, elle ne prenait plus que des aliments liquides, il fallait lui mettre des cerceaux pour soutenir ses draps, car la plus petite pression était insupportable. On lui portait la sainte communion tous les quinze jours.

Les Dames de charité, les voisins, quelques amis la visitaient, mais les meilleures consolations lui étaient apportées par une jeune fille, une ouvrière, qu'une religieuse de Saint-Thomas de Villeneuve lui avait envoyée. Cette jeune fille avait été guérie dans un pèlerinage d'une albuminurie, et c'était avec une conviction entraînant qu'elle parlait de Lourdes et de ses miracles. Elle avait apporté une image de la grotte, et devant cette image on faisait des neuvaines ininterrompues.

La dévotion à la sainte Vierge était du reste en honneur dans la famille, le mari et la femme faisaient déjà partie, avant leur mariage, du Rosaire perpétuel. C'était le P. Bourard, dominicain, otage de la Commune, qui avait reçu la mère.

Le Pèlerinage

M. le curé de la paroisse visitait souvent la malade. Il voulut bien apostiller sa demande pour faire partie du pèlerinage national, et, dans le dossier de M^{me} de la Doilière, nous lisons ces mots de M. l'abbé Gardey :

« Je prends la liberté de recommander à la bienveillance du comité ma paroissienne, aussi méritante qu'elle est sérieusement malade. »

M^{me} de la Doilière partit le 18 août, par le train blanc.

Le voyage fut très pénible, des douleurs incessantes épuisèrent absolument la pauvre malade qui était couchée sur un matelas, la tête soutenue par deux oreillers. Elle arrive à Lourdes le 21 à 6 heures du matin. On la porte à la grotte sous une pluie battante. Elle est à jeun, elle reçoit la communion sur son brancard. Elle reste devant la grotte près de deux heures, vers 8 heures on la porte à la piscine.

Dans l'eau elle éprouve des douleurs violentes dans toute la région malade, mais à peine sortie de l'eau, le calme se fait. L'enflure qui l'empêchait de se mouvoir et de se courber a complètement disparu. Il n'y a plus d'hémorragie, de suppuration, alors que pendant le voyage sept serviettes n'avaient pas suffi à étancher la suppuration de la plaie. Elle mesurait 1^m 25 de tour de taille, elle ne mesure plus que 65 centimètres.

Après la piscine, M^{me} de la Doilière vient à pied à la grotte, soutenue par deux personnes, elle reste assise plus d'une heure sur un banc : il y avait six mois qu'elle ne pouvait rester même quelques instants dans un fauteuil. Enfin elle laisse son brancard et rentre à l'hôpital dans une petite voiture.

A partir de ce moment, sa guérison paraît complète. Elle mange avec appétit tout ce qu'on lui donne, il y avait plus d'un an qu'elle n'avait fait un repas aussi copieux ; le soir elle suivait la procession de la grotte au Rosaire, et le lendemain elle assistait à la messe de minuit, faisait la sainte communion et restait pendant toute la cérémonie assise sur les marches d'un autel.

J'ai vu M^{me} de la Doilière dans le Bureau des Constatations, le 22 août. Je l'ai longtemps interrogée

sans être influencé par une impression antérieure, je ne la connaissais pas. Nous n'avions pu l'examiner avant, puisqu'elle s'était rendue directement du train à la grotte et qu'elle avait été guérie à son premier bain de piscine. Sa physionomie bien vivante, la vivacité de sa parole nous montraient que le retour des forces étaient déjà bien sensible. Il n'y avait plus de gonflement, de douleur, mais à l'examen nous trouvions encore la dureté, les ulcérations, les bosselures de l'organe, toutes ces lésions qui avaient fait reconnaître le cancer.

Huit jours après, lorsque le Dr Bonamy revit sa malade, il fut frappé des bonnes conditions de l'état général, mais il constata comme nous que les lésions étaient encore visibles et restaient comme un témoignage irrécusable de la maladie qui disparaissait.

Dans le certificat qu'il délivrait, il faisait bien ressortir cette opposition entre les lésions et la maladie.

Je soussigné, ancien interne des hôpitaux, chirurgien de l'hôpital Gouin, certifie avoir visité aujourd'hui M^{me} de la Doilière, habitant 97, rue de Grenelle, âgée de cinquante-quatre ans, et avoir constaté que son état général s'était grandement amélioré, que les forces, qui avaient totalement disparu, étaient revenues et, qu'en même temps, *les douleurs abdominales avaient totalement disparu*, ainsi que les *métrorragies* dont était atteinte la patiente, mais que l'examen local laisse toujours sentir une induration et ulcération de la muqueuse cervicale.

Paris, ce 1^{er} septembre 1900.

Dr BONAMY.

Mais la lésion devait disparaître à son tour. Lorsque j'ai revu M^{me} de la Doilière, à Paris, je n'ai plus trouvé trace de tous ces désordres. L'organe avait repris son volume, sa consistance, tout était

dans les conditions normales. Il ne serait jamais venu à la pensée de personne qu'il y avait eu là des lésions aussi graves et qu'un cancer avait évolué sur un organe aussi complètement sain.

La preuve était surabondante; plusieurs médecins avaient porté le diagnostic de cancer pendant la maladie; après la guérison, les lésions qui subsistaient encore pendant quelques jours permettaient de justifier ce diagnostic, alors que cette modification si brusque dans l'état général devait incliner ces mêmes médecins à modifier leur premier avis. La guérison du cancer est toujours au-dessus des efforts de la nature et l'instantanéité n'ajoute rien au caractère de sa guérison.

Au retour du pèlerinage, M^{me} de la Doilière donne son matelas à une autre malade et prend place parmi les plus valides.

Sa rentrée dans sa maison de la rue de Grenelle fut un vrai triomphe. Au départ on l'avait descendue sur un fauteuil. C'était une mourante...

Tous les locataires se mettaient aux croisées pour voir cette pauvre femme qui ne devait pas revenir. Au retour elle montait les marches, alerte, gaie, on ne la reconnaissait pas. Tous les voisins venaient au-devant d'elle pour avoir des détails.

Pendant ma première visite à M^{me} de la Doilière, je retrouvai l'écho de toutes ces émotions. Un épicier voisin, celui qui avait descendu la malade dans son fauteuil, était là; il me racontait avec feu toutes les circonstances de ce départ qui ressemblait à une marche funèbre, toutes les joies du retour.

En écoutant cet homme, dans la force de l'âge, me décrire avec cet accent de conviction et de sincérité comment cette pauvre femme avait été miraculeusement guérie, je ne pus m'empêcher de lui témoigner ma surprise.

« Vous avez donc une foi bien vive? » lui dis-je. Il sourit. — Je fais partie, me dit-il, de l'adoration de Montmartre. Une ou deux fois par mois, je passe la nuit devant le Saint-Sacrement; quand j'ai un moment de liberté, c'est une grande satisfaction pour moi de prendre ma garde de nuit.

— Mais avez-vous autour de vous quelques imitateurs?

— Nous sommes nombreux dans le quartier, me répondit-il; il y a des ouvriers, des menuisiers, d'autres négociants comme moi; un grand nombre de petits employés de chemin de fer, qui prennent sur leurs nuits le temps qu'on leur refuse le jour pour remplir leurs devoirs religieux. »

Cette révélation ouvrait devant moi tout un monde nouveau. La France chrétienne n'est donc pas touchée à sa racine et toute cette poussée d'athéisme qui fausse toutes nos notions n'est que l'écume qui vient à la surface, masque la limpidité du fond, mais que de nouveaux courants doivent dissiper et rejeter au loin.

La France a été taillée dans un cristal trop pur pour que le souffle de quelques mauvais jours puisse la ternir.

La guérison de M^{me} de la Doilière eut un grand retentissement parmi toutes les personnes qui l'avaient connue.

M^{me} de S... lui écrivait :

« En lisant *la Croix*, la semaine dernière, j'ai eu un mouvement de joie en voyant votre nom parmi les miraculés; c'est moi qui ai payé votre voyage, et en faisant la neuvaine, je pensais à vous sans vous connaître. Il y a longtemps que j'envoie un malade à Lourdes chaque année; c'est la première fois que je suis exaucée. Si vous ajoutez quelques détails sur votre famille et votre position, je les lirai avec intérêt.

Espérons que la sainte Vierge continuera à vous protéger, à vous envelopper de sa maternelle protection. »

Une malade atteinte de la même affection que M^{me} de la Doilière lui demande de l'accompagner à Lourdes le 8 décembre suivant. M^{me} de la Doilière accepte avec reconnaissance. A la suite de ce voyage elle nous écrivait pour nous faire part de son émotion en venant, pour la première fois depuis sa guérison, s'agenouiller devant la grotte.

« Je ne puis vous dire ce que j'ai éprouvé! J'étais transportée d'amour et de reconnaissance en pensant qu'il y a trois mois, on m'apportait à cette place sur un grabat, mourante; je ne pouvais alors articuler aucune prière; je regardais Notre-Dame de Lourdes, et je n'avais pas la force de lui rien demander. Mais le 8 décembre, quelle joie en retrouvant ma bonne Mère qui avait jeté sur moi un regard de pitié, m'avait rendu la santé! Nous l'aimions beaucoup avant, pourrions-nous l'aimer davantage? Nous lui avons consacré nos sept enfants, ils ont porté sa livrée jusqu'à sept ans. Nous en avons perdu cinq; nous remercions toujours Dieu et sa divine Mère; Dieu avait ses vues; qui sait si, plus tard, ils auraient été de bons chrétiens? »

L'épreuve, loin de diminuer la foi de cette famille, semble la rendre plus vive. Ils ont perdu leur fortune, leurs enfants; ils ont connu la gêne dans son extrême rigueur, la maladie les a éprouvés sous toutes ses formes. Une affection cruelle a conduit la mère aux portes du tombeau.

Mais un rayon du ciel est venu la ranimer dans la piscine de Lourdes, lui rendre la santé; alors ils oublient toutes leurs peines; un hymne de reconnaissance sans mélange s'échappe de leur cœur.

Cependant bien des soucis viennent encore assom-

brir leur vie ; ils touchent à la vieillesse, le lendemain n'est pas assuré. Qui donnera à leurs enfants un foyer, un abri, le pain de chaque jour ? Ils ont confiance quand même.

« Marie, disent-ils, ne nous a jamais abandonnés au milieu de nos épreuves, et elles ont été nombreuses. Souvent nous avons été sur le point de nous décourager, mais Marie veillait sur nous ; dans l'avenir elle ne nous abandonnera pas davantage. » Au milieu de toutes les incertitudes de l'heure présente ou du lendemain, leur foi reste inébranlable.

C'est l'avant-veille du jour de l'an que j'ai vu pour la dernière fois la famille La Doilière. En frappant à la porte j'entendais des éclats de rire joyeux, et je trouvais, entre le père et la mère, leur plus jeune fille âgée de treize ans qui venait passer ses vacances avec ses parents. Pour la première fois depuis longtemps, la maladie n'était pas assise au foyer ; la mère était debout, souriante, la jeune fille se laissait aller à tous les élans de son jeune cœur.

« L'année dernière, me disait cette chère enfant, ma mère était au lit, le moindre bruit la fatiguait ; aujourd'hui elle est bien guérie, elle pourra sortir, m'accompagner. » Et le regard de la mère allait de son enfant à la Vierge de Lourdes et semblait lui dire encore : « Vous ne nous avez jamais abandonnés, notre confiance reste toujours inébranlable ; nous remettons entre vos mains notre avenir et celui de nos enfants. »





Les Angevines à Lourdes



CHAPITRE , VIII

L'EAU DE LA GROTTÉ

L'eau de la source est seule distribuée aux robinets, aux piscines. — Lettre du supérieur des missionnaires. — Fausses légendes colportées par les journaux américains. — Système de canalisation.

L'eau de la source qui se rend aux divers robinets où les malades viennent boire, celle qui alimente les piscines, est pure de tout mélange.

Les journaux antireligieux ont essayé souvent de jeter le discrédit sur le pèlerinage en disant que l'eau de la source était remplacée par l'eau du Gave. Un arrêt de la cour de Paris du mois de février 1878 avait condamné pour ce fait les rédacteurs du *XIX^e Siècle* à trois mille francs de dommages-intérêts, à tous les frais, à l'insertion de l'arrêt dans le journal, considérant, disait l'arrêt, que la mauvaise foi des rédacteurs est manifeste.

Dans ces derniers temps, les journaux américains se sont fait l'écho de ces calomnies.

En 1902, M. Probst, qui se disait ingénieur, alors

qu'il était employé chez un marchand de drap et de calicot de la petite ville d'Oloron (Basses-Pyrénées), que l'on représentait comme un bon catholique, alors qu'il était luthérien, affirmait qu'il avait jeté une matière colorante dans la source et que l'eau était sortie absolument limpide aux robinets, preuve, disait-il, que l'eau des robinets ne vient pas de la source.

Il avait fait cela dans un moment de désespoir, disait un journal américain, sa femme étant morte dans la piscine de Lourdes.

Sa femme se portait très bien à ce moment, et est encore pleine de vie à Oloron.

La réponse du supérieur de Lourdes va nous édifier sur cette campagne.

**Lettre du Supérieur des Missionnaires de Lourdes
à M. Probst, d'Oloron**

« Monsieur Probst,

« Vous affirmez que « l'eau débitée aux pèlerins ne
« vient pas de la grotte, mais du Gave,... que la
« source prétendue miraculeuse n'existe pas,... qu'il
« n'y a qu'un faible suintement du rocher,... que l'eau
« qui coule aux canettes et aux robinets a été amenée
« là par les Pères au moyen d'une canalisation
« habile... »

« Vous affirmez que la toile métallique qui se trouve au fond de la grotte n'a été placée là que dans le but de cacher l'absence d'eau... Vous affirmez que vous avez crevé cette toile, que vous avez jeté dans le trou de la fluorescine en quantité suffisante pour colorer 10.000 litres d'eau, et que l'eau est sortie aux canettes aussi claire qu'avant votre expérience... Preuve irrécusable, dites-vous, que l'eau qui coule dans les

canettes ou robinets ne vient pas de la grotte, et qu'il n'y a pas de source sous la toile, ni dans la grotte!

« Ma réponse sera catégorique. Je vous propose de renouveler l'expérience, et de la renouveler, non pas en présence de deux témoins anonymes, mais en présence de plusieurs milliers de témoins.



La foule à la fontaine

« Choisissez une date. Faites annoncer par vos journaux (*le Progrès des Basses-Pyrénées, la Frontière du Sud-Ouest, le Siècle, l'Aurore, etc., etc.*) que *tel jour, à telle heure, une expérience faite à la grande lumière du soleil dévoilera d'une manière irréfutable une escroquerie monstre des hommes noirs ;... il sera démontré que les Pères trompent leurs clients sur la qualité de leur marchandise, et que l'eau débitée aux croyants ne vient pas de la source!...*

« Je l'annoncerai de mon côté.

« Au jour et à l'heure convenus, nous entrerons dans la grotte ; j'ouvrirai la toile métallique cadénassée, et vous plongerez le bras dans le trou ; et la foule des témoins examinera si le bras revient *sec* ou *mouillé* !... Apportez de la fluorescine, ou plutôt je la procurerai moi-même en *grande quantité*. Sous vos yeux et sous les yeux des spectateurs, je la mettrai sous la toile métallique ; si vous aimez mieux, vous la jetterez vous-même... Nous irons voir alors si l'eau qui coule aux trois canettes devant la grotte est *limpide* ou *colorée*... Quand nous aurons bien vu, nous tournerons la *roue de réglage* dont vous parlez ; l'eau ne coulera plus aux trois canettes, mais elle ira au bassin qui se trouve au-dessus des douze robinets. Lorsque l'eau colorée aura bien eu le temps d'arriver à ce bassin, nous ouvrirons successivement les douze robinets, et nous verrons si l'eau qui coule est *limpide* ou *colorée*. De là nous nous rendrons aux piscines : nous ouvrirons successivement les douze robinets, et nous verrons encore si le liquide sort *limpide* ou *coloré*.

« Il me semble que vous ne pouvez rien désirer de plus probant. Acceptez-vous?... C'est très sincèrement que je fais la proposition.

« Je vais plus loin, et je vous propose de faire ce que j'appellerai la contre-preuve.

« En votre qualité d'ingénieur hydrologue, vous avez fait des recherches très consciencieuses ; vous avez constaté que l'eau du Gave est amenée à la grotte par des tuyaux souterrains et que la prise d'eau est à l'imprimerie des Pères !... D'ailleurs vous êtes d'une telle force en hydroscopie, qu'il vous est permis de suivre toutes les canalisations, à quelque profondeur qu'elles se trouvent, et cela comme si vous les voyiez !!!

« Eh bien, M. Probst, allez à l'imprimerie des Pères

et jetez à la prise d'eau des *quintaux de fluorescine!*... Et puis rendez-vous aux divers robinets dont nous avons parlé, et attendez l'*effet de la coloration!* Je vous engage à vous armer de patience avant l'épreuve, car l'attente sera longue...

« Acceptez-vous, monsieur l'ingénieur hydrologue? Vous voyez que je ne cherche pas à me dérober. Et afin que nul n'en ignore, demain j'enverrai cette lettre à plusieurs journaux.

« Si ces expériences tournent à ma confusion, je m'engage à le publier dans le *Journal de la grotte* et dans les *Annales de Notre-Dame de Lourdes*, et de plus à l'afficher en gros caractères et durant six mois, soit à la grotte, soit aux piscines.

« Si les expériences tournent à votre confusion, vous le publierez dans tous les journaux qui ont reproduit vos articles : vous en avez pris l'*engagement d'honneur*, et je veux croire que vous ne faillirez pas à votre parole.

« Acceptez-vous, monsieur Probst ?

« Vous avez beaucoup parlé d'un pari de 40.000 fr. Est-ce sérieux?... Même dans le cas *très invraisemblable* où vous réussiriez à déposer les 40.000 francs, vous savez très bien que cela n'aboutirait à rien ; la loi ne reconnaît pas ces sortes de paris ; et même après vous avoir convaincu d'erreur et de diffamation, je n'aurais aucun moyen de vous obliger de verser cette somme entre mes mains. Sans cela, je m'empresserais d'accepter le pari.

« Je m'arrête là pour aujourd'hui, et je veux espérer qu'après avoir tant parlé, après m'avoir tant de fois défié de vous répondre, vous ne reculerez pas devant ma proposition.

« J'ai l'honneur de vous saluer. »

Lourdes, le 22 août 1902.

POINTIS,

Supérieur des Missionnaires de Lourdes.

Extrait de la « Chronicle » de Chicago

C'est cet article qui a fait le tour de l'Amérique : on peut voir par cet exemple à quel degré d'aberration la presse peut descendre. Nous citons textuellement :

Un vieux Sanctuaire démantelé. — Canalisations employées pour alimenter la grotte. — La source miraculeuse trop peu abondante pour suffire à toutes les demandes. — Découverte faite par un dévot ingénieur dont la femme mourut dans la grotte.

« Par câblogramme spécial.

« Paris, 16 août 1902. — Louis Probst, ingénieur du gouvernement, affirme que la presque totalité de l'eau livrée aux pèlerins de Lourdes ne vient pas de la grotte où, dit-on, la Vierge serait apparue, mais est amenée d'une rivière dans une grotte voisine par des canalisations souterraines, secrètement pratiquées par des moines, il y a de longues années.

« M. Probst occupe une haute position (il est employé de commerce) et est un catholique romain fervent (lisez luthérien).

« Il y a un an, espérant obtenir, par un miracle, la guérison de sa femme, atteinte d'une maladie déclarée incurable par les médecins, M. Probst amena son épouse à Lourdes, mais à peine l'eut-il plongée dans la piscine qu'elle y mourut ! (Sa femme se porte très bien.)

« Or, pendant qu'on procédait aux préparatifs des funérailles de sa pauvre femme, l'ingénieur passa quelques jours en observation, et découvrit, ce faisant, que l'eau employée pour la mise en bouteilles n'avait pas la même saveur que celle de la grotte, et il lui vint à l'idée que l'énorme quantité d'eau con-

sommée ne pouvait être fournie par la maigre source de la grotte.

« Dans la suite, M. Probst fut chargé par le gouvernement de procéder à une enquête à ce sujet, et voici qu'il vient de faire un rapport dans lequel il publie, avec le plan des canalisations souterraines, des analyses qui nous montrent des éléments chimiques différents dans les eaux susdites. (Tout ce paragraphe est inventé de toutes pièces.)

« L'an dernier, 3 millions (au lieu de 3 millions lisez 1 million) de pèlerins environ sont allés à Lourdes, et les moines qui dirigent le pèlerinage ont envoyé 250.000 (ce chiffre dépasse toute vraisemblance) dollars au denier de Saint-Pierre, sans parler des achats de maisons et de terres qu'ils ont faits pour leur propre compte.

« Il y a quinze ans encore, Lourdes n'était qu'un simple petit hameau. Aujourd'hui, c'est une ville splendide de 80.000 (quatre-vingt mille) habitants. » (Lisez 9.000 habitants au lieu de 80.000.)

*
* *

Voilà certes un journal bien renseigné et qui, lui, doit posséder de fantastiques tuyaux, pour si bien servir ses heureux lecteurs! Nul besoin, n'est-ce pas? d'être, soit ingénieur, soit hydroscopé ou hydrologue, pour en être convaincu.

J. E.

La source. — Son débit. — Sa canalisation.
Ses réservoirs.

A sa sortie du rocher de Massabielle, dans lequel la grotte est creusée, l'eau de la source miraculeuse coule, d'abord à l'air libre, sur un parcours de

2 mètres, dans une rigole en ciment, profonde d'environ 0^m 25.

Un grillage en fer, fermé par un cadenas, empêche l'eau qui parcourt cette rigole d'être salie par les corpuscules de toute nature que le vent fait tourbillonner fréquemment dans la grotte, tout en permettant de s'assurer que l'eau miraculeuse, bien loin d'être amenée par des procédés artificiels, sort réellement et naturellement de la grotte.

A la rigole fait suite un tuyau en fonte, protégé contre les chocs par un revêtement en ciment; il contourne la base du rocher, au niveau du sol cimenté, et aboutit, en dehors de la grotte, à une cloche en tôle rivée, dans laquelle est renfermé un gros robinet à deux eaux; c'est le terme technique qui sert à désigner un *robinet à deux directions*. Selon que l'on tourne le robinet dans un sens ou dans l'autre, l'eau de la source s'échappe au dehors par trois tubulures, à libre débit, situées en face de la sacristie de la grotte, ou bien elle est dirigée, toujours en suivant la pente naturelle, dans un premier réservoir jaugeant 50.000 (cinquante mille) litres ou 50 (cinquante) mètres cubes, placé entre le magasin de vente des cierges et les piscines, au-dessus des douze robinets à ressort, auxquels les pèlerins ont coutume de puiser de l'eau.

C'est également à ces robinets que les employés des missionnaires viennent, plusieurs fois par jour, remplir la petite voiture-citerne, bien connue de tous les habitués de la grotte, dans laquelle ils transportent jusqu'à l'atelier d'embouteillage, aménagé sous les arcades de la rampe sud du Rosaire, l'eau que l'administration de la grotte expédie dans le monde entier. Le trop-plein de ce premier réservoir se déverse dans les piscines.

Mais comme le débit de la source de la grotte, bien

qu'il atteigne 122.000 (cent vingt-deux mille) litres ou 122 (cent vingt-deux) mètres cubes par vingt-quatre heures, serait loin de suffire, les jours de grand pèlerinage, aux bains, au remplissage des bidons des pèlerins et à la mise en bouteille tout ensemble, si on la laissait se perdre inutilement dans la nuit, les missionnaires ont eu la prévoyance de constituer une puissante réserve, en faisant construire sous l'église du Rosaire un second réservoir pouvant contenir 450.000 litres ou 450 mètres cubes. Toutefois, ce réservoir étant notablement plus élevé que le point où la source sort du rocher, pour y amener l'eau de la grotte, il a fallu installer sous l'escalier, par lequel on monte de l'esplanade à la terrasse dominant le portail du Rosaire, une petite turbine mue par un courant d'eau détourné du canal du Savy, dans le voisinage de l'usine électrique, et qui traverse toute l'esplanade par un conduit souterrain.

La turbine fait mouvoir une pompe aspirante et foulante dont le tuyau d'aspiration se raccorde directement avec le petit réservoir voisin des piscines, tandis que le tuyau de refoulement élève jusque dans le réservoir du Rosaire l'eau en excès, qui n'est pas employée en bains, en boisson ou aux expéditions en bouteilles.

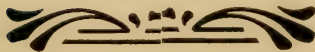
C'est donc l'ignorance de la disposition des lieux et des aménagements non apparents que les diverses nécessités des pèlerinages ont engagé les missionnaires à adopter, qui a causé une regrettable confusion dans certains esprits, et qui a donné naissance aux fables puérides ou malveillantes relatives à la prétendue substitution totale ou partielle de l'eau du Gave à l'eau de la grotte, dont on accuse les Révérends Pères d'être coupables. Pas plus dans l'eau des piscines que dans celle qui se boit aux robinets ou s'expédie au loin en bouteilles, il n'entre la plus infime

quantité d'eau du Gave, ne serait-ce qu'un centimètre cube. La provision emmagasinée dans le réservoir du Rosaire suffit à tous les besoins, même pendant la plus grande affluence de pèlerins.

Louis BANS.

Tout le plan de canalisation de l'eau de la source a été dressé par l'architecte de la ville de Lourdes. Nous demandons que ce plan soit affiché dans les piscines : on pourra se rendre compte d'un coup d'œil de tous les travaux qui ont été faits. Ce qui nous semble prouver au surplus que l'eau de la source ne subit aucun mélange, c'est qu'elle reste toujours limpide, tandis que l'eau du Gave devient trouble à la suite des orages, ou de la fonte des neiges.

L'eau de la source a été analysée bien souvent, surtout par M. le professeur Filhol qui a reconnu qu'elle avait toutes les qualités d'une eau potable et qu'elle n'avait aucune substance active capable de lui donner des propriétés thérapeutiques. Tous les détails de cette analyse ont été du reste publiés partout.





CHAPITRE IX

LA CONVERSION D'UN MÉDECIN PROTESTANT ¹

Il y a quelques années, un jeune docteur américain faisait sa première communion dans l'église du Rosaire; Mgr l'évêque de Nîmes lui donnait le sacrement de confirmation dans la chapelle des missionnaires; j'avais l'honneur d'être le témoin de ce cher confrère, qui devait devenir pour moi un ami fidèle. Depuis cette époque, je ne l'ai pas perdu de vue, je l'ai retrouvé chaque année à Paris; j'ai pénétré plus avant dans son intimité, j'ai pu suivre pas à pas le travail qui s'était fait dans son âme depuis sa conversion, être le témoin de son zèle pour la conversion de ses frères égarés.

J'ai vu surtout par quelle voie miséricordieuse Dieu l'avait ramené à la vraie foi. Dans la conversion des protestants, nous trouvons souvent la mise en œuvre des mêmes moyens : la prière, la lecture des

(1) Lire la brochure du D^r Bull : *Pourquoi je suis devenu catholique*, chez Lecoffre, 1906.

Livres saints et des ouvrages de controverse, la discussion calme. C'est plutôt par l'étude et la méditation que l'on atteint ces hommes habitués à réfléchir. Ils résistent davantage aux émotions extérieures, à toutes les causes d'entraînement.

L'histoire du Dr Bull me paraît résumer admirablement le mode d'action de ces divers moyens. Il y a eu dans sa conversion trois étapes distinctes :

La lecture des Livres saints lui a fait reconnaître la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les sermons du cardinal Newman lui ont appris que la foi est un don de Dieu.

Enfin, par la prière, il est arrivé à comprendre qu'il devait chercher la vérité dans l'Église catholique.

Il a mis trois ans pour parcourir ces diverses étapes. Il allait d'une conclusion à une autre, à mesure que la lumière se faisait dans son esprit ; le caractère américain ou anglais subit difficilement une influence étrangère, chacun veut raisonner ses convictions. La méthode suivie par le Dr Bull peut servir de modèle à ses compatriotes. La main de la Vierge apparaît clairement dans la disposition des derniers événements ; l'étude ne suffisait pas, il fallait l'action de la grâce, et la Vierge de la grotte en a été la dispensatrice.

Le Dr Bull, protestant

« Je suis né, nous dit le docteur, à Hamilton, dans le Canada, d'une famille protestante, très zélée pour sa religion. Les hommes dans ma famille étaient orangistes, ils juraient de n'avoir jamais aucune relation avec les prêtres ; mon grand-père éditait à Dublin un journal Irlandais, intitulé : *l'Antidote catholique*.

« Nous avons été treize enfants, il n'en reste plus que sept, je suis l'ainé. J'ai étudié la médecine à Montréal, à la faculté de Mac-Gill.

« En 1873, j'exerçais dans le Massachusetts, lorsque je ressentis les premiers symptômes d'une maladie de poitrine, Après avoir lutté vainement pendant plusieurs années, je dus me retirer en 1881 dans les montagnes Rocheuses, au Colorado, pour rétablir ma santé qui déclinait de plus en plus. Un peu refait par mon séjour dans la montagne, je vins en 1883 me fixer à New-York et je me consacrai exclusivement au traitement des maladies des yeux.

« Là je fis la connaissance d'un juif, Félix Adler, qui dirigeait une secte dont les principes reposaient sur la morale seule; pour eux toute religion était inutile. Je devins même le secrétaire de cette société.

« A ce moment-là je ne croyais plus à rien, j'avais abandonné le protestantisme, je m'étais affilié à une loge maçonnique, mais sans grand enthousiasme.

« C'est en 1886 que je suis venu à Paris pour la première fois; je venais pour suivre les cliniques des maladies des yeux, pour acheter des livres et des instruments.

« Le professeur Javal me fit un excellent accueil et voulut me retenir auprès de lui.

« Je refusai d'abord, la chose me paraissait impossible et puis sur de nouvelles instances, je finis par céder, je restai à Paris.

« Mes débuts furent très difficiles, je ne pouvais exercer sans diplôme, je parlais mal le français. J'ai lutté avec une ténacité dont les Américains sont peut-être seuls capables.

j'ai passé tous mes examens pour obtenir le diplôme de docteur français, j'ai eu un prix à la Sorbonne, enfin j'ai pu commencer l'exercice de la médecine. Je ne songe pas encore, sans quelque effroi, aux

efforts que j'ai dû faire pendant ces premières années. Ma santé m'inspirait des craintes légitimes et je n'étais soutenu par aucune pensée de foi, je vivais dans un scepticisme absolu : je trouvais dans l'amour de l'étude et de ma profession les seules consolations capables de me soutenir dans cette vie sans horizon.

« Comment suis-je venu à la religion catholique ? J'avais été surtout en contact avec des protestants, des juifs et dans ma jeunesse j'avais lu de très mauvais livres contre les catholiques. J'étais donc bien en garde contre toute influence de ce côté.

« Mais j'avais soigné avec dévouement des catholiques pauvres qui avaient beaucoup prié pour moi ; je respectais toutes les convictions et je faisais toujours venir le prêtre au chevet des catholiques mourants, j'ai baptisé plusieurs enfants en danger de mort ; enfin depuis mon séjour en France on a beaucoup prié pour moi à Notre-Dame des Victoires.

Conversion

« Une Américaine de Washington, une protestante, a été l'instrument choisi par la Providence pour me ramener dans la vraie foi. Elle m'avait été adressée par un de mes amis pour lui donner des soins : pendant plusieurs semaines elle a suivi mes consultations, elle avait fini par s'intéresser beaucoup à ma situation.

« Quoique protestante, elle récitait chaque jour une prière qui lui avait été donnée par un prêtre catholique, c'était le *Veni Sancte Spiritus*, Esprit-Saint descendez en nous. Elle me demanda de la réciter chaque jour : Mais non, lui dis-je, je ne crois pas à la prière etc'est s'abaisser que de prier, que de demander comme un mendiant. Cependant, en lisant cette prière,

je la trouvais fort belle, et depuis ce jour-là je n'ai cessé de la réciter matin et soir.

« Cette prière eut aussitôt une influence marquée sur le cours de mes idées. Elle semblait m'élever au-dessus de mes préoccupations habituelles. Au mois de décembre 1889, il y avait à peine un mois que je la récitais, lorsque je fus invité à me rendre dans une réunion de protestants. Je crus qu'il s'agissait de quelque fête de charité, car depuis longtemps, j'avais cessé de prendre une part active aux pratiques de la religion protestante. Le ministre nous lut une épître de saint Paul qui me frappa beaucoup. J'achetai une bible et chaque jour j'en lisais quelques pages. Tout un nouvel ordre d'idées s'ouvrit alors devant moi.



Le Docteur Bull

« J'arrivai bientôt à reconnaître la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par un enchainement d'idées j'admis l'existence d'une Église qui devait être unique et immuable.

« Mais où trouver cette Église? Chez les protestants, ils étaient trop divisés entre eux. Chez les catholiques, j'avais trop de préventions pour chercher la vérité de ce côté. Je restai deux ans dans cet état d'indécision, récitant toujours ma prière.

« Au mois de décembre 1891, un magistrat de New-York, toujours un protestant, me donna les sermons du cardinal Newman, écrits avant sa conversion.

Cette lecture me fit faire un pas de plus. Je compris que la raison ne suffit pas pour conduire à la foi, que la foi est un don du Saint-Esprit accordé à celui qui la demande humblement. En feuilletant les ouvrages de Newman, je trouvai un hymne qu'il avait composé alors qu'il était encore protestant, pour demander la lumière : *Lead kindly light*. « Conduisez-moi lumière divine. » Je me mis à réciter cette prière avec beaucoup de ferveur et, sans m'en douter, je suivais la même route que le cardinal pour arriver à la foi.

« Une idée fixe s'empara bientôt de mon esprit : l'idée que je devais chercher la vérité dans l'Église catholique, ce fut ma dernière étape, et cependant huit mois devaient s'écouler encore avant ma conversion.

« J'avais confié mon état d'âme à une amie qui me remit un catéchisme de Westminster. Je le lus avec beaucoup d'intérêt sans être arrêté par aucune difficulté : en même temps le P. Mathieu, passioniste irlandais, de l'avenue Hoche, me faisait lire des livres de controverse écrits par des ministres protestants convertis. Au mois de décembre 1891, j'entendis la messe pour la première fois dans la chapelle des Pères de l'Assomption de la rue François I^{er}, mais je n'y compris rien ; une dame me conduisit ensuite chez les Sœurs de la rue de Lubeck, je fut très frappé du recueillement de l'assemblée, jamais je n'avais vu prier avec cette ferveur.

« C'est au mois de mai 1892 que je ressentis pour la première fois un attrait pour la dévotion à la sainte Vierge, dévotion spontanée, don bien gratuit de la grâce, car rien ni dans mes lectures, ni dans les autres circonstances de ma vie ne m'inclinait de ce côté, du moins à ce moment-là plutôt qu'à un autre. Mais à partir de ce jour je marchai plus vite dans la voie de ma conversion, je ne me dirigeai plus, je suivis le courant qui me portait, la maladie vint

mettre un terme à mes hésitations et me fit prendre le chemin de Lourdes, où je devais trouver la double guérison de l'âme et du corps. Au mois de juillet, je devins sérieusement malade, la fièvre était continue et les anciennes poussées du côté de la poitrine s'étaient réveillées.

« Justement préoccupé de mon état, je demandai le baptême. Dans mes derniers entretiens avec le P. Mathieu je l'écoutais sans discuter, rien ne m'arrêtait, je ne trouvais plus de difficultés. Le 25 juillet 1892, je faisais mon abjuration et je recevais le baptême dans l'église des Passionnistes et dans la chapelle de la sainte Vierge.

« Quelques jours après je partais pour Arcachon ; j'avais encore 38 et 39 degrés de fièvre. J'y restai un mois, mais sans amélioration sensible ; cependant le baptême m'avait transformé, quand je me réveillais pendant la nuit je me disais : « Je suis catholique ; » et aussitôt tout s'éclairait devant moi.

« Avant de faire mon abjuration, j'avais demandé l'autorisation à mon père et à ma mère, tous deux protestants. Ma mère m'avait permis, mon père ne m'avait pas répondu, mais à partir de ce jour il avait cessé de blasphémer contre la religion catholique.

« J'arrivai à Lourdes à la fin d'août, j'entendis la messe des Alsaciens-Lorrains, je vis arriver les pèlerins bretons, et le 1^{er} septembre, le R. P. Burosse me faisait faire ma première communion dans l'église du Rosaire, le lendemain je recevais le sacrement de confirmation des mains de Mgr l'évêque de Nîmes, dans la chapelle des RR. PP. Missionnaires. Tel est, en résumé, le récit de ma conversion. »

J'accompagnai ce cher confrère à l'autel, je fus son témoin ; j'ai encore bien présentes à l'esprit les émotions de ce jour. Sa foi si vive faisait notre admiration.

Le Saint-Esprit, qu'il avait invoqué pendant trois ans, semblait éclairer son esprit d'une lumière surnaturelle, et lui donner la pleine connaissance des vérités catholiques. Il était encore malade, brûlé par la fièvre, mais sa confiance était absolue, il ne doutait pas de sa guérison. Il resta quelque temps à côté de nous et lorsqu'il revint à Paris, à la fin de septembre, sa convalescence était complète.

Depuis ce jour le Dr Bull s'est senti pris d'un zèle sans limite, pour la conversion de ses anciens frères séparés : « J'ai tant souffert, nous disait-il encore ces derniers jours, d'être privé de la foi, je comprends si bien les dangers que l'on court lorsqu'on en est privé que je voudrais pouvoir procurer à tout le monde le bienfait que j'ai reçu. »

Il a converti de nombreux protestants et même des juifs. Les Anglais et les Américains ont des moyens à eux pour arriver à leur but. Ils ne comptent ni avec le temps, ni avec les discussions prolongées, leur patience ne se lasse jamais; ils discutent pied à pied, ne laissent place à aucun doute.

C'est par l'esprit qu'ils font pénétrer la lumière, aidés par une prière constante. Nous sommes plus accessibles aux émotions extérieures et c'est souvent le cœur qui chez nous ramène la raison. Chaque race a son tempéramment et doit être conduite suivant son génie particulier.

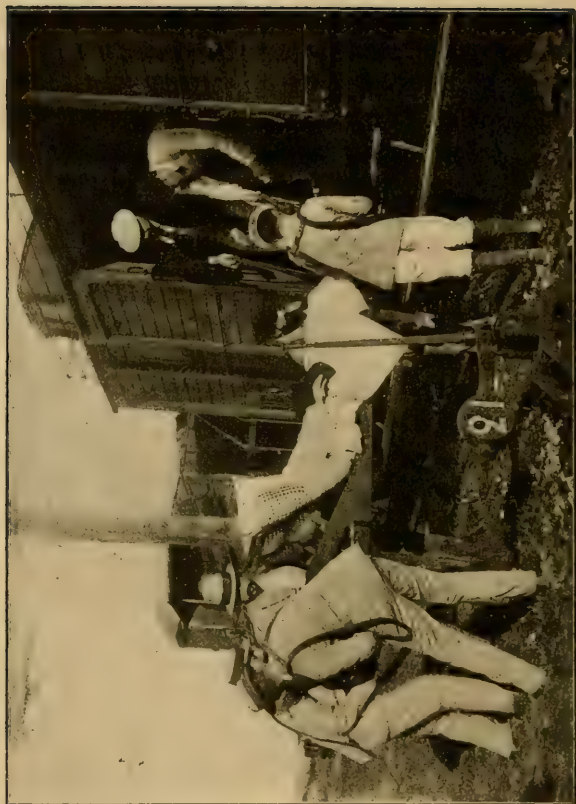
La façon dont le culte de la Vierge a germé dans l'esprit du docteur est intéressante. Cette Vierge inconnue qu'il n'avait pas trouvée dans ses recherches, est venue d'elle-même prendre en main la grande œuvre de sa conversion. Par la maladie elle a triomphé de ses dernières hésitations; la maladie l'a mis sur le chemin de Lourdes; il en est revenu chrétien complet, et bien préparé pour commencer cette œuvre d'apostolat qui fait désormais le but de sa vie. Une énergie

contenue, mais qui ne connaît pas les défaillances, fait le fond de son caractère ; cette énergie devait lui assurer le succès dans sa carrière médicale, elle lui a permis de triompher de tous les obstacles accumulés devant lui, elle entretient aujourd'hui dans son cœur une flamme d'apôtre qui ne trouve jamais assez d'aliments pour son zèle.

Dans la conversion du Dr Bull il y a des enseignements bien consolants pour les médecins.

Quel est celui d'entre nous qui n'a pas comme lui fait appeler le prêtre au chevet d'un mourant ? Qui n'a pas baptisé, ou fait baptiser un enfant en danger de mort ? Ou du moins quel est celui d'entre nous qui n'a pas soigné les pauvres avec dévouement ? Ces actes de charité, qui rentrent dans nos premiers devoirs professionnels, reçoivent toujours leur récompense. Aussi, dans ces grands appels qui se font entendre depuis un demi-siècle autour de la grotte, il n'y a pas une profession qui ait été plus favorisée que la nôtre, qui soit venue de plus loin, qui ait donné une adhésion plus complète.





Embarquement des malades



CHAPITRE X

GUÉRISON DES AVEUGLES

Kersbilck, atrophie papillaire, pèlerinage du Nord. — Marie Marché, neuro-rétinite, pèlerinage de Poitiers. — Juliette Benoît, aveugle de Belleville. — Charles-Auguste, opacité de la cornée, pèlerinage de Beauvais. — M^{me} Courcel, chanteuse des rues, pèlerinage national de 1906.

KERSBILCK

ATROPHIE PAPILLAIRE

Le 22 septembre dernier, les pèlerins du diocèse de Cambrai arrivaient en gare de Lille. Plus de mille ouvriers, socialistes pour la plupart, attendaient à la sortie leur camarade Kersbilck dont on avait annoncé la guérison. Des cris divers accueillirent l'arrivée des pèlerins, mais il fallait pourtant se rendre à l'évidence, Kersbilck qui était parti complètement aveugle, qu'il fallait conduire par la main, revenait parfaitement guéri, il allait dans tous les rangs, serrant la main de ses anciens amis et racontant les détails de sa guérison.

Kersbilck mendiait, depuis trois ou quatre ans, dans les rues de Lille, avec un écriteau sur la poitrine, sur lequel on lisait qu'il était *aveugle*. Un de ses enfants, âgé de huit ans, le conduisait. En arrivant à Lourdes, le 16 septembre dernier, il nous apportait deux certificats, l'un du Dr Desjardins, professeur à la Faculté catholique de Lille, l'autre du Dr de Lapersonne, professeur à la Faculté de Paris. Sur les deux certificats, nous lisions : *cécité totale et incurable* par atrophie papillaire. Sa cécité, du reste, ne faisait doute pour personne et ses voisins nous ont donné, à cet égard, les témoignages les plus formels.

Au début de sa maladie, ce malheureux, s'étant un jour aventuré seul devant sa porte, fut se jeter sur un cheval qui se reposait dans ses brancards, en l'absence du conducteur; il tomba violemment à la renverse. Depuis cette époque, il était d'une prudence excessive et sortait toujours accompagné. C'était son fils qui était son compagnon fidèle; après quelque temps l'enfant le fut moins et, plus d'une fois, il oublia son père quand il rencontrait un petit camarade. Alors Kersbilck, n'osant s'aventurer seul, restait en place plusieurs heures de suite par tous les temps, par le froid, par la pluie, par la neige. Un jour, sur une place de Lille, il attendait ainsi depuis longtemps, appuyé contre un mur, quand il fut reconnu et interpellé par un camarade qui le reconduisit chez lui.

La Sœur qui dirige le bureau de bienfaisance de la rue Fénelon lui donnait du pain chaque semaine et a toujours vu ce pauvre aveugle conduit par la main droite, et la main gauche étendue pour reconnaître les obstacles : elle allait de temps en temps le visiter dans sa mansarde, arrivait à l'improviste. Mais jamais, dans son attitude, elle n'a rien trouvé qui pût lui

laisser le moindre doute sur sa cécité absolue.

Kersbilek était donc absolument aveugle, il était atteint, d'après le Dr Thillier, d'un genre d'atrophie qu'il appelle familiale; plusieurs membres de sa famille sont atteints de la même affection, sa mère est morte aveugle, deux de ses sœurs ont à peu près perdu la vue, un des enfants de sa deuxième sœur, âgé de quatorze ans à peine, présente de l'atrophie papillaire. Le Dr Bouchaud, professeur à la Faculté de Lille, a examiné Kersbilek au point de vue nerveux et n'a trouvé aucun symptôme d'hystérie.

Ce pauvre aveugle arrivait à Lourdes avec la Sœur Pascal, du Très-Saint-Sauveur, qui avait fait le voyage à côté de lui, qui devait le conduire constamment par la main.

Le 17 septembre, il prenait deux bains de piscine, le second fut suivi d'un grand mal de tête. Un peu plus tard, un médecin du pèlerinage du Nord lui faisait une lotion sur les yeux, lorsque brusquement l'aveugle distingue la croix rouge du brassard du médecin; il lui serre vivement le bras en s'écriant : *Une croix!* Il sort de la piscine, se rend seul à la grotte et se mêle au mouvement des pèlerins. La Sœur, qui l'attendait à la sortie des piscines, le rencontre au milieu de l'esplanade du Rosaire, elle pousse un cri d'étonnement en retrouvant son malade et celui-ci, la reconnaissant à sa voix : « Ah ! c'est vous, ma Sœur, je vous vois, maintenant. » Il vient avec elle au Bureau des Constatations. Nous lui faisons lire les gros caractères d'un journal, ce qu'il fait aisément.

Il y a chez lui un changement complet.

Cette guérison provoqua parmi les pèlerins une émotion considérable, la nouvelle fut portée rapidement jusqu'à Lille, et voilà pourquoi près de mille ouvriers attendaient à la gare le retour de leur ancien

camarade. Dans cette foule, les sentiments étaient partagés. Ceux qui ne connaissaient pas Kersbilek ou ceux qui le connaissaient mal, disaient qu'il était payé pour faire l'aveugle ; mais tout autre était le langage de ceux qui le voyaient chaque jour, de ses parents, de ses voisins. Sur une des places publiques de Lille, située dans le quartier socialiste, on a chanté longtemps une chanson sur la guérison de notre aveugle, pas bien méchante en elle-même, mais faite pourtant dans un but antireligieux.

Nous reproduisons les deux premiers couplets :

UN HEUREUX VOYAGE

I' n'a point de quoi à rire
D'après ch' qu'on intind dire
N'y a des gins d' tout pays,
Des faubourgs, de Paris
Qui vont faire un voyache
Et de ch' pèlerinache
Malades et affligés
I' s'trouv'tent soulagés.

Je n'sus point un crédule
Mais j' connos un avule,
Qui d'puis chinq ou six ans
N' veyot pus les passants.
Il a fait ch' biau voyache
In rev'nant quel ouvrache,
I' n'a fait que r'vettier
Tous les gins d' sin quartier.

Les médecins ont revu Kersbilek et l'ont observé avec beaucoup de soin ; ils ont assisté à la reprise graduelle qui se faisait dans l'état de ses yeux. Au lendemain de sa guérison et dans le mois qui suivit, les lésions de l'atrophie papillaire étaient parfaitement visibles, l'acuité visuelle était encore très faible, 1/50 ou même 1/100, il ne distinguait les doigts qu'à 2 mètres, ce qui était cependant un grand progrès.

Mais ce qui doit nous étonner davantage, c'est que cette maladie qui devait être incurable, n'a pas cessé depuis cette époque de tendre vers une amélioration graduelle, dont on a pu suivre chaque jour les progrès.

Les constatations médicales

Au mois de mai dernier, je faisais venir Kersbilck à Paris et je le conduisais chez le Dr Bull, oculiste. Ce dernier examen devait être décisif et nous renseigner sur l'importance des résultats obtenus. Kersbilck, en arrivant à Lourdes, avait des désordres très accusés dans les deux yeux. Le fond de l'œil était blanc, nacré, l'atrophie de la papille avait été reconnue par tous les médecins; les vaisseaux : artères et veines, étaient sensiblement altérés. Les médecins le déclaraient atteint d'une *cécité complète, incurable*. Le premier certificat du Dr Lapersonne était daté du 17 juin 1898.



Kersbilck

Au retour de Lourdes, le Dr Painblanc, chef de clinique du Dr Lapersonne, constate qu'il persiste encore de l'atrophie plus ou moins marquée de la papille, mais que les vaisseaux qui en émergent sont très visibles et ne paraissent pas altérés. L'acuité visuelle, encore très restreinte, 1/50 ou même 1/100, peut être mesurée cependant.

Le Dr Thillier, chargé du dispensaire de Saint-Raphaël, examine le malade, le 5 octobre 1901, et conclut dans le même sens. Le Dr Desjardins constate, du côté gauche, une papille blanche et nacrée, du

côté droit, la papille est meilleure, mais la vision est très restreinte. Ce n'est pas la guérison complète, mais c'est une amélioration très importante. Entre l'aveugle d'hier qu'il fallait conduire par la main et cet homme qui marche sans hésitation au milieu des foules, qui reprend son travail dans son atelier, la différence est totale.

Le 22 mai, le D^r Bull l'examine avec la plus grande attention. L'apparence des deux yeux est à peu près normale, il n'y a plus trace d'atrophie papillaire. L'acuité visuelle, toujours lente à revenir chez les atrophiés, s'améliore chaque jour. Elle était de 1/100, puis 1/50. Elle est au moins de 1/20, et, depuis, elle s'est encore améliorée. Les verres sont sans aucune influence sur la vue. Le D^r Bull est tellement étonné qu'il se demande si c'est bien le malade du D^r Lapersonne que nous lui présentons. Il n'y a plus, dès lors, qu'à établir son identité : « Entre le malade d'hier et le sujet que vous me présentez, il n'y a rien de commun dans l'état des yeux. »

Lorsque Kersbilck vint à Lourdes, il ne se rendait pas bien compte du but de son pèlerinage. La foi, chez lui, n'était pas encore bien vive; il était classé dans la catégorie des indifférents, on s'étonnait, à Lille, que les faveurs de la sainte Vierge lui eussent été réservées, alors qu'elle eût facilement trouvé quelqu'un de plus digne. Ici tout l'étonnait; il appelait les brancardiers des *braconniers* et les piscines dépassaient son entendement.

Depuis sa guérison, il a complètement changé sa vie, il va chaque dimanche à la messe en y conduisant ses enfants; interpellé très souvent par ses anciens camarades, qui le plaisantent, il ne répond rien et supporte tout patiemment. Il a pris du travail dans le tissage d'un patron chrétien et remplit bien sa tâche. Kersbilck avait, dans le pèlerinage du Nord, un

camarade, aveugle, âgé de quarante ans, plein de force et de santé, qui vient de mourir subitement. Ce malade était allé demander à la Vierge de guérir ou de mourir, et sa famille pense qu'il a été exaucé. Un autre camarade d'infortune ne pouvait croire à la guérison de Kersbilck. Il s'était rencontré un jour avec lui dans le cabinet d'un oculiste américain, et l'oculiste avait dit à Kersbilck qu'il n'y avait rien à faire pour lui et qu'il resterait aveugle pour toujours.

Les certificats des nombreux médecins qui ont examiné cet aveugle établissent donc qu'il y avait chez lui tous les signes d'une atrophie papillaire. A son retour de Lourdes, cette atrophie pouvait encore se constater, mais, quelques mois après, le fond de l'œil était rentré dans son état normal. A son départ pour le pèlerinage, il n'avait aucune perception lumineuse; à son retour, l'acuité visuelle était d'un centième, puis d'un cinquantième, enfin d'un vingtième, et continue de s'améliorer. C'est une guérison dont le point de départ paraît instantané, mais dont les progrès ont été graduels. Cette guérison, d'une maladie d'ordinaire incurable, présente un très grand intérêt.

Nous avons voulu corroborer le témoignage des médecins par une enquête faite auprès des parents, des voisins, des camarades : tout est venu confirmer nos premières indications. Un de nos amis de Lille nous écrit : « Personne n'a mis en doute la bonne foi de Kersbilck; passe encore si sa position eût été bonne, loin de là; au début, les recettes n'étaient pas trop mauvaises (8 ou 10 francs par semaine), mais, depuis un an ou deux, c'était chez lui la misère noire; les camarades de jadis, au lieu de lui faire l'aumône, lui payaient des chopes; il acceptait tout, naturellement, et, bien souvent, il revint chez lui en état d'ébriété. Sa conduite avait indisposé ses

bienfaiteurs ordinaires et, depuis longtemps déjà, les recettes avaient baissé. Il vivait de peu, recueillant ce qui restait dans une auberge voisine. »

Le directeur du Cercle ouvrier nous dit encore : « Kersbilck était le type de l'ouvrier lillois, et bien loin d'être un modèle de vertu ni de foi, il venait au Cercle, à de rares intervalles, demander l'aumône aux camarades ; nul ne doutait qu'il ne fût bien aveugle et nul ne doute de sa guérison miraculeuse qui a fait beaucoup de bruit. »



M^{me} MARIE MARCHÉ

NEURO-RÉTINITE

Marie Marché arrivait à Lourdes, le mardi 2 septembre, ne distinguant pas le jour de la nuit : son mari la conduisait par la main ; cette pauvre femme ne percevait aucune lueur, et le bruit qui se faisait autour d'elle l'effrayait, et semblait la clouer sur place.

Le troisième jour de son pèlerinage, le jeudi 4 septembre, à 10 heures du matin, elle retrouvait instantanément la vue, elle pouvait se guider seule au milieu de la foule ; sans le secours de son mari, sans aucun guide, elle pouvait suivre tous les exercices du pèlerinage ; cette cruelle infirmité ne laissait plus aucune trace.

En arrivant à Lourdes, Marie Marché était absolument aveugle. Les deux médecins de son pays l'avaient soignée sans pouvoir enrayer les progrès de son mal : un oculiste des plus distingués de Paris l'avait vue

plusieurs fois. avait bien précisé la nature des lésions que l'on constatait dans ses yeux, n'avait pas caché la gravité de ces lésions à ses confrères.

Depuis son retour de Lourdes, on a fait la contre-épreuve, Marie Marché est venue se soumettre à l'examen d'un oculiste bien connu. Ce dernier a déclaré que ses yeux étaient dans un état normal, son acuité visuelle parfaite, qu'on ne retrouvait aucun vestige de son ancienne maladie.

On peut démontrer, d'une façon certaine, que le jeudi matin, 4 septembre, cette femme, qui venait de prendre son cinquième bain de piscine, ne percevait aucune lueur : d'un autre côté, par



M^{me} Marie Marché

des témoignages indiscutables, on peut établir qu'à 10 h. 1/2, le même jour, elle a retrouvé la vue, qu'elle a reconnu tous les objets qu'on lui présentait, obtenant ainsi, dans une transition soudaine, une guérison contraire à toutes les prévisions de la science.

En laissant de côté, pour le moment, toute controverse, en étudiant cette guérison, sans tenir compte du mode et du lieu, comme nous l'étudierions si elle s'était produite dans une clinique ordinaire, nous

pouvons convier tous les hommes sérieux à suivre avec nous tous les détails de l'enquête.

Marie Marché est une femme du pays mellois, une femme de la campagne ; les soins du ménage, les travaux des champs, ont absorbé sa vie. Elle a quarante-trois ans, mère de trois fils déjà grands, son aîné fait son service militaire ; ce n'est pas à son âge que commencent les maladies nerveuses, surtout en dehors de toute cause connue. Autour d'elle, rien n'a pu troubler l'harmonie de sa vie : ni les soucis de la fortune, ni le contact du monde ; c'est une nature simple, un peu fruste ; tous les jours pour elle se ressemblent, et la monotonie de son existence entretenait autour d'elle un calme toujours égal.

Au mois de mai ou de juin 1901, elle s'aperçut que sa vue baissait sensiblement d'abord de l'œil gauche ; de ce côté elle ne distinguait les objets que d'une façon confuse. Marie Marché consulte son médecin qui lui prescrit divers traitements, mais sans pouvoir enrayer les progrès du mal.

Vers la fin de mars de l'année suivante, l'œil droit se prend à son tour ; c'est alors que, sur les conseils de ses médecins, Marie Marché se rend à Fontenay, pour prendre l'avis d'un oculiste distingué de Paris. La première consultation eut lieu dans le courant de mai ; la seconde, le 8 juin ; la dernière porte la date du 3 août 1902, moins d'un mois avant le pèlerinage.

L'oculiste examine le fond de l'œil avec la loupe ; il constate des troubles très marqués du côté du nerf optique : « C'est de la neuro-rétinite », dit-il à ses confrères.

Du reste, l'état général de cette femme était très altéré ; elle souffrait constamment de la tête, avait perdu le sommeil, l'appétit, elle se traînait péniblement, et ne pouvait plus faire son ménage. Le médecin de Paris, en la voyant pâle, bouffie, avec un

teint cachectique, soupçonne d'abord une altération du sang, et recommande de rechercher l'albumine, qui pouvait être le point de départ de ces accidents.

L'analyse fut négative ; il fallut chercher ailleurs. Aussitôt, portant ses préoccupations plus loin, le médecin indique à ses confrères qu'il doit exister, dans le cerveau, quelque tumeur qui comprime les nerfs de l'œil, et que, dans toute hypothèse, la maladie est fort grave. Il prescrit, en conséquence, un traitement très énergique.

Le 8 juin 1902, il résumait ses impressions dans une lettre qu'il adressait au médecin de la malade, et, dans cette lettre, il disait :

« Marie Marché a de chaque côté, surtout à gauche, une neuro-rétinite. Cherchez d'abord l'albumine, mais si vous n'en trouvez pas, il faut penser à une lésion dans le cerveau ; en tout cas, c'est une affection grave qu'il faut surveiller. »

Un des médecins de la malade, se conformant aux indications de l'oculiste de Paris, écrivait, le 12 juin, en tête d'une de ses ordonnances, le diagnostic de neuro-rétinite, et prescrivait un traitement énergique pendant une période indéterminée, mais avec des arrêts tous les quinze jours.

Enfin, le 3 août, le médecin de Paris revoyait encore la malade : devant la marche croissante des accidents, il conseillait l'iodure à dose élevée, deux et trois grammes par jour.

Nous avons en main toutes les pièces justificatives, les lettres et les ordonnances des médecins.

En parcourant dans nos dossiers l'observation de Marie Marché, un oculiste de Namur, M. le docteur Dethier, écrivait, à la suite, les réflexions suivantes : « L'oculiste de Paris qui a reconnu une neuro-rétinite, causée par une tumeur intra-cranienne, a dû voir, dans le fond de l'œil, une papille gonflée conges-

tionnée, avec quelques taches d'hémorragie sur la rétine ; il faut reconnaître que ces lésions ne pouvaient disparaître instantanément par aucun traitement médical. »

Mais n'anticipons pas ; nous sommes au 3 août, au dernier examen du médecin de Paris ; non seulement l'œil gauche est perdu, mais les dernières lueurs qui persistent à droite s'effacent d'un jour à l'autre.

A côté des témoignages des médecins, voici les déclarations des parents, des voisins, des témoins de la vie de cette femme.

Tout le monde, dans son entourage, avait constaté le changement profond qui s'était fait en elle. Ce n'était plus la même personne ; tous ses traits accusaient la souffrance. Souvent ses enfants approchaient brusquement divers objets de ses yeux, sans pouvoir faire cligner ses paupières ; plus tard, l'ardente lumière du soleil d'été ne l'impressionnait pas ; elle se frappait le front contre tous les obstacles qu'elle rencontrait devant elle.

Deux jours avant de partir pour Lourdes, le vendredi 24 août, à 4 heures de l'après-midi, elle puisait de l'eau non loin de sa demeure, lorsqu'elle vint se heurter au robinet de la pompe ; le choc fut si violent qu'elle s'évanouit ; ses enfants durent venir la relever.

Le pèlerinage

Le 1^{er} septembre, elle se met en route ; pendant le voyage, les douleurs de tête redoublent d'intensité ; il faut lui mettre un bandeau sur le front, il faut l'aider à monter et à descendre du wagon ; elle ne distingue rien. Elle arrive par le train blanc de Poitiers, le mardi à 5 heures du matin. A 8 heures, elle se rend à la grotte, puis aux piscines ; dans l'après-midi,

second bain ; on la mène ensuite sur le passage du Saint-Sacrement ; elle ne constate aucun changement dans son état. Elle fait, avec son mari, la communion chaque matin. Le mercredi soir, ses douleurs de tête s'apaisent ; pendant la procession, elle croit percevoir une vague lueur, mais c'est une sensation fugitive qui ne persiste pas.

Cette pauvre femme, perdue au milieu des pèlerins, ne voit rien de ce qui se passe autour d'elle, ballottée par ces remous violents des foules. Comme une épave qui ne peut se diriger, quelle sensation étrange elle doit éprouver au bruit de ces invocations, de ces chants !

Nous sommes au troisième jour du pèlerinage, à la veille du départ. Marie Marché vient de prendre son cinquième bain de piscine, toujours sans amélioration. Il est 10 heures du matin ; elle rentre à l'hôpital, au bras de son mari.

Les pèlerins la regardent passer avec tristesse ; si elle ne guérit pas, quelle déception ! Devant le Bureau des Constatations, une agglomération plus compacte l'arrête. Monseigneur de Poitiers est là : on l'attend. « Allez demander sa bénédiction, elle vous guérira ! » dit le curé de Saint-Vincent. M. et M^{me} Marché s'approchent, s'agenouillent aux pieds de leur évêque, et Monseigneur de Poitiers, reconnaissant cette pauvre femme, lui dit : « Si vous ne guérissez pas, je ne vous ramène pas avec nous ! » Ensuite il la bénit.

A ce moment, un éclair éblouissant passe devant ses yeux et déchire le voile impénétrable qui les recouvrait ; elle aperçoit Monseigneur de Poitiers dans un nuage d'or. Un cri s'échappe de ses lèvres : « Ah ! Monseigneur, je vous vois ! je vous vois ! je suis guérie ! » Elle lui saisit vivement le bras. Marie Marché se relève : elle vient au Bureau des Constatations.

Nous n'avons pas oublié l'impression profonde que nous ressentîmes à sa vue : ses yeux fixes, grands ouverts, semblaient boire la lumière. Les deux bras levés vers le ciel, elle était pâle d'une émotion qui ne peut se définir, un tremblement la secouait tout entière ; on n'entendait qu'un cri confus, entrecoupé : « Je vois !... je vois !... »

Elle voyait en effet. Elle ne savait pas lire, mais elle comptait les lettres de chaque mot, et distinguait parfaitement les chiffres ; elle reconnaissait l'heure à la montre, et nommait tous les objets que nous lui présentions ; à une très grande distance, elle reconnut des troupeaux sur la montagne. Sa guérison était complète.

Au sortir du Bureau, les pèlerins l'accompagnèrent à la grotte d'abord, à l'hôpital ensuite : c'était l'émotion des grandes foules et des grands jours de Lourdes.

Rien n'impressionne comme les guérisons des aveugles : les résultats sont instantanés, à la portée de tous ; on ne s'embarrasse ni des mots techniques, ni des explications scientifiques. Cette femme n'y voyait pas, elle y voit !... On n'en demande pas davantage, les enquêtes doivent venir plus tard.

A son retour, Marie Marché fut l'objet de la curiosité générale : elle voyait tout, observait tout. Descendre de wagon, ou y monter, n'était qu'un jeu pour elle ; c'était à son tour de veiller sur son mari. Dans son pays, tout le monde fut profondément surpris par cet événement.

Cependant sa maladie avait été constatée par des hommes spéciaux, sa guérison devait l'être aussi. Je la fis venir à Paris, vers le milieu de novembre, pour la conduire chez le Dr Bull, oculiste. Ce dernier l'examina pendant plus d'une heure. Après cet examen, il concluait que ses deux yeux étaient dans un état normal, que son acuité visuelle était parfaite,

que l'on ne trouvait aucune trace de neuro-rétinite, que toutes les lésions constatées avaient disparu ; la guérison était donc absolue.

En retrouvant Marie Marché, j'étais frappé du changement qui s'était fait en elle, de la reprise de son état général. Sa physionomie avait bien toujours le même calme ; ses yeux limpides et bien ouverts étaient entourés d'un grand cercle noir, dernier vestige de ses souffrances passées.

Ce n'est pas chez elle qu'il faudrait chercher un jeu de nerfs, ou des influences suggestives.

Marie Marché est une Vendéenne de pure race, originaire de la Gâtine ; transplantée dans le pays mellois, elle est restée toujours fidèle à ses devoirs de chrétienne, s'efforçant d'inspirer à ses enfants la foi, la piété dont elle était animée. C'est une figure qui sort du vulgaire. Dans la rectitude de ses lignes, on lit le calme, la limpidité de son âme, on devine son sens si droit.

Le souffle du monde n'a pu ni l'altérer, ni l'atteindre ; le monde, elle ne l'a pas connu ; elle n'a reçu aucune instruction, elle ne sait pas lire. Dès l'âge de huit ou neuf ans, elle gardait les troupeaux des voisins pour un morceau de pain, vivant au milieu des paysans, ces privilégiés qui n'ont qu'à lever les yeux pour voir Dieu, sa toute-puissance, sa bonté.

Elle ne savait pas lire ; son curé lui dit au moment de sa première communion : « Les livres vous sont inutiles, vous récitez votre rosaire. » Toute sa vie, elle a récité son rosaire. On aurait pu dire d'elle ce qu'on a dit de Bernadette : « qu'elle promenait sous le ciel, tout le long du jour, la salutation angélique, la répétant sans trêve, en respirant cet air de primitive foi dont ce pays est imprégné. »

Elle avait une piété naturelle ; chez elle, on fait la prière en commun, tous les enfants portent le scapu-

laire. Dans la Vendée, les pratiques religieuses se conservent intactes dans de nombreux foyers.

Pendant le pèlerinage, tout a été d'abord à l'encontre de ce qu'elle pouvait espérer; la grotte, les piscines, les processions ne donnent aucune amélioration. Cinq bains de piscine ont été pris sans aucun résultat; elle rentre à l'hôpital au bras de son mari; la foule l'arrête, elle rencontre Monseigneur de Poitiers, s'agenouille à ses pieds, reçoit sa bénédiction; aussitôt un éclair éblouissant déchire le voile épais qui recouvrait ses yeux. Elle voit resplendir dans une éclatante lumière les traits souriants du prélat, sa croix d'or, et son camail violet. Sa surprise et son trouble sont tellement profonds qu'elle ressaisit, avec peine, ses idées. Toutes les prévisions sont ici déjouées, tous les calculs humains renversés, le plan de Lourdes lui-même paraît modifié. Ce n'était pas ainsi, et dans ce moment, que cette femme pouvait attendre sa guérison.

Dans le pays de M^{me} Marché, on trouve des protestants en assez grand nombre, des catholiques très indifférents ou même franchement impies. Quelle a été l'attitude des uns et des autres en présence de cette guérison inexplicable? Pour connaître leurs objections, nous n'avons qu'à lire le magnifique chapitre de saint Jean qui contient le récit de la guérison de l'aveugle-né.

L'état d'âme des incroyants actuels est bien le même que celui des pharisiens devant les miracles du Sauveur.

L'esprit humain, livré à ses seules ressources, tourne dans un cercle bien restreint d'idées.

L'enquête menée par les pharisiens est le type parfait de celles qui sont poursuivies, chaque jour, par les incroyants contre l'intervention surnaturelle de Dieu dans le monde.

On nie d'abord le fait... « Cette femme n'était pas aveugle, quand elle est allée à Lourdes! » Quelques-uns ajoutent : « On l'a payée pour jouer ce rôle! » On interroge les voisins : un voisin intimidé déclare ne pas connaître la femme Marché; de même les parents de l'aveugle-né, intimidés par les Juifs répondent : « Interrogez notre fils, il est en âge, il peut parler de ce qui le concerne; pour nous, nous ignorons comment il est guéri, et qui lui a ouvert les yeux! »

La guérison de l'aveugle-né s'était produite dans les conditions de la plus éclatante notoriété; de même la guérison de la femme Marché avait eu deux mille témoins, et, naturellement, avait fait grand bruit.

On ne peut la nier, il faut essayer de l'expliquer : « Comment voulez-vous qu'une eau naturelle puisse guérir une aveugle? A Lourdes, on ne guérit que les maladies nerveuses! » Cependant le témoignage de cette femme devient gênant, on l'écarte; on fait le silence autour d'elle. De même les pharisiens chassèrent de leur présence l'aveugle guéri, en lui disant : « Tu es né tout entier dans le péché, et tu veux nous en apprendre! »

Il n'y a pas un trait du récit de saint Jean qui ne puisse s'appliquer à la guérison de la femme Marché.

Ce parallèle pourrait nous conduire aux plus hautes considérations. Les manifestations surnaturelles ont toujours rencontré des croyants dont la foi s'affermi, des incrédules plus ardents dans leurs négations. Un consentement unanime ne se trouvera jamais.

Mgr l'évêque de Tarbes, en présidant nos séances, a commenté souvent cette magnifique page de saint Jean, nous montrant que toutes les objections que nous entendons autour de nous ont été déjà prévues et résolues, nous indiquant les grandes harmonies qui, dans nos livres saints, unissent le présent au

passé. Tandis que l'esprit humain suit toujours la même pente et les mêmes erreurs, la vérité conservée dans l'Évangile est applicable à tous les temps, et donne la solution de tous les doutes. C'est ainsi que, dans le Bureau des Constatations, toutes les sciences se prêtent un mutuel appui : la médecine, l'histoire, la théologie, interprétées par les plus hautes autorités.

Les guérisons des aveugles ont été plus nombreuses dans le courant de ces dernières années, plus intéressantes, car elles ont été étudiées par des spécialistes de grande valeur. Enfin, elles ont donné lieu aux considérations les plus élevées, en les rapprochant des guérisons des aveugles de l'Évangile. Elles forment un des chapitres les plus importants de l'histoire médicale de Lourdes.



JULIETTE BENOIT

AVEUGLE DEPUIS SON ENFANCE, GUÉRIE LE 20 AOUT 1900

A Paris, j'ai trouvé des miraculés de Lourdes, dans le quartier Mouffetard, autrefois champ d'apostolat de la Sœur Rosalie; à Grenelle, dans ces cités ouvrières où vivent pêle-mêle toutes les misères morales; dans le quartier d'Amérique, sur les sommets de Belleville. Je les ai trouvés, comme les trouvent les missionnaires, parmi les païens, les sauvages; j'ai été frappé du contraste que ces guérisons, dans de tels milieux, éveillaient dans mon esprit. C'est surtout dans les foyers les plus déshérités que Notre-Dame de Lourdes se plaît à choisir ses sujets

préférés. C'est là le terrain de choix où s'exerce sa miséricorde.

Si vous allez au sommet de Belleville, dans ce quartier qui porte à chaque pas les traces violentes de nos révolutions, vous trouvez en bas l'église Saint-Joseph, pillée, mise à sac par les anarchistes, tout en haut la rue Haxo, de sinistre mémoire, avec le mur où furent fusillés cinquante et quelques otages. Prenez la rue Saint-Gervais, elle vous conduit dans le voisinage des fortifications; les maisons deviennent plus rares; au n° 37, au bout d'une allée, vous franchissez une porte, toujours ouverte, vous montez au troisième étage; là, dans une chambre, pêle-mêle, les instruments de travail, les objets de ménage, les lits, le vestiaire, tout se presse dans un étroit espace. Un ménage d'ouvrier, calqué sur le modèle de tous les ménages voisins, calqué surtout au point de vue moral.

Le père et la mère Benoit ont eu douze enfants, il leur reste cinq filles — quatre n'ont pas été baptisées, les deux aînées sont mariées civilement. Il n'a pas été question de première communion. Pour la troisième et quatrième fille on a fait un baptême civil. Un oncle très impie a fait les frais d'un grand repas: on a bu aux enfants, on leur a donné des noms païens. Rien ne manque au programme, pas un enfant n'a échappé à ces funestes influences. Pourtant la figure de cet ouvrier est bonne, n'a pas cet aspect farouche qui vous frappe à chaque pas dans cette population en révolte contre la société. Sa parole est douce et, si vous cherchez dans son passé, vous trouvez la trace d'une éducation chrétienne. Dans son enfance, il a été recueilli dans un orphelinat tenu par des Sœurs à Briey en Lorraine. A dix-sept ans il vint à Paris en apprentissage; soldat pendant la guerre, il avait conservé sa foi. Ce n'est que plus tard, vers l'âge de trente

ans, que tout a sombré chez lui. Il est resté treize ans concierge à Saint-Ouen. « J'avais, nous dit-il, vingt-sept locataires, cinq ou six à peine étaient dans des conditions régulières. » La libre pensée, la franc-maçonnerie battaient leur plein et l'immoralité coulait à pleins bords.

Toutes les mauvaises influences ont eu sur lui d'autant plus d'empire qu'il était moins préparé à subir ces contacts ; comme ces tempéraments mal acclimatés qui dans les épidémies sont les premiers et les plus gravement atteints. Alors on avait oublié le chemin de l'église, plus de baptêmes, de premières communions, de mariages religieux. — Le matérialisme le plus grossier.

Comment Notre-Dame de Lourdes avait-elle pu jeter dans un pareil milieu un de ses rayons les plus purs ? C'est là qu'éclate sa miséricorde et que l'on peut comprendre quel est le prix d'une âme.

Juliette, la troisième des cinq filles, était à peu près aveugle depuis sa plus tendre enfance, elle avait à peine un an lorsqu'en se roulant un jour sous la table au moment du repas, elle renversa la soupière, le liquide brûlant inonda son visage et brûla ses paupières. On porta l'enfant à l'hôpital voisin, mais les paupières se gonflèrent à tel point qu'on ne pouvait les écarter pour entrevoir les yeux. Les yeux étaient constamment voilés et baignés par la suppuration. Ces inflammations chroniques des paupières finissent toujours par amener des lésions, surtout lorsqu'elles se prolongent quatorze et quinze ans comme dans le cas actuel.

Pendant ces longues années de souffrances, on consulte des médecins spécialistes et, pendant les deux ou trois dernières années, on conduit l'enfant à la clinique des Quinze-Vingts où elle subit toutes les opérations possibles : cautérisations, excisions.

Rien n'y fit, l'enfant ne pouvait sortir seule, elle y voyait à peine pour marcher. Dans ces conditions, elle était à charge à sa famille ; aussi sa mère, dès qu'elle le put, l'envoya à l'école, conduite par une de ses jeunes sœurs. Mais comme elle ne pouvait apprendre à lire ni à écrire, Juliette dissipait ses voisines, et ses maîtresses prièrent ses parents de ne plus envoyer leur fille.

Juliette dut rester à la maison. Elle grandissait ainsi privée de la lumière du jour, mais plus encore des lumières de la foi ; elle ignorait tout, même le nom de Dieu.

Sa grand'mère qui était venue passer quelques jours chez sa fille, frappée de son ignorance, lui fit promettre de réciter chaque matin cette prière : « Mon Dieu, faites-moi la grâce de passer une bonne journée et une bonne nuit. » Cette prière ne tarda pas à trouver sa récompense.

Une jeune fille qu'elle rencontrait quelquefois dans la rue, la conduisit un jour à son patronage, dirigé par les Dames du Cénacle de Montmartre. Ces dames, touchées des sentiments de cette pauvre aveugle, vinrent la visiter chez ses parents et obtinrent de son père que Juliette serait baptisée. L'enfant profita de cette permission pour amener avec elle ses deux plus jeunes sœurs et, le 24 juillet 1898, elles reçurent toutes les trois le saint baptême. Quatre jours après, Juliette faisait sa première communion ; elle avait quatorze ans.

Depuis cette époque, les parents de notre infirme la laissent aller au patronage, elle mène régulièrement ses sœurs avec elle et, quand les enfants rentrent à la maison, elles racontent ce qu'elles ont appris, le père et la mère sont heureux de la joie de leurs filles et il leur arrive souvent de lire des livres que les enfants laissent traîner sur la table.

Cependant, Juliette souffrait toujours des yeux : la vue était très faible, la myopie excessive : elle ne pouvait lire qu'en mettant son livre au contact de ses paupières. Vainement on tenta une dernière opération : les yeux restèrent gonflés et à demi clos.

Une de ses amies, la voyant toujours souffrir, lui demanda pourquoi elle n'irait pas à Lourdes. « Je n'ose en parler », répondit la pauvre aveugle ; cependant, quelques jours après, on la faisait inscrire, et Juliette apportait un certificat du médecin des Quinze-Vingts, ainsi conçu :

Je soussigné, médecin de la clinique nationale ophtalmologique, certifie que Juliette Benoît, âgée de seize ans, est atteinte de blépharite chronique, avec diminution de l'acuité visuelle, et qu'elle est dans l'impossibilité de travailler pour subvenir à ses besoins.

Paris, 6 juin 1900.

D. V...

Juliette partit par le train blanc et fut guérie le 23 août dans la piscine. Elle ressentit une très vive douleur. « Il me semblait, disait-elle, qu'on m'écrasait les yeux avec des pierres. » Un liquide abondant s'écoula de ses paupières. Aussitôt elle distingua nettement tous les objets. Depuis son retour elle travaille à la couture toute la journée, souvent même jusqu'à une heure avancée de la nuit, et ses yeux supportent sans fatigue cette application soutenue.

J'ai conduit Juliette chez le Dr Bull, oculiste, rue de la Paix. Ce dernier a constaté que l'acuité visuelle se rapprochait de la normale : il n'y avait aucune lésion du fond de l'œil, aucune tache sur la cornée. La myopie excessive avait disparu, enfin, on trouvait à peine trace, sur les paupières, de cette inflammation chronique qui, pendant quatorze ans, avait résisté à tous les traitements.

La guérison subite de tous ces désordres est inexplicable au point de vue naturel. Une inflammation des paupières, ancienne, rebelle à tous les traitements, liée au tempérament de l'enfant, ne s'efface presque jamais complètement. La myopie dépend de la conformation de l'œil, on ne peut la modifier à son gré ; enfin, la faiblesse de l'acuité visuelle, avec des yeux presque toujours fermés, ne peut disparaître que par une application lente, graduelle, en admettant encore qu'il n'y ait pas de lésion plus profonde. La guérison instantanée de cette aveugle dans la piscine de Lourdes est un des faits les plus remarquables que l'on puisse constater.

Au retour de son pèlerinage, Juliette n'avait plus qu'un désir : témoigner sa reconnaissance à la sainte Vierge en ramenant sa famille à la pratique de la religion. Autour d'elle tout s'est rapidement transformé. Sa sœur aînée, mariée depuis six ans à la mairie, vient de se marier à l'église ; la seconde, âgée de vingt-quatre ans, a fait la première communion à la Noël ; le père et la mère se sont approchés des sacrements, enfin on fait chaque jour la prière en commun : c'est un intérieur absolument changé. Lorsque j'interrogeais le père sur sa vie passée, il me répondait avec quelque embarras, et Juliette de me dire : « Il a honte aujourd'hui de ses erreurs, il n'ose les avouer. »

Juliette va régulièrement tous les dimanches à son patronage des otages. Elle voulut me faire visiter ce patronage

Sur ce sol imprégné du sang des martyrs, on a bâti une chapelle, une série de constructions et de cours pour les écoles, les catéchismes. On voit encore le balcon où les cinquante otages furent jugés d'une façon sommaire, le mur où ils furent fusillés, la cave où ils furent enfouis pêle-mêle. Une impression de tristesse

vous étreint, une scène de cannibales ou de fauves déchainés se présente à l'esprit.

Dans la chapelle, une statue de Notre-Dame de Lourdes se dresse sereine et reporte votre pensée vers le ciel, une de ces cours s'appelle *Lourdes*, partout ce nom, cette Vierge qui résume ce que notre religion a de plus doux.

C'est dans ce champ des martyrs, à l'ombre de la Vierge de la grotte, que Belleville vient briser ses flots humains irrités comme ceux de la mer ; à votre droite, Montmartre se dresse et prolonge au loin son ombre tutélaire. C'est ainsi que, dans ces faubourgs, se forment des foyers chrétiens qui percent ces nuits profondes où s'endorment, d'un sommeil de mort, nos cités ouvrières.

En traversant ces rues où se pressent les populations dans une activité fiévreuse, en voyant ces figures tourmentées, ces églises désertes, vous ne soupçonneriez pas que des fleurs de piété délicates et pures puissent germer sur ce sol, que la Vierge de Lourdes vienne chercher là ses sujets préférés, pour les placer dans les ateliers, où la machine use les forces, où les mauvais contacts éteignent tout idéal, pour les placer comme un bon levain qui fermente et protège, gage d'espérance parmi ces populations déshéritées.

Juliette a dix-sept ans à peine, elle a ramené sa famille composée de douze personnes. Il y a six mois qu'elle a été guérie ; dans un an, dans deux ans, quelle moisson féconde ne peut-elle pas recueillir autour d'elle !

Cette jeune fille de Belleville, chantant la gloire de la Vierge immaculée dans un foyer d'où la religion est bannie, nous surprend peut-être davantage que Bernadette qui recueillait dans toute la pureté de son âme les paroles de la Vierge ; mais, entre les deux,

depuis quarante-trois ans, c'est une succession ininterrompue de merveilles et de conversions, merveilles plus étonnantes que toutes les guérisons dont nous sommes témoins.

Cette pauvre aveugle, le rebut de sa famille, à charge à tous, élevée dans un milieu païen, devient une apôtre et convertit tout le monde autour d'elle. Dans cette jeune fille à la physionomie ouverte, à l'œil limpide, franc, qui se plaît à raconter tous les détails de sa vie, vous ne reconnaîtriez pas l'infirmes que l'on conduisait naguère par la main, avec ses yeux à demi clos, ses paupières gonflées, et tout cet appareil de déchéance qui vous frappait en elle.

Pendant qu'elle parlait, son père l'écoutait avec émotion, et moi je regardais plus attentivement cette chambre d'ouvrier et je lui trouvais un caractère qui ne m'avait pas frappé tout d'abord; j'apercevais des images pieuses fixées au mur, sur la cheminée des livres de piété, des souvenirs du pèlerinage, le ruban d'enfant de Marie. Je n'étais plus à Belleville, mais dans un foyer conquis par Notre-Dame de Lourdes.

En quelques mois, tout avait été transformé.

J'ai trouvé des exemples semblables dans nos campagnes, comme dans les faubourgs de nos grandes villes. Dans nos campagnes, les mauvais courants ont souvent desséché la foi, comme dans la banlieue de Paris.

Il n'y a pas un pays où l'on ne trouve l'empreinte de la Vierge de la grotte, un intérieur chrétien reconstitué; c'est un appel isolé d'abord, mais dont la portée est incalculable, c'est l'étincelle qui ranime des foyers mal éteints.

Juliette Benoit, aveugle jusqu'à seize ans, a souffert dans son enfance tout ce qu'on peut souffrir, c'est elle que Dieu choisit pour être l'objet de ses miséri-

cordes. La souffrance ne suffisait pas, il fallait la prière. Au cénacle de Montmartre elle bénéficiait sans doute des prières qui montent sans cesse vers le Sacré-Cœur ; plus tard, à la chapelle des otages, elle unissait ses prières à celles des martyrs.

Sous la double action de la souffrance et de la prière, elle se convertit.

Mais pour guérir, il faut un pèlerinage à Lourdes. La main de la Vierge doit toujours être visible dans la distribution des dons de Dieu.

Avec la souffrance, la prière et le pèlerinage, tout devient facile, tout s'éclaire d'une lumière surnaturelle. Dans les résultats il n'y a rien d'indécis, de douteux. La jeune fille n'y voyait pas, elle y voit ; ses paupières étaient gonflées, ses yeux rouges ; son œil est limpide, son regard bien assuré ; elle emporte avec elle comme un rayon de la grâce, elle convertit toute sa famille.

Dans cette guérison, tout s'enchaîne et se justifie. Nous trouvons dans ce fait les caractères des grandes guérisons de Lourdes, par cette préparation si complète et par tous les résultats qui ont suivi.

Il est difficile de toucher au surnaturel sans rencontrer des perspectives inattendues, mais ici ce n'est plus un détail qui nous surprend, c'est l'ensemble et la disposition de ces événements, le milieu où cette guérison se produit, le sujet lui-même, sa conversion d'abord, sa guérison ensuite, enfin la conversion de toute sa famille.

De tels enseignements recueillis au sommet de Belleville seraient faits pour nous surprendre, si depuis longtemps déjà nous n'avions suivi la trace de nos miraculés dans les divers faubourgs de Paris.

Léa Courtout, de Grenelle, qui fut guérie à Lourdes en 1895, nous disait : « J'ai été baptisée à l'âge de huit ans, mes aînés le furent en même temps que moi. Un

peu plus tard mon père se ravisa et à partir de mon frère, qui a quinze ans maintenant, il ne voulut plus les faire baptiser ; aussi deux de mes frères sont morts sans avoir reçu le baptême. J'étais élevée dans une école laïque et je n'avais aucune idée de religion. J'avais dix-sept ans lorsque je fis ma première communion et je ne l'aurais pas faite sans la salutaire influence d'une jeune fille très pieuse et très dévouée qui m'attira chez elle et m'apprit mon catéchisme. »

Aurélie Huprelle habite une commune de sept cents âmes dans les environs de Beauvais ; dans cette commune les pratiques religieuses sont à peu près complètement abandonnées. Quelques femmes viennent à l'église, pas un homme n'y met les pieds.

Dans la famille d'Aurélie, ce n'était pas seulement de l'indifférence, c'était de l'hostilité, et la jeune fille nous disait : « J'ai reçu bien des gifles pour être allée à la messe. »

Depuis la guérison de ces jeunes filles à Lourdes, la religion a été remise en honneur dans leurs familles. Autour d'elles tout a été transformé, des foyers chrétiens se sont élevés sur les ruines accumulées par tous les mauvais courants qui ravagent notre société.

Ces conversions soudaines donnent à ces guérisons un bien grand intérêt. On ne ramène pas par des influences suggestives des malheureux égarés dans les bas-fonds de la libre pensée et perdus au milieu des sociétés secrètes. Il faut un rayon du ciel pour éclairer leur intelligence et toucher leur cœur. C'est ainsi que le culte de Notre-Dame de Lourdes n'est pas le privilège de quelques âmes choisies, mais le culte le plus répandu, le plus populaire ; il pénètre partout, il s'adapte merveilleusement à tous les pays, à tous les milieux, comme il s'adapte aux besoins de chacun de nous.

Des milliers de foyers chrétiens sont ainsi répandus dans le monde : un mouvement de renaissance religieuse se produit dans toutes les classes de la société, dans les classes élevées comme dans le peuple ; et parmi les hérétiques, les protestants, des conversions nombreuses sont constatées chaque jour autour de nous.



M. CHARLES-AUGUSTE

OPACITÉ DE LA CORNÉE, GUÉRI EN AOUT 1904¹

M. Charles-Auguste, plus connu sous le nom de M. Charles, a quarante-huit ans. C'est un artiste extrêmement distingué, encore que d'une modestie poussée à l'excès.

Il naquit à Paris, rue Neuve-Popincourt. La cécité lui est presque congénitale. Il avait huit mois quand, du fait d'une mauvaise nourrice, il fut atteint de gourmes dans les yeux, et perdit à peu près entièrement la vue.

Je dis : à peu près entièrement, parce qu'il lui restait, à l'œil droit, une parcelle de vision, mais si petite, que le bénéfice en pouvait être pour lui presque nul.

Charles-Auguste resta aux Jeunes-Aveugles du 3 janvier 1868 au 12 août 1876. Ses aptitudes musicales s'y développèrent au point de lui valoir une série de récompenses annuelles.

Elles furent couronnées, en 1876, par un prix d'har-

(1) Nous citons le récit de M. le curé de Nogent-les-Vierges.

monie. Le jury qui le décerna comptait dans ses rangs Fissot, Félicien David et César Franck. Le thème du concours était de ce dernier.

Il fut, à sa sortie, présenté par Parvy, le grand éditeur de musique, à plusieurs célébrités, entre autre à Gounod, qui se l'attacha et lui donna des conseils.

C'est aussi par Parvy que Charles-Auguste connut Planquette, dont il devait devenir le collaborateur heureux. Il est, en effet, telle des œuvres du grand compositeur qui a fait le tour du monde et consacré sa gloire, laquelle, tout entière ou à peu près, est de la main de Charles-Auguste.

En 1887, Charles-Auguste entra au petit séminaire de Saint-Lucien, près Beauvais, comme organiste. Il y resta neuf ans, c'est-à-dire jusqu'à la réforme du grand orgue de l'établissement. C'est de là qu'il vint à Creil où depuis huit ans les connaisseurs ont le plaisir de l'entendre et celui de goûter son remarquable talent.

Charles-Auguste, encore qu'il eût composé la musique du cantique de Beauvais à Notre-Dame de Lourdes, ne songeait point d'abord à se joindre à notre pèlerinage d'août-septembre 1904. C'est moi qui en eus l'idée, bientôt épousée par M^{me} la comtesse de Bryas.

Je m'enpressai aussitôt d'aller porter la bonne nouvelle à mon collaborateur. Je m'attendais à une explosion de joie de sa part. Croiriez-vous que ce fut non seulement sans enthousiasme, mais avec froideur qu'il accueillit ma proposition? Croiriez-vous que sa première parole fut pour refuser mon offre?

Il m'objecta qu'il se faisait un scrupule de demander à Lourdes sa guérison, parce que la Providence, qui l'avait affligé, lui avait, en échange de sa vue perdue, donné un talent qu'il n'eût point eu sans cela. Dès lors, il lui semblait abusif de venir ensuite demander

la restitution d'un sens pour la perte duquel il se sentait largement payé.

Il était même tellement obsédé de cette pensée que, lorsque ensuite la sainte Vierge lui eut rendu la vue, il fut dans les transes pendant quarante-huit heures, se demandant si le prodige accompli en sa faveur n'aurait pas pour contrepois la soustraction du premier bienfait.

Il ne fut rassuré que le lendemain de son retour. Ce jour-là, il nous arriva triomphant : « Quel bonheur ! s'écria-t-il, je vois, et l'inspiration ne m'a pas été ravie. Ce matin j'ai essayé de composer, et les idées me sont venues avec autant d'abondance et de bonheur que par le passé. »

Mais, j'anticipe sur la suite de mon récit.

Je ne pus triompher de la volonté arrêtée de Charles qu'en arguant de l'impolitesse qu'il ferait en repoussant la gracieuseté de M^{me} de Bryas.

Le lendemain, il m'arriva, conduit comme toujours par sa femme, et, sans rien retirer des considérants qu'il m'avait allégués la veille, il me déclara être prêt à me suivre, afin de ne point se rendre coupable d'inconvenance. Il ajouta que, seule, cette considération ayant réussi à le déterminer, il ne demanderait pas sa guérison.

Il a tenu parole, et, à aucun moment, il n'a prié pour la disparition de son infirmité.

Rien d'extraordinaire ne marqua le premier jour de son séjour à Lourdes, sinon qu'il fut très impressionné par ce qu'il entendit à la procession du Saint-Sacrement. L'attouchement de l'ostensoir n'ajouta pas à son émotion qui déjà était extrême.

Elle fut même telle qu'il n'attendit pas la fin de la cérémonie et se fit reconduire à l'hôtel où nous étions descendus.

Le lendemain il fut impossible de le décider

à sortir. Il resta à l'hôtel et y fit de la musique.

Nous étions arrivés au dernier jour, et il paraissait ne pas devoir sortir davantage, quand M. Maurice de May, de Creil, réussit, l'après-midi, à l'entraîner à la procession, puis à la grotte.

Il fut encore ému à la procession, mais moins que la première fois. A la grotte, M. de May lui lava les yeux. Un instant, Charles crut voir un peu mieux, mais nul de nous ne s'en aperçut.

Le soir, il refusa de prolonger, comme il l'avait fait précédemment, la séance au salon, et regagna sa chambre — notre chambre — sans attendre.

Je l'y rejoignis, environ une heure après. Il me sembla qu'il dormait. Je le laissai tranquille pour me mettre à réciter mon office. Les occupations du jour m'avaient, en effet, mis en retard. La récitation de mes heures me conduisit aux abords de minuit (1). Charles reposait tranquillement. Persuadé qu'il dormait, j'évitai de faire le moindre bruit.

Comme nous devons nous lever, le lendemain de très bonne heure, je résolus, pour éviter une surprise, de ne pas me coucher, et je commençai à lire.

Il m'avait été, dans la journée, communiqué des manuscrits très intéressants, je me mis à les lire.

Il pouvait être une heure, j'étais absorbé dans ma lecture qui était captivante, quand tout à coup j'entendis Charles remuer dans son lit, puis se mettre à parler. Je crus qu'il rêvait et, d'abord, ne fis pas autrement attention à ses paroles.

Ce ne fut même pas sans une réelle impatience que je l'entendis continuer, car ce que je lisais était pour moi d'un intérêt passionnant. Lui, cependant, parlait toujours.

« Monsieur le curé, il y a une demi-heure que j'hésite

(1) Il s'agit de la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1904.

à vous le dire, je ne sais ce qui se passe en moi. »

J'avais relevé la tête. Il continua :

« Monsieur le curé, oh ! que c'est beau la lumière ! »

Cette fois, je demeurai convaincu qu'il rêvait, et je me replongeai dans ma lecture en lui disant :

« Oui, oui, mon garçon, c'est beau la lumière ! »

Je croyais l'incident fini. Il reprit :

« Oh ! la belle lumière ! Dites, Monsieur le curé, est-ce que vous avez apporté quelque lampe ? »

Je maugréai tout bas contre lui que je croyais alors n'être qu'un rêveur importun :

« Non, ou plutôt oui, si vous le voulez. J'ai ajouté à la lumière de ma bougie, qui m'éclairait insuffisamment, celle d'une autre bougie. »

J'espérais qu'après cela j'allais être tranquille et pouvoir achever en paix ma très attachante lecture. Mais j'eus le désappointement d'entendre mon camarade de chambre reprendre la parole. Décidément, il mettait ma patience à l'épreuve.

Cette fois, cependant, je trouvai que le timbre de sa voix sonnait étrangement. Je laissai mes manuscrits, je me levai en les repoussant légèrement de la main. Alors, Charles s'écria : « Monsieur le curé ! Monsieur le curé ! je vous vois !... Vous vous levez... vous étendez le bras... vous venez vers moi... Ah ! quel bonheur ! je vois ! je vois ! »

C'était donc vrai, mon compagnon ne rêvait pas. Ce que j'avais pris pour un rêve de sa part était une réalité. Le miracle était sous mes yeux. Cette lumière, qu'il déclarait si belle, c'était la lumière de mes deux pauvres bougies. Qu'allait-il dire bientôt, quand il verrait le plein jour, et cette autre lumière, autrement riche, autrement abondante, que nous verse le soleil !

Tout à coup, il étendit le bras dans une direction. « Qu'est-ce qu'il y a là-bas, dans ce coin ? Voyez-

vous? » Et il avait l'air effrayé en me disant cela.

Une grande ombre noire, en effet, s'élevait de bas en haut. C'était celle du voltaire que je venais de quitter, et dont le dossier frappé par la clarté de mes deux bougies placées en contre-bas projetait sa silhouette sur le blanc de la paroi. Comme un enfant inhabitué aux ombres fantastiques qu'une lumière atténuée fait surgir, Charles avait eu peur.

Vous dirai-je mon émotion, mon tremblement, mes larmes et mes sanglots à la vue du prodige? Vous les devinez. J'ai vécu là, dans cette pauvre chambre d'hôtel où, sous mes yeux, la main de l'Immaculée venait d'intervenir, des minutes indicibles, des émotions inexprimables.

Mon bouleversement et mon émotion n'étaient surpassés que par ceux de Charles. D'abord il avait pu parler; maintenant il ne le pouvait plus. La parole s'éteignait dans sa gorge. Je lui dis :

« Charles, nous allons dire le rosaire, d'abord pour remercier Dieu et la sainte Vierge, ensuite pour les prier d'achever leur ouvrage. »

Et je commençai le rosaire, mais Charles ne pouvait me répondre. Quelque peine que j'eusse moi-même à parler, je dus, pendant le premier chapelet, faire tous les frais de la prière.

A la fin de ce premier chapelet, ou au commencement du second, Charles éprouva une secousse et poussa une exclamation. Je m'arrêtai.

« Ah! dit-il, je vois davantage! »

Un nouveau voile venait d'être retiré de ses yeux, par la main libératrice qui, tout à l'heure, l'avait délivré du premier.

Nous passâmes le restant de la nuit à prier. Pouvions-nous mieux faire? Et d'ailleurs nos cœurs, gros à éclater, avaient besoin de s'épancher en paroles de reconnaissance et d'amour.

Trois heures arrivèrent comme nous priions encore. C'était l'heure fixée pour notre dernière visite à la basilique et à la grotte.

A la basilique, je dis la messe, et Charles y communia. Nous nous rendîmes de là à la grotte miraculeuse. Nous y fîmes nos dernières prières, j'y lavai les yeux de Charles, et nous partîmes.

Au fur et à mesure que le jour se levait, Charles assistait avec ravissement à l'éclosion du spectacle des choses. Oh! cette révélation subite aux yeux d'un aveugle, qui ne les a jamais vues, des mille beautés de la création!

Charles, écrasé, ébloui, demeurait anéanti, et, dans son émotion, ne laissait échapper que quelques mots. Il semblait frappé de stupeur, en croyant à peine son pauvre œil ressuscité.

Car le prodige n'avait porté que sur un œil. Encore même celui-ci ne voyait-il pas les objets d'une manière nette et précise.

La vue pourtant perceait au loin, voyait l'azur du ciel et les nuages qui l'encombraient, apercevait les collines et les bois, les édifices et leurs saillies. Mais si elle saisissait les ensembles, elle n'allait pas encore jusqu'à pénétrer les détails.

Ainsi, dans une plaine, elle voyait les bois qui fermaient l'horizon, la nappe blonde des champs couverts de chaume, les moissons jaillissant çà et là : mais elle ne distinguait pas les animaux travaillant, ou paissant dans la campagne, les hommes et les femmes circulant sur les routes, ni les autres accidents d'un moindre relief.

Au cours de notre voyage de retour, où Charles était venu seul à la gare de Lourdes, il vaqua seul à ses affaires, traversant les voies, allant, venant, descendant et remontant sans aide et sans appui.

Il descendait du quai, franchissait les rails, remon-

tait l'autre quai, revenait, se mêlait aux pèlerins, contournait les colonnes, les brouettes des facteurs, les colis empilés, sans qu'une seule fois je l'aie vu se démentir dans sa marche assurée.

A Poitiers, je voulus faire une expérience. Elle eut lieu devant les pèlerins. Je me mis à trois mètres de Charles et l'invitai à me suivre. Nous arpentâmes de tête en queue le train de pèlerinage. Le quai était si encombré qu'il fallait à tout instant rompre avec la ligne droite. Pas une fois Charles ne dévia de sa route. Ainsi nous rejoignîmes Creil. Charles-Auguste était ravi, mais l'exercice inusité auquel il avait condamné son nerf optique l'avait un peu fatigué. Il souffrait de la tête. Cette souffrance devait durer quelques jours. C'était surtout le matin que Charles la sentait. Elle ne devait cependant pas tarder à bientôt disparaître.

Dès le lundi, surlendemain de notre arrivée, je recevais la visite de Charles-Auguste. Il était seul, avait seul parcouru la distance de Creil à Nogent, sans qu'il eût eu besoin de personne, sinon pour lui ouvrir une barrière de chemin de fer dont il ignorait le mécanisme.

Il a, depuis, répété la course bien des fois, et toujours dans les mêmes conditions de liberté, d'affranchissement et claire vue.

Cependant, un désir obsédait Charles, dès Lourdes même, et qu'il nous exprima plusieurs fois durant le voyage de retour. Il souhaitait, avec une ardeur d'enfant, voir des étoiles. Le jour de la Nativité, il m'arriva plus joyeux que de coutume. Il avait vu les étoiles et compté quatre des plus brillantes d'entre elles.

Le lundi 11 septembre 1904, Charles vint chez moi comme il faisait tous les lundis. J'avais pour commensal le chroniqueur, chargé pour le *Bulletin Religieux*, du compte rendu du pèlerinage, l'abbé Riou, qui connut pendant des années, au petit séminaire de Saint-Lucien,

Auguste-Charles. L'abbé Riou fut stupéfait en constatant la métamorphose opérée chez ce dernier.

Avec mon ami, le chroniqueur du *Bulletin Religieux* du diocèse de Beauvais, je dirai, en terminant mon récit : « A ceux qui ne veulent point admettre l'intervention ici d'une cause supranaturelle, nous demandons l'explication de ce fait. »

BOUDIN,
Curé de Nogent-les-Vierges.

Examen du D^r Bull, oculiste

Le D^r Bull — à qui M. Charles-Auguste a été présenté au mois d'avril 1905 — a retrouvé les traces de lésions constatées à l'hospice des Jeunes-Aveugles. La cornée avait perdu sa transparence, les yeux étaient opaques. Mais, sur ce fond blanc, il s'était formé à droite des éclaircies ; il s'était établi, suivant l'expression du D^r Bull, comme une fenêtre par où passait la lumière, et, brusquement, après quarante-cinq ans, Charles-Auguste avait trouvé dans l'œil droit une acuité visuelle environ d'un tiers, de vingt-cinq à trente pour cent. Il avait appris à lire et distinguait les caractères assez fins. Du côté gauche le changement était peu sensible : Auguste distinguait à peine le jour de la nuit. En sortant de chez le D^r Bull, l'ancien aveugle nous disait : « Je suis né à Paris et c'est la première fois que je le vois ! » Il se guidait du reste sans trop de peine au milieu de la foule. Tout l'intérêt de cette observation réside dans ce travail de résolution qui s'est fait brusquement, après quarante-huit ans de cécité presque complète.

Le certificat délivré à l'institut des Jeunes-Aveugles porte que Charles-Auguste est atteint de cécité incurable, que, du côté droit, il y a opacité de la capsule

crystalline, et, du côté gauche, opacité de la cornée, staphylôme partiel. Il a suivi les cours réguliers de l'institut, du 3 janvier 1868 au 2 septembre 1876, près de neuf ans. Il a obtenu des succès dans l'enseignement musical et un prix de composition en 1876.

La vue ne s'est pas améliorée depuis, l'œil droit seul perçoit la lumière et l'acuité est d'un tiers.



M^{me} COURCEL

On verra que cette guérison s'est produite contre l'attente et, en quelque sorte, contre le gré de la personne qui en a bénéficié. Il ne peut donc s'agir ici, en toute hypothèse, d'un cas d'autosuggestion religieuse. Voici les faits racontés par un témoin :

Guérison subite d'une femme aveugle et incroyante pendant le pèlerinage national de 1906

La personne guérie est une femme mariée, M^{me} Courcel, de Paris, âgée de quarante-six ans.

Conduite aussitôt ou plutôt portée au Bureau des Constatations par une foule enthousiaste, elle a fait, dans un langage faubourien des plus pittoresques, le récit de sa vie et de sa guérison :

« D'abord, s'est-elle écriée, faut que je vous dise que je suis chanteuse des cours et des rues. Oh ! mais cela n'a pas toujours été mon métier. Quand je voyais clair, j'étais blanchisseuse. »

Puis, s'interrompant un instant pour regarder autour d'elle :

« Oh ! que c'est drôle ici ! » et montrant du doigt la petite croix rouge et violette qui distingue les médecins : « Alors vous êtes tous décorés, ici ? C'est rigolo ce qu'il y a de décorés dans ce pays ! »

Les D^{rs} Boissarie et Cox essayent vainement de la ramener à son récit : « Vous allez tout savoir, reprend-elle, mais avant, laissez-moi un peu regarder ; il y a longtemps que je n'ai pas vu le soleil. » On lui accorde d'autant plus volontiers un instant de répit qu'à ce moment la procession du Saint-Sacrement arrive à l'esplanade.

« Qu'est-ce que c'était, le monsieur habillé en or, qui était sous un grand parapluie blanc ?

— C'était, lui répond-on, le prêtre qui portait le bon Dieu.

— Alors, s'écria-t-elle, le bon Dieu se promène comme ça tous les jours, ici ? Ah ! mais c'est pour cela que je suis guérie ! »

Après cette exclamation, qui rend l'assemblée de plus en plus curieuse, elle fait le récit suivant :

« Pour que vous ne soyez pas épatés, je vous avoue que je ne connais pas grand'chose en fait de religion. Il y a trois mois que je suis baptisée, et avant je ne savais pas si Dieu existait.

« Je suis l'aînée d'une famille de dix-neuf enfants. On n'a pas eu chez nous les moyens de m'envoyer à l'école ni à l'église. J'avais à peine sept ans, qu'il fallait déjà que je m'occupe de mes frères et de mes sœurs. Quand je fus un peu plus grande, on m'envoya au lavoir. Je devins blanchisseuse. Je quittai mes parents à dix-neuf ans, pour me mettre en ménage. Je me mariaï à la mairie du 20^e arrondissement, c'est-à-dire sans cérémonie.

« Mais voilà que l'année suivante j'ai mal aux yeux. Je vois de moins en moins clair; les clients me quittent, parce que je ne peux plus bien laver leur linge. Je vois cependant toujours un peu, c'est surtout l'œil gauche qui se perd. Mon mari, voyant que je ne pouvais plus travailler, me... plaque... Me voilà seule; je vais dans les hôpitaux, on me soigne, mais on ne me guérit pas. Ma vue baisse au contraire de plus en plus. Je vais mourir de faim; une amie me conseille d'aller à la préfecture de police demander un permis pour chanter dans les rues.

« Sur des certificats d'un médecin des Quinze-Vingts, constatant que j'étais presque aveugle, on me l'accorde. Me voilà chanteuse. Je me remarie, mais cette fois à la mairie et à l'église, avec un brave ouvrier qui joue de la guitare. Il m'accompagne pendant que je chante et, le soir, il fait la popote.

« On était presque heureux; mais un jour, en passant sur le pont de l'Archevêché, je ressentis à l'œil gauche une violente douleur. Cela me faisait si mal que je criai comme une bête. Un sergent de ville s'approcha de moi et me demanda ce que j'avais. « Conduisez-moi vite chez un pharmacien, lui dis-je, « je souffre des yeux. » L'Hôtel-Dieu était à côté, il m'y amena.

« Il n'y avait, à ce moment, qu'un chirurgien, le Dr Piou, il n'était pas oculiste et il ne voulait pas me soigner. Comme j'insistais, il examina cependant mon œil. On me fit un pansement, mais l'œil droit fut atteint à son tour. Je ne voyais plus. On disait cependant que l'œil droit n'était pas perdu. Il y a deux ans, on m'apprit qu'il n'y avait plus rien à faire, que ma vue s'était complètement éteinte.

« Depuis quelque temps, mon mari me parlait de religion. Je ne voulais rien entendre. Comme c'était un brave homme, je finis néanmoins par l'écouter,

pour lui faire plaisir. Il y a trois mois, il me fit baptiser par le curé de Sainte-Anne de la Maison-Blanche, à Paris.

« Il me disait que je ferais bien d'aller à Lourdes. J'avais honte d'aller à l'église. Je disais que cela n'était pas pour moi, et puis, il faut vous le dire, je n'avais qu'une vague idée du bon Dieu, de la sainte Vierge. Je croyais que les miracles de Lourdes étaient de la « blague ».

« — Vas-y tout de même, me dit mon mari ; si tu ne guéris pas, tu apprendras au moins à prier. »

« Je me fis donc embaucher dans un train de pèlerinage. Je n'ai pas pensé une minute que je pourrais être guérie.

« Pendant le voyage, je me fis beaucoup de mauvais sang. On chantait des chansons que je ne connaissais pas. Ah ! si on avait chanté l'*Étoile d'amour* ou bien *Manon, voici le soleil*, j'aurais pu me distraire en chantant aussi, mais mes compagnons de route chantaient moitié en français, moitié en je ne sais quelle langue.

« Arrivée à Lourdes, même refrain ; c'était rasant. Je voulais repartir, on ne voulut pas me reconduire à la gare. Des dames de l'hôpital où on m'avait placée me proposèrent de m'emmener à la grotte et de me faire prendre un bain.

« D'abord je ne voulais pas, croyant que ces bains étaient payants, mais tantôt, quand j'ai appris que c'était gratuit, je m'y laissai conduire. Arrivée à la fontaine, une des jeunes filles qui m'accompagnaient prit mon mouchoir et le trempa dans l'eau : « Lavez-vous les yeux », me dit-elle. Je lui répondis : « Je voudrais bien voir le pays. On dit que c'est très beau. Mais je ne crois pas, et puis je ne suis pas venue ici pour guérir. »

« Comme la jeune fille insistait, je mis le mouchoir

mouillé sur mes yeux. Aussitôt je poussai un cri : « Oh ! que c'est froid. C'est un sale coup que j'ai fait là. « Mes yeux vont se pourrir. On m'avait recommandé « de ne les laver qu'à l'eau chaude. » Je ressentais une vive douleur à la tête et aux yeux ; puis je vis trouble, je vis des raies rouges.

« Je ne vais pas croire que je vois clair. Mais non, je voyais bien. Il y avait devant moi des femmes décorées. Elles avaient de drôles de chapeaux ; je n'avais jamais vu cela ; c'étaient des Espagnoles.

« J'ai chanté des chansons espagnoles pendant que mon mari pinçait de la guitare. Vous connaissez peut-être celle-ci : *A Barcelone, un soir d'été...* Il n'y a pas de mal à cela. »

Un fou rire secoue l'auditoire. M^{me} Courcel n'en est pas troublée. Elle continue :

« Et puis, j'ai vu des hommes. Il y en avait, ma foi, qui étaient très bien. J'ai vu la grotte, la fontaine, la sainte Vierge, les montagnes, j'ai tout vu enfin et je vois très bien. Plus de doute, je suis guérie. Ah ! qu'elle est bonne, cette eau-là ! »

Les médecins présents constatant que l'aveugle distingue très bien les couleurs, un d'eux lui présente une montre : « Quelle heure est-il ? » lui demande-t-il. La brave femme, qui a perdu l'habitude de lire l'heure, met un doigt sur la petite aiguille, un autre sur la grande et compte un, deux, trois, quatre : « Cinq heures et demie », fait-elle.

M^{me} Courcel avait le certificat suivant du D^r Valude, de l'hospice national des Quinze-Vingts :

Je, soussigné, certifie que M^{me} Courcel est atteinte de trachome ancien, double staphylôme total de l'œil gauche et taies de la cornée droite avec diminution considérable de l'acuité visuelle. A l'examen, les médecins remarquent que si quelques taies existent encore, la cornée est claire dans presque toutes les parties de l'œil droit.

Voilà une guérison qu'il serait difficile d'attribuer à l'autosuggestion. En effet, l'aveugle a suivi à regret le pèlerinage et a même, ainsi que le faisait remarquer un médecin, échappé à la suggestion involontaire et physique de la vue.

J'ai revu ce matin M^{me} Courcel à la grotte : elle priait avec ferveur : « Je suis contente, m'a-t-elle dit, de voir clair, mais je suis plus heureuse encore de savoir prier. J'aime maintenant la sainte Vierge à me faire tuer pour Elle. »

Après avoir prié, M^{me} Courcel s'est rendue de nouveau au Bureau des Constatations. Elle a été l'objet d'un second examen. Les nombreux médecins, venus à l'examen, ont pu se rendre compte qu'elle voyait parfaitement.

M^{me} Courcel a retrouvé la vue de l'œil droit, les taies ont disparu, l'œil gauche est resté dans le même état, cette guérison est importante par son instantanéité.

La lettre suivante, qui a paru dans plusieurs journaux, nous montre qu'il s'est opéré, dans les sentiments de cette femme, un changement complet aussi intéressant que la guérison de ses yeux.

Cette guérison fut si rapide que personne n'osait y croire.

Une enquête a été faite par des personnes compétentes et absolument dignes de foi et nous pouvons affirmer que l'aveugle voit.

La guérison dure et, aujourd'hui, la chanteuse des rues, l'aveugle du pont Royal, marche toute seule et sans aide et sans crainte.

Plusieurs pièces et attestations nous ont été communiquées établissant l'état de cécité de M^{me} Courcel avant son pèlerinage à Lourdes. Et nous avons eu le plaisir de lire la lettre suivante, écrite de la main même de la chanteuse des rues.

Nous croyons devoir la reproduire, car elle est fort intéressante et établit que M^{me} Courcel a été guérie doublement, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral et religieux.

Elle est émaillée de nombreuses fautes d'orthographe, dont nous faisons grâce à nos lecteurs, mais nous en conservons le sens et la tournure des phrases. M^{me} Courcel écrit à une personne qui s'intéresse beaucoup à elle.

Nous copions textuellement :

Je remercie sincèrement M^{me} X..., dites-lui que je suis toujours dans les mêmes sentiments de foi et de grâce. Elle me rappelle dans la lettre qu'elle m'écrit que vous vous intéressez toujours à mon sujet.

Coyez que je vous serai toujours reconnaissante et vous remercie mille fois de l'intérêt que vous me témoignez.

Et dire, M..., que c'est vous qui m'avez préparée pour recevoir ce grand miracle, qui devait me donner la foi et la lumière, et au moment où j'ai ressenti comme un souffle venant de je ne sais d'où et dont vous avez dû ressentir une commotion puisque ma pensée était vers vous et la grande sainte Anne. Maintenant, je vois, je sais, je crois, je vous souhaite les grandes joies de l'éternité sur vous et les vôtres, pour récompense des bonnes paroles que vous m'avez suggérées pour gagner la foi et l'espérance.

Veillez, je vous prie, faire part à M^{me} X... de mes nouvelles, et lui dire que je ne l'oublie pas dans mes prières et qui a bien voulu guider mes pas à travers le pays de Lourdes. Dites-lui aussi que aussitôt chez nous j'ai détruit tout ce dont je lui avais parlé.

Quant à mon retour, toute la famille était dans le saisissement de voir un prodige si miraculeux. Mon mari n'en croyait pas ses yeux et nous sommes partis bras dessus, bras desous à l'église Notre-Dame des Victoires, à la cérémonie de remerciement des grâces obtenues, priant le bon Dieu de donner la force et la religion pour le salut de la France.

Recevez, M..., mes sincères salutations me disant votre toute dévouée servante, je soussignée :

Le 31 août 1906.

BLOIS, Ernestine COURCEL,
Rue des Peupliers, 32, Paris.



Pèlerinage du Mans



CHAPITRE XI

LE LUPUS DE METZ

Rapport sur la guérison de M^{me} Rouchel, discutée devant la Société de médecine de Metz, soumise à l'appréciation de deux professeurs de Paris.

M^{me} ROUCHEL

Le 4 septembre 1903, M^{me} Rouchel est venue à Lourdes avec le pèlerinage de Metz. Elle était atteinte depuis neuf ou dix ans d'un lupus au visage, qui étendait sans cesse ses ravages. Tous les remèdes employés avaient été impuissants à enrayer le mal. Son aspect était lamentable. Le nez, la lèvre supérieure, la joue droite, l'intérieur de la bouche, le voile du palais, tout était envahi, déformé, rongé. Toutes ces parties étaient couvertes d'une suppuration abondante et fétide.

Aux lésions du lupus s'ajoutaient deux perforations : l'une à la joue droite, à trois centimètres environ de l'angle de la bouche; l'autre à la jonction des parties molles et des parties solides du palais.

Ces deux perforations dataient de deux ans environ. La perforation de la joue faisait communiquer la bouche avec l'extérieur ; il fallait la fermer avec un fort tampon pour empêcher les liquides de s'écouler par cette ouverture quand la malade essayait de boire. Cette perforation avait environ le diamètre du petit doigt.

La perforation du palais avait un demi-centimètre de large et deux centimètres de long. Tout autour, la muqueuse était boursouflée. La bouche, rongée en tous sens, était remplie d'une végétation noirâtre et d'une suppuration fétide. Vainement pour arrêter les progrès du mal, on avait arraché toutes les dents, cautérisé l'intérieur de la bouche au fer rouge : tout était resté sans effet.

Le D^r Ernst, qui soignait cette malade depuis neuf ans au Bureau de bienfaisance, l'avait examinée avec soin onze jours avant son départ pour Lourdes, et décrivait en détail toutes les lésions que nous venons de mentionner : les deux perforations, la lèvre supérieure ulcérée, enflée, obstruant complètement les narines. La parole était inintelligible.

La maladie et la guérison de cette femme avaient fixé, à juste titre, l'attention de nos confrères de Metz. Dans quatre séances de leur société, cette guérison avait été mise à l'ordre du jour les 9, 23, 25 mars et 19 avril. Dans la première séance, le D^r Ernst présenta lui-même la malade et fit un rapport sur elle.

Il fut déclaré par tous les médecins présents, y compris le D^r Ernst, que la malade n'était pas guérie (1).

Il fut en même temps reconnu que l'amélioration constatée par le D^r Ernst pouvait s'expliquer par des facteurs naturels.

(1) Les perforations étaient bien fermées mais on n'en parlait pas.



M^{me} ROUCHEL

Enfin, il fut décidé que la constatation de la non-guérison et de l'amélioration non miraculeuse serait verbalisée et communiquée aux journaux, ce qui fut fait le 25 mars.

Ce jugement, absolu dans ses conclusions, n'était accompagné d'aucune justification et ne pouvait satisfaire l'opinion. La polémique, loin de se calmer, reprit plus ardente dans la presse, presse allemande, presse française, catholique, protestante. Nous avons relevé plus de trente articles écrits dans des sens opposés sur cette question.

Un député du Reichsrath disait dans le *Vaterland* de Vienne du 8 septembre 1904 : « Les médecins de Metz ont déplacé la question, ils ne l'ont pas résolue ; ils ont laissé de côté les plaies, les perforations, on n'a plus parlé que du lupus dont on trouvait encore des traces dans la cicatrice ; mais il ne faut pas permettre qu'on nous fasse perdre de vue ce seul fait intéressant : M^{me} Rouchel a été guérie le 5 septembre 1903, en quelques instants, de deux plaies profondes alors que tous les traitements étaient restés jusque-là sans effet. C'est là qu'est le nœud du problème.

« Si les médecins de Metz croient pouvoir donner une explication naturelle de ce changement instantané qui s'est produit le 5 septembre 1903, je les somme à mon tour, dans l'intérêt de la science, de donner cette explication qui, malgré toutes les invitations publiques faites jusqu'à ce jour, n'a encore pu être obtenue. »

De notre côté, nous écrivions à la date du 9 septembre 1905 : « M^{me} Rouchel a été guérie d'une perforation du voile du palais et d'une perforation de la joue, dans laquelle on pouvait introduire le doigt jusque dans l'intérieur de la bouche ; dans un temps très court, ces perforations ont été fermées par une cicatrice solide et définitive. Cette suppuration, qui

durait depuis neufans, a disparu sans laisser de trace. Voilà le fait qui prime toutes les théories et défie toute explication; et ce fait est appuyé par des témoignages pris jour par jour, heure par heure. »

En suivant par ordre les diverses dépositions que nous avons recueillies, nous pouvons établir que, jusqu'au 5 septembre, à 4 h. 1/2 du soir, rien n'était changé dans l'état de M^{me} Rouchel; son lupus était en pleine suppuration et, à 5 heures du soir, toutes ses plaies étaient séchées et toutes ses perforations fermées.

Nous avons d'abord le certificat du D^r Ernst, que nous avons, en partie, reproduit plus haut. Dans la réunion du 10 avril dernier, ce médecin a précisé davantage ses affirmations : « J'ai vu, nous disait-il, la femme Rouchel le matin avant son départ pour Lourdes, et j'ai remarqué qu'elle rendait par le nez l'eau qu'elle voulait absorber. »

Le D^r Ernst, de Metz, déclare dans son certificat :

J'ai vu M^{me} Rouchel pour la première fois en 1875 au Bureau de bienfaisance et j'ai constaté qu'elle était atteinte d'un *lupus* du visage, prenant surtout le nez et la lèvre supérieure. Tous les remèdes employés (iodure de potassium, etc.) ont été impuissants à enrayer le mal. De même le traitement du spécialiste, M. le D^r Bender, à qui je l'avais adressée, tel que curettage et cautérisation; mais tout fut inutile et dans le courant de l'année 1899, le palais se perfora; la joue droite se perfora également en 1901.

Onze jours avant son départ pour Lourdes, en août 1903, la malade présentait un aspect lamentable, causé par la déformation et les ravages survenus au nez, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; à la lèvre supérieure, à la joue droite et au palais. A la jonction des parties molles et solides du palais subsistait toujours une perforation, de même à la joue droite à trois centimètres environ de l'angle de la bouche. Le nez et la lèvre supérieure étaient fortement entamés et couverts d'une suppuration fétide.

J'ai revu M^{me} Rouchel *cinq jours* après son retour de Lourdes, il s'était produit dans son état un changement complet. La rougeur avait à peu près disparu, les perforations du palais et de la joue étaient fermées; à l'endroit extérieur de la perforation de la joue subsistait à peine une tache rouge de la grandeur d'une lentille. La lèvre sur laquelle s'était formé le plus d'ulcérations était recouverte d'une croûte de belle apparence; l'enflure avait disparu aux deux tiers; des ulcérations il ne restait presque plus de traces. Sur les contours de l'ancienne inflammation apparaissaient quelques nœuds cicatriciels.

Cette amélioration prodigieuse, on pouvait dire cette guérison, a continué jusqu'à ce jour. Mon confrère, le D^r Muller (israélite), spécialiste pour les maladies de peau, aussi bien que moi, ne pouvait qualifier que d'extraordinaire l'amélioration produite après les progrès continuels qu'avait faits la maladie jusqu'au départ pour Lourdes.

Il est impossible d'*expliquer naturellement* le changement survenu en si peu de temps.

Metz, 22 décembre 1903.

D^r ERNST.

Voici, par ordre, la déposition des divers témoins :
Le curé de Saint-Maximin visitait M^{me} Rouchel, le dimanche, veille de son départ.

J'ai été saisi, nous dit-il, d'une profonde compassion, d'une sorte d'épouvante, en voyant cette pauvre femme, qui cachait mal sous son bandeau sa bouche affreusement meurtrie, ses lèvres tuméfiées, sa figure remplie de cicatrices.

Sœur Sophie, de la Charité maternelle, de Metz, dépose :

1° En mon âme et conscience, j'affirme devant Dieu avoir accompagné et soigné M^{me} Rouchel, pendant son pèlerinage, du 31 août au 12 septembre.

2° Du 31 août au 5 septembre sa figure était hideuse. Sur la joue droite, à trois centimètres de la bouche, s'était formé un trou du diamètre d'un doigt, par lesquels s'écoulaient les liquides froids qu'elle essayait de boire.

3° Jusqu'au 5 septembre je devais renouveler cinq ou six

fois par jour son pansement, ce qui me donnait l'occasion d'examiner de près l'état de la malade.

4° Pendant le trajet de Metz à Lourdes, et à Lourdes même, je n'ai pas constaté la moindre amélioration dans l'état de la malade ; le samedi 5 septembre, vers 8 heures du matin, je la vis et la pansai pour la dernière fois avant sa guérison. A ce moment, j'ai remarqué encore dans la joue droite un trou grand comme l'épaisseur de mon petit doigt. J'y ai introduit un tampon de ouate *par l'intérieur de la bouche*, parce que l'ouverture était plus forte de ce côté.

5° J'ai examiné l'intérieur de la bouche de M^{me} Rouchel pendant le voyage. Il était même plus horrible à voir que l'extérieur. Au palais se trouvait un trou long au moins d'un centimètre et demi et large d'un demi-centimètre. Il était bordé par une espèce de bourrelet de chair suppurante. Le palais était bourgeonné comme la tige de certains rosiers.

Non seulement j'ai vu le trou de la joue à diverses reprises, mais le bouchon de caoutchouc qui le fermait au départ de Metz s'étant égaré en route, j'ai fait un tampon de ouate et je l'ai placé moi-même en renouvelant les pansements, de manière à empêcher les liquides de s'échapper par cette issue.

M^{me} Lacroix, de Metz, dépose :

J'ai vu à Lourdes, le samedi matin, 5 septembre, M^{me} Rouchel qui se présentait pour se baigner la figure ; j'ai pu voir l'horreur de cette bouche, la lèvre supérieure bouchant complètement les narines ; sur le côté droit, un trou d'où s'échappait du pus : c'était affreux. Je vois encore cette malheureuse se laver, rincer son éponge ; l'eau était devenue d'une couleur indescriptible.

M. le comte d'Autane, publiciste, a déposé dans les termes suivants :

Étant à la grotte, le samedi 5 septembre, à 10 heures du matin, je vis entrer dans la grotte M^{me} Rouchel, dont j'observai le bandeau imprégné de pus. Sans m'approcher d'elle, je fus fortement impressionné par l'odeur fétide qui se dégageait de sa plaie, et cela me suffit pour la distinguer des autres malades présents en ce moment à Lourdes. Lorsqu'on

parla de sa guérison, je cherchai à la voir et je l'aperçus, le 6 au matin, sur le banc de droite de la grotte, dans l'espace réservé aux malades, la figure complètement cicatrisée et, naturellement, sans bandeau. Toute trace de suppuration avait disparu, l'odeur n'existait plus, et la guérison ne fit pas de doute pour moi.

La religieuse chargée de la direction de la salle d'hôpital où se trouvait M^{me} Rouchel nous a parfaitement décrit l'état dans lequel elle se trouvait avant la procession ; elle s'exprime en ces termes :

J'ai eu à m'occuper de M^{me} Rouchel pendant le pèlerinage messin à Lourdes, en septembre 1903. M^{me} Rouchel fut installée dans la salle Saint-Jean-Baptiste. Comprenant qu'elle incommoderait les autres malades, je l'isolai et la plaçai dans un coin près d'une fenêtre. J'ai pansé la malade à plusieurs reprises. Je l'ai pansé pour la dernière fois le *samedi 5 septembre, vers 1 heure 1/2 de l'après-midi* ; je n'ai pas remarqué qu'il se fût produit un changement quelconque dans l'état de la malade. A ce moment, le nez, les lèvres, les joues ne formaient qu'une plaie, d'où s'exhalait une odeur insupportable. *J'ai constaté une dernière fois dans la joue un trou grand comme l'épaisseur de mon petit doigt.* Quand la malade buvait, une partie de ce qu'elle prenait sortait au dehors par ce trou. Ceci était encore arrivé le 5 septembre, à son repas de midi ; un pus abondant se dégageait d'une manière continue des plaies et du trou de la joue. M^{me} Rouchel ne prenait que des liquides ; elle avalait difficilement.

En faisant le dernier pansement le samedi, à 1 heure 1/2 de l'après-midi, je dus encore *mettre sur le trou de la joue un fort tampon pour fermer l'orifice.* — Signé : SŒUR MECHTILDE, religieuse de l'hôpital de Lourdes.

Déposition du supérieur du grand séminaire de Tarbes :

Le 5 septembre 1903, vers 4 h. 1/4 ou 4 h. 1/2 j'étais assis devant la porte de la crypte ; je disais mon bréviaire et j'attendais les pèlerins qui viennent parfois se confesser pendant la procession du Saint-Sacrement. Une femme passe devant moi,

la démarche lente, affaissée, paraissant fuir la foule. « Où allez-vous ? lui dis-je. — Ah ! si vous saviez, Monsieur l'abbé, quelle est ma situation. » A ces mots elle soulève le bandeau qui couvrait sa figure et je vois une affreuse plaie. « Voyez ce trou, me dit-elle, quand je bois tout s'échappe par là. » Je vois, en effet, un trou qui traverse la joue, pénètre jusque dans la bouche et par où s'écoule une suppuration fétide. La femme relève son bandeau et continue son chemin, elle descend par l'escalier de la tour dans l'église du Rosaire.

Le supérieur ajoute :

La vue de cette horrible plaie m'avait laissé une impression pénible, cette odeur insupportable me suivait partout. Le soir je fis part à mes confrères, à M. Collin, directeur du pèlerinage de Metz, de ce que j'avais éprouvé à la vue de cette femme.

Un témoin muet. — Le bandeau

M^{me} Rouchel n'avait pas voulu se placer au milieu des autres malades pendant la procession. En chemin de fer, à l'hôpital, aux piscines, tout le monde s'écartait d'elle ; les voisins étaient incommodés par l'odeur qui se dégagait de ses plaies ; elle s'était réfugiée dans l'église du Rosaire, dans une chapelle latérale du chœur. Au moment où Monseigneur de Saint-Dié passe près d'elle en reportant le Saint-Sacrement, son bandeau se détache et laisse sur son livre qu'elle tenait ouvert à la main une tache profonde de sang et de pus. Il y avait trois heures qu'on avait fait le pansement, et ce dernier, comme les autres, était tout imprégné des liquides qui s'écoulaient de ses plaies. M^{me} Rouchel, ne se doutant de rien, rajuste son bandeau et rentre à l'hôpital.

Ainsi tous les témoignages concordent : le jeudi 5 septembre jusqu'à 4 h. 1/2 du soir M^{me} Rouchel avait toujours ses plaies, la suppuration était aussi

abondante, rien n'était changé dans son état : c'est à ce moment que se produisit une cicatrisation instantanée.

M^{me} Rouchel rentre donc à l'hôpital.

Elle trouve Sœur Sophie et lui reproche de n'avoir pas suffisamment fixé son dernier pansement. « Je n'avais pas fait ce pansement, dit Sœur Sophie. J'ôte ce bandage, et je constate le changement opéré chez cette femme : il n'y avait plus de plaies à la figure ; une peau neuve s'était formée ; l'intérieur de la bouche était complètement guéri ; il n'y avait plus de trou, ni au palais, ni dans la joue. »

« On ne peut exprimer la joie de cette pauvre femme, ajoute encore la religieuse ; j'ai constaté moi-même qu'il n'y avait plus aucune trace de suppuration dans la bouche, la lèvre supérieure avait repris sa forme normale, le nez était dégagé, la bouche complètement guérie. On la fit manger un peu de légumes et de viande, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps, et ce qu'elle fit sans difficulté. »

Les compagnes de voyage, les demoiselles Risse, constatent aussi la guérison. « Nous trouvons, disent-elles, après la procession, M^{me} Rouchel, un miroir à la main, et regardant sa figure ; il n'y avait plus de trou à la joue, ni de suppuration, ni de plaie, mais une peau nouvelle encore rouge, comme celle d'une plaie récemment fermée. Une Anglaise, qui se trouvait dans la salle, voulut voir l'intérieur de la bouche et constata, avec toutes les personnes présentes, qu'il n'y avait plus de trou au palais et que la bouche était complètement guérie. »

En rapprochant toutes ces dépositions, il nous paraît établi que la femme Rouchel avait, le 5 septembre, à 4 h. 1/2 de l'après-midi, les deux perforations que nous avons décrites. Jusqu'à 4 h. 1/2, son lupus a trahi sa présence par le même écoulement de

sanies et de pus; à 5 heures, elle rentre à l'hôpital, et l'on constate que les deux perforations sont fermées, que toutes ses plaies sont cicatrisées. Le lendemain, nous avons examiné M^{me} Rouchel au Bureau des Constatations, avec un grand nombre de médecins belges et français, deux internes de Lille. Le trou de la joue était remplacé par une cicatrice bien solide; il restait à peine une trace rouge de la largeur d'une lentille; le palais était reconstitué; il n'y avait plus trace de suppuration.

Cette instantanéité dans la réparation des plaies n'est pas un fait d'ordre médical.

Charcot nous le dit expressément; en nous racontant l'histoire de la demoiselle Coirin, guérie par suggestion d'une plaie du sein, il nous fait observer que la cicatrisation ne fut complète que quelques jours après; « car, dit-il, une cicatrisation demande toujours du temps pour s'effectuer. Ce ne fut que dix-huit jours plus tard que la peau de l'organe était devenue lisse, indemne de toute ulcération. » Il ajoute : « Dans les guérisons qualifiées de soudaines, les lois physiques demandent toujours un temps suffisant pour la cicatrisation des plaies. La suggestion religieuse a pour limite cette puissance que possède l'esprit sur le corps, et cette limite, aucune intervention n'est susceptible de la lui faire franchir. On n'a jamais observé la reconstitution instantanée des tissus détruits. »

Dans la guérison de M^{me} Rouchel, deux plaies anciennes se sont fermées, sans aucun traitement, dans l'espace d'un quart d'heure, ou d'une demi-heure, ce qui revient au même. Vingt témoins l'ont constaté, à l'hôpital, au bureau des médecins de Lourdes, enfin le médecin de la malade dans un rapport entièrement écrit de sa main a constaté la guérison entre ses deux examens.

La discussion de la guérison de M^{me} Rouchel devant la
Société des médecins de Metz, le 10 avril 1905

La guérison de M^{me} Rouchel avait fait du bruit dans toute la Lorraine.

A l'occasion d'une conférence que je devais faire à Metz dans les premiers jours d'avril 1905, les médecins de cette ville m'avaient demandé de venir étudier avec eux cette guérison. J'avais accepté leur invitation et le 10 avril j'assistais à une séance extraordinaire de la Société de médecine convoquée à cet effet. La réunion a eu lieu dans une salle réservée de la brasserie de « Bürgerbrau » ; elle s'est ouverte à 5 h. 10 sous la présidence du D^r Lentz, conseiller d'hygiène : vint-cinq membres étaient présents.

En ouvrant la séance, M. le D^r Lentz en rappelle brièvement le but. M. le D^r Ernst a, dit-il, délivré à l'époque un certificat constatant que M^{me} Rouchel, de Metz, qu'il avait soignée, avait été l'objet à Lourdes d'une guérison quasi miraculeuse. La Société des médecins de Metz l'ayant mis en demeure d'apporter des preuves, constata qu'il n'y avait pas eu guérison du lupus dont M^{me} Rouchel était atteinte ; le D^r Ernst rétracta pour ainsi dire son certificat. Il importe donc de faire la lumière sur ce cas en le discutant avec M. le D^r Boissarie. MM. Les D^{rs} Amos et Mayer se chargeront de traduire en langue française les observations qui seront présentées en langue allemande.

M. le D^r Boissarie. — Je suis reconnaissant à la Société de m'avoir invité à la séance. Nous resterons absolument sur le terrain scientifique. Il ne sera pas question de miracle. Nous parlerons de M^{me} Rouchel comme s'il s'agissait d'un cas d'hôpital ou de clinique. Vous savez dans quel état se trouvait M^{me} Rouchel.

Il ne m'appartient pas de dire si cette malade avait en elle le germe d'une maladie autre que le lupus. Pensez-vous qu'elle n'avait que le lupus tuberculeux, ou qu'il y avait un mélange avec une autre maladie ?

M. le Dr Lentz. — Nous sommes d'accord sur ce point qu'il y avait autre chose que le lupus.

M. le Dr Müller, spécialiste pour les maladies de la peau. — En ce qui concerne cette question, il est hors de doute qu'on se trouvait en présence d'un lupus compliqué d'une autre diathèse. Mais quelle que soit la cause, il serait surprenant que des fistules du genre de celles constatées chez M^{me} Rouchel fussent guéries sur l'instant même. Je demande donc à M. le Dr Boissarie si lui-même, le jour de cette guérison, avait visité auparavant M^{me} Rouchel. A-t-il vu la fistule le matin ? Si tel n'est pas le cas, nous ne pouvons nous occuper de cette guérison. Des laïques (1) ne sont jamais en état de remplacer les témoignages des médecins. Si aucun médecin n'a visité M^{me} Rouchel immédiatement avant sa guérison, nous ne pouvons pas attacher de valeur aux autres témoins, pas même à celui de Sœur Sophie, bien qu'elle ait une certaine pratique dans les soins à donner aux malades, car elle est aussi à classer parmi les témoins laïques non initiés à la science.

Nous ne pouvons pas absolument nous en rapporter à ces témoignages. Donc, encore une fois, M. le Dr Boissarie a-t-il visité la femme auparavant ou bien un autre médecin l'a-t-il examinée ?

MM. les Drs Amos et Christel traduisent les paroles du Dr Müller.

M. le Dr Boissarie. — Je vais arriver à la question. Le certificat, délivré par son médecin dix jours avant sa guérison, constate que M^{me} Rouchel avait à ce moment une perforation de la joue et du voile du

(1) Par laïques il désigne tous les témoins qui ne sont pas médecins.

palais. Nous avons ensuite les témoignages de personnes très honorables, desquels il résulte que l'état reste le même pendant le voyage. Le fait à constater est d'ordre vulgaire et tout le monde peut se porter garant de l'existence de ces perforations après les avoir vues et touchées. Les témoignages se succèdent. Ils ont été relevés jour par jour, heure par heure. Nous avons ensuite un témoin muet irrécusable : au moment de la procession, le bandeau tombe imprimant une large trace de pus sur le livre que la femme tenait en main. Cette femme avant la procession ne pouvait pas boire; elle rendait tout par le nez et la joue. Après, elle peut boire et manger comme tout le monde. Il faut donc admettre qu'il y a là une série de témoignages qui nous amènent à une certitude complète. Je ne crois pas qu'aucun médecin puisse dire qu'une perforation semblable peut se guérir sans traitement en huit ou dix jours, et à plus forte raison en un jour, en une heure.

M. le Dr Müller. — Nous avons entendu de M. le Dr Boissarie qu'il n'a pas vu M^{me} Rouchel avant sa guérison. Dans ces conditions, cette guérison subite n'existe pas ou est considérée comme non existante, pour un homme de science. M. le Dr Boissarie demande si une fistule de cette nature peut guérir même dans dix jours. Cela est non seulement possible, mais nous le voyons tous les jours.

M. le Dr Boissarie. — Admettez-vous que la malade, le jour de son départ pour Lourdes, ait eu le voile du palais perforé?

M. le Dr Müller. — Oui, je le crois, mais je ne l'ai pas vu.

M. le Dr Boissarie. — En dehors des médecins vous n'admettez ainsi aucun autre témoignage. C'est dangereux. Il s'agit ici de constatations d'ordre vulgaire et non scientifique. Tous ceux qui ont vu de près

M^{me} Rouchel peuvent dire si elle avait un trou dans la joue, surtout si on pouvait passer le doigt dans ce trou et si les liquides sortaient par là quand elle buvait. Les témoins nous disent que l'on enfonçait par l'intérieur de la bouche un tampon qui devait ressortir par la joue. Ce témoignage ne peut être négligé, il a la valeur de tous les témoignages scientifiques.

M. le D^r Müller, ne tenant aucun compte des dépositions des témoins, ajoute : « Une guérison en dix jours d'une perforation du genre de celle qui nous occupe n'est absolument pas chose rare. Il suffit qu'un charlatan ait administré à la malade de l'iode à forte dose pour obtenir la fermeture des perforations. Aucun d'entre vous ne peut savoir si la malade n'a pas reçu de l'iode. Il est de fait que ces perforations guérissent rapidement. Je n'attache donc aucune importance à la circonstance que la malade ait été guérie dans un laps de temps de dix jours. »

M. le D^r Ernst, médecin de la malade, proteste en ces termes : « Avant son départ pour Lourdes, j'ai vu la femme Rouchel et j'ai remarqué qu'elle rendait par le nez l'eau qu'elle voulait absorber. J'ai employé l'iode et le mercure dans une large mesure. Dix mois avant son départ pour Lourdes, je n'ai rien obtenu.

« L'hypothèse du charlatan est absolument gratuite : dans les six derniers mois la femme Rouchel n'a pris aucun remède. »

M. le D^r Müller persiste à déclarer que la guérison de perforations semblables n'a rien d'exceptionnel avec un traitement intensif dans l'espace de dix à douze jours.

M. le D^r Boissarie répond que le médecin de la malade a donné sans résultat ce traitement intensif, mais que dans les six derniers mois la femme Rouchel n'a pris aucun remède.

Il ajoute, ce n'est pas du reste dans l'espace de dix

jours que cette femme a été guérie, mais instantanément, à 4 h. 1/2 du soir, le 5 septembre.

M. le Dr Zammert. — Un professeur de Paris m'a dit qu'il peut y avoir guérison de perforation de ce genre en huit jours.

M. le Dr Boissarie. — Quel est ce professeur ?

M. le Dr Zammert. — C'est M. le Dr Tenneson.

M. le Dr Boissarie. — J'ai vu M. le Dr Tenneson il y a deux jours, j'ai parlé longuement avec lui du cas de M^{me} Rouchel et il m'a dit le contraire : une guérison dans un laps de temps si court est inexplicable. (Voir sa déclaration plus bas.)

Dans ces conditions la discussion ne pouvait aboutir; je proposai de soumettre la question à des arbitres.

Le Président. M. le Dr Lentz. — M. le Dr Boissarie propose de soumettre vos conclusions et les siennes à un médecin de Saint-Louis, à choisir d'un commun accord.

M. le Dr Müller — Je suis tout à fait d'accord : mais je demande qu'une autorité d'Allemagne, M. le professeur Wolff, de Strasbourg, soit également saisi de l'affaire. Comme autorité étrangère, je proposerai M. le Dr Fournier, à Paris.

M. le Dr Boissarie — Permettez, vous choisissez votre arbitre à Strasbourg et vous me choisissez le mien à Paris, et moi je ne choisis personne.

Finalement l'assemblée décide que chaque partie désignera un expert; ces deux arbitres choisiront s'il y a lieu un troisième et l'on s'arrête sur les noms du professeur Fournier, de Paris, et de M. Besnier, de l'hôpital Saint-Louis.

La séance est levée à 6 h. 1/2.

Toute la discussion avait porté sur un point d'enquête. Entre les examens des médecins dix ou douze jours se sont écoulés, dit le Dr Müller, et ce délai est plus que suffisant avec un traitement intensif pour

obtenir la fermeture des perforations. Il récuse tous les témoins qui le gênent et fait intervenir un charlatan que personne n'a vu et qui n'a jamais existé. Toute sa thèse repose sur ces deux données qui sont également fausses. Les témoignages que nous avons cités prouvent jusqu'à l'évidence que M^{me} Rouchel avait encore ses plaies le 5 septembre à 4 h. 1/2 du soir, un quart d'heure avant sa guérison.

Le D^r Zammert avait invoqué le témoignage du D^r Tenneson, de l'hôpital Saint-Louis, qui a bien voulu me donner une note très détaillée sur cette guérison.

Il me dit dans sa lettre :

Vous m'avez présenté M^{me} Rouchel et vous me demandez mon avis sur ce qui la concerne. Elle présente quelques cicatrices qui ont succédé à des ulcérations guéries. Une de ces cicatrices occupe la voûte palatine, une autre est située sur la joue droite, celle-ci a succédé à une perforation qui faisait communiquer la bouche avec l'extérieur.

Cette cicatrice est à peine visible. Ces deux perforations sont d'une rareté extrême dans le lupus. Mais là où nous sortons de l'observation ordinaire, c'est qu'il résulte de l'enquête que ces deux perforations et les lésions suppuratives et ulcéreuses de la bouche ont guéri à Lourdes en quelques heures.

Je déclare qu'aucune thérapeutique ne peut produire cela et que le fait, s'il est exact, n'est pas d'ordre médical.

Pour en établir l'exactitude, il faut tenir compte des commémoratifs fournis par la malade et par son entourage. C'est ce que les médecins font tous les jours dans leur pratique. Sans doute, ils n'acceptent les renseignements fournis que sous bénéfice d'inventaire et la critique de tous ces renseignements doit être indépendante de toute considération extra-médicale. Il n'y a pas de raison de soumettre cette critique à un régime d'exception, quand il s'agit des malades de Lourdes.

Si vous pensez que cette lettre puisse être bonne à quelque chose, faites-en ce que vous voudrez.

10 juillet 1905.

D^r TENNESON,
Médecin de l'hôpital Saint-Louis.

Le docteur ajoutait encore : « Les perforations du voile du palais et de la joue quand elles ont cette durée et cette étendue ne s'oblitérent pas spontanément.

« En outre, une suppuration ancienne, abondante, fétide s'écoulait de la bouche; elle pouvait être due à un lupus ulcéré de la cavité buccale, elle pouvait être secondaire. Mais peu importe. La guérison complète en quelques heures d'une lésion suppurative, diffuse de la cavité buccale *est une chose que je n'ai jamais vue.* »

Voilà donc toutes choses bien mises au point.

M. le Dr du Castel, membre de l'Académie de médecine, médecin de l'hôpital Saint-Louis, nous donnait son avis dans le même sens.

M. le Dr Lebec écrivait : « Le fait est très intéressant et quelle que soit la nature du mal, la guérison a été instantanée, c'est là le point capital et contre nature. »

M. le Dr Guéniot, ancien président de l'Académie de médecine, écrivait également : « Le rapport de notre collègue Boissarie m'a beaucoup intéressé et je regrette de ne pouvoir me rendre à votre invitation.

Nos arbitres de Paris : M. le professeur Fournier
et M. le Dr Besnier

M. le Dr Gouraud, ancien médecin de la Charité, voulut bien m'accompagner devant nos deux arbitres et me prêter l'appui de son autorité.

Le 8 juillet 1905, nous présentions M^{me} Rouchel à M. le professeur Fournier et à M. le Dr Besnier. Après un examen prolongé et minutieux de la femme Rouchel, nous eûmes à répondre aux objections qui nous sont faites d'ordinaire :

1^o Nous n'avons pas vu cette malade avant et nous

ne pouvons nous porter garants des modifications qui ont pu se passer à Lourdes ;

2° Il ne faut pas mêler la science à la religion, dans l'intérêt même de la religion ;

3° Il n'en coûtait pas plus à la sainte Vierge de compléter son œuvre en effaçant toute trace de lupus ;

4° Le lupus n'est pas guéri, il reste des ulcérations ;

5° Quelle que soit notre décision, les polémiques ne cesseront pas ; chacun conservera son opinion : alors, de quelle utilité sera notre sentence ? Nous déclinons donc cet arbitrage ; nous sommes insuffisamment renseignés. Il nous faudrait trois mois d'études ou d'observation pour pouvoir nous prononcer.

Dans ces conditions, nos deux arbitres se sont récusés, et, dans la lettre que je recevais, le lendemain, du Dr Besnier, je lisais :

Cher Confrère,

Nous avons pris la décision de décliner la fonction d'expert et d'en rester là.

Je ne trouve pas dans un examen extemporané et purement clinique les éléments nécessaires pour prononcer une sentence arbitrale dans *un cas aussi complexe* où serait indispensable une observation suffisamment prolongée.

Bien cordialement à vous.

Lundi, 9 juillet 1905

Ernest BESNIER.

Nos arbitres étaient restés sur le terrain scientifique, sans s'occuper de l'enquête sur laquelle portait, cependant, tout le débat. Ils décrivaient bien l'état actuel de la femme Rouchel, mais ne voulaient pas s'occuper des lésions disparues, des perforations guéries à Lourdes ; ils comprenaient fort bien qu'une cicatrisation instantanée n'était pas d'ordre médical. Mais avant de l'accepter, il aurait fallu refaire toute

l'enquête, entendre les témoins, venir peut-être à Lourdes pour reprendre, sur place, tous les détails de la guérison ; ils n'en avaient ni le temps, ni le goût.

Plus encore que nos confrères de Metz, les médecins de Paris s'étaient tenus en dehors de la question. Nos confrères de Metz, dans leur désir d'écarter le surnaturel, faussaient les données de l'enquête en supprimant les témoins qui les gênaient, en faisant intervenir un empirique qui n'avait jamais existé, ne tenaient aucun compte des observations du médecin de la malade. Les professeurs de Paris ne voulaient pas sortir du terrain scientifique et s'engager dans une enquête, question de fait qui supprimait leur compétence, et je pouvais dire à nos arbitres :

« Il est impossible d'*expliquer naturellement* le changement survenu en si peu de temps. »

Cette femme avait deux perforations ; que ce soit par le fait d'un lupus ou d'un traumatisme, perforation par un coup de couteau, une balle de revolver, peu m'importe. Il y a perte de substance et la nature ne répare que progressivement ses brèches. Zola me le disait : « Il y aurait autant de surnaturel dans la cicatrisation instantanée d'une égratignure, que dans celle d'une plaie profonde. » Il y avait plus qu'une égratignure chez la femme Rouchel.

Comment, à cette femme qui partait pour Lourdes, rendant le pus à pleine bouche, objet d'horreur pour tous, qui ne se nourrissait pas, avalait le pus qui l'empoisonnait, dont la parole était inintelligible et la respiration embarrassée, que des pensées de suicide hantaient dans ses moments de désespoir, vous oseriez comparer cette femme qui expose à tous les regards cette balafre dont elle est fière, et dont la physionomie respire la force et la santé ? Si nous pouvions faire passer, dans un même tableau, M^{me} Rou-

chel avant et après son pèlerinage, nous n'aurions plus besoin ni de juges, ni de témoins. L'évidence en tiendrait lieu.

La guérison de M^{me} Rouchel relève des lois qui président à la cicatrisation des plaies, ou plutôt renverse ces lois. Il importe de lui conserver le caractère plus général et de ne pas la circonscrire dans une étude des maladies de la peau. Ce serait restreindre la portée de cette guérison.

En résumé, à l'occasion d'une conférence que je devais faire à Metz, les médecins m'ont demandé de venir étudier avec eux la guérison de M^{me} Rouchel.

En écartant tous les témoignages qui venaient à l'encontre de sa thèse, M. Muller se faisait fort de guérir, dans dix ou douze jours, des perforations semblables à celles de la femme Rouchel ; la Société refusait de le suivre sur ce terrain, d'autant que les dix jours se réduisaient à quelques instants.

De notre côté, nous arrivions à prouver : 1° que la malade n'avait suivi aucun traitement pendant les six derniers mois ; 2° que la guérison avait été à peu près instantanée. A ce propos un ancien médecin de l'hôpital Saint-Louis nous écrivait : « La cicatrisation des ulcérations demande au moins plusieurs semaines. Si le travail ulcératif a produit une perforation, il s'agit non plus seulement de cicatrisation, mais d'oblitération ; c'est plus long. Et si le trou a la largeur d'un doigt, je doute que l'oblitération soit possible ; je ne l'ai jamais vue. »

Nous concluons donc que tous ces résultats ne sont pas d'ordre médical.

Nous ne pourrions pas appliquer là les principes posés par Charcot lorsqu'il nous cite des plaies guéries en quinze ou dix-huit jours. Charcot était trop sérieux pour vouloir faire du miracle.

J'ai pris tous les témoignages ; il suffit d'avoir des

yeux pour constater l'existence d'une perforation dans laquelle on peut passer le doigt.

Je dis donc : la guérison de M^{me} Rouchel n'est pas d'ordre médical.

En terminant, je tiens à remercier mes confrères de Metz ; ils m'ont ouvert à deux battants les portes de leur Société. Séparé d'eux par la nationalité, la langue, la religion, j'ai trouvé auprès d'eux l'accueil le plus franc. C'est peut-être la première fois que la science abaisse toute barrière devant l'étude de ces grands problèmes.

Ce sont des médecins protestants qui nous ont convoqué pour étudier avec eux ces difficiles problèmes et le président de la Société, le Dr Lentz, nous écrit : « Je crains bien que quelle que soit la décision de vos arbitres vous n'arriviez jamais à convaincre les incrédules. » Je le crois comme lui, mais ces questions préoccupent à juste titre l'opinion : un très grand nombre de médecins, de professeurs, ont pris position : nous recevons chaque année des adhésions nouvelles : nous devons faire connaître, dans l'intérêt même de la science, les faits exceptionnels dont nous sommes témoins.

Je remercie également MM. les professeurs Fournier et Besnier d'avoir bien voulu examiner la femme Rouchel. En récusant l'arbitrage, ils ont rendu un hommage indirect à la cause que nous défendions, ils ont reconnu qu'ils étaient en présence de problèmes difficiles qui demandaient de longues et consciencieuses recherches. S'ils avaient suivi les détails de l'enquête, ils auraient reconnu qu'il y avait eu cicatrisation instantanée d'une plaie profonde et que le fait n'était pas d'ordre médical.



Groupe de jeunes filles de Villepinte guéries au pèlerinage national



CHAPITRE XII

LES PHTISIQUES A LOURDES

Une malade de Villepinte guérie devant une grotte de l'hospice. — Esther Brackmann guérie au pèlerinage national de 1896. — M^{lle} Carina de Bénével, de Palerme, guérie le 1^{er} septembre 1906.

Les malades de Villepinte

Les affections tuberculeuses occupent le premier rang comme nombre dans nos statistiques, les guérisons les plus intéressantes ont été constatées parmi les malades de Villepinte.

L'hospice de Villepinte, exclusivement réservé aux poitrinaires, envoie depuis 1896 ses malades à Lourdes avec le pèlerinage national.

Pendant les trois années 1896, 1897, 1898, nous avons reçu cinquante-quatre de ses pensionnaires : phtisiques sous diverses formes et à divers degrés, mais toutes sérieusement atteintes.

Sur ces cinquante-quatre malades, on a constaté vingt-quatre guérisons ou améliorations qui se sont

maintenues, à quelques exceptions près, tandis que les trente et quelques malades non améliorées sont presque toutes mortes depuis. Il y a dans ce résultat d'ensemble un enseignement qui s'impose. Les vingt-quatre malades guéries étaient aussi malades que celles qui sont mortes, on n'avait fait aucun triage.

En outre, la guérison s'est produite à Lourdes, instantanément ou avec une très grande rapidité. Les jeunes filles guéries ne sont pas même rentrées à Villepinte, elles ont repris leurs places et leurs occupations dans le monde. Quelques-unes sont entrées en religion.

Depuis 1898, les guérisons ont été moins nombreuses parmi les pensionnaires de Villepinte. Nous ne relevons que cinq ou six noms dans ces dernières années. Si ces guérisons n'étaient que des effets de suggestion, pourquoi ces variations? Pourquoi les mêmes causes ne produiraient-elles pas les mêmes effets? C'est toujours le même problème qui se pose et qui nous indique que le programme de ces guérisons n'est pas écrit de main d'homme.

Les malades guéries étaient aussi gravement atteintes que les autres, elles devaient subir le même sort.

Leur guérison s'est produite pendant les trois jours du pèlerinage; en quelques instants des poumons creusés de cavités profondes ont été cicatrisés, la santé revenait à vue d'œil dans ces corps émaciés et nous avons constaté des augmentations de poids de 10, 20 et 30 livres dans l'espace de quelques jours ou de quelques mois. Ces guérisons instantanées ont été complètes et définitives.

Nous n'avons pas observé jusqu'ici de guérisons d'ensemble sur un groupe donné; nous n'avons pas atteint une moyenne aussi élevée dans la guérison des tuberculeux. Près de la moitié de ces jeunes

filles ont été guéries, alors qu'elles étaient condamnées à une mort certaine et prochaine. En venant à Lourdes, toutes ces malades portent leur dossier, l'histoire jour par jour de leur maladie. Avant de partir de l'hôpital, on les pèse, on recherche leurs bacilles, on apprécie l'étendue de leurs lésions. Au retour le médecin les examine, les observe de près, compare les résultats acquis. La science vient ainsi donner sa consécration à des faits d'une évidence telle qu'ils pourraient se passer de son concours. Mais ici tout se réunit pour déchirer les voiles et les volontés des plus rebelles doivent s'incliner devant une démonstration qui ne laisse prise ni au doute, ni à la critique : on ne suggestionne pas une caverne pulmonaire.

Depuis 1898, nous n'avons pas observé de guérisons par groupe de six et huit à la fois, mais des guérisons isolées. Parmi ces dernières, nous allons citer la guérison de Louise Pérotin, survenue devant une grotte de Lourdes élevée dans la chapelle de Villepinte. Nous reproduisons le récit que les religieuses de l'hospice ont bien voulu nous communiquer.

Une grotte de Lourdes à l'hospice de Villepinte
Une première guérison devant cette grotte
(15 août 1902)

Louise Pérotin, dont nous allons raconter la guérison, se trouve depuis 1897 dans les maisons des religieuses de Marie-Auxiliatrice. Elle a été admise, en effet, d'abord à Champrosay (Seine-et-Oise), puis, à la maison de famille de la rue de Maubeuge, à Paris, et ensuite à Hyères, où elle est restée près de deux ans, d'octobre 1899 à juin 1901.

A cette dernière date, Louise revint à la rue de

Maubeuge pour essayer de reprendre son travail. Mais bientôt elle dut s'arrêter. Au mois de septembre, une *péritonite tuberculeuse* se déclarait, et, le 1^{er} octobre, la malade fut transportée à Villepinte, dans un état très grave.

Au mois de janvier de cette année 1902, la maladie entra soudain dans une phase nouvelle : c'était la méningite tuberculeuse, qui enleva à M^{lle} Pérotin, à la fois, l'usage de la raison et celui de la parole. C'était beaucoup, mais ce n'était pas tout : à un ramollissement du cerveau et de la moelle épinière s'ajouta une souffrance générale dans tous les os ; la pauvre infirme éprouvait des douleurs intolérables aussitôt qu'on essayait la plus légère friction avec un peu de ouate. Dès lors, il lui devint impossible de faire usage de ses membres ; son état réclama les soins assidus qu'on prodigue aux plus petits enfants. Elle ne donnait presque aucun signe d'intelligence et ne parvenait à se faire comprendre que par des monosyllabes ou par des mots entrecoupés, que souvent elle ne pouvait achever. Du reste, les termes les plus familiers échappaient à la mémoire de la malade qui, pour se faire comprendre, devait recourir à des signes. Voulait-elle du lait, par exemple, elle montrait son drap, comme pour indiquer la blancheur ; voulait-elle parler de la sainte Vierge, pour laquelle elle avait toujours eu une très grande dévotion, elle élevait au plafond ses yeux dépourvus de toute expression, comme pour désigner le ciel.

Du mois de janvier au mois d'août, cette jeune fille eut plusieurs crises aiguës de méningite, et son état devint de plus en plus alarmant ; sa vie était un vrai martyre ; on s'étonnait de la voir résister à tant de souffrances. Cependant elle ne se plaignait jamais : dans ses lueurs passagères de raison, elle témoignait parfois à la sainte Vierge le désir d'être guérie, mais,

plus souvent encore, celui d'aller la retrouver au ciel.

Toutefois, M^{lle} Pérotin désirait vivement aller à Lourdes. La chose fut jugée impossible : d'abord, on craignait de la voir mourir en route ; et, de plus, dans l'impossibilité où elle était de faire usage de ses membres, il eût fallu la faire accompagner de deux personnes pour la servir. Quand on lui apprit cette décision, son chagrin fut très vif, mais il dura peu. « Ah ! — dit-elle dans son langage entrecoupé — je sais... Bonne Mère... ici... moi guérie... » Elle voulait dire que la sainte Vierge saurait bien la guérir à Villepinte même, sans qu'elle eut besoin d'aller à Lourdes.

Il faut dire que, depuis plusieurs années, il existe à Villepinte, dans le vestibule du pavillon des grandes malades, une représentation de la grotte de Lourdes, avec une statue de la sainte Vierge. Les malades de l'hospice ont une grande dévotion à ce petit oratoire qui leur rappelle les faveurs de la bonne Mère du ciel pour Villepinte, et elles viennent assidûment y prier et y faire des neuvaines. La sainte Vierge voulait sans doute témoigner combien ces hommages lui étaient agréables en consacrant en quelque sorte ce lieu par une guérison prodigieuse.

Les Mères infirmières proposèrent à Louise de s'unir à une neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption. On devait réciter chaque jour le chapelet. Comme M^{lle} Pérotin ne pouvait articuler l'*Ave Maria*, on lui faisait dire sur les grains de son chapelet : « Bonne Mère, guérissez-moi ! » Et, elle, invariablement, ajoutait : « ou prenez-moi ! » Chaque jour aussi, la jeune infirme buvait quelques gorgées d'eau de Lourdes. Sa confiance allait grandissant ; Louise répétait, montrant de sa main l'étage inférieur où se trouve la grotte de Notre-Dame de Lourdes : « Oui... moi... descendre... moi guérie... »

Pendant la neuvaine, Louise fut en proie à une nouvelle crise très aiguë, qui la réduisit au dernier degré de l'affaiblissement mental. Au milieu de ses souffrances, elle répétait encore : « Bonne Mère... guérissez-moi... ou le ciel... vite... »

La veille de l'Assomption, elle réitéra sa demande d'être descendue à la grotte : « Moi... demain... guérie... en bas... » Son désir, cette fois, paraissait irréalisable, car on ne pouvait la mouvoir qu'en lui causant de vives souffrances. Aussi, lorsque, le lendemain, elle recommença ses instances : « Moi... descendre... moi guérie... en bas... », la Mère infirmière, croyant devoir lui résister, essayait-elle de la raisonner longtemps, mais en vain. L'insistance de la pauvre enfant était d'autant plus extraordinaire que, durant tout le cours de sa longue maladie, elle s'était montrée d'une docilité si complète qu'elle semblait n'avoir plus de volonté. Ne pouvant persuader la malade, la Mère infirmière se décida à la satisfaire. Aidée d'une jeune fille de service, elle installa Louise sur une chaise et, toutes deux soutenant de leur mieux la tête inerte de la malade, la transportèrent à l'étage inférieur et la déposèrent devant la grotte, où elles commencèrent à prier.

Mais voici que tout à coup Louise se met à crier : « Oh ! que je souffre ! que je souffre ! » Et, en effet, une indicible souffrance se lisait sur son visage contracté et décomposé. La Mère comprit que c'était une crise décisive. « Ou elle se meurt, se dit-elle, ou elle va guérir ! » Et, remplissant un verre d'eau de Lourdes, elle le présenta à la malade qui l'avalait d'un trait. A peine M^{lle} Pérotin eut-elle achevé de vider ce verre d'eau que, par un mouvement inexplicable, elle échappa aux bras qui la soutenaient et tomba avec force sur ses genoux au pied de la statue de Marie, en s'écriant d'une voix forte et intelligible :

« Je suis guérie! guérie! O ma bonne Mère, merci! A genoux! à genoux! je suis guérie!... » Puis, se relevant et promenant son regard autour d'elle : « Oh! Mère Marie-H..., c'est vous? Je vous reconnais bien!... Mais, le parc est en fleurs!... nous ne sommes donc plus en hiver?... » La Mère infirmière, dominée par l'émotion, ne put d'abord répondre. « Mais non, dit-elle enfin, nous sommes au mois d'août : c'est aujourd'hui la belle fête de l'Assomption! »

Après une fervente prière d'action de grâces, il fallut songer à remonter à la salle; Louise voulut le faire seule. Il y eut à Sainte-Thérèse un moment de stupeur et d'émotion indescriptible, quand on vit apparaître debout, marchant seule, l'air radieux et le regard brillant d'intelligence, la mourante hébétée de tout à l'heure. Ce ne furent d'abord que pleurs, cris d'admiration et de reconnaissance envers la sainte Vierge. Louise ne se lassait pas de redire sa joie et de demander qu'on remerciât avec elle sa bonne Mère.

Chose curieuse : en arrivant dans la salle, M^{lle} Pérotin était allée droit au lit qu'elle occupait quand elle perdit l'usage de ses facultés. Depuis, on l'avait changée de place, mais elle n'en avait aucun souvenir. On la questionna : elle ne se rappelait plus rien de ce qui s'était passé durant sa maladie; ses souffrances de tant de mois, les visites reçues, même les récents incidents de la matinée, ses instances pour être descendue à la grotte, sa crise dernière aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, tout avait disparu de sa mémoire, qui retrouvait, au contraire, vifs et nets comme s'ils eussent daté de la veille, les souvenirs du temps qui avait précédé sa première crise de méningite. Louise n'avait repris conscience qu'au moment où elle se vit agenouillée aux pieds de

la sainte Vierge. « A cet instant, dit-elle, j'ai senti quelque chose d'extraordinaire se passer en moi... comme une dislocation de tous mes membres; mes os semblaient se vider, et puis, je croyais sortir d'un long rêve. »

Tout le reste de la journée, les visites se succédèrent auprès de l'heureuse miraculée, qui redisait à tout le monde sa profonde reconnaissance envers Notre-Dame de Lourdes. Le lendemain matin, à la messe de 7 heures, on voyait apparaître à la chapelle la chère ressuscitée, à laquelle sa maigreur extrême donnait l'aspect d'un squelette ambulante. Elle put se tenir à genoux pendant l'élévation et à la communion; puis elle s'avança, d'un pas à peine chancelant, et eut le bonheur de recevoir Celui qui est la résurrection et la vie.

A dater de ce jour, la guérison s'est parfaitement maintenue; Louise a retrouvé l'usage complet de toutes ses facultés. Elle est encore à Villepinte, les religieuses la gardant jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé complètement ses forces pour reprendre ses occupations.

Le Dr Lefebvre, médecin de l'asile, a délivré à l'heureuse privilégiée de la Vierge immaculée le certificat suivant :

Nous, soussigné, docteur en médecine, certifions que M^{lle} Louise Pérotin, atteinte de *manifestations cérébro-spinales, caractérisées par de l'hébétude, de l'aphonie et des paralysies diverses*, est complètement guérie actuellement de toutes ces manifestations, à la suite de dévotions à la grotte de Notre-Dame de Lourdes, à Villepinte. (La guérison date du 15 août.)

Villepinte, le 4 octobre 1902.

Dr LEFEBVRE.

Ce certificat emprunte une autorité toute particu-

lière au nom du Dr Lefebvre. Nous connaissons la prudence, la réserve de notre confrère. Depuis plusieurs années, il suit d'un œil attentif les nombreuses guérisons de Villepinte qui se produisent à Lourdes, il a toujours évité de se prononcer. C'est la première fois qu'il entre franchement en scène, indiquant, d'un côté, la nature de la maladie et, de l'autre, la date et le lieu de la guérison.

Ce certificat est irréprochable. Le docteur évite de s'aventurer sur un terrain qui n'est pas le nôtre, en tranchant la question du surnaturel, mais il reproduit bien la devise d'Ambroise Paré :

Je le pensai, Dieu le guérit!



ESTHER BRACKMANN

GUÉRIE A LOURDES EN 1896

La guérison d'Esther Brackmann n'a pas été publiée ; elle est pourtant bien intéressante.

Le Dr Lefèvre, médecin de l'hospice de Villepinte, n'hésite pas à reconnaître que M^{lle} Esther Brackmann, atteinte de péritonite tuberculeuse, est restée parfaitement guérie depuis son retour de Lourdes, le 24 août 1896. Son certificat est du 8 juillet 1897.

Le 4 juin 1901 la supérieure de l'hôpital nous dit que cette jeune fille se porte comme si jamais elle n'avait été malade. Elle ajoute : « Esther est une grande et svelte jeune fille, tellement transformée qu'on ne peut reconnaître l'enfant de seize ans qui

partit pour Lourdes en 1896 en pleine poussée de péritonite tuberculeuse, petite, à l'aspect rachitique, défiant toutes les ressources de la médecine. Elle est toujours pieuse et bonne, elle a passé avec succès ses examens et elle travaille actuellement pour le brevet supérieur. Lorsqu'elle vient à Villepinte elle donne à toutes les malades le désir d'aller puiser aux mêmes sources la santé qui brille dans ses yeux.

Avant d'entrer à Villepinte cette jeune fille avait fait d'assez longs séjours à l'hôpital de la Charité dans le service du Dr Gouraud, à l'Hôtel-Dieu, chez le professeur Duplay. Ce dernier avait pratiqué l'ouverture et le lavage du péritoine, mais n'avait pu arrêter les progrès du mal. Le Dr Gouraud avait pratiqué plusieurs ponctions, l'hydropisie se reproduisait sans cesse. Le Dr Gouraud a constaté sa guérison quelques mois après son retour de Lourdes. Il la croyait morte depuis longtemps.

Nous publions le récit de la jeune fille :

« Atteinte, dès l'âge de treize ans, d'une péritonite tuberculeuse avec épanchement, je fus examinée par le Dr Gouraud, médecin de la Charité, lequel me fit entrer immédiatement dans son service; dès mon arrivée on me fit une ponction, puis une seconde le mois suivant et une troisième à peu de temps de là; chacune de ces ponctions donnait de dix à quinze litres de liquide et chaque fois l'épanchement se reproduisait plus rapidement.

« Examinée alors par plusieurs docteurs, il fut question d'opération, le Dr Gouraud me recommanda au professeur Duplay, qui m'opéra dans son service à la fin de juin 1895. Au mois de juillet de la même année, j'entrai à Villepinte, où je reçus des religieuses les soins les plus assidus et les plus délicats: malgré cela, loin de reprendre des forces, je finis par m'alanguir de plus en plus; cependant je n'eus plus,

de ces grands épanchements nécessitant, comme avant l'opération, de fréquentes ponctions, mais ce fut la période aiguë : douleurs violentes, qui me rendaient la marche impossible, fièvre, vomissements, etc :



Esther Brackmann

l'application de vésicatoires et pointes de feu ne me soulageait que momentanément, aussi mon état allait s'aggravant.

« Le Dr Lefèvre, médecin de la maison, ayant déclaré que je n'avais plus que quelques mois à vivre, mon parrain demanda mon admission pour le pèlerinage national de 1896. Je fus admise pour le train

blanc, avec quinze de mes compagnes, dont cinq gravement malades.

« Depuis longtemps, je me préparais à ce pèlerinage, en offrant à Dieu chacune de mes souffrances et de mes sacrifices et ce fut le cœur plein de foi, d'ardeur et de confiance que je partis à Lourdes.

« Le voyage fut long et pénible. A Poitiers, je donnai même quelques inquiétudes, et à Bordeaux, pensant sans doute que je n'arriverais pas à Lourdes, un de nos Pères voulut me donner une dernière absolution, mais je ne voulus pas en entendre parler. Avant de quitter Villepinte nous avons convenu, mes compagnes et moi, de faire le sacrifice de notre guérison et de prier les unes pour les autres ; malgré cela, j'étais convaincue intérieurement, que je serais guérie. La fin du trajet fut des plus douloureuses, chaque arrêt du train me faisait perdre connaissance, ma faiblesse était extrême, n'ayant pu prendre depuis mon départ qu'un peu de limonade pour toute nourriture.

« Arrivée à Lourdes, je fus mise sur un brancard et transportée à la grotte où je fis la sainte communion en viatique ; peu après, je perdis connaissance. Que se passa-t-il pendant ce temps ? Je ne sais ; mais je me retrouvai à la piscine sans m'être rendu compte qu'on m'y avait transportée. Trempée dans la piscine avec le drap, par nos chères petites Sœurs, de nouveau je perdis connaissance ; on me retira, mais sentant que je n'étais pas guérie, je suppliai qu'on me retrempât, décidée à ne pas sortir de la piscine sans être guérie ; il fut fait comme je le désirais et on me replongea. Au même moment j'éprouvai une grande commotion et une forte chaleur intérieure. Aussitôt je pus me lever seule et je m'aperçus que l'enflure du ventre, qui précédemment était considérable, venait de disparaître subitement.

« On m'aida à m'habiller, et me sentant tout à fait vaillante je refusai de reprendre mon brancard, je partis à la grotte appuyée simplement sur un bras.

« Quelles furent mes impressions, à ce moment-là ? Il me serait difficile, je crois, de les exprimer, elles furent, sans doute, celles de tout miraculé : calme, joie profonde mais peu extérieure, et paix si absolue qu'il me semblait ne plus être de la terre ; aussi, j'avoue que cet empressement de la foule autour de moi me paraissait tout à fait extraordinaire. Vers 11 heures, mourant littéralement de faim, notre aumônier me conduisit au restaurant, où je pris, comme c'était un vendredi, œufs durs et pommes de terre à l'huile, aliments peu légers pour une malade qui depuis plus de six mois ne prenait guère que du liquide ; la digestion s'opéra sans douleur ni fatigue, et tout l'après-midi je pus suivre les exercices du pèlerinage ; le lendemain il en fut de même et je fis en plus le chemin de croix au calvaire, avec ma compagne Marguerite Ménaud, guérie le matin d'un ulcère à l'estomac.

« Le dimanche matin seulement, on me conduisit au Bureau des Constatations, où je fus examinée par plusieurs docteurs qui me trouvèrent encore un peu d'empâtement du côté gauche du ventre, dont je n'ai jamais souffert depuis.

« Le retour du pèlerinage s'effectua sans aucun malaise, et après quelques jours passés dans ma famille, je rentrai à Villepinte en véritable convalescente, ne pouvant me rassasier, engraisant à vue d'œil et courant et sautant dans toute la maison, comme on peut le faire à quinze ans.

« Le Dr Lefèvre ne crut pas à ma guérison et voulut me garder un an en observation. Cette dernière année passée à Villepinte s'écoula sans que je fusse malade un seul jour et sans incident particulier, car

la vie en cette sainte maison, loin de toute agitation du monde, est calme, recueillie, égale, on y jouit d'une paix profonde; entourée des soins les plus délicats et les plus maternels, les grandes malades se préparent au passage de l'éternité avec une résignation joyeuse et meurent en véritables prédestinées.

« A mon retour du grand pèlerinage de 1897, je quittai Villepinte pour rentrer dans le monde; depuis, fidèle à Notre-Dame de Lourdes je retourne chaque année, avec les chers malades du train blanc, prier au pied de la grotte bénie pour remercier la sainte Vierge de tant de grâces reçues et lui demander une foi nouvelle et toujours plus ardente afin de marcher dans la vie en véritable chrétienne. »

E. B.



M^{lle} CARINA DE BÉNÉVEL

DE PALERME (SICILE), GUÉRIE LE 1^{er} SEPTEMBRE 1906

Au milieu des nombreuses guérisons de phtisiques, une des plus intéressantes est celle d'une jeune Sicilienne guérie le 1^{er} septembre 1906.

Le 31 août à 3 heures de l'après-midi je trouvais M^{lle} de Bénével sur un lit d'hôpital, la respiration haletante, crachant le sang, avec une fièvre ardente, pouvant à peine parler. Elle me remit une lettre de son médecin que je reproduis textuellement :

Mon cher Confrère,

Je vous envoie une de mes clientes de Luchon, la comtesse de Bénével, Sicilienne d'origine, âgée de vingt-huit ans et atteinte de tuberculose héréditaire.

Sa mère est morte à quarante ans de cette affection et sa jeune sœur est malade.

Son état actuel date de deux années ; elle a été soignée par plusieurs médecins, entre autres le professeur Gran-cher.

On l'a traitée par une suralimentation telle qu'en arrivant ici elle ne supportait plus aucune nourriture suffisante. Elle a une toux qui la fatigue beaucoup... De temps à autre, filets de sang dans les crachats. Fièvre de 39°, la nuit, et sueurs profuses que j'ai soignées vainement.

Quelques adénites du cou et sous les bras ; un genou gonflé de liquide.

Voilà, mon cher confrère, tous les renseignements que je peux vous donner sur ma cliente.

Agréé...

Jendi, 30 août 1906.

Henry RACINE.

M^{lle} de Bénével arrivait à Lourdes dans la soirée du vendredi 31 août. Le lendemain, samedi 1^{er} septembre, à la procession du *Très-Saint-Sacrement*, elle est guérie, et les nombreux médecins qui l'examinent ne trouvent plus aucune trace du mal dont elle souffrait. Frappé, plus qu'on ne saurait dire, de la complète transformation qui vient de s'opérer dans l'état de cette jeune fille, j'écrivais le lundi matin, 3 septembre, à M. le D^r Racine :

Très honoré Confrère,

Votre malade, à son arrivée, m'a remis votre lettre. Elle était en bien mauvais état : fièvre, toux, crachements de sang, étouffements, les traits tirés. Son état nous parut très grave, et nous eûmes la pensée de la faire conduire à l'hôpital.

Le lendemain, on n'osait pas la baigner. A la procession de 4 heures, c'était une vraie résurrection : plus de toux ni crachats ; les forces et l'appétit retrouvés, elle courait au milieu de la foule qui menaçait de faire des reliques de ses vêtements. Il n'y a plus de râles ; la respiration est légèrement soufflante à droite.

Donnez-moi votre avis sur ce changement si rapide et si complet : est-il d'ordre médical? Je suspends mon jugement : il faut que le temps confirme tous ces résultats.

Croyez à mes meilleurs et plus dévoués sentiments.

Notre-Dame de Lourdes, le 3 septembre 1906.

D^r BOISSARIE.

Constatacion de la guérison par M. le D^r Racine

Au moment où j'allais mettre cette lettre sous enveloppe, celui à qui je la destinais, M. le D^r Racine, informé par sa cliente de son retour à la santé, venait, de Luchon, constater lui-même la prodigieuse guérison de M^{lle} Bénével. Longtemps et très soigneusement il l'examina et l'interrogea, puis, au bas même de ma lettre, il écrivit la déclaration dont voici la teneur :

Je, soussigné, ayant soigné M^{lle} Carina de Bénével à Luchon, certifie qu'elle a été guérie de *tuberculose pulmonaire* datant de deux ans, intéressant les deux poumons, avec fièvre continue, amaigrie par des vomissements continus aussi, anémie complète, sueurs profuses, adénites du cou et de l'épaule, tumeur blanche au genou droit et menacée de phtisie galopante, à Lourdes, le 1^{er} septembre 1906, pendant la procession du Très-Saint-Sacrement.

Lourdes, le 3 septembre 1906.

D^r H. RACINE.

Avant de porter un jugement sur cette guérison, nous devions consulter les divers médecins qui avaient soigné cette malade.

Deux lettres de M. le Dr Béliard, de Paris

A la date du 23 septembre 1905, M. le Dr Béliard, domicilié à Paris, 162 boulevard Voltaire, adressait à M^{me} la princesse de Torrebruna Landolina, duchesse de Sorrentino, à Palerme, dont M^{lle} de Bénével était la protégée, une lettre dont voici de larges extraits :

Princesse,

J'ai été appelé à donner mes soins à M^{lle} de Bénével, à laquelle vous vous intéressez... Cette jeune fille, très sympathique et très courageuse, est atteinte, sans nul doute, de tuberculose pulmonaire; elle a beaucoup maigri, et tout dernièrement elle a présenté d'assez abondants crachements de sang. L'auscultation de sa poitrine révèle des lésions notables. Vous savez sans doute, princesse, que, dans ces cas, les guérisons sont rares et incertaines, qu'on les obtient avec l'hygiène la plus sévère.

Peut-on la guérir? J'en doute; l'améliorer, probablement, et en la mettant dans les conditions hygiéniques, nécessaires, et en lui donnant l'asile d'un sanatorium.

Daignez agréer, etc...

Dr Octave BÉLIARD,
162, boulevard Voltaire, Paris.

*
* *

D'une autre lettre, adressée, un mois plus tard, par M. le Dr Béliard à la princesse de Torrebruna, nous extrayons ces lignes :

Princesse,

Après la première lettre que vous avez bien voulu m'adresser, je me suis enquis d'un sanatorium, et j'ai reçu des renseignements sur deux établissements très confortables et convenant en tous points à la malade. La direction du premier,

situé à Meung-sur-Loire, m'a seulement averti qu'on n'hospitaliserait pas ma cliente, à quelque prix que ce soit, le spectacle d'une mort causant toujours une panique parmi les autres clients de l'établissement. Le second sanatorium qui m'ait donné des renseignements est celui d'Avon, près de Fontainebleau. Je ne sais s'il reçoit des malades rendus à la période de M^{lle} de Bénével. Je lui ai transmis ces renseignements.

Paris, 25 octobre 1905.

D^r Octave BÉLIARD.

**Une lettre de M. le D^r Salivas
directeur du « Sanatorium » d'Avon-Fontainebleau**

Le 6 avril, M. le D^r Salivas, directeur du sanatorium d'Avon-Fontainebleau, où M^{lle} de Bénével était entrée, annonçait, dans les termes suivants, à M^{me} la princesse de Torrebruna que le mal dont souffrait M^{lle} de Bénével ne faisait qu'empirer :

Madame la Princesse,

J'ai l'honneur de venir vous donner des nouvelles de M^{lle} de Bénével.

Cette malade, qui était en janvier dernier, comme je vous l'ai écrit, en bonne voie d'amélioration, est retombée très sérieusement depuis trois semaines.

Avon, le 6 avril 1906.

D^r Albert SALIVAS.

P. S. — Dans le cas de M^{lle} de Bénével, on peut hésiter, comme diagnostic, entre l'appendicite et une manifestation tuberculeuse intestinale. Quoi qu'il en soit, la situation est grave.

**Une lettre de M. l'abbé Hamelein,
missionnaire diocésain de Paris**

Presque en même temps, M. l'abbé Hamelein, missionnaire diocésain de Paris et confesseur de

M^{lle} de Bénével, écrivait à la bienfaitrice de M^{lle} de Bénével :

Madame,

Je suis allé voir hier M^{lle} Carina, je l'ai trouvée dans un état de faiblesse beaucoup plus grand; le docteur a maintenant des inquiétudes sérieuses; il craint l'envahissement des intestins par la tuberculose. Ses souffrances, ses insomnies, la moindre nourriture, qu'elle ne peut supporter, rendent son état très inquiétant.

La pauvre enfant ne peut recevoir la sainte communion, car elle ne peut rien garder. Si elle éprouve quelque amélioration, M. le curé d'Avon lui procurera cette consolation.

Pour moi, je la crois bien malet près de sa fin.

Paris, le 7 avril 1903.

E. HAMELEIN,
Miss. dioc.

Une lettre de M. le chanoine Maupomé, curé-doyen de Luchon

Quelques mois plus tard, M^{lle} de Bénével venait à Luchon, demander son rétablissement à l'air vivifiant de nos Pyrénées. Ce fut en vain, et le 17 août son état inspirait de telles inquiétudes que M. le chanoine Maupomé, curé-doyen de Luchon, en informait M^{me} la princesse de Torrebruna, par la lettre que voici :

Bagnères-de-Luchon, le 17 août 1906.

Madame la Princesse,

M^{lle} Carina Matton de Bénével est à Luchon depuis un certain temps déjà. Elle me dit que vous avez la bonté de vous intéresser à elle comme une mère. J'ose donc me permettre de vous faire savoir, après avoir pris l'avis de l'excellent docteur qui la soigne, que l'état de sa santé est loin de s'améliorer et inspire de sérieuses inquiétudes.

Elle est ici dans des conditions bien pénibles, seule...

Je me demande même, non sans une grande affliction, ce qu'il y aurait à faire en cas de décès et à qui il faudrait s'adresser.

F. MAUPOMÉ,

Curé-doyen, chanoine honoraire.

Tous ces renseignements ne laissent pas de doute sur l'existence d'une phtisie pulmonaire à marche rapide.

Les crachats, analysés au laboratoire municipal de Paris, auraient révélé la présence de nombreux bacilles.

M^{lle} de Bénével nous raconte ainsi sa guérison :

« Le 1^{er} septembre, malgré les supplications de la Sœur qui voulait me faire rester au lit, je voulus être portée aux piscines où, vu la gravité de la situation, on se contenta de me faire des lotions sur les parties malades. En sortant des piscines, je ressentis une légère amélioration. Je me fis porter à la grotte où je restai, immobile et accoudée dans ma voiturette, jusque vers l'heure de la procession eucharistique. A 4 heures on me transporta sur la place du Rosaire. Et quand, une demi-heure plus tard, je reçus la bénédiction de l'ostensoir, je dis à Jésus : « Si vous voulez
« ma vie, je vous la donne sans regret, mais si vous
« voulez me guérir, il vous suffit d'une parole et je
« serai guérie. » Instantanément, je ressentis comme un courant électrique me traverser les veines. Je me jetai à genoux sur ma voiturette même, les bras en croix, je pleurai et remerciai le Seigneur. De mourante que j'étais, j'étais revenue à la santé et n'éprouvai plus aucun malaise.

« Après la cérémonie, je me redressai, je quittai ma petite voiture et je dis à la religieuse qui pleurait d'émotion : « Je suis guérie ! » La foule cria au miracle. Et les brancardiers ne réussirent pas à me

dégager de la foule qui voulait me porter en triomphe. Ils eurent grand'peine à m'amener au Bureau médical : le certificat de mon médecin en main, le D^r Boissarie et nombre de médecins ne purent que constater le prodige : la tuberculose disparue, les pournons, l'ulcération de la gorge cicatrisés ; disparues les glandes et la tumeur, les forces et l'appétit revenus. Je fus aussi examinée par mon médecin qui n'avait pas tardé de venir à Lourdes : les larmes aux yeux il déclara, d'accord en cela avec les autres docteurs, que j'étais miraculeusement guérie. Quarante-cinq médecins m'ont vue et aucun d'eux, même incroyant, n'a pu contredire le fait de ma guérison.

« Deux mois se sont écoulés depuis lors, et je me porte très bien ; j'ai augmenté de 10 kilos. »



M^{lle} Carina de Bénével

Cette guérison est encore bien récente, pour que nous puissions nous porter garants de l'avenir. Mais, dès aujourd'hui, nous pouvons dire : MM. les D^{rs} Béliard et Racine ont déclaré formellement que M^{lle} de B... était atteinte de tuberculose pulmonaire. Pendant un long séjour au sanatorium, le D^r Salivas a pu suivre les progrès du mal. Par ses prescriptions, le D^r Grancher semble partager la même opinion. Nous n'avons aucune raison de mettre en doute leurs affirmations.

M^{lle} de B... s'est relevée le 1^{er} septembre, à la procession, entièrement guérie. Le D^r Racine, qui l'ausculte, le surlendemain, ne trouve plus trace des lésions constatées par lui. Plus de vingt médecins l'ont auscultée depuis, et ont conclu dans le même sens. M^{lle} de B... a engraisé de 20 ou 30 livres dans les mois qui ont suivi et, depuis lors, elle n'a pas eu un jour d'arrêt: nous ne pouvons admettre que tous ces médecins se sont trompés, que cette guérison n'est qu'illusion, apparence trompeuse. Sans doute, nous attendons pour nous prononcer, mais, en attendant, nous prenons acte des affirmations de nos confrères et des résultats acquis.

Il faut suivre longtemps ces malades pour s'assurer que ces guérisons ne sont pas une surprise, une amélioration passagère, mais une modification profonde et durable.

Les études du surnaturel sont toujours controversées. Malgré les garanties de tout genre dont nous cherchons à nous entourer, il reste des doutes dans beaucoup d'esprits. Mais il faut reconnaître que la clinique de Lourdes ne ressemble pas aux autres. Tout est troublé dans la marche des maladies que nous observons. Ce sont des guérisons subites, sans convalescence, contraires à toutes les lois; des phtisies brusquement arrêtées dans leur cours, de véritables résurrections sur des malheureux qui n'ont plus que le souffle.

Nous n'avons pas les émotions des amphithéâtres, la chair meurtrie et palpitante sous le couteau du chirurgien, mais nous avons des spectacles plus passionnants... Ce sont des âmes bercées par des harmonies célestes, des cœurs brisés qui se dégagent d'une effroyable étreinte! Sous nos yeux, la vie revient à flots dans des corps épuisés, des plaies se cicatrisent, des tumeurs disparaissent. Autour de nous, les émo-

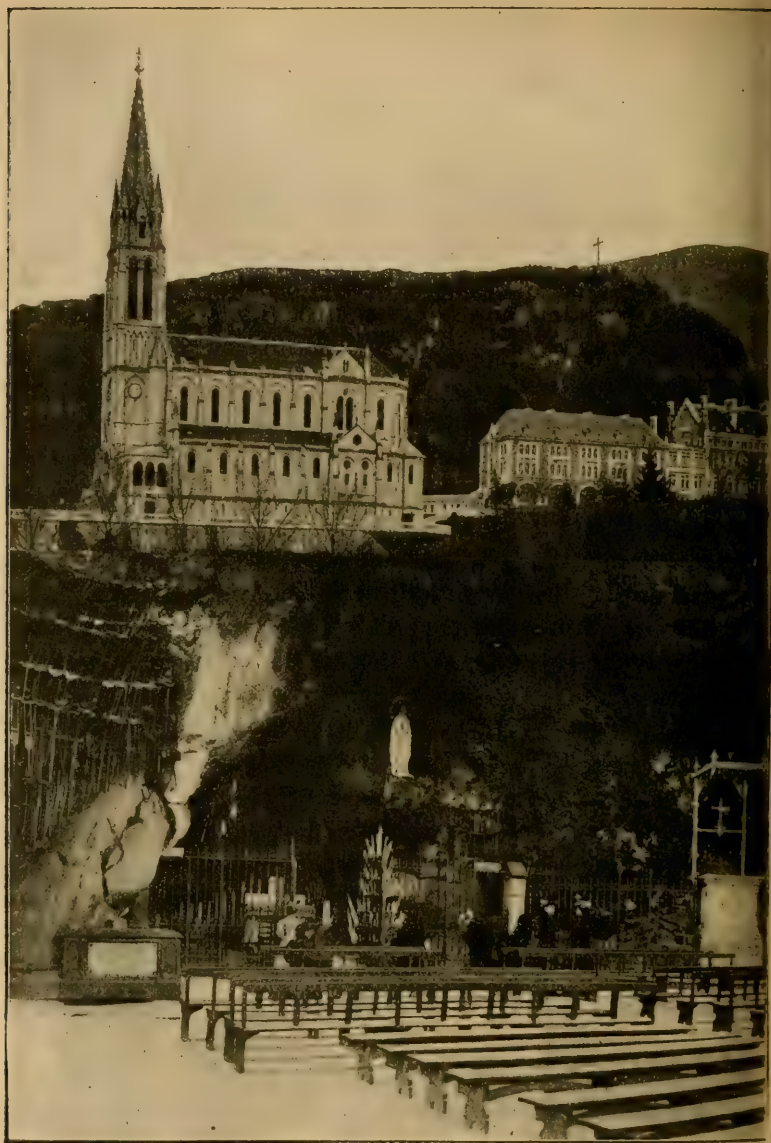
tions atteignent à des hauteurs qui sont ailleurs inconnues

Il faut laisser s'épuiser ces premiers chocs; nos malades sont impuissants à ressaisir leur pensée, la science, avec ses froides analyses, serait mal à l'aise. Mais qu'importe? La vision instantanée du miracle n'existe pas. Ce n'est pas l'œil qui voit, c'est l'esprit qui juge sur les documents qui nous sont soumis. Les études, les enquêtes, le classement des faits demandent plusieurs mois.

Avec le concours des médecins de tous les pays et de toutes les écoles, nous avons pu étudier les guérisons des maladies des yeux, des sourds-muets de naissance, des cancers, des tumeurs et des plaies.

Les poitrinaires forment un des chapitres les plus intéressants de l'histoire de notre clinique. A côté de noms anciens : Sœur Julienne, Irma Montreuil, Aurélie Huprelle, Marie Lebranchu (la Grivotte de Zola), chaque année des noms nouveaux viennent s'ajouter, nous apportant des témoignages plus concluants si c'est possible.





Vue de la Grotte et de la Basilique



CHAPITRE XIII

LES MALADIES NERVEUSES

Les nerveuses de Lourdes et les nerveuses des hôpitaux. — M^{lle} de Scorsery (de Lille) par le D^r Duret, doyen de la faculté de Lille. — Une Clarisse de Rennes, par M. Henri Davignon. — Marie Cools, d'Anvers, rapport de son médecin. — Discussion au sein du conseil municipal d'Anvers.

Les maladies nerveuses! nulle part on ne les connaît, on ne les étudie mieux qu'à Lourdes.

Nous cherchons à établir une ligne de démarcation entre des phénomènes naturels que notre raison peut interpréter et des phénomènes qui sortent absolument de notre cadre. Ces démonstrations, poursuivies par des hommes de toute opinion, ont jeté la lumière sur des faits obscurs: nous savons trouver l'hystérie sous ses formes les plus cachées, mais nous savons aussi que l'hystérie confine souvent à la maladie organique. Il y a des hystéries dont on meurt.

Demandez à ces malheureuses filles surmenées dans les usines, mal nourries, privées d'air, condamnées à un travail au-dessus de leurs forces, si leurs maladies sont tributaires de la suggestion. Elles nous arrivent

à Lourdes anémiées, exsangues, portées sur des brancards, l'œil éteint, avec des toux que l'on appelle nerveuses, mais qui demain seront organiques; avec des tumeurs blanches au début, des déviations de la taille, offrant un terrain propice pour l'évolution de toutes les diathèses. Osez-vous leur dire que le chant



Avant la guérison

d'un cantique, l'aspect d'un beau paysage, un bain d'eau glacée peuvent leur donner un sang généreux, ranimer leur physionomie éteinte, opérer en un instant ces résurrections étonnantes dont nous sommes témoins? Elles sortent de la piscine, tout est changé; elles mangent, dorment, ne ressentent plus aucune fatigue. Dans huit jours, dans un mois, elles auront

engraissé de vingt livres; elles vont reprendre leur place à l'usine, elles n'auront plus un jour de défaillance.

Je me souviens encore de l'impression que nous produisit une jeune Alsacienne, lorsqu'elle vint, dans le bureau des médecins, faire constater sa guérison.

Elle était debout, mais chancelante comme une enfant qui fait ses premiers pas, d'une pâleur de cire, la peau collée sur les os, transparente: la parole

faible, le regard vague, elle semblait étrangère à tout le mouvement qui se faisait autour d'elle. On voyait qu'elle cherchait à se rattraper à la vie, mais on osait à peine la toucher, tant elle paraissait délicate et fragile. Elle marchait sans être soutenue, et il y avait près de quatre ans qu'elle n'avait pas quitté son lit et douze ans qu'elle était malade.

Par quel secret, par quel mécanisme le mouvement avait-il été rendu à ses membres privés de muscles et de tout ressort ?

Le lendemain, elle était debout à 4 heures du matin. Elle vint à pied à la grotte, elle suivit dans la journée tous les exercices du pèlerinage.

Je la fis peser à son départ de Lourdes, le 1^{er} septembre, elle pesait quarante-sept kilos. Le 1^{er} octobre, elle en pesait cinquante-deux, le 15 octobre cinquante-cinq et le 15 novembre, soixante. Elle avait gagné

vingt-six livres. Son retour fut véritablement merveilleux : tandis que les pèlerins valides étaient harassés, elle semblait infatigable. Reçue à la gare par une foule qui l'acclamait, elle fit au milieu de ses compatriotes deux kilomètres à pied.

Chaque jour, nous sommes témoins de semblables résurrections. Les guérisons de Lourdes, nous le verrons dans le cours de notre récit, souvent instantanées, complètes, mettent les malades à l'abri de toute rechute, elles semblent se jouer de la durée et de l'incurabilité du mal.



Après la guérison

Je montrais un jour aux confrères qui m'entouraient une ancienne malade, guérie depuis un an d'une affection très grave. Dans l'auditoire se trouvait un spécialiste bien connu. « Ne pensez-vous pas, me dit-il, que, sous ces symptômes en apparence si graves, se cachent, en réalité, des troubles purement nerveux? — Mais cette malade, lui dis-je, ne présente aucun signe, aucun stigmaté d'hystérie.

— Quelquefois, me répond-il, on trouve dans le caractère la preuve que ne nous donnent pas les signes physiques.

— Mais cette jeune fille paraît parfaitement équilibrée, elle est présidente des enfants de Marie, elle exerce une très heureuse influence autour d'elle. » Il insiste et me dit : « Dans cette influence qu'elle exerce se trouve un désir de domination qui se présente souvent dans l'hystérie et qui pourrait en imposer. » Je me piquai au jeu, je voulus avoir le dernier mot de cette question, je demandai un supplément d'enquête.

Quelque temps après, je recevais une lettre de M. le chanoine Guillo-Lehan, de Saint-Brieuc.

Il me disait : « La jeune fille guérie à Lourdes fait l'admiration de ceux qui la connaissent, par la régularité et la piété de sa vie, par l'esprit d'apostolat qui l'anime. Avec son modeste salaire d'ouvrière (1 fr. 50 par jour), elle a donné 100 francs à la *Propagation de la Foi* et en est devenue zélatrice. Ne se réservant rien pour elle-même, elle emploie toutes ses économies à faire de bonnes œuvres.

« Tous les dimanches elle donne un repas à une femme pauvre, et après avoir quêté pour elle, elle a réussi à l'établir dans son ménage.

« Elle est présidente d'un patronage fondé par les Dames de Nazareth, où se réunissent une quarantaine de jeunes filles; sur son inspiration, elles se sont

dévouées à une jeune orpheline, elles lui donnent chaque année 60 francs, et la présidente cherche le reste.

« Enfin, véritable apôtre, elle a obtenu la conversion d'un vieillard, elle a réussi à lui faire recevoir les derniers sacrements.

« D'une piété très vive, particulièrement envers le Sacré-Cœur, elle vient chaque mois, au jour anniversaire de sa guérison miraculeuse, à Notre-Dame d'Espérance, réciter le *Magnificat*, et, tous les ans, le dimanche de l'octave de cet heureux anniversaire, elle prie les jeunes filles du patronage dont elle est présidente, de chanter avec elle le *Magnificat* de sa reconnaissance. »

Il n'y a certainement pas là des traces d'une déchéance morale. Si toutes les nerveuses de Lourdes sont copiées sur ce modèle, tout le monde serait heureux de les imiter : ce ne sont pas des malades, ce sont des natures exceptionnellement douées.



M^{lle} SCORSERY

DE LILLE, GUÉRIE LE 7 SEPTEMBRE 1905

Voilà un exemple de maladie nerveuse causée par une anémie profonde et qui guérit subitement en pleine cachexie.

M. le professeur Duret, doyen de la Faculté de médecine de l'Université catholique de Lille, nous adressait un rapport des plus détaillés sur la maladie de M^{lle} Scorsery.

« Vers l'âge de treize ou quatorze ans, cette jeune fille eut des saignements de nez abondants et répétés, pour lesquels on dut la retirer de pension. Plus tard, on essaya de l'y remettre, mais on dut y renoncer, à cause du retour fatal des mêmes accidents. En décembre 1903, à la suite d'abord des fatigues d'un déménagement de Roubaix à Lille et puis d'un refroidissement, survint une violente et abondante métrorrhagie, qui fut le début de la maladie actuelle. Elle dura huit jours, et ne put être arrêtée que très difficilement par la glace, la position et la piqûre d'ergotine.

« Pendant trois ou quatre semaines, la malade resta dans un état d'*anémie et de faiblesse extrêmes*, incapable de faire un mouvement et de quitter le lit. On voulut, pour relever ses forces, essayer la suralimentation, mais on ne réussit qu'à amener un empoisonnement toxi-alimentaire et des crises nerveuses.

« Dans ces crises, M^{lle} Scorsery était en état de subdélire et avait des convulsions telles qu'il fallait quatre personnes pour la maintenir dans son lit. Elle était, en outre, sujette à des insomnies fréquentes et à de violentes douleurs gastralgiques.

« On l'envoya donc à Bonsecours (Peruwelz) pour un traitement hydrothérapique, mais en route elle eut quatre ou cinq crises. Ces crises avaient souvent un caractère syncopal : la malade perdait connaissance quelques instants, en même temps qu'elle présentait une pâleur livide.

« Cet état se prolongea en 1903 et en 1904. M^{lle} Scorsery voulut revenir de Bonsecours en octobre 1903, mais elle dut y retourner quinze jours après, et elle y passa toute l'année 1904, pour y suivre un traitement de douches tièdes et d'électrisations gastriques.

« Dans ses bons moments, la pauvre femme ne pouvait prendre qu'un litre et demi de lait par jour et quatre ou cinq jaunes d'œufs et pouvait à peine faire

quelques pas, soutenue par les bras par deux personnes.

« Au moment des crises, le bras et la jambe droite étaient contractés, et l'infirmes présentait divers contorsions.

« Durant cette même année 1904, retour d'abondants épistaxis.

« J'ai vu M^{lle} Scorsery huit jours avant son départ pour Lourdes. J'avais constaté un teint jaune, terreux, une anémie profonde, une faiblesse extrême accompagnée parfois d'état syncopal. Je trouvais nettement une hémianesthésie droite incomplète de la moitié du corps; de plus, elle avait une paraplégie légère, car elle marchait courbée en deux et traînait les jambes; il y avait du tympanisme abdominal prononcé, et elle se plaignait de crises douloureuses violentes dans la fosse iliaque droite. J'admis une légère typhlite, et, donnant du calomel et de la scammonée, je n'eus pas de peine du reste à reconnaître qu'il s'agissait d'un état d'anémie et d'épuisement très accusé et compliqué des symptômes principaux de la grande névrose.

« Dans le voyage qui eut lieu dans la position horizontale, M^{lle} Scorsery fut dans un état de faiblesse extrême, eut de grandes douleurs et des lipothymies fréquentes.

« A grand'peine elle arriva à Lourdes. Là on la baigna deux fois à la piscine sans résultat.

« Transportée sur l'esplanade de l'église du Rosaire, au moment de la procession du Très-Saint-Sacrement, elle resta, pendant le passage de l'ostensoir, anéantie par la souffrance, et ne pensant à rien, dit-elle, et ne pouvant prier. Elle eut une violente syncope, amenée par une sensation d'un très fort déchirement dans son flanc droit. Et comme le Saint-Sacrement revenait vers l'église, elle se sentit guérie, se leva et se tint à genoux. Elle se rendit ensuite au Bureau des Consta-

tations. Le soir même, elle marcha et mangea avec appétit de divers aliments.

« Depuis, son état de santé est tout à fait satisfaisant, et M^{lle} Scorsery a pu faire les voyages les plus fatigants. »

C'est dans l'état ci-dessus décrit par M. le professeur Duret, que M^{lle} Scorsery est arrivée à Lourdes avec le pèlerinage du Nord. Les vomissements se succédaient sans interruption, la faiblesse était extrême et le voyage avait été des plus pénibles.

Le jeudi 7 septembre, à la procession du Très-Saint-Sacrement, la malade avait eu, au début de la cérémonie, plusieurs faiblesses. Au moment où le Très-Saint-Sacrement s'approcha d'elle, elle ressentit une déchirure dans le flanc droit, suivie d'un calme absolu; elle se redressa et se déclara guérie.

Immédiatement, M^{lle} Scorsery put manger, ne vomit plus et marcha sans difficulté. La nuit fut excellente. Cette jeune femme avait retrouvé l'équilibre absolu de toutes ses fonctions.

On aurait tort de ne voir qu'une guérison d'accidents nerveux dans le changement qui s'est produit dans cette infirme. Le point de départ de sa maladie était dans une anémie profonde, causée par des hémorragies prolongées pendant plusieurs années. Il y avait une altération du sang, cause de tous ces troubles, et cette altération du sang ne pouvait guérir en quelques instants; il sera difficile d'expliquer naturellement le changement si brusque et si complet opéré dans cette économie.



SŒUR SAINTE-GERMAINE

GUÉRIE LE 6 MAI 1905

M. Henri Davignon nous raconte d'une façon bien saisissante la guérison d'une clarisse de Rennes

Sœur Marie-Gabriel de Sainte-Germaine, clarisse de Rennes, émigrée en terre belge, n'a d'autre aspect que celle d'une paysanne, au teint aussi éclatant que la couleur des pommes de son pays d'origine, le pays de Rédange en Luxembourg. Car elle est de trois pays, aujourd'hui, la bonne Sœur. Née dans le grand-duché, prise par la vocation en Bretagne, elle a échoué avec quelques compagnes en Belgique, afin d'y préparer aux clarisses de Rennes un asile pour les mauvais jours qui semblent approcher.

C'est à cette circonstance qu'elle doit de n'être point aujourd'hui mourante ou morte. La règle imposée par sainte Claire à ses filles ne permet pas qu'une fois franchi, le seuil du cloître soit repassé. Mais ici, à Dinant, il n'y avait pas de cloître encore. Les cinq ou six religieuses vivaient, comme elles pouvaient, dans trois mauvaises chambres, dont l'une servait de chapelle. Sans les moindres ressources, — et d'ailleurs leur règle leur interdit de rien posséder, — il leur est arrivé de vivre six jours d'une boîte de sardines.

C'est après leur arrivée que la Sœur Sainte-Germaine tomba malade. Elle le fut pendant dix-huit mois. Elle ne digérait presque rien ; on constata des hémorragies et des suppurations internes. Le prêtre lui apportait la sainte communion dans son lit.

A trois reprises la pensée de Lourdes se présenta à son esprit. Elle en parla à ses sœurs, mais comme

d'une chose irréalisable. Pourtant, puisque la clôture n'y mettait pas obstacle, on écrivit à la Mère abbesse à Rennes. Elle était, pour les religieuses, la volonté de Dieu en qui elles remettent la leur, au jour de la vocation. L'abbesse répondit qu'il fallait consulter le Père abbé de l'abbaye des Prémontrés installés à Dinant depuis leur expulsion de France, et qu'il fallait aussi demander l'autorisation de Mgr l'évêque. Tous deux autorisèrent. Alors seulement Sœur Sainte-Germaine laissa entrer en elle la perspective d'aller à Lourdes. Alors seulement, elle se décida à demander à Dieu sa guérison, car elle ne tenait pas à guérir. Je l'entendrai toujours me dire, avec un léger accent tudesque :

« Moi, monsieur, je préférais mourir, mais puisque ma supérieure me laissait aller à Lourdes, c'est qu'elle voulait que je demande ma guérison. A Rennes et à Dinant on priait pour cela. Alors j'ai dit au bon Dieu : Puisque ma supérieure veut que je guérisse, guérissez-moi ! »

Et elle a été guérie, le samedi 6 mai 1905. Ce ne fut point à l'heure, impressionnante entre toutes, de la procession des malades, parmi les cris et les supplications ; ce ne fut pas non plus à l'instant saisissant où on la plongea dans la piscine. Trois jours consécutifs, cependant, la malade avait été baignée, avait été traînée sur une petite voiture à l'esplanade du Rosaire. Ce fut à la minute silencieuse et recueillie de l'élévation, pendant la messe. Nul bruit que la clochette de l'enfant de chœur, nulle rumeur de foule autre que l'imperceptible bruissement des lèvres et les soupirs étouffés des poitrines. C'est le moment de l'adoration et de la foi.

« Alors, monsieur, raconta la Sœur, je me suis levée et je me suis mise à genoux, ce que je ne pouvais pas faire. »

Elle ne l'avait plus fait, ce geste, depuis plus d'un

an. Il avait fallu quatre hommes pour la mettre dans le train à Dinant. A Namur, on avait dû la coucher dans la voiture d'hôpital, où elle n'avait trouvé place que parce qu'un malade était mort à l'heure du départ. Pendant le trajet, elle s'était sentie si mal qu'elle avait souhaité que le train la ramenât en arrière. A Lourdes, il avait fallu l'administrer...

« Je me suis mise à genoux. A la fin de la messe, le brancardier, n'a pas voulu que je retourne seule à l'hôpital. Alors je suis allée à pied à la grotte, et j'en suis revenue. Comme il n'y avait personne encore, je suis retournée à la grotte. Enfin on m'a accompagnée jusqu'à l'hôpital où j'ai pu diner. »

Elle mange tout ce qu'on lui apporte, et, une heure plus tôt, elle ne pouvait rien prendre. Elle a une préoccupation pourtant, c'est de ne rien avaler qui soit défendu par sa règle. « Dès que je sentais du gras, je le laissais, mais je n'ai pas toujours su... »

Les médecins ne constatent plus rien de ses précédents troubles. Elle a repris dans toute son austérité sa dure règle de clarisse. Elle partira demain, par cet horrible temps d'hiver, avec une de ses compagnes, pour Luxembourg où elles vont mendier afin d'obtenir de quoi bâtir une modeste chapelle.

Qu'on discute sur la portée médicale de sa guérison, peu importe! Nous n'affirmons pas que c'est un miracle. Mais qui niera que cet épisode surprenant de la vie de cette religieuse est bien dans le cadre de cette existence tout éclairée par un rayon surnaturel et divin? Qui se fera fort d'expliquer, par les seules ressources de l'interprétation humaine, la vocation, les souffrances volontaires, l'épreuve physique et la guérison de cette personnalité si différente, si au-dessus de la conception matérielle de l'humanité?

Pour moi, je ne puis pas vous regarder avec des yeux de chair, Sœur Sainte-Germaine, quand vous

me dites simplement, presque en riant, comment le cloître vous a attiré, alors que vous enseigniez l'allemand dans une famille de Rennes; comment vous avez renoncé à tel autre ordre, parce qu'il ne vous semblait pas assez austère; comment vous désirez la mort comme une délivrance; comment vous aimez la souffrance pour vous-même, pour les autres et surtout pour l'amour de Dieu. Et cependant, vous n'êtes pas la seule. Cette autre Clarisse du Morbihan qui vous accompagne et dont le rire sonne clair comme les cloches des églises de son pays, comme vous se lève à minuit pour prier jusqu'à 7 heures; comme vous marche pieds nus sur les dalles du cloître; comme vous, se nourrit d'eau, de farine et d'un mauvais poisson que le poissonnier du quartier vous abandonne. Et vous êtes des centaines et des milliers, Clarisses, Carmélites, Augustines, Sœurs de contemplation, de pénitence et d'amour divin, dont la chaste chair se meurtrit volontairement, dont les candides âmes s'effeuillent comme des roses d'octobre! La France vous a possédées pendant des siècles, et je ne m'étonne plus qu'elle demeure, malgré tout, une terre d'abondance, de générosité et de foi. La Belgique vous accueille parmi ses Filles, vêtues, ainsi que vous, de bure et d'innocence, et c'est pourquoi elle est, entre toutes, la patrie de la persévérance, de la sagesse et de la liberté.

Quelle que soit la maladie de la Sœur clarisse, la médecine ne peut expliquer cette guérison soudaine sans convalescence. Elle était dans un état de cachexie très prononcée, ne mangeait pas, ne pouvait marcher: en une seconde elle a repris la vie commune; un médecin avait même cru reconnaître une tumeur intestinale.



M^{lle} MARIE COOLS

M^{lle} Marie Cools, d'Anvers, a été soignée par quatre médecins. Deux ont reconnu un mal de Pott; deux une maladie nerveuse. Le diagnostic était difficile. Le Conseil municipal d'Anvers a discuté cette guérison dans une de ses séances.

M^{lle} Maria-Julia Cools, de l'hôpital Sainte-Élisabeth, d'Anvers, âgée de dix-neuf ans, a été élevée à l'Orphelinat d'Anvers depuis l'âge de neuf ans. Ses parents sont morts des suites d'affections tuberculeuses.

Le certificat du médecin qui lui a donné des soins à l'hôpital Sainte-Élisabeth, déclare qu'elle souffrait de douleurs dans la colonne vertébrale, qui avaient graduellement gagné les membres inférieurs et avaient bientôt été suivies de parésie, puis de paralysie complète des deux jambes, ne laissant possible que quelques légers mouvements des orteils. La malade était couchée depuis plusieurs mois et, depuis dix mois, elle avait une fièvre constante, variant de 37° 5 à 38° 5. Les vomissements étaient fréquents, les digestions pénibles et difficiles. L'examen des poumons n'avait révélé aucune lésion de ces organes. Il existait une déviation latérale de la colonne vertébrale, et de l'atrophie des muscles des membres inférieurs.

L'état de cette jeune fille a commencé à s'améliorer à Lourdes, au deuxième bain de piscine. Les douleurs de la colonne vertébrale, jusque-là constantes, ont alors disparu brusquement, mais la paralysie des membres inférieurs ne s'est dissipée qu'à la quatrième immersion. M^{lle} Cools a marché depuis ce

moment : elle a fait ses premiers pas soutenue par deux personnes, et, peu de temps après, elle a pu marcher seule. Les jambes ont repris leurs fonctions d'une manière progressive, mais constante. L'appétit est redevenu normal, les vomissements ont cessé, et les forces sont revenues à vue d'œil.

A l'examen pratiqué au Bureau médical, on a constaté une déviation latérale peu prononcée dans la région dorsale de la colonne vertébrale, ainsi que de l'atrophie des muscles des membres inférieurs. La marche était assez facile, quoique un peu chancelante.

La guérison jugée par son médecin,
M. le D^r Van de Vorst

Son médecin résume ainsi son opinion :

« On a dit beaucoup de choses inexactes au sujet de ce cas. La jeune fille dont il s'agit, une orpheline, pupille des hospices, était malade depuis l'âge de quatorze ans. Les docteurs qui la soignaient avaient diagnostiqué une maladie de la colonne vertébrale — la maladie de Pott — et une paraplégie. On l'envoya d'abord dans un hôpital de Tirlemont, d'où elle revint aussi malade qu'auparavant ; puis elle passa à l'hôpital de Stuyvenberg, où elle fut soignée par deux médecins anversois des plus connus, MM. les D^{rs} Thieron et Ciselet, toujours sans qu'aucune amélioration ne survînt : enfin elle fut transportée à Sainte-Élisabeth et fit partie de mon service. Elle était, à ce moment-là, paralysée depuis trois ans, des deux jambes jusqu'à la ceinture. Les deux membres étaient absolument insensibles ; l'anesthésie était si complète qu'on pouvait enfoncer des aiguilles sans que la malade s'en aperçût. Celle-ci perdait ses urines, avait 40° de fièvre et ne présentait aucun

symptôme de la vie féminine. Dans les derniers temps même on avait dû lui passer la camisole de force. Après un très long examen, je fus intimement convaincu que je me trouvais, non point devant un cas de maladie de Pott, mais devant un cas d'hystérie nettement caractérisé. Cet avis, qui n'était nullement général à l'hôpital, fut également partagé cependant par le Dr Fritz Sano, le meilleur neurologue belge après Van Gehuchten, de Louvain.

« Quoique je ne sois nullement un croyant, j'estimai qu'il ne restait qu'un moyen de sauver la malade : la suggestion de la foi, le pèlerinage à Lourdes. La jeune fille, qui était très pieuse, accueillit cette perspective avec le plus grand enthousiasme, et, contrairement à ce qui a été dit, les frais du voyage ne furent nullement couverts par un « comité de dames charitables ». Il ne me convient pas de dire quel fut ce « comité ».

« C'est quelques jours seulement avant le départ du pèlerinage que nous nous rappelâmes que la malade était orpheline et qu'il fallait l'autorisation des hospices. Le Dr Jacobs, chef de service, écrivit donc une lettre au conseil de cette administration, qui se réunit aussitôt et m'appela devant lui. Ma proposition fut très violemment prise à partie, principalement par deux des cinq membres ayant voix délibérative (le secrétaire, M. Mestdag, n'est pas dans ce cas), M. Eug. Kreglinger, qui, à la suite de ces incidents a, du reste, donné sa démission, et par M. E. Nysens. On voulait m'obliger à recueillir l'avis de mes collègues à l'hôpital, qui ne connaissaient pas la malade et n'avaient peut-être pas la même conviction que moi de sa guérison. Je m'y opposai vivement et je recommandai chaleureusement le seul moyen de salut qui subsistât, faisant ressortir surtout que le conseil était le « père de famille » de la malade, et

qu'aucune considération sectaire n'aurait fait reculer un père devant une pareille tentative. Cet avis fut immédiatement partagé par les deux autres membres, MM. A. Van Nieuwenhuysse et V. Maquinay, un de mes amis personnels, et le président, M. Ferd. de Wael, après avoir combattu ma thèse, s'y rallia. Le voyage fut décidé.

« Il eut d'ailleurs un résultat que je qualifierais moi-même, *quoique non croyant*, de merveilleux. Marie Cools est revenue complètement, absolument guérie. Nulle trace de paralysie et d'anesthésie. Elle est actuellement sur pied et deux servantes de l'hôpital étant atteintes de la fièvre typhoïde, elle remplace l'une d'elles.

« Tous les docteurs à l'hôpital n'en reviennent pas.

« — Et quant à votre éviction à la récente nomination de médecin ?

« — Je suis certain que cette affaire a excité des sectaires contre moi. *Je crois avoir agi en médecin, et en bon médecin, soucieux avant tout de la santé de ses malades.* Le reste m'est indifférent. J'ajoute que si réellement — ce qui n'est pas prouvé — le traitement de Marie Cools était pour quelque chose dans mon éviction, tous les médecins protesteraient contre cette atteinte, non seulement à la liberté de conscience, mais encore à la liberté scientifique. »

La guérison de M^{lle} Marie Cools et la laïcisation des hôpitaux au conseil communal d'Anvers

Une lettre du parti libéral démocratique demande qu'on remplace M. Kreglinger, le membre de commission des hospices qui a donné sa démission à la suite

de l'affaire de Lourdes (guérison de M^{lle} Marie Cools), par un conseiller ouvrier.

M. Arents (conseiller ouvrier libéral) soutient cette proposition.

M. Desguin déclare que le collègue est d'avis qu'il faut donner satisfaction à la demande des ouvriers.

M. Ryckmans (catholique) fait observer que 99 pour 100 des malades se déclarent catholiques et pratiquants. Il faut donc chercher à faire représenter dans le conseil des hospices les intérêts respectables de ceux qui sont hospitalisés ; il faut nécessairement nommer un conseiller catholique. (Approbaton à droite.)

M. Terwagne (socialiste). — Halte-là ! Les hôpitaux et tous les services sont déjà complètement (*sic*) sous la dépendance des religieuses. Et vous proposez d'accroître cette influence !

M. Coremans. — Alors vous, qui avez été médecin à l'hôpital, vous avez été sous la dépendance des Petites Sœurs ? (Rires.)

M. Ryckmans. — Je m'attendais à la haineuse déclaration de M. Terwagne. Ce qu'il vient de raconter de l'influence des Sœurs de Charité m'étonne très fort, puisqu'en ce moment les membres religieux du personnel des hôpitaux ne forment plus que le tiers de l'ensemble.

M. Terwagne. — C'est encore un tiers de trop !

M. Ryckmans. — Oui, pour M. Terwagne, mais non pour les ouvriers et les pauvres qui trouvent dans les Sœurs des consolatrices pour leurs maux et des anges de douceur et de dévouement.

M. Terwagne interpelle le conseil sur l'affaire de Lourdes.

Il dit :

« Les médecins étaient d'accord au sujet du voyage à Lourdes, l'argent était réuni et le conseil a

cru devoir laisser faire. Il a même permis qu'on fasse dans les salles de l'hôpital des collectes pour réunir l'argent de poche de la pèlerine! Je ne sais pas qui a donné l'argent du voyage. Ce que je sais, c'est que je ne comprends pas comment les médecins ont mis d'accord leur conscience et leur science. Ils ont commis, en tout cas, une véritable trahison contre cette dernière!

M. Coremans. — Vous l'auriez sans doute laissé mourir au nom de la science! (Sensation.)

M. Terwagne. — J'aurais consulté un spécialiste des maladies hystériques, ce que les médecins de Sainte-Élisabeth ont eu le tort de négliger. Ce qui est certain, c'est que, sous l'influence de la suggestion, un phénomène et rien qu'un phénomène maladif s'est amendé. L'orpheline a regagné l'usage de ses jambes. Il lui est arrivé de regagner cet usage par intermittence et de sortir de son lit.

M. Ryckmans. — Où M. Terwagne trouve-t-il ces balivernes? Elles ne se trouvent dans aucun rapport.

M. Terwagne. — C'est mon enquête personnelle qui me l'a appris. Quand on veut appliquer dans les hôpitaux les méthodes scientifiques, le personnel se rebiffe; quand il est question de Lourdes et de soi-disant miracles, tout le monde s'emballe, jusques et y compris les médecins, et se met en quatre pour la propagande superstitieuse. Dans nos hôpitaux, l'agitation règne. On s'apprête à expédier de nouveaux malades à la grotte de Lourdes. C'est une épidémie de pèlerinards (*sic*). La sainte Vierge ne fait plus les miracles qui lui plaisent, mais ceux que lui commandent les médecins anversoïis. (Rires à gauche.)

M. Henderickx. — Le principal, c'est que la malade soit guérie!

M. Terwagne prétend que de pareils faits produi-

sent de nouvelles adhésions à l'obscurantisme. (Applaudissements à gauche.)

Il combat l'esprit qui règne dans l'administration des hospices et espère que l'administration communale sera d'accord avec lui pour y introduire l'esprit nouveau.

M. Ryckmans répond. J'ai cru, dit-il, que les libres penseurs étaient des gens qui respectaient les opinions d'autrui. Je suis détrompé. La gauche a applaudi quand *M. Terwagne* s'est moqué de nos convictions religieuses. Des libres penseurs véritables n'auraient pas agi ainsi.

Au sujet des guérisons de Lourdes, *M. Terwagne* ne niera pas l'opinion de *Bernheim*, un libre penseur pourtant, qui a étudié trois mille guérisons et ne les nie pas. *Zola*, lui-même, interviewé par le *Temps*, a déclaré qu'il croyait à la réalité du miracle. Et il est d'accord avec les médecins en chef des hôpitaux laïques de Nîmes, Montpellier, Paris, avec le *D^r Lacroix*, avec le *D^r Hébrard*.

Étant donné ces faits, ne serait-il pas criminel d'empêcher un malade qui croit, et avec raison, aux guérisons surnaturelles de Lourdes, d'aller chercher là-bas la guérison espérée? Quand des médecins libres penseurs, comme le *D^r Jacobs* et le *D^r Van de Vorst*, des savants qui croient à la possibilité de la guérison sans croire au miracle, décident que l'enfant malade peut et doit aller à Lourdes, ils ne doivent pas être raillés et critiqués. Ils sont dignes du respect de tous les honnêtes gens. (Applaudissements à droite.)

L'enfant est complètement guérie, dit le *D^r Van de Vorst*, dans une interview. Faut-il croire à sa déclaration ou à celle de *M. Terwagne*, qui n'a pas soigné et ne soigne pas la malade?

M. Franck. — L'enfant n'est pas guérie. Je l'ai

entendu dire par quelqu'un qui touche de très près à l'hôpital.

M. Ryckmans. — Vous l'aurez entendu raconter par la servante de l'employé du directeur de tel ou tel bureau. Laissez-moi rire! Il faut des preuves, monsieur Franck, et non des allégations ridicules!

M. Franck proteste violemment. Il annonce que, lui aussi, il apportera ici des livres pour renseigner le conseil sur Lourdes. (Hilarité générale.)

M. Terwagne, qui est médecin, n'a pas vu Lourdes. Il a parlé de la « saleté de la piscine ». C'est une pure légende! J'ai été trois fois à Lourdes et jamais je n'y ai vu l'ombre de pareille chose. Le Dr Birot, anticlérical, a affirmé, dans le *Journal de la Grotte*, que les lois de l'hygiène les plus rigoureuses sont observées à Lourdes. Tous les gens sensés et sincères conclurent avec moi que le médecin et les membres des hospices ont bien fait d'envoyer à Lourdes l'orpheline guérie. (Applaudissements à droite.)

M. Desguin, faisant fonction de bourgmestre. — Ce n'était pas la place, ici, de parler de miracles. Impuissants à guérir le mal dont elle souffrait, de guerre lasse, les médecins ont songé à envoyer M^{lle} Cools à Lourdes. La fillette a accepté cette proposition. La permission a été accordée, par les hospices, par 3 voix contre 2 et le voyage a eu un résultat heureux.

Nous n'avons rien à redire à ces agissements et nous n'avons pas à critiquer le conseil des hospices qui, de l'avis conforme des médecins, a agi simplement pour le mieux d'une pauvre malade.

Une violente discussion s'engage sur l'ordre du jour.

M. Coremans demande la priorité.

M. Terwagne oppose la question préalable.

Un boucan formidable éclate. Dans le bruit, on

entend M. Ryckmans qui s'écrie : « C'est ainsi que l'on respecte les droits de la minorité ! »

La question préalable est rejetée au vote.

L'ordre du jour du collège est adopté par la gauche. La droite s'abstient.

Nous avons voulu reproduire une séance mémorable du conseil municipal d'Anvers, qui s'est prolongée pendant plusieurs heures entre les membres libéraux et catholiques du conseil.

Les guérisons de Lourdes ne franchissent pas seulement le seuil de nos sociétés savantes, mais ont leur retentissement dans les assemblées politiques.

Il est difficile de porter un jugement sur la maladie de la jeune Marie Cools. Les médecins qui l'ont soignée ne sont pas d'accord sur son cas, mais tous reconnaissent que sa guérison sort de l'observation ordinaire.

Nous pouvons dire que si cette jeune fille reste complètement guérie, à l'abri de toute rechute, si elle a retrouvé à Lourdes non seulement l'usage de ses jambes, mais une santé bien équilibrée, on ne pourra parler ni de suggestion, ni de nerfs. Ce ne sera pas seulement une paralysie guérie, mais un tempérament refait. L'avenir nous dira ce que nous devons penser de cette guérison. Il serait téméraire de se prononcer en ce moment.

Quand il s'agit de maladies nerveuses, il faut toujours se rappeler les règles de Benoît XIV : « Il ne faut pas faire consister le miracle dans la cessation des crises, mais dans la cessation de l'état nerveux qui les produit. »

Dans toutes les maladies, il peut y avoir des accidents nerveux. Il y a, presque toujours, un mélange de lésions organiques et de troubles fonctionnels. Il faut un grand sens clinique pour se prononcer sur le

caractère d'une guérison instantanée, même en admettant une maladie nerveuse.

Les théories de la suggestion, dans les maladies nerveuses, ne sont pas applicables dans la plupart des cas, dans le sens absolu qu'on veut leur donner. Nous allons reprendre cette question au chapitre de la suggestion.





CHAPITRE XIV

LE PÈLERINAGE DE ZOLA

Les miraculées de Zola quinze ans après leur guérison. — Zola fait mourir la Grivotte qui se porte bien. — Ce qu'il pense du miracle. — La seule figure qui l'ait frappé est celle du R. P. Picard.

Ce qui frappe le plus chez Zola, c'est l'ignorance, consciente ou non, des sujets qu'il traite. A Lourdes, il est resté treize ou quatorze jours absorbé par des visites incessantes, par une nuée de reporters, parle soin de sa popularité.

C'est dans ces conditions qu'il a tout vu, tout jugé.

Zola est resté deux heures dans le Bureau des médecins; il n'a pas pris une note; il n'a suivi aucune des guérisons dont il avait été le témoin: il n'a fait aucune enquête, et il écrit plus de deux cents pages dans son livre sur ces guérisons. Il critique nos moyens de contrôle et nous trace un programme qui va, dit-il, nous mettre à l'abri de toute erreur.

Si son ignorance est un sujet d'étonnement, sa bonne foi n'est pas admissible; quand on refuse d'étudier,

quand on fait la discussion sur les sujets les plus évidents, sur des plaies guéries, quand on fait mourir des malades qui se portent bien, quand on crée des types en dehors de toute vraisemblance, la justification n'est pas possible.

Les romanciers ont des privilèges. Mais ils n'ont pas le droit, sous prétexte de roman, de falsifier l'histoire, de tourner en dérision les choses les plus sacrées.

On peut différer d'opinion ou de doctrine, on ne peut sciemment dénaturer les faits, émettre des assertions tellement fausses qu'en les imprimant on est convaincu de leur fausseté.

Il est indigne d'un écrivain de remplacer une démonstration franche et loyale par des insinuations constantes, des doutes non justifiés, des points d'interrogation, en présentant les faits sous de fausses couleurs, en les tronquant à dessein.

C'est bien la manière de procéder de Zola.

Non seulement il falsifie sciemment les faits les plus avérés, mais encore, par des insinuations, par des plaisanteries de mauvais goût, il tourne en dérision hommes et choses, tout ce qui s'impose au respect même d'un adversaire.

Les guérisons de Lourdes devaient former le point culminant de son œuvre. C'était le nœud du problème : l'opinion attendait avec impatience le jugement du romancier.

Il a trompé l'attente commune. Il pouvait nier ou admettre le surnaturel. Dans tous les cas il devait fortement documenter son œuvre. Il nous sert un résumé d'impressions confuses, mal établies, en contradiction avec les faits, mais à l'usage de cette multitude de lecteurs qui préfèrent une plaisanterie même de mauvais goût à toutes les preuves qu'on pourrait leur donner.

Cette question de guérisons le préoccupait beaucoup.

« C'est un point très délicat à traiter, dit-il. Qui pourrait affirmer que tel malade n'a pas trouvé la guérison dans la piscine? Si nous osions jeter nos phtisiques dans l'eau froide, qui sait? J'ajoute que le contrôle de la guérison me paraît impossible, et le mieux est de s'en tenir à ce que l'on nous dit. »

Toutes ces réticences sont dans le genre et le goût de l'auteur. Avec cela, il a des portes de sortie sur tous les camps.

Zola est venu deux fois dans mon bureau, mais son attitude a été bien étrange. Au milieu d'une vingtaine de médecins, il se mouvait à l'aise, nous donnait des conseils, voulait redresser nos jugements. Il nous demandait si nous présentions les garanties d'impartialité, de savoir. Tout cela en face et sans rire, c'était plaisant.

Il s'est intitulé pompeusement « docteur ès sciences humaines ». Il arrivait avec une leçon apprise, des clichés préparés. On redoutait quelque imprudence du maître, il avait fallu le préserver de toute surprise.

Réusez d'abord, lui avait-on dit, toutes les maladies internes. Sur ce terrain, les médecins se trompent souvent, vous pouvez bien reconnaître votre incompetence; et vous voilà débarrassé, du coup, des poitrinaires, des cancéreux, des paralytiques, à peu près de tout.

Il reste les plaies; vous avez un moyen d'en sortir, demandez aux médecins de Lourdes s'ils les ont vues avant leur guérison. S'ils ne les ont pas vues, récusiez-les. Ils n'ont certainement pas examiné tous leurs malades. Mais si, par hasard, ils les avaient examinés, vous diriez que vous ne les avez pas vus.

Enfin, pour plus de garantie, vous demanderez une commission d'examen prise en dehors d'eux, une

salle d'exposition des plaies, des photographies. et vous les laisserez se débrouiller dans ces combinaisons inextricables.

En attendant, vous écrirez votre livre.

C'est bien ainsi qu'il a procédé. Il nous a demandé une commission prise en dehors de nous, composée de membres désignés par le suffrage universel :

C'était nouveau. — Une salle d'exposition de malades ! — Je ne sais si ces exhibitions sont tolérées par la loi, mais elles ne sont pas encore entrées dans nos mœurs.

Enfin, des photographies de bras, de jambes... les plaies les plus cachées dévoilées, exposées sur nos boulevards et dans les vitrines.

Comme ce serait avantageux pour les personnes qui ne seraient pas guéries, pour leurs familles ! Les journaux se sont extasiés devant ce programme que l'œil du maître avait entrevu.

Élise Rouquet. — La Grivotte. — Sophie Couteau

Trois faits ont particulièrement occupé Zola :

Élise Rouquet, la femme au loup ;

La Grivotte, une poitrinaire ;

Sophie Couteau, la carie des os du pied.

Il fait comparaître ces malades devant nous au Bureau des Constatations. C'est à cette occasion qu'il nous met en scène et décrit la physionomie de notre clinique.

« Pendant ma visite, dit-il, il pouvait y avoir une cinquantaine de personnes, beaucoup de curieux, des témoins, vingt médecins et quatre ou cinq prêtres. Les médecins, venus d'un peu partout, gardaient pour la plupart un absolu silence. Qui pouvaient-ils

être? Des noms étaient prononcés, absolument inconnus. »

A côté du roman, voilà l'histoire.

Pendant le pèlerinage national de 1892, plus de cinquante médecins (1) ont assisté à nos enquêtes. Le jour de la visite de Zola, il y avait dans la salle : un



M. Zola à Lourdes

(A peine M. Zola a-t-il mis le pied sur le quai de Lourdes qu'il se prête à toutes les interviews et toutes les publicités.)

chirurgien d'un hôpital de Paris, des membres correspondants de l'Académie de médecine, d'anciens internes et des internes en exercice dans les hôpitaux de Paris, des médecins de nos grandes villes, de nos principales stations thermales et des Facultés étrangères.

(1) Nous avons les noms de ces médecins.

Les miraculées de Zola quinze ans après leur guérison

Nous avons pu retrouver les malades de Zola quinze ans après leur guérison. Il était intéressant de savoir ce qu'elles étaient devenues. Nous pouvons compléter leurs observations et leur donner une dernière consécration.

Zola cherchait dans la suggestion le secret de ces guérisons, mais si ces malades n'avaient éprouvé que des effets de suggestion, elles seraient mortes depuis longtemps. A ce degré, la tuberculose poursuit fatalement son cours ; il était donc intéressant de savoir ce qu'étaient devenues ces malades guéries en 1892 sous les yeux de Zola.

Marie Lemarchand

Marie Lemarchand (Élise Rouquet), atteinte de tubercules au sommet des deux poumons, d'un lupus qui lui avait rongé la face, qui n'était, suivant l'expression de son médecin, qu'une loque humaine, horrible et monstrueuse, nous écrivait le 7 novembre dernier : « Je suis toujours en parfaite santé, le mal affreux dont j'ai tant souffert et dont j'ai été guérie le 21 août 1892 n'a jamais reparu. Je suis mariée depuis six ans ; j'ai eu cinq enfants, mon mari est un bon chrétien. Vous pouvez constater combien est grande la grâce que j'ai reçue de Notre-Dame de Lourdes ; avoir été une pauvre infirme pendant des années et devenir une femme forte, mère de cinq enfants, la sainte Vierge ne fait pas les choses à demi ; ma guérison a bouleversé bien des âmes, elle fait encore beaucoup de bruit dans mon pays. »

Signé : MARIE LEMARCHAND, femme Authier. »

J'ai revu ces jours derniers Marie Lemarchand, c'est à peine si l'on aperçoit sur la joue droite une raie blanche, presque imperceptible, seule trace du mal disparu. Ce n'était plus la malade de Zola, « avec cette ulcération lente dévorant les muqueuses, les cartilages du nez presque mangés, la bouche rétractée, tirée à gauche par l'enflure de la lèvre, pareille à une fente oblique, sans forme ». Non! c'était toujours la miraculée de la conférence du Luxembourg, telle que la foule l'acclamait, lorsque, après avoir entendu la description de Zola, elle vit se lever sur l'estrade une pâle figure de jeune fille, idéalement belle sous ses vêtements noirs. Toutes les lignes du visage sont absolument conservées, les parties détruites ont été reconstituées dans leur harmonie



Marie Lemarchand

primitive; lupus et tubercules du poumon, tout a disparu. Après quatorze ans, Marie Lemarchand n'a pas eu de rechute. C'est une vaillante mère de cinq enfants, qui n'a qu'un regret, c'est de ne pouvoir les nourrir, les élever auprès d'elle.

Marie Lebranchu

Marie Lebranchu (la Grivotte). Sa vie avait été bien traversée depuis sa guérison. Au retour de son

pèlerinage elle rentre à l'hôpital, c'est son seul domicile depuis plusieurs années; mais quelques jours après, elle quitte l'hôpital, elle doit, pour gagner sa vie, se livrer à un travail de couture pénible et peu lucratif.

Elle se marie avec un cocher sans travail, il faut vendre les meubles et son mari meurt quelque temps après. Elle se place chez des protestants. Nous l'avions perdue de vue depuis longtemps lorsque, le 23 décembre dernier, nous avons reçu une longue lettre dans laquelle elle nous dit : « Vous vous demandez sans doute ce que je suis devenue. Je suis, depuis plusieurs années, avec les bonnes religieuses qui m'ont élevée, où j'ai passé toute ma jeunesse et où j'ai été bien heureuse de revenir. J'ai quitté la famille protestante où j'étais pour le couvent, et la sainte Vierge m'a fait une bien grande grâce en la quittant. Je suis partie sans rien dire, pas même à mon frère, et, depuis mon entrée ici, je n'ai écrit à personne. Ma première lettre est pour vous; aidez-moi bien à remercier la sainte Vierge pour toutes les grâces dont elle m'a comblée.

« Je n'ai plus l'espoir de vous revoir ici-bas, je ne verrai plus jamais Lourdes, mais je fais tous les jours le pèlerinage en pensée. Je prie pour notre congrégation tant persécutée, pour nos Mères si bonnes, si dévouées pour nous. »

J'avais demandé à Marie Lebranchu si Zola l'avait revue depuis sa guérison; elle me répond : « Je l'ai vu pour la dernière fois en 1895, trois ans après ma guérison. Il est venu nous demander, à mon mari et à moi, si nous voulions aller en Belgique, nous assurant que, si nous y restions, nous ne manquerions de rien: je n'ai pas voulu accepter ses offres. Depuis, je ne l'ai pas revu. Cependant, à ce moment, je travaillais pour le magasin du *Bon Marché*, je

travaillais jour et nuit, et je n'arrivais pas à joindre les deux bouts. » — Zola ne pouvait douter de la guérison de la Grivotte, mais il n'en était que plus désireux de la faire disparaître, de la soustraire à l'examen de ses lecteurs : il était trop facile, en effet, de s'assurer que la donnée de son roman reposait sur une erreur de fait, et que la Grivotte n'était pas morte.

Zola connaissait le certificat qu'apportait Marie Lebranchu en venant à Lourdes. Le médecin de l'hôpital qu'elle quittait pour faire son pèlerinage, disait qu'elle était atteinte de tuberculose pulmonaire avec ramollissement et cavernes. Depuis dix mois elle ne quittait pas le lit, avait perdu 48 livres de son poids et ne gardait aucune nourriture ; c'était la phtisie à la dernière période. Zola la vit au sortir de la piscine. « Ce n'était plus, dit-il, cette malade que j'avais aperçue dans le wagon, toussant et crachant le sang, la face terreuse. » Il ne la reconnaissait pas. « La Grivotte, droite, élancée, les joues en feu, les yeux étincelants, avec une volonté et une joie de vivre qui la soulevaient. »

On ne trouvait plus dans sa poitrine ni râle, ni souffle, ni matité, pas la plus petite trace de lésion dans le poumon. L'ancienne malade ne toussait pas, ne crachait pas et mangeait avec appétit. Chaque jour, jusqu'à son départ, on constata que la guérison se maintenait parfaitement. Zola ne pouvait expliquer cette guérison par la suggestion ; aussi, pour se débarrasser de la Grivotte qui le gênait, il la fit mourir dans son roman, et, plus tard, il essaya de la faire disparaître en l'envoyant en Belgique.

En faisant mourir la Grivotte, Zola commettait une erreur volontaire sans excuses. La dernière fois que je le vis, je lui demandai pour quel motif il faisait mourir la Grivotte qui se portait très bien. Il me

répondit : « Je suis maître absolu de mes personnages : je puis la faire vivre ou mourir à mon gré ; M^{lle} Lebranchu a vraiment tort de se plaindre, puisqu'elle est guérie. Du reste, je ne crois pas aux miracles : *je verrais tous les malades recouvrer instantanément la santé que je n'y croirais pas davantage.* Ce double aveu est précieux à retenir. Nous voilà loin des théories de la suggestion ! Et Zola ne s'en inquié-



Marie Lebranchu

taut pas : l'explication le laissait aussi indifférent que la guérison.

Malgré tout, il était moins rassuré qu'il ne le disait. Ce désir de faire disparaître la Grivotte, de se débarrasser d'un témoin qui le gênait, nous montre qu'il comprenait bien que le personnage qu'il faisait vivre ou mourir à son gré, faussait la donnée de son roman et battait en brèche toutes ses prétentions réalistes.

Il le comprenait mieux que personne, mais *il ne voulait pas voir* de miracles.

Clémentine Trouvé

Clémentine Trouvé (Sophie Couteau) a été la plus favorisée. Après sa guérison elle devait rentrer dans sa famille à Rouillé, dans la Vienne. Dans cette paroisse les protestants sont nombreux, les mariages mixtes fréquents. Elle pouvait y être exposée à cause de son âge et des relations de sa famille. La

sainte Vierge l'a préservée de tout contact dangereux. Elle n'a pas quitté les religieuses de Poitiers jusqu'au jour où le noviciat des Petites Sœurs de l'Assomption s'est ouvert devant elle. Après un séjour de quelques années en Angleterre, elle est rentrée en France. Nous la trouvons aujourd'hui dans les faubourgs de Paris. Clémentine Trouvé est devenue Sœur Agnès...

Clémentine avait quatorze ans à peine, l'âge de Bernadette, lorsqu'elle fut guérie à Lourdes au mois d'août 1892. Son entrée au *Bureau médical* fit sensation. « Pauvre petite, — nous dit Pierre l'Ermitte, — du fond du cœur je la plaignais un peu. Toute jeune... deux grands yeux bleus, la figure ouverte et intelligente sous ses cheveux blonds, qui s'obstinaient à mettre un nimbe d'or autour de son petit capulet blanc, d'une voix émue elle raconte son histoire : son talon était



Clémentine Trouvé

complètement carié; elle ne pouvait plus marcher. Elle avoue naïvement les regards d'envie qu'elle jetait sur ses compagnes plus favorisées, et la prière ardente qu'elle adressait à la sainte Vierge, afin qu'un jour, elle aussi, elle puisse mettre ses bottines... La plaie suppurait tellement pendant le voyage qu'elle avait épuisé tout le linge qu'elle avait emporté en partant.

« Elle montre son pied parfaitement sain. A peine une légère dépression indique l'endroit où fut le mal.

Zola, présent à la consultation, mordille le bout de son gant, signe, chez lui, d'une grande tension d'esprit. La jeune fille a hâte de s'en aller. On le lui permet enfin; vivement elle remet son bas et sa bottine, et part comme un oiseau, impatiente d'échapper à tous ces yeux qui ne perdent pas un seul de ses mouvements. »

Sœur Agnès appartient à la maison de Montrouge des Sœurs de l'Assomption. Elle garde la porte, elle reçoit les visiteurs, les pauvres surtout, qui viennent demander des secours. C'est là qu'elle passe sa vie; elle a toujours l'apparence un peu frêle, mais l'âme énergique, vaillante, comme ses sœurs au milieu des persécutions, elle poursuit sa belle et généreuse mission.

C'est ainsi que, quatorze ans après, nos trois malades n'ont pas rechuté : l'une est mère de cinq enfants, la seconde s'est réfugiée dans une communauté religieuse, après avoir côtoyé les plus grands écueils, la troisième est chez les Petites Sœurs de l'Assomption. Elles ont toutes les trois raison de dire que la sainte Vierge ne fait pas les choses à demi. — Il est intéressant de suivre ces anciennes malades dans le cours de leur vie.

*
* *

On ne fait pas de la suggestion à quinze ans de distance. Si les malades de Zola n'avaient éprouvé que des modifications passagères, le choc qui les relevait à Lourdes serait épuisé depuis longtemps. La tuberculose creusait, au sein de leurs tissus, des plaies profondes, et n'était pas une lésion suggestible. Je le disais à Zola, en lui montrant la Grivotte avec ses cavernes cicatrisées : « Essayez, lui disais-je, pour un jour, pour une heure de faire lever une poitrine

agonisante, brûlée par la fièvre, vous ne pourrez lui faire suivre pendant quatre heures une procession de nuit, la faire asseoir à la table commune et manger avec appétit, mais surtout vous ne lui donnerez pas un tempérament nouveau. » — Après quatorze ans écoulés, je pourrais lui dire : « La tuberculose, à ce degré, ne guérit pas. Ces trois malades seraient mortes depuis longtemps. La suggestion avec cette puissance sans limite est une légende, et toutes vos théories s'écroulent devant ces démonstrations à longue échéance. »

Les thèses de Zola ne lui survivront pas : nous sommes loin du jour où le romancier débarquait à Lourdes pendant le pèlerinage national de 1892, avec une cour de journalistes, d'hommes politiques ; la foule se précipitait sur ses pas, tout semblait s'incliner devant lui. Que reste-t-il de tout ce bruit ? Il reste de patientes études poursuivies depuis 1892 sur ces guérisons controversées : il reste prouvé que la poitrinaire au dernier degré, la jeune fille à la face rongée par le loup, l'enfant aux os du pied cariés, ont trouvé dans l'eau des piscines de Lourdes *une guérison instantanée* et, *depuis quinze ans, ces guérisons ne se sont pas démenties*. Toutes les suggestions réunies ne peuvent expliquer de tels résultats : le temps les a consacrés ; ces guérisons appartiennent à l'histoire, elles répondront à toutes les accusations, à tous les sophismes que l'on avait accumulés autour de la question de Lourdes. C'est ainsi que Dieu fait servir pour sa gloire même les négations de l'impiété.

Dans son roman, Zola fait mourir la Grivotte qui se porte bien. On l'avait vue revenir de Lourdes en parfaite santé. Et ce procédé inusité de se débarrasser d'un témoin qui le gênait, souleva dans la presse un curieux incident littéraire. On fut interviewer Zola qui répondit :

« M^{lle} Lebranchu me reproche de ne pas croire aux miracles et de nier l'évidence. Et de quel droit, je vous prie? Sa fatuité est extrême de se reconnaître en ma Grivotte. Je suis un romancier avant tout, et par conséquent maître de mes personnages. Certes le roman reste toujours sous la dépendance de l'histoire, mais avec l'absolue liberté pour l'écrivain de tirer ses personnages de son cerveau. C'est plus qu'une liberté même, c'est un devoir, à mon avis.

« J'ai conté toute l'histoire de la Grivotte, son enfance, sa vie.

« — Mais le portrait que vous en avez fait est très ressemblant puisqu'on a reconnu notre héroïne au premier coup d'œil.

« — Je ne nie pas qu'elle ait été en quelque sorte le point de départ de mon personnage. Oui, j'ai été séduit par son air étrange, par l'éclat de ses yeux, par ses cheveux crépelés, car dites bien qu'elle avait une *tignasse bizarre*. Mais je n'ai fait que me servir des souvenirs que j'avais rapportés. Je n'ai pas passé mon temps à Lourdes à prendre des notes. J'ai observé, interrogé et c'est avec des souvenirs et des impressions que j'ai établi mon roman. »

La Grivotte.

« Je me trouvais au bureau quand elle est arrivée, criant qu'elle était guérie. Mais jamais je ne l'avais vue malade. Qu'est-ce qui prouve qu'elle est vraiment poitrinaire?

« On a cherché à me rendre par trop bête, en me prêtant des propos insensés.

« On me fait dire que si la Grivotte est vraiment guérie, le miracle est prouvé. Or, je n'ai jamais écrit cela, jamais, jamais. Je verrais tous les malades recouvrer

la santé instantanément que je ne croirais pas encore au miracle. »

La femme au loup

J'interroge de nouveau :

« Et Élise Rouquet? Elle est guérie aussi, paraît-il. M^{lle} Lebranchu l'a vue à Lourdes cette année. »

M. Zola hausse les épaules, et reprend :

« Encore une fois, aucun de mes personnages n'est réel. Je ne suis pas un historien, que diable! Je suis un romancier et j'ai écrit la synthèse complète de Lourdes, dans son absolue réalité.

« Quant au cas d'Élise Rouquet, il est encore plus banal. S'il fallait crier au miracle toutes les fois qu'une plaie guérit!... »

Le cas de Sophie Couteau

« Tenez, voici encore autre chose. Il y a dans mon livre une jeune fille qui se nomme Sophie Couteau. Ce personnage m'a été inspiré par M^{lle} Clémentine Trouvé, qui est arrivée à Lourdes avec la jambe couverte de plaies. Elle aussi a été sauvée miraculeusement, mais personne n'avait vu son mal.

« — Et l'attestation des médecins ?

« — Voilà qui ne prouve rien encore. Oh! ces pèlerins vous exhibent des certificats, mais on ne connaît jamais ces médecins. Ceux-ci, d'ailleurs, peuvent se tromper. »

Pas de miracles

« — M^{lle} Lebranchu vient pourtant d'être auscultée par soixante-cinq médecins et aucun n'a trouvé la moindre trace de tuberculose.

« — C'est elle qui le dit. Mais admettons-le. Qu'est-ce que cela prouve? Qu'elle n'a jamais été poitrinaire: elle n'a donc pu en guérir.

« Quant à moi, je ne crois pas aux miracles, il est impossible d'y croire. »

Comment un romancier étranger à toute notion médicale, qui n'avait ni le temps ni le goût d'étudier, pouvait-il penser qu'il allait trancher un débat sur lequel les hommes les plus compétents se divisent?

Zola croyait pouvoir écrire l'histoire de Bernadette. La dualité de cette figure lui échappe. Un moment ébloui par les clartés surnaturelles qui éclairent cette physionomie, il détourne bientôt la tête et ne voit plus qu'une bergère ignorante. Il la rejette alors loin de lui, comme ces statues que l'artiste mécontent brise sous son pied.

Il veut prouver que les guérisons ne sont qu'erreur et mensonge; pour soutenir sa thèse, il écarte Clémentine Trouvé qui le gêne. Il fait guérir Marie Lemarchand d'une façon progressive, imparfaite, alors que la guérison a été instantanée et complète. Il fait mourir Marie Lebranchu qui se porte bien. Son type de maladie nerveuse est invraisemblable et faux: cependant, malgré lui, il vient échouer dans le surnaturel.

Il va chercher chez les coiffeurs et les marchands tous les racontars qui lui servent à juger les hommes et les choses. Il jette l'outrage et la calomnie sur les Pères de Lourdes, qui avaient consenti à abaisser devant lui toutes les barrières. Quant à moi, après lui avoir témoigné beaucoup d'affection, il prétend que je le déteste.

Il croyait donc qu'entre nous, ce n'était qu'une question de pure courtoisie? Un abîme nous sépare. Nous défendons des principes qui ont été l'objet de



LE R. P. PICARD
Supérieur général des Pères de l'Assomption

l'étude de notre vie entière, et sur lesquels nous ne pouvons admettre aucune transaction.

Il venait chercher une affaire. Les mains vides de documents, il avait la prétention de redresser nos jugements et de nous imposer ses programmes. Il ignorait que depuis un demi-siècle nous nous succédons à Lourdes et que nous travaillons sans relâche à élucider ces graves problèmes.

La partie n'était pas égale entre nous.

Quelle a été l'influence de ce livre? Loin de ralentir le mouvement qui se produit vers Lourdes, il paraît l'accroître.

Nous voyons beaucoup de curieux, de correspondants de journaux, toute une clientèle qui n'était pas la nôtre.

Zola a jeté dans l'atmosphère si pure de Lourdes un trouble momentané, un brouillard déjà dissipé, comme ces fumées noires qui s'échappent du foyer des locomotives et que les courants du ciel emportent aussitôt.

Lourdes n'est pas une question d'ordre purement scientifique. Quelle place tiennent les guérisons dans le plan providentiel? Il serait difficile de le dire.

A Lourdes, le miracle est partout; il est dans ces grâces sans nombre de conversion, il est dans ce mouvement qui entraîne le monde entier vers nous. Dans son existence merveilleuse, Lourdes est devenu la grande manifestation de la foi catholique dans notre siècle.

Zola et le R. P. Picard

Zola dans son livre a maltraité les religieux, les médecins, les malades, les pèlerins.

La seule figure qui l'ait frappé est celle du R. P. Picard. Je me souviens de sa première entrevue avec ce saint religieux. Dans son livre, il nous décrit l'impression que produisit sur lui cette parole simple, marquée au coin du bon sens, cet accueil franc et loyal, alors qu'il ne voyait autour de lui que feinte et surprise.

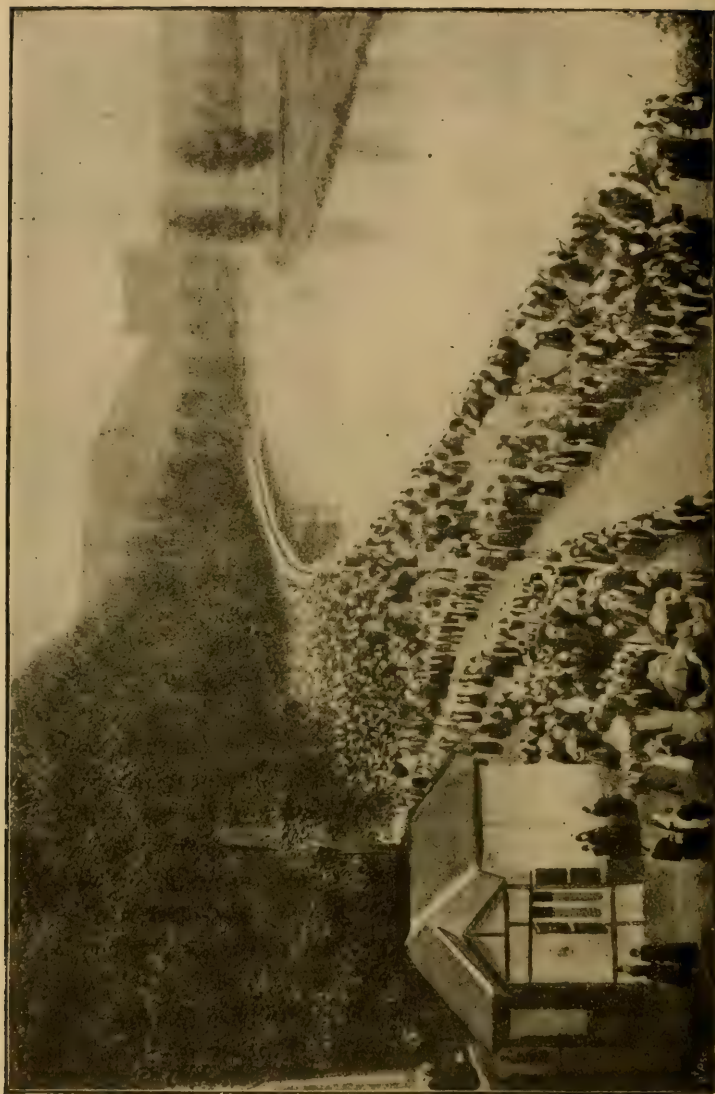
« Le R. P. Picard, nous dit Zola, était un homme de soixante ans, superbe sous la pèlerine grise à long capuchon. Sa belle tête aux yeux clairs et dominateurs, à l'épaisse barbe grisonnante, était celle d'un général qu'enflamme la volonté intelligente de la conquête. Au pied de la chaire, le P. Picard dirigeait les cris de la foule. Gagné par l'extraordinaire passion qui débordait des cœurs, il levait les bras et criait de sa voix de foudre pour faire violence au ciel.

« Quelle force de volonté chez cet homme qui menait les masses au miracle ! Le Père souriait doucement à l'œuvre qu'il avait faite. « L'œuvre est bonne, « disait-il, elle prospère et demain nous aurons de « nombreuses guérisons. »

Zola commit la faute d'accepter de suivre la procession derrière le dais. Jamais il n'avait été à pareille fête ; il était pâle, ses jambes se dérobaient sous lui, il faisait mauvaise figure.

Il devait céder à la tentation de jouer au surnaturel. Il fit du roman, alors que la vérité aurait pu l'illuminer de ses rayons. Dès ce jour, son étoile pâlit. Il emportait en quittant Lourdes une blessure qui ne devait plus se fermer. Vainement il se jeta dans nos luttes politiques, il ne put refaire sa popularité.

Zola est mort asphyxié. Le P. Picard est mort en exil, et nous souhaitons que la figure du grand apôtre soit venue consoler l'écrivain dans sa dernière agonie.



Ancien Bureau médical ; celui où fut reçu Zola



CHAPITRE XV

LA SUGGESTION A LOURDES

Il n'y a pas de suggestion à Lourdes. — Les maladies nerveuses guérissent en petit nombre. — Charcot et la suggestion religieuse. — Bernheim. — Bérillon. — Lois inconnues. — Les malades de Villepinte. — Les malades de Zola. — Marie Cools, d'Anvers, et la suggestion religieuse.

Il n'y a pas de suggestion à Lourdes

Cette proposition est tellement à l'encontre de toutes les idées reçues, que nous n'oserions la formuler si nous n'avions pour nous le témoignage des médecins qui fréquentent notre bureau : si les adversaires mêmes de Lourdes ne reconnaissaient franchement que ces milliers de guérisons qui comprennent toute la pathologie ne peuvent s'expliquer par une seule théorie. — Le programme suggestif est trop étroit.

Bérillon le reconnaît sans réserve. Charcot a posé des principes qui se retournent contre lui. Zola fait mourir des malades qui se portent bien afin de pouvoir justifier sa thèse. Bernheim est peut-être le

plus explicite de tous dans l'exposé de ses principes.

Une chose manquera toujours aux procédés humains, c'est l'instantanéité absolue de la guérison, et puis les hommes se servent presque toujours d'un agent physique. Dieu n'en a pas besoin.

Malgré tout, il est difficile d'effacer un préjugé, surtout lorsque ce préjugé flatte les tendances de tous ceux qui, de parti pris, rejettent le surnaturel; ils sont nombreux parmi nous. Lorsqu'il dispense d'étudier, permet de résoudre d'un mot une question embarrassante, alors ce préjugé devient le *sophisme paresseux* derrière lequel chacun aime à se retrancher. Il résiste à l'évidence des preuves contraires. Vainement les faits battent en brèche les théories suggestives, la suggestion reste la solution de choix pour tous ceux, ignorants ou sectaires, qui ne veulent pas du surnaturel.

Une première considération doit faire écarter la suggestion dans les guérisons de Lourdes, c'est le petit nombre de maladies nerveuses qui guérissent dans nos pèlerinages: pour en donner la preuve nous n'avons qu'à rappeler les cérémonies du pèlerinage national de 1897.

Lorsque la procession vint se masser dans l'esplanade du Rosaire, un spectacle incomparable s'offrit à nos regards. Quinze cents malades assis, couchés, formaient au milieu une longue et double haie. Sur le parvis du Rosaire, trois cent cinquante miraculés, leur bannière à la main, éclairaient ce fond de tableau avec une intensité de ton qu'aucun pinceau ne saurait reproduire. Des milliers de spectateurs, anxieux, immobiles, attendaient dans une émotion indéfinissable. Les malades tournaient leurs regards, avides d'espérance, vers les miraculés, un courant électrique allait des uns aux autres.

C'est alors que le P. Picard, dominant la foule et s'adressant aux malades, leur dit en leur montrant les miraculés : « Voilà vos amis, vos modèles. Ils ont été comme vous, faites comme eux. Ils étaient couchés sur des brancards, ils se sont levés. Qu'est-ce qui vous arrête? » Et d'un ton plus impératif : « *Levez-vous!* »

Aussitôt voilà des malades qui se dressent sur leurs couches, laissent leur grabat, se dirigent vers l'église du Rosaire. D'immenses clameurs retentissent, un souffle irrésistible court sur cette foule.

Nous avons vu bien des manifestations, nous sommes habitués à toutes les émotions des pèlerinages, et cependant nous avons été profondément remués par ce spectacle qui ne s'était jamais dressé devant nos yeux avec un tel caractère de grandeur. Quelques malades se sont levés, mais ils devaient se lever tous, comment un seul a-t-il pu rester sur son grabat? Ce choc, cette commotion qui ébranlait tout autour d'eux, ces acclamations qui remplissaient l'air, ces miraculés qui défilaient sous leurs yeux comme une vision du ciel, tout cela aurait ressuscité des agonisants, galvanisé des cadavres. Nous touchions aux dernières limites des émotions humaines, au delà ce n'est plus de la terre. Nous avons eu le dernier mot de la suggestion religieuse.

Huit ou dix malades sont venus faire constater leur guérison. Et la moyenne de nos procès-verbaux est restée à peu près la même que celle des années précédentes.

Le premier jour du pèlerinage, pas un malade ne s'était présenté dans notre bureau; cependant en touchant ce sol de Lourdes, en approchant de la grotte qu'ils entrevoyaient dans leurs rêves, qu'ils appelaient dans leurs désirs, ces malades avaient toutes les puissances de leur âme en jeu, leurs

émotions atteignaient leur maximum d'intensité.

Parmi les malades qui se sont levés, nous avons vu Fanny Pepper, de Villepinte, poitrinaire avancée; — Hélène Duval, atteinte d'une péritonite tuberculeuse; — Philomène Albrech, d'Armentières, mal de Pott et tumeur blanche; — Joséphine Grosset, encore une péritonite tuberculeuse; — Irma Jacquart, affection cérébrale compliquée de paralysie; — Félicie Serreau, péritonite; — Jean Lacombe, mal de Pott, etc.

Mais tous ces malades n'étaient pas justiciables de la suggestion. Qu'étaient devenues, sous cette poussée irrésistible, les maladies nerveuses? Sur ce double rang de brancards qui remplissaient l'esplanade du Rosaire, il y avait bien trois cents nerveux. Pourquoi ne se sont-ils pas levés?

Si Lourdes, comme le prétend l'école de la Salpêtrière, est le rendez-vous de toutes les affections nerveuses, si nous avons des moyens de suggestion d'une puissance sans limite, il faut admettre un miracle à rebours pour empêcher nos malades de guérir. Ce serait un jeu singulier de la Providence, une véritable dérision!

Comment, avec toutes les maladies nerveuses que l'on nous octroie libéralement, avec des moyens d'entraînement sans pareils, nous compterions surtout parmi nos guérisons des affections de poitrine et des lésions organiques: caries, tumeurs blanches, cancers, des aveugles et des sourds-muets, c'est-à-dire des maladies dans lesquelles la suggestion n'a rien à voir?

La contradiction est évidente. En vérité nous assistons à la banqueroute de la suggestion, et ce résultat était à prévoir. Il y a longtemps que l'on a faussé toutes les notions médicales pour essayer de nous enfermer dans un dilemme dont les deux termes sont également faux.

Lourdes aura rendu un grand service à la science en la dégageant de toutes ces théories sans fondement.

Nous savons, et c'est là un point indiscutable, que l'hystérie est une maladie des plus graves, qu'on ne peut atteindre et modifier son principe, elle imprègne toute l'économie. Si ses manifestations se succèdent et disparaissent, elles se reproduisent avec une ténacité désespérante. Tous ces miracles de la suggestion sont des jeux d'enfants : le plus souvent, on exaspère plutôt qu'on n'améliore la maladie.

Ces réflexions se présentaient plus vivement à mon esprit à la fin du dernier pèlerinage national. Je voyais combien la suggestion est une arme vaine aux mains de nos adversaires.

On n'avait pas trouvé dans la composition de l'eau de nos piscines le secret de nos guérisons, on ne devait pas le trouver dans l'entraînement qui nous environne. Les guérisons se produisent en dehors de toute règle, à l'aller, au retour, sur des enfants inconscients, elles font défaut alors que nos cérémonies se déroulent dans toute leur pompe. En vérité, le programme de ces guérisons n'est pas écrit de main d'homme : chaque guérison est comme un poème divin où tout s'enchaîne et se justifie.

Charcot. — La suggestion religieuse

« La foi qui guérit, dit Charcot, me paraît être l'idéal à atteindre, puisqu'elle opère souvent quand tous les autres remèdes ont échoué. J'ai cherché à pénétrer le mécanisme de sa production, afin d'utiliser sa puissance. »

Il ajoute : « La foi qui guérit et son aboutissant le miracle n'échappent pas à l'ordre naturel des choses.

Le domaine de la foi qui guérit est limité aux maladies dont la guérison n'exige d'autre intervention que cette puissance que possède l'esprit sur le corps. »

Comment va-t-il nous expliquer la guérison des plaies, des tumeurs qui ne sont plus sous la puissance de l'esprit. « Il y a, nous dit-il, des plaies, des tumeurs chez des personnes nerveuses qui guérissent avec une grande rapidité, » et pour nous en donner un exemple, il va chercher à deux cents ans en arrière, sur le tombeau du diacre Paris, l'histoire d'une plaie qui mit vingt-deux jours à se cicatrizer, tandis que la malade en mettait cinquante-deux pour entrer en convalescence.

Voilà l'instantanéité de Charcot (vingt-deux et cinquante-deux jours même pour les plaies nerveuses), voilà par quel artifice il essaie de faire rentrer les faits de Lourdes dans l'ordre naturel. Malgré tout, cette explication ne le satisfait pas, il ajoute : « Nous connaissons peu de chose dans ce domaine de la foi qui guérit. » Il faut savoir attendre et reconnaître qu'il y a plus d'inconnues sous le ciel et sur la terre que de rêves dans notre philosophie.

Charcot, n'est jamais venu à Lourdes, il n'a jamais publié les fameuses observations de ses malades de la Salpêtrière qui avaient été guéris dans nos pèlerinages. Il y en a pourtant de très intéressantes et l'explication l'aurait peut-être transporté dans le monde des inconnues.

On a dit que son mémoire sur la foi qui guérit était son testament scientifique. Nous trouvons là en effet les qualités maîtresses de son esprit : grande clarté, érudition sans pareille, exposition très habile de sa thèse. Il fait l'histoire des sanctuaires de l'ancienne Égypte et de la Grèce. Il appelle à son aide les peintres de la Renaissance, le lecteur charmé perd de vue le point principal du débat, mais la pro-

position initiale est fausse et la conclusion reste en suspens. Il le comprend et pour se dégager il nous dit franchement : « Il y a beaucoup de choses que nous ne comprenons pas, l'avenir se chargera peut-être de nous les expliquer. » C'est la conclusion d'un homme d'esprit qui ne veut pas se compromettre.

Le mémoire de Charcot publié après le voyage de Zola eut un grand retentissement : à distance il a beaucoup perdu de son importance. Il laisse les guérisons de Lourdes en dehors de son étude et ses conclusions très vagues nous retiennent dans le monde des inconnues.

Charcot a surtout créé un mot : « la foi qui guérit ou la suggestion religieuse. » Il nous dit : « La suggestion religieuse opère souvent lorsque tous les autres remèdes ont échoué. » Mais il ajoute aussitôt comme correctif : « La suggestion religieuse et la suggestion laïque ne peuvent être dédoublées, c'est la même opération, qui produit des effets identiques. » Voilà bien deux propositions qui se contredisent, mais qu'importe, on ne retiendra que le mot, et la suggestion religieuse jettera de la confusion dans les notions les plus simples. Avec ce mot on aura l'explication de tous les faits que la science ne pourra pas expliquer.

Charcot nous dit :

« Les peintres sont des juges bien désintéressés : ils traduisent les préjugés du temps. Dans les œuvres d'art, l'histoire des possessions est écrite en traits ineffaçables et ces documents, conservés sur les tableaux, les gravures, les tapisseries, les bas-reliefs, confirment pleinement les autres preuves que nous fournit en grand nombre l'histoire écrite. Les modèles dont se sont inspirés les peintres n'étaient que des sujets atteints de la grande hystérie, et ce diagnostic rétrospectif d'une affection nerveuse, alors méconnue, n'est pas une des moindres preuves de la perspicacité



Une leçon de Charcot à la Salpêtrière. Phénomènes de contracture sur un sujet préparé



Les malades sur le passage de la procession

et de la sincérité de l'artiste. Dans cet ensemble de caractères puisés dans la réalité et conservés par la peinture, il est facile de reconnaître tous les traits de la grande névrose hystérique.

« Ainsidonc, et l'histoire, et la critique, et la science, et l'art, tout se réunit pour cette démonstration longtemps cherchée et aujourd'hui irrécusable. Toutes les manifestations du surnaturel, possessions dans le passé, miracles de nos jours, tout n'est que de la névrose. Il faut désormais s'incliner devant les résultats d'une enquête conduite avec une rigueur indiscutable par les hommes les plus compétents de notre époque. » Voilà la thèse de Charcot.

Heureusement que la photographie est venue à notre aide, nous a apporté des documents qui ne peuvent être contestés. La peinture ne saurait prétendre à cette rigueur dans la démonstration.

Tandis que nous voyons Charcot entouré d'une cour d'amateurs, de curieux, d'hommes du monde ou d'élèves développer chez une femme des phénomènes de contracture : leçon apprise, sujet préparé, Delbœuf, de Liège, appelait ces sujets de *véritables grenouilles humaines*. Nous voyons en regard les malades de Lourdes qui portent sur leur visage le nom de leur maladie : cancéreux, tuberculeux, enfants rachitiques, caries osseuses. Qui donc oserait comparer ces pauvres malades qui touchent aux dernières limites de la résistance, qui ne peuvent guérir que par un miracle, à ces fascinées de la Charité, qui, le sourire sur les lèvres, s'endorment en fixant un miroir à alouettes. J'ai été souvent témoin de cette mise en scène dans le service du professeur Luys. J'ai vu des expériences curieuses, mais je n'ai pas vu de guérisons, surtout des maladies organiques guéries. Un abîme sépare ces deux ordres de faits.

Bernheim

M. Bernheim, professeur à la Faculté de médecine de Nancy, reconnaît formellement que la suggestion ne peut faire disparaître une lésion, réduire un membre luxé, restaurer une substance détruite ; elle ne tue pas les microbes, ne cicatrise pas les tubercules.

Il ajoute : « Les observations de Lourdes ont été recueillies par des hommes honorables, instruits, les faits existent, l'interprétation seule nous divise.

« La suggestion est un moyen qui ne s'adresse qu'aux troubles nerveux ou fonctionnels, elle est sans action sur les maladies organiques. »

Par suite, presque toutes les guérisons de Lourdes doivent échapper aux influences suggestives. Il s'abstient de nous le dire, il a l'air d'ignorer que nous observons des guérisons de maladies organiques.

Bérillon

M. le Dr Bérillon, président de la Société d'hypnologie, directeur de la *Revue de l'hypnotisme*, vint à Lourdes avec le congrès des neurologistes qui tenait ses séances à Pau, c'était au commencement du mois d'août 1904.

Il y avait ce jour-là peu de malades. M. Bérillon, qui s'intéressait plus que ses collègues à nos études, nous promit de revenir pendant le pèlerinage national. Il revint, en effet, avec la conviction bien arrêtée qu'il verrait des effets de suggestion d'une puissance sans égale. Il fut témoin des grandes scènes de nos pèlerinages, de l'enthousiasme des foules, il vit les malades se relever sur le passage du Saint-Sacrement et, devant ce spectacle, il ne peut retenir cet aveu :

« Il n'est point, dit-il, de milieu comparable pour

obtenir des guérisons. Le matérialiste le plus endurci cède à l'émotion suprême qui se dégage de cette foule croyante. Cette émotion vous gagne, vous trouble, vous étreint, elle vous emporte; ces cantiques qui ne sont qu'un cri de ferveur et d'espérance, haletant, éperdu, versent réellement dans les âmes une griserie divine. N'attendez pas de mon matérialisme la négation inepte et qui serait mensongère de l'effet surhumain de ces appels fervents. On n'échappe pas à leur vertige. »

Cependant une objection l'arrête : ce ne sont plus ses malades qu'il retrouve. Le champ de son observation est changé.

La foi qui guérit, de Charcot, c'est la suggestion de Bernheim, l'hypnotisme de Bérillon, c'est le traitement par l'idée, l'entraînement, la confiance, et tout cela s'exerce dans un domaine bien limité, « dans le domaine où il ne faut d'autre intervention que la puissance que possède l'esprit sur le corps : en dehors de là, la foi qui guérit se heurte aux lois naturelles, barrière infranchissable. On n'observe jamais la reconstitution des tissus détruits ».

Ainsi pour la suggestion il faut des malades choisis, des nerveux, et sur ces malades de simples troubles fonctionnels; bien plus, l'instantanéité dans la guérison s'observe rarement. « Si pendant les paralysies, dit encore Charcot, les muscles se sont atrophiés, les membres ne reprendront leur force et leur volume que lorsque les faisceaux musculaires se seront régénérés, et cette régénération, à laquelle président les lois physiques, demande un temps suffisant pour s'accomplir. Il faut des jours et des mois pour refaire des muscles. » Voilà bien le langage d'un homme de science. Charcot se devait à lui même de nous sortir de la légende pour nous rappeler les vrais principes qui doivent nous guider.

Comment, avec ces principes, expliquer les guérisons de Lourdes par la suggestion ? La chose n'est pas possible.

Devant de tels exemples, que pouvait faire M. Bérillon ? Chercher à se dérober, nier le fait, prendre une explication à côté... Il n'en a pas eu un instant la pensée.

« Au point de vue de la suggestion, nous faisons mieux avec moins dans nos cliniques, dit-il ; ici, c'est un gigantesque effort pour un résultat modeste, mais aussi quelle mise en scène insuffisante, quelle incomplète entente des effets certains ! » Nous passons volontiers condamnation sur ce point. M. Bérillon ajoute : « Cependant nous devons reconnaître que les malades de Lourdes sont souvent arrivés aux dernières périodes du mal et alors... et alors un miracle seul peut les sauver. Lourdes en fait de ces miracles. L'effet obtenu est considérable.

« Comment interpréter ces résultats ?

« Il faut, dit-il, repousser tous les sarcasmes faciles, avouer qu'on est vaincu par ce qui rayonne en tendresse de cette foule misérable, affligée. L'espoir qui grandit là s'enfle dans un pieux délire, s'est abreuvé aux sources sublimes de la vie : l'amour et la bonté. Ceux qui sont là souffrent, ils tentent le suprême assaut d'une suprême miséricorde. »

C'est ainsi que l'esprit de M. Bérillon s'élève dans les régions de l'au-delà et surprend la pensée qui domine la scène de nos pèlerinages. Son sens clinique si exercé lui a montré, sans doute, la différence profonde qui sépare les guérisons de Lourdes des guérisons par suggestion. Il a vu que la barrière des lois naturelles était renversée : un cri spontané a jailli de son cœur vers l'idéal d'amour et de bonté. Quelle que soit la différence d'opinion qui nous sépare, nous saluons en lui un indépendant, un sincère.

Les guérisons de Lourdes prennent une place bien définie dans la science. La foi qui guérit de Charcot, les travaux de Bernheim, les expériences de M. Bérillon, ont bien précisé la limite des lois naturelles. Au delà, ce n'est plus de notre domaine. On a par trop abusé de la foi qui guérit : on a retenu le mot en oubliant le principe ; la foi qui guérit ne s'adresse qu'aux maladies nerveuses. Les guérisons de Lourdes sont surtout des guérisons de maladies organiques.

Les représentants de la science officielle ont posé des principes qui devaient se retourner contre nous, mais que nous avons repris à notre profit en les acceptant comme base de nos jugements. Si nous n'avions pas suivi une méthode rigoureuse, scientifique, il y a longtemps que la clinique de Lourdes aurait perdu tout attrait. L'affluence plus considérable qui se fait chaque année autour de nous, les contradictions même qui nous environnent, tout nous prouve que nous sommes dans la bonne voie.

Un jeune médecin américain, se plaçant au point de vue surnaturel, me disait : « Vous n'avez pas de suggestions, à Lourdes, et vous devriez en avoir beaucoup et quand je cherche la cause de cette absence de suggestion je ne la trouve que dans une disposition providentielle. La sainte Vierge ne veut pas de mélange pour son œuvre. Elle écarte tous les effets d'entraînement purement humains. Il n'en faudrait pas conclure pourtant, ajoutait-il, que la suggestion n'existe pas ailleurs, mais ce que nous observons ici ne peut être comparé à ce que nous observons dans nos cliniques. »

Lois inconnues

On nous objecte que nous sommes sous l'influence de lois inconnues que nous découvrirons un jour.

Les lois inconnues sont des lois qui entraînent la relation de causes à effet, comme les lois connues. S'il y avait à Lourdes une loi, connue ou non, qui préside aux guérisons, nous aurions des résultats certains, constants. Si vous placiez des malades dans les mêmes conditions de milieu, d'entraînement, même tempérament, maladie semblable, vous auriez des guérisons qui se produiraient fatalement à certains jours, tandis que les guérisons se produisent sans aucune règle, à l'aller, au retour, sur des malades qui n'espèrent plus, sur des enfants inconscients. Tel pèlerinage qui obtenait de nombreuses guérisons n'en obtient pas l'année suivante. Je ne connais pas d'exemple plus probant que celui de Villepinte.

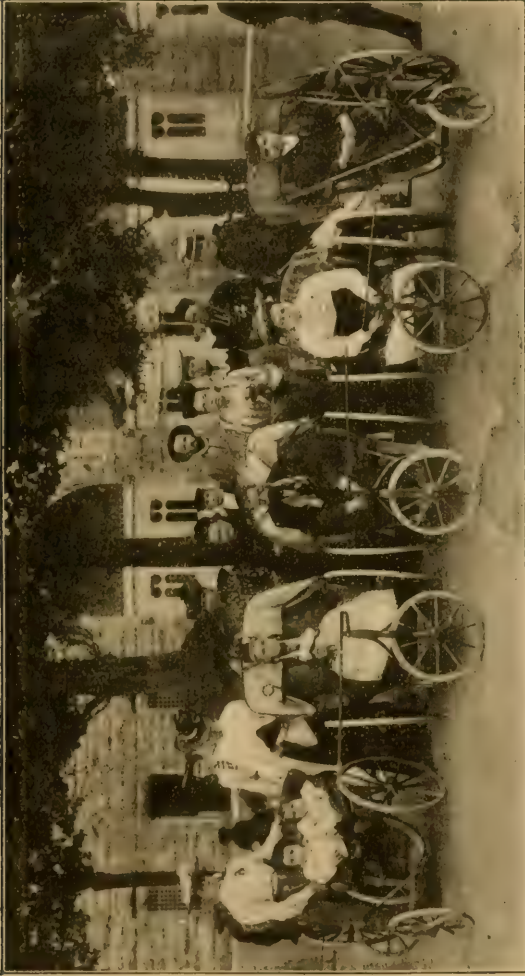
En 1896, l'hospice de Villepinte nous envoie, pendant le pèlerinage national, quatorze malades prises dans la salle du troisième degré parmi les plus gravement atteintes : huit guérissent subitement à Lourdes et leur guérison s'est parfaitement maintenue. Les six malades non guéries meurent dans le courant de l'hiver.

Les deux années suivantes, 1897 et 1898, les malades de Villepinte obtiennent encore huit ou dix guérisons, chaque année, et leurs camarades non guéries à Lourdes meurent dans le courant de l'hiver.

L'enthousiasme parmi ces jeunes filles est à son comble. On ne parle plus, à l'hospice, que de Lourdes : on fait des neuvaines toute l'année en vue du pèlerinage. Il semble qu'il suffit de toucher le sol de Lourdes pour être guéri et, pourtant, c'est à ce moment que les guérisons s'arrêtent brusquement. Depuis 1898, nous avons eu quelques améliorations, quelques cas isolés, mais les guérisons d'ensemble ont disparu. C'est lorsque la suggestion atteint sa limite extrême d'intensité que nous voyons ces vingt ou vingt-cinq malades que l'hospice nous envoie



Les fascinées de l'hôpital de la Charité entrent en extase en fixant un miroir à alouettes



Les malades de Lourdes à la procession du Saint-Sacrement

(Deux enfants atteints de paralysie infantile, un cancer de la face, deux déviations de la colonne vertébrale avec paralysie des jambes, une carie des os du poignet.)

chaque année repartir sans changement bien notable. La religieuse qui conduisait ces jeunes filles à Lourdes, atteinte à son tour de ce mal implacable, est morte victime de son dévouement.

Singulières émotions que celles qui relèvent des poitrinaires, cicatrisent leurs tubercules, les rendent invulnérables, tandis qu'à côté, leurs compagnes, soumises aux mêmes influences, meurent à quelques jours de là.

Esther Brackman avait ressenti des émotions autrement fortes sur la table d'opération de l'Hôtel-Dieu lorsqu'on lui avait ouvert le ventre pour enlever ses tubercules ; ce n'était sans doute pas l'*émotion salutaire*. A Lourdes, au second bain de piscine, elle s'était relevée guérie ; à son retour, elle avait repris sa place dans une maison de commerce.

Marguerite Ménaud avait des poussées de granulie aiguë du côté du poumon et un ulcère de l'estomac : depuis son pèlerinage elle n'a pas reparu à Villepinte, elle est aujourd'hui femme de chambre à Londres.

Louise Chéradame venait, il y a six ans, avec l'étiquette de laryngite tuberculeuse, nous la retrouvons maîtresse de gymnase. Il en est ainsi pour la plupart de ces vingt-quatre malades guéries. N'y eût-il, du reste, qu'un seul cas de guérison complète et subite, cet exemple suffirait pour entraîner la conviction.

Toutes les émotions du monde ne peuvent cicatriser des tubercules, arrêter instantanément une péritonite bacillaire.

Ce serait un nouveau miracle plus grand, plus incroyable que ceux que l'on refuse d'admettre. Guérir, en quelques instants, des maladies organiques sans miracle, ce serait encore de l'incompréhensible.

Mais il faudrait aller plus loin, il faudrait avec ces émotions atteindre les médecins, inspirer aux savants

une humble soumission pour des choses absurdes. On aurait soulevé les multitudes et même des hommes instruits avec des données sans fondement, tout cela serait bien difficile à comprendre.

Plus on creuse ces questions et plus on s'aperçoit que, pour éviter le surnaturel, on s'expose à tomber dans l'inintelligible.

L'aveugle Charles Auguste, cet organiste de Creil, qui vint à Lourdes un peu malgré lui, qui ne demandait pas sa guérison, qui ne voulut pas assister, jusqu'à la fin, à la procession du Saint-Sacrement, fut guéri, la nuit suivante, dans une chambre d'hôtel.

Pendant le pèlerinage de Lyon, nous avons eu deux ou trois guérisons. Au retour, on en a constaté plus de trente chez les malades une fois rentrés chez eux. Ce serait une suggestion à bien lointaine échéance. Et les malades de Zola, ceux que le romancier avait pris comme types de guérisons par persuasion, sont restés parfaitement guéris. Font-ils encore de la suggestion après quinze et seize ans écoulés, avec leur maladie de poitrine à la dernière période, avec des lupus ou des caries des os ?

Les théories suggestives perdent, chaque jour, du terrain. Charcot avait créé un monde de névrosés qui n'était pas le monde réel ; les médecins se dégagent de ses théories et reconnaissent que l'on obtient, à Lourdes, des guérisons merveilleuses, inexplicables, même dans les cas de maladies nerveuses, mais que ces guérisons sont plus rares qu'on ne le croit généralement.

L'exemple de Villepinte est bien concluant. Voilà des jeunes filles qui voient sous leurs yeux, pendant trois ans, leurs camarades, arrivées mourantes à Lourdes, se relever dans la piscine, à la procession, absolument guéries. Elles ne doutent plus d'obtenir

leur guérison : leur confiance est absolue, la suggestion portée à ses dernières limites : et c'est alors que toute guérison cesse ; depuis dix ans, il n'y a plus eu de guérisons d'ensemble.

Que d'exemples semblables nous pourrions citer !

Rapport du D^r Jacobs sur une guérison par suggestion religieuse

Au mois de juillet dernier, M. le D^r Jacobs a fait un rapport à la Société de médecine d'Anvers sur la guérison de Maria Cools ; il l'intitule : un cas de guérison par la suggestion religieuse. Il nous dit qu'il a traité longtemps cette jeune fille pour un mal de Pott. Elle était fille de tuberculeux, avait une douleur au niveau de la troisième vertèbre lombaire, un enfoncement très visible de la colonne à ce niveau, de la paralysie des deux membres inférieurs.

Plus tard, il crut reconnaître de simples troubles nerveux. Il institua aussitôt un traitement suggestif, mais toutes les suggestions restèrent sans effet. C'est dans ces conditions que Marie Cools partit pour Lourdes et en revint absolument guérie. La suggestion religieuse avait, dit-il, fait un miracle thérapeutique.

Nous répondons : si Marie Cools a été guérie à Lourdes par suggestion religieuse, elle rechutera. Fille de tuberculeux, c'est une héréditaire. Elle est hystérique, par droit de naissance. Vous pouvez faire disparaître un accident, un symptôme ; vous ne pouvez changer son tempérament ou alors vous faites du miracle. Ces hystériques ne guérissent pas. Delbœuf de Liège, un compatriote du D^r Jacobs, savant très indépendant, raconte dans sa visite à la Salpêtrière qu'il a vu là les Élisa, les Witteman,

qui servent de sujets d'études, qui sont à l'hôpital depuis leur jeunesse et qui y passent leur vie.

Moi-même j'étais interne dans un des premiers services d'hystériques des hôpitaux de Paris et j'ai constaté que c'était toujours la même clientèle qui nous revenait ; guérie aujourd'hui, rechutant demain, nos malades ne guérissaient pas.

Marie Cools, hystérique, est aussi difficile à guérir que Marie Cools atteinte d'un mal de Pott. Entendons-nous, je ne parle pas de sa paralysie ou de tout autre symptôme. L'hystérie est un protée, on peut atteindre ses manifestations, mais on ne peut changer la constitution des malades. Si la suggestion religieuse vous donne de tels résultats, prenez garde, vous entrez dans l'au-delà. Observez cette jeune fille : si elle rechute, elle n'a subi qu'une influence suggestive ; si sa guérison est définitive, si dans le cours de sa vie elle n'a plus de manifestations nerveuses, si elle reste parfaitement équilibrée, supporte la fatigue sans faiblir, la suggestion est une arme démodée qu'il faut remiser

Les médecins le reconnaissent chaque jour dans le Bureau de Lourdes et savent distinguer dans les guérisons les symptômes et la maladie. Benoit XIV a posé les vrais principes qui doivent nous guider dans ces questions.

Charcot avec la foi qui guérit a trouvé un mot qui frappe, mais qui s'applique rarement ; il n'était, du reste, pas dupe de son invention. Il fait suivre ce mot d'un fameux correctif. Il nous dit expressément : la suggestion religieuse n'est pas autre chose que la suggestion ordinaire, elle a le même terrain et les mêmes limites. Bérillon reconnaît qu'avec tous nos moyens de suggestion nous obtenons bien peu de chose à Lourdes, mais que nous obtenons parfois de véritables résurrections, et alors, dit-il, il ne faut plus

parler de suggestion : un miracle seul peut guérir ces malades.

Bernheim a bien posé les règles de la suggestion, qui n'a pas de prises, dit-il, sur les lésions organiques. Nous ne pouvons plus admettre ces pseudo-miracles qui ne sont que le résultat d'une fausse interprétation.

Nous concluons : ou Marie Cools n'est pas guérie, ou il y a dans sa guérison autre chose que de la suggestion, même religieuse. Il est temps de sortir de cette légende et de ne plus nous servir sous le titre de guérison par suggestion religieuse deux ordres de faits tout à fait distincts : des modifications superficielles et momentanées et des modifications constitutionnelles tellement profondes que la science ne peut les expliquer.

Je le répète : faire d'une hystérique une personne parfaitement équilibrée, désormais à l'abri de toute manifestation, est chose plus difficile que la guérison d'une plaie. On ferait du miracle sans s'en douter en changeant l'étiquette.





CHAPITRE XVI

LOURDES A ROME

Pie IX. — Sa dévotion pour Notre-Dame de Lourdes. — Léon XIII. — L'office de la fête de l'apparition. — Inauguration de la grotte dans les jardins du Vatican, 4 Juin 1902. — Pie X. — Inauguration des sanctuaires de Lourdes, 28 mars 1904. — Pèlerinage des médecins à Rome. — Conférence sur les guérisons de Lourdes. — Le Saint-Père demande que les guérisons de Lourdes soient soumises à l'étude de la Curie.

Lourdes devait s'unir étroitement à l'Église. Dans la série des apparitions qui ont rempli la moitié du siècle dernier, nous trouvons une disposition qui nous indique que les enseignements de Lourdes devaient recevoir la consécration de l'Église.

La première apparition a lieu en 1830 à Paris, dans la chapelle de la rue du Bac; la seconde en 1842 à Rome, sous les yeux de M. de Ratisbonne; dans les deux, c'est Marie conçue sans péché telle que nous la voyons dans la médaille miraculeuse.

En 1858, la Vierge de Lourdes nous donne son nom, mais depuis quatre ans Pie IX a proclamé le dogme de

l'Immaculée Conception, et c'est lorsque Pie IX a parlé que la Vierge de Lourdes déchire tous les voiles ; ce n'est plus Marie conçue sans péché : c'est l'Immaculée Conception qui s'affirme et vient faire écho à la parole du Pape. Lourdes et Rome s'unissent dans une affirmation solennelle de ce glorieux privilège.

Depuis un demi-siècle le pèlerinage de Lourdes est toujours en évolution. En 1888, trente ans après les apparitions, la Vierge conduit les foules à son divin Fils, elle nous inspire ces manifestations eucharistiques qui resteront comme la plus solennelle affirmation de notre foi, comme le plus bel hommage rendu au Dieu de nos autels.

Au début du vingtième siècle, la Vierge met son œuvre préférée sous la sauvegarde du Pontife suprême : non seulement sa grotte s'élève dans les jardins du Vatican, mais toutes les institutions de Lourdes viennent demander la consécration de l'Église.

Pie IX

Les trois derniers Pontifes n'ont cessé de suivre d'un œil attentif le développement de nos pèlerinages.

Pie IX avait une grande dévotion pour Notre-Dame de Lourdes, il visitait souvent une grotte que lui avait offerte M. Hispa, de Toulouse ; grotte très réduite et très imparfaite que l'on voit encore aujourd'hui dans les jardins du Vatican.

Le 19 février 1874, Mgr Langénieux, évêque de Tarbes, faisait don à Pie IX d'un émail cloisonné du plus beau dessin, représentant l'apparition du 25 mars à Bernadette. Pie IX voulut mettre ce tableau dans son oratoire : « Là, dit-il, je vais plusieurs fois par jour

adorer le Saint-Sacrement et si mon àme est désolée, s'il me semble que Dieu est sourd à notre voix, je lèverai les yeux vers l'immaculée, Elle priera avec nous, Elle priera pour nous. » C'est le 11 février 1907, anniversaire des apparitions, à l'aurore du cinquantenaire, que la cause de Pie IX a été introduite dans la Curie romaine.

Léon XIII

Sous le pontificat de Léon XIII, le 16 juillet 1890, la Sacrée Congrégation des Rites approuvait l'office pour la fête de l'Apparition de la Vierge Immaculée à la grotte de Lourdes. Par un acte qui n'avait guère de précédent, elle faisait monter son approbation jusqu'à l'apparition même de la Vierge. Le titre de l'Office portait : *En la fête de l'apparition*.

Le procès-verbal de la première commission d'enquête nommée par Mgr Laurence était absolument probant dans le fond, mais il se trouvait manquer des formes canoniques prescrites et ce défaut le rendait nul. Le Pape, sur l'assurance que le rapport était valide quant au fond des choses, dispensa des formalités de la procédure.

Les leçons du deuxième nocturne contiennent tout le récit des apparitions avec le charme qui les rend si chères et les garde si vivantes dans le cœur des pèlerins. Enfin par une exception bien rare nous trouvons en plein texte latin le nom français de Lourdes et de Bernadette ; le bréviaire romain fera de la sorte vivre ces noms tant aimés dans notre langue.

Le 10 décembre 1900, Mgr Schœpfer écrivait au Saint-Père pour lui demander la faveur d'édifier dans les jardins du Vatican une reproduction exacte de la grotte de Lourdes, et digne autant que possible, ajoutait-il, de notre sanctuaire et de la majesté de Rome.

Mgr Schœpfer nous a dit souvent : « C'est évidemment par une inspiration providentielle, que la pensée m'est venue de placer la grotte dans les jardins du Vatican. J'étais loin de prévoir toute la portée de cette entreprise. J'allais souder ainsi plus étroitement Lourdes et l'Église catholique. »

Non seulement le Saint-Père accueillit cette offre avec la plus vive satisfaction, mais il désigna sur-le-champ le lieu où il lui serait agréable de voir s'élever cette nouvelle grotte. L'inauguration solennelle se fit le 1^{er} juin 1902 et cette inauguration comptera parmi les événements les plus importants de l'histoire de Lourdes. Ce fut une fête splendide et que n'oublieront pas ceux qui y ont assisté.

Lorsque Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes, offrait au Saint-Père cette grotte dont chaque pierre, disait-il, portait, avec le nom, la pensée d'un souscripteur, un silence religieux régnait dans l'assemblée; nous comprenions tous qu'un acte d'une portée considérable venait de s'accomplir.

Toute l'histoire de Lourdes se déroulait en ce moment devant nos yeux. Depuis 1858, Pie IX et Léon XIII, le Pape de l'Immaculée Conception et le Pape du Rosaire, n'avaient cessé de suivre les progrès de nos œuvres; les deux plus beaux fleurons de leurs couronnes sont enchâssés dans la pierre de nos Basiliques, et leurs noms, à travers les âges, seront répercutés par tous les échos de Lourdes.

En présence du Sacré Collège, de l'ambassadeur français, de la cour Pontificale et d'une nombreuse assistance, le Pape, après avoir suivi tous les détails de la cérémonie, voulut bénir lui-même la statue de la Vierge, à qui il se disait redevable de sa santé et de sa longévité.

Le lendemain, j'avais la consolation d'être reçu en audience privée. « Lourdes, me dit le Pape, c'est

le salut, l'espérance : Lourdes nous sauvera. » Son regard s'anima, sa parole devenait plus chaude, il semblait avoir hâte de se soustraire à toutes les préoccupations dont il recevait les échos ; la pensée de Lourdes dissipait devant ses yeux tous les nuages ; puis il m'interrogeait sur nos guérisons, sur nos travaux... Enfin, répondant à mes questions, il me dit : « Que pouvez-vous craindre pour votre œuvre ? Sous la direction de votre évêque vous êtes dans une voie sûre ; continuez vos études avec confiance. » Il ajouta : « La cérémonie d'hier m'a procuré une grande joie ; la grotte de Lourdes sera désormais dans les jardins du Vatican. » En terminant, le Pape ouvrit les deux bras en me disant : « La sainte Vierge nous ouvre ainsi les bras, elle nous appelle, elle veut nous recueillir, nous sauver tous. »

La cérémonie de la veille rendait sans doute toutes ses impressions plus vives, sa parole plus affirmative, mais ce nom de Lourdes faisait toujours naître les mêmes impressions dans l'esprit du Saint-Père.

Pie X

Pie X était depuis un mois à peine chargé du gouvernement de l'Église, quand il écrivait à Mgr de Tarbes en lui affirmant ses sentiments de tendre dévotion envers la Vierge de la grotte. Soyez persuadé, disait-il, qu'à l'égal de nos prédécesseurs, Nous nous confions à sa maternelle protection, c'est par son secours que nous avons la confiance de voir non seulement votre patrie, mais aussi l'Église universelle se relever des maux dont elles sont assaillies.

Le Saint-Père visitait souvent la grotte de ses jardins : malgré sa ressemblance avec celle de Lourdes, il la trouvait trop nue ; « telle qu'elle est, disait-il, elle

ne saurait donner entière satisfaction à mon cœur, il faut y faire quelque chose qui la mette en valeur ».

Dès que Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes, connut ce désir, il demanda comme une grande faveur que le Saint-Père voulût bien lui permettre de réaliser un projet si conforme à la piété catholique envers la Vierge de la grotte.

Pour entrer autant que possible dans les vues du Pape et mettre pour ainsi dire la perspective de Lourdes à la portée de ses yeux, les promoteurs de l'Œuvre décidèrent que l'on donnerait à la grotte un cadre qui rappellerait le panorama du sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes.

C'était un monument aux proportions plus grandes que l'on allait élever l'année du cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception et qui conserverait le souvenir de ces grandes fêtes.

Par une heureuse coïncidence, c'était le 27 février que le Saint-Père recevait les membres de la Commission qui devait exécuter ce plan. C'était l'anniversaire du jour où la Vierge avait dit à l'enfant : « Allez dire aux prêtres que je désire avoir une chapelle. »

L'inauguration eut lieu le 28 mars 1904 : elle se fit avec encore plus de pompe que la première fois, en présence d'une foule immense de près de vingt mille personnes ; elle consacra définitivement la prise de possession des jardins du Vatican par la grotte de Lourdes. Cette installation et cet agrandissement avaient pris trois ans ; et deux papes avaient solennellement inauguré ce monument.

Désormais la grotte de Lourdes jettera un plus vif éclat à côté de la coupole de Saint-Pierre ; la flèche légère de sa basilique s'élève vers le ciel à une grande hauteur : on l'aperçoit de divers points de Rome.

Le pèlerinage des médecins catholiques à Rome

L'idée première de ce pèlerinage appartient à M. le professeur Duret, de la Faculté de Lille, mais à ce moment ce projet paraissait irréalisable : rien n'était prêt, ni les hommes, ni les ressources, ni les circonstances, et ce programme si invraisemblable devenait pourtant dix-huit mois plus tard une vivante réalité. M. le Dr Féron-Vrau, qui fut le principal organisateur, a bien voulu nous faire l'historique du pèlerinage. Nous reproduisons ici son récit :

Notre-Dame de Lourdes, nous dit-il, devait nous ouvrir la voie.

Au mois d'août 1903, je me trouvais à Lourdes.

M. Boissarie me dit que l'année 1904 approchait et, avec elle, l'anniversaire jubilaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Les médecins devaient avoir une part active dans les manifestations qui se préparaient. D'ailleurs, Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes, avait déjà pris une initiative dans ce sens et voulait organiser un pèlerinage pendant les vacances de Pâques.

Enfin, un pèlerinage italien allait arriver au premier jour, sous la direction d'un prélat romain, Mgr Radini Tedeschi, secrétaire de la commission des Fêtes mariales à Rome, en 1904. Il convenait, me dit M. Boissarie, de s'entendre avec Mgr Radini-Tedeschi et d'étudier avec lui ce que nous pouvions préparer pour la gloire de Notre-Dame de Lourdes.

Mgr Radini-Tedeschi ne manqua pas d'approuver le projet et de s'en faire à Rome le zélé promoteur. Le journal *L'Osservatore Romano*, du 7 septembre 1903, annonçait notre pèlerinage.

M. Boissarie avait accepté avec un véritable enthousiasme notre projet. Dès les premiers jours, nous

nous engageâmes à mettre en commun toute l'énergie de notre foi et de notre dévouement pour la réalisation de cette grande pensée.

Nous ne pouvions rien faire avant d'avoir consulté la Société de Saint-Luc. Le 18 octobre, jour de son assemblée générale, notre proposition fut présentée par M. le Dr Duret, qui sut par son éloquence couper court à toutes les hésitations et, séance tenante, un télégramme fut adressé au Saint-Père pour lui annoncer notre projet et lui demander sa bénédiction. On nomma immédiatement une commission, dont MM. les Drs Dauchez, Boissarie et Féron-Vrau furent membres, avec mission de préparer les éléments d'un programme de pèlerinage. Le journal *La Croix* nous offrit son concours, un employé supérieur de ce journal fut mis à notre disposition pour la correspondance.

Il y a en France plus de 20.000 médecins, nous en avons choisi un peu plus de 2.000. Nous nous adressâmes aussi à quelques confrères de Belgique, de Hollande, d'Espagne et d'Italie. Faute de temps, nous avons dû renoncer à toute propagande dans les autres pays catholiques. Quoi qu'il en soit, nous nous trouvions plus de 200 médecins réunis à Rome en audience pontificale.

Notre cher président général, retenu à Paris par le mauvais état de sa santé, avait confié la direction du pèlerinage à M. le Dr Lebec, vice-président de la Société.

Les médecins italiens, de leur côté, avaient fondé, sous la présidence du Dr Taussig, une Société de Saint-Luc, à Rome, afin de nous recevoir d'une façon officielle.

Une circonstance toute providentielle obligeait M. Féron-Vrau à faire le voyage de Rome au commencement de février. Il put faire directement au

Saint-Père l'exposé de notre programme. Le Saint-Père accueillit toutes ces communications avec grande bienveillance. Sa Sainteté consentit à entendre dans l'audience promise la lecture de deux ou trois relations des plus belles guérisons. Je devais communiquer, au moins quinze jours avant l'audience, ces relations en nombre suffisant pour que le Saint-Père pût choisir et préparer sa réponse. Ces relations furent imprimées et les personnes qui en faisaient l'objet vinrent à Rome; tout semblait en très bonne voie. Nous avons en même temps élaboré le projet d'une conférence que je devais faire pour le public religieux de Rome.

M. Taussig eut la pieuse pensée de nous faire gagner le jubilé à Rome. Le 12 avril, une messe fut célébrée, dans l'église Saint-Côme et Saint-Damien, par Mgr Schœpfer, qui voulut bien nous adresser une allocution pour confirmer l'entente définitive des médecins catholiques de tous les pays et le succès de leur pèlerinage à venir.

Le programme médical était pleinement tracé, mais comment expliquer les difficultés de la dernière heure au sujet des hommages que nous voulions rendre à Notre-Dame de Lourdes? certes, ce n'est pas dans les sentiments personnels du Saint-Père qu'il faut en rechercher la raison. Sa Sainteté Pie X a, pour Notre-Dame de Lourdes, une affection toute spéciale; il a dit souvent qu'il avait deux regrets, c'est de n'avoir pu, avant d'être élevé au suprême pontificat, aller ni à Jérusalem, ni à Lourdes. Mais, lorsque Pie X formula les réserves au sujet des faits merveilleux qu'on voulait lui faire connaître en audience solennelle, déjà, autour de lui, on avait signalé le danger qu'il y aurait à parler de guérisons qui n'auraient pas été reconnues par la congrégation des Rites: les médecins auraient pu sans doute étudier

dans leurs réunions les principales guérisons, nous avions avec nous une quinzaine de nos miraculés, mais, au milieu des préoccupations du pèlerinage, avec un programme aussi chargé, ils n'en avaient pas le temps, s'ils en avaient eu le désir; ce n'est pas dans un congrès que l'on peut poursuivre des enquêtes qui demandent l'étude de volumineux dossiers et même l'audition de plusieurs témoins.

Au milieu de ces difficultés qui renversaient nos plus chers projets, nous pouvions conclure avec M. Féron-Vrau que ce n'était pas encore le moment voulu de Dieu et qu'il fallait, tout d'abord, songer à l'intermédiaire de la Curie romaine.

L'installation de la grotte de Lourdes dans les jardins du Vatican avait demandé trois ans; l'étude des guérisons par des commissions canoniques régulièrement instituées par les évêques était une entreprise plus difficile et devait demander une longue préparation; l'initiative, du reste, devait partir de haut.

Mgr l'évêque de Tarbes avait conduit à Rome les représentants de toutes les œuvres de la grotte. Les médecins du pèlerinage étaient, pour la plupart, des habitués du Bureau des Constatations; un groupe très important de nos malades guéris étaient avec nous; les membres de notre hospitalité assistaient à l'inauguration de la grotte.

C'était donc Lourdes qui venait à Rome, avec ses institutions et ses œuvres.

Dans une audience privée que le Saint-Père voulut bien m'accorder, le 12 avril 1904, au lendemain du pèlerinage, il nous disait: «Le mot de miracle ne doit pas être prononcé à la légère, car nous vivons à une époque où, plus que jamais, on peut invoquer la suggestion, mais nous savons, ajoutait-il, que la cicatrisation d'une plaie, la consolidation instantanée d'une plaie ne peuvent être rangées dans les effets de suggestion.»

Le Saint-Père voulait ainsi nous rappeler, dans une circonstance où tout semblait l'y convier, alors



S. S. PIE X

que 150 médecins catholiques étaient réunis à Rome, les principes admis par tous les hommes de science, la distinction que nous devons toujours faire entre

deux ordres de phénomènes absolument distincts : d'un côté, les plaies, les réparations de tissus et, de l'autre, les troubles fonctionnels ou nerveux.

Le Saint-Père voulait, sans doute, répondre aux préoccupations qui avaient pu se faire jour autour de nous. Quoi qu'il en soit, nous étions heureux de recueillir ces grands enseignements de la bouche même du Souverain Pontife et de voir confirmer ainsi les principes qui nous ont servi de guide dans la direction de nos travaux.

Nous sommes restés dix-huit mois sans recevoir d'autre indication.

Le 7 juin 1905, au lendemain du Congrès eucharistique, le Saint-Père daignait nous exprimer le désir de recevoir, par l'intermédiaire de son médecin, le récit de nos plus belles guérisons.

Heureux de me conformer aux désirs du Saint-Père, qui nous montrait ainsi avec quel intérêt il suit les enquêtes qui se font auprès de la grotte, j'écrivais, dans les premiers jours d'octobre, au D^r Lapponi, en lui envoyant le résumé des guérisons qui nous paraissaient présenter le plus d'intérêt. Je le priai de vouloir bien les communiquer au Saint-Père et de me faire part des impressions qu'il aurait recueillies.

Le D^r Lapponi voulut bien s'acquitter de la mission que je lui avais confiée, et il me répondait à la date du 22 octobre.

Très cher D^r Boissarie,

J'ai communiqué votre lettre et les faits extraordinaires de Lourdes au Saint-Père qui en a été très consolé. A son jugement, cependant, il serait bon que, pour les faits les plus remarquables, la *Révérènde Curie* institue un procès régulier, spécialement sur l'identité des personnes, sur les constatations des médecins et sur les dépositions des témoins qui ont vu les malades avant leur guérison.

En terminant, le Saint-Père envoie de tout cœur, au D^r Bois-sarie et à ses collègues du Bureau de Lourdes, la bénédiction apostolique.

Rome, le 22 octobre 1905.

D^r LAPPONI.

Cette lettre renfermait pour nous l'enseignement le plus important.

A la veille du cinquantenaire des apparitions, la réalisation de ce programme, tracé par la plus haute des autorités, devait donner à l'Œuvre de Lourdes sa consécration dernière et mettre, pour ainsi dire, le sceau de l'Église sur le constat de nos guérisons, et réunir dans une même affirmation et la science et la religion.

Aussitôt que le désir exprimé par le Saint-Père eût été connu, Mgr l'évêque d'Évreux écrivit directement au Souverain Pontife pour lui demander l'autorisation d'instruire un procès canonique sur l'éclatante guérison d'un prêtre de son diocèse, survenue pendant un pèlerinage à Lourdes; il reçut la réponse suivante, à la date du 15 novembre dernier.

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

Le Saint-Père a pris connaissance de la lettre envoyée par Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime, le 2 courant, contenant le rapport de la maladie et de la prodigieuse guérison du Révérend Cirette au sanctuaire de Lourdes, pour demander au Souverain Pontife l'autorisation d'instruire un procès canonique sur cette faveur regardée comme miraculeuse. Sa Sainteté, heureuse d'avoir confirmation de cette nouvelle gloire de la Vierge Immaculée de Lourdes, autorise bien volontiers Votre Seigneurie à introduire en Curie ledit procès.

Rome, 15 novembre 1902.

Cardinal MERRY DEL VAL.

A l'exemple de Mgr d'Évreux, l'évêque de Bruges, Mgr Waffelaert, ayant sollicité du Saint-Siège l'autorisation d'instruire un procès canonique.

sur la célèbre guérison de Pierre de Rudder, la Sacrée Congrégation des Rites a répondu à Sa Grandeur qu'aucune autorisation de la Cour romaine n'était nécessaire aux évêques pour instruire de tels procès canoniques, le droit à cette initiative leur étant reconnu par le concile de Trente.

Plusieurs évêques ont fait instituer des commissions semblables dans leur diocèse.

Les études de ces commissions viendront compléter les premières enquêtes et donner à ces guérisons leur sanction définitive.

Le pèlerinage des médecins, la présence à Rome de nos malades guéris, nous avaient fait mieux comprendre qu'il restait une lacune dans l'étude de nos guérisons. La science avait fait son œuvre, elle ne pouvait guère aller au delà. Le Saint-Père, en nous disant qu'il fallait instituer le procès canonique des faits les plus importants, nous a montré la voie où nous devons nous engager.

Au moment du pèlerinage des médecins, je croyais que les enquêtes que nous poursuivons à Lourdes, sous les yeux de nos confrères, en présence de tous les témoins, avec l'examen des malades répété pendant plusieurs années, devaient nous donner toutes les garanties possibles. Je croyais même que la congrégation des Rites pouvait difficilement réunir un tel ensemble de preuves. La lecture de quelques procès de canonisation m'a facilement convaincu que j'étais dans l'erreur; d'abord, en ces matières, on admet une procédure que nous devons suivre, sous peine de nullité, les débats doivent être contradictoires.

A Lourdes, un médecin, parfois un simple témoin, fait le récit de la guérison, reproduit et classe les certificats, choisit ses preuves: souvent c'est une œuvre personnelle qui peut prêter à la critique; il

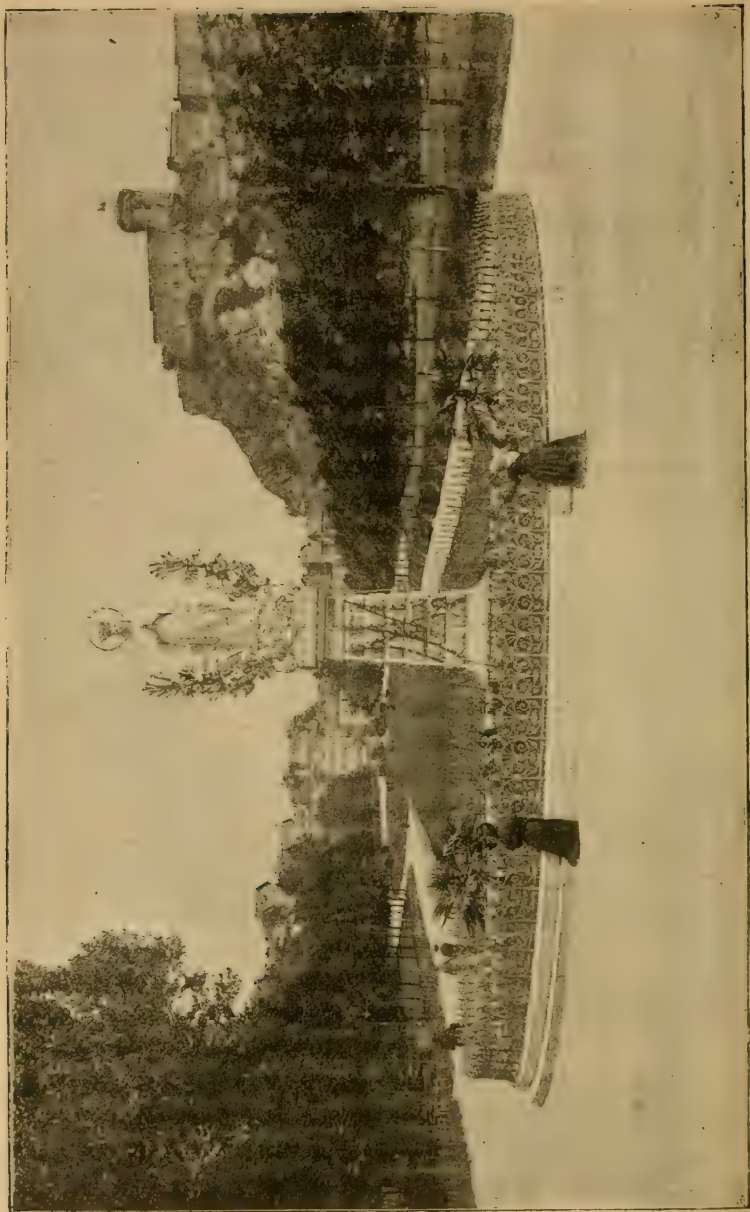
faut toujours substituer à l'action d'un seul les conclusions d'une commission. •

Lorsque la congrégation des Rites, en 1890, dut approuver l'Office de l'Apparition, elle fit porter son examen sur les travaux de la première commission d'enquête nommée par Mgr Laurence. Il fut reconnu que le procès-verbal de cette commission était absolument probant dans le fond, mais qu'il manquait des formes canoniques prescrites, et ce défaut le rendait nul. Il fallut l'intervention du Pape, pour dispenser des formalités de la procédure. On voit combien il importe de se conformer aux règles prescrites par la congrégation des Rites.

Nous pourrions laisser après nous de volumineux dossiers, des rapports intéressants au point de vue scientifique, probants même dans le fond, mais que l'Église ne pourrait accepter sous cette forme. Il n'en est pas moins vrai que les enquêtes qui se poursuivent à Lourdes, depuis cinquante ans, constituent l'œuvre d'apologétique la plus considérable. Tous ces matériaux, classés, publiés, discutés en public peuvent facilement être soumis au jugement de la Curie romaine. En leur appliquant les règles d'une procédure canonique, toutes ces publications recevront leur sanction définitive.

Désormais, le cycle de Lourdes paraît complet.

Quand nous célébrerons le cinquantenaire des apparitions, Lourdes ne sera pas un fait que l'on pourra circonscire dans un temps, dans un lieu, Lourdes sera comme le résumé de ce poème magnifique que tout un siècle a chanté à la gloire de la Vierge Immaculée, Lourdes sera désormais placé sur ce roc immuable que les révolutions ne peuvent ébranler et son histoire restera intimement liée à l'histoire de l'Église.



La Vierge couronnée



CHAPITRE XVII

LOURDES EN 1908

L'histoire de Lourdes comprend plus de 200 volumes. — Études psychologiques sur Bernadette. — La Vierge de la grotte et les Vierges de saint Luc. — La Vierge de la médaille miraculeuse et l'apparition du 25 mars. — Les processions du Saint-Sacrement. — La France a reçu le dépôt des révélations de la Vierge Immaculée.

En 1868, Lasserre pouvait écrire l'histoire de Lourdes et renfermer dans un seul volume tous les événements des dix premières années.

Aujourd'hui l'histoire de Lourdes comprend plus de deux cents volumes. Nous avons cinquante années du journal de la grotte, quarante des annales. Un grand nombre de pèlerinages ont leur bulletin. Les Belges publient leur bulletin trimestriel qui tire à quatre ou cinq mille exemplaires. Un religieux de la Bosnie publiait un almanach de Lourdes à soixante-dix mille exemplaires. L'histoire des pèlerinages et des guérisons est traduite dans toutes les langues. Tous les journaux ont des chroniques sur Lourdes.

Si l'on publiait les procès-verbaux du Bureau des Constatations, que de détails intimes on pourrait révéler. On suivrait jour par jour le travail qui se fait autour de la grotte dans les hommes et dans les idées. Tous les savants ont écrit sur Lourdes : Charcot, Bernheim, Bérillon, Luys.

Nous avons nos romanciers : Zola, Pouvillon, Huysmans. Enfin une quantité considérable de livres, de brochures, de publications de tout genre. Les guérisons et les enquêtes se sont tellement multipliées qu'il est impossible de reprendre le récit de tous ces faits.

A mesure qu'on s'éloigne du point de départ, les perspectives changent. C'est surtout la figure de Bernadette qui se détache mieux. M. Estrade nous avait donné l'enfant des apparitions, il a vécu dans le commerce, dans l'intimité de Bernadette. Il décrit ce qu'il a vu avec une grande simplicité, une grande précision.

Mais depuis 1858, l'histoire de Bernadette se continue dans l'histoire de Lourdes. Elle nous a transmis des enseignements qui sont suivis comme des ordres venus du ciel. Le programme qu'elle nous a tracé est resté le programme du pèlerinage. Tout gravite autour : la fontaine, les piscines, les foules, l'ordre donné aux prêtres de bâtir une chapelle, la prière et la pénitence ; partout où la dévotion de Lourdes a pénétré, les paroles de Bernadette ont apporté l'écho fidèle des enseignements de la Vierge.

Je ne connais pas de figure qui ait été plus étudiée, plus fouillée que celle de cette enfant.

L'hallucination et la folie auraient-elles pu jeter devant ses yeux, comme dans un rêve, l'image de sa Vierge et faire entendre à ses oreilles ces colloques mystérieux, dont elle comprenait à peine le sens?...

Nous avons démontré que les visions de Bernadette



BERNADETTE

ne furent le résultat ni d'un trouble de ses sens, ni d'une maladie de son esprit.

Une enfant de quatorze ans, une bergère ignorante ne pouvait, sans préparation, sans culture, faire entendre au monde de si hauts et si graves enseignements, proclamer le dogme à peine connu de l'Immaculée Conception, nous laisser l'image de cette Vierge idéale que le génie des plus grands maîtres n'avait pas entrevue.

Pour jouer un tel rôle, il fallait plus que l'esprit borné de la fille du meunier Soubirous. Pour subir, pendant plus de vingt ans, le choc de toutes les contradictions, il fallait une volonté ferme au-dessus de toute défaillance, il fallait un mobile, un but bien défini. Pour remplir le monde de ces retentissants échos, une lumière surnaturelle devait éclairer l'âme de cette faible enfant.

L'hallucination et la folie ne donnent ni le talent ni le génie. Devant son esprit troublé, les visions, les pensées de son enfance devaient seules se réveiller. Un malade ne reproduit pas un tableau de Raphaël, s'il ne l'a jamais vu ; il ne récite pas des poésies du Tasse s'il ne les a jamais apprises. L'esprit de Bernadette ne pouvait s'élever à la hauteur d'un programme divin, convier le monde à la pénitence, décrire avec cette méthode, cette sûreté, une Vierge dont aucune image n'avait pu lui donner le modèle.

Entre la cause et les effets, entre l'instrument et les résultats, il y a une disproportion qu'aucune théorie ne saurait combler.

L'hallucination n'est jamais que le souvenir d'une sensation déjà perçue. Voilà une petite fille de la campagne, qui n'a de remarquable que son ignorance et sa simplicité. Un jour une vision céleste lui apparaît : si cette vision est une hallucination, elle sera la reproduction d'une image peinte ou sculptée qui se

sera gravée dans l'imagination de la pauvre bergère. Dans cette composition nous devons retrouver des notes en harmonie avec l'intelligence sans culture d'une enfant de quatorze ans. Comment supposer un instant que la ravissante Vierge de Lourdes soit une création artistique de la pauvre Bernadette? — Dans l'hallucination, l'imagination n'a pas cette précision, cette sûreté de conception; ce sont des formes indécises et changeantes. Ici, dès la première apparition, c'est un type parfait, immuable. Aucun trait ne variera désormais; rien ne pourra modifier le souvenir ou l'empreinte laissée dans l'esprit de la voyante.

Bernadette en faisant la description de la Vierge avait bien donné tous les détails de son costume : la robe, le voile, la ceinture; sa pose, le mouvement de ses mains, le jeu de sa physionomie, son sourire, ses tristesses, son regard, qui, tantôt se fixait sur elle, sur les personnes qui l'entouraient, tantôt se levait vers le ciel et semblait se perdre dans l'infini. Avec ces premières indications, le sculpteur avait eu de la peine à composer sa statue et Bernadette n'avait pas reconnu sa Vierge.

Quelques années plus tard, Bernadette se trouvait chez le curé de Lourdes et feuilletait un album. Elle voyait d'un œil indifférent toutes les gravures qui passaient sous ses yeux et voilà que tout à coup elle s'arrête devant une image de la sainte Vierge, puis la montrant au curé de Lourdes et à M. Fabische, le sculpteur, elle s'écrie toute émue : « Monsieur le curé! Monsieur le curé! Voici la figure de la sainte Vierge, oh! ici, je la reconnais, je la reconnais! »

C'était une reproduction assez ordinaire de la Madone de saint Luc. Sur ce fait, il existe aux archives de Lourdes une déposition dûment rédigée

vers 1873, par le P. Jean Clavé, S. J. d'après les récits de Mgr Peyramale (1).

Sans vouloir authentifier la Vierge ou les Vierges, dites de saint Luc, elles peuvent très bien représenter un type traditionnel ; dans plusieurs apparitions, Notre-Dame paraît s'être montrée sous des traits qui rappellent ce type.

Il existait plusieurs statues figurant l'Immaculée-Conception.

Aujourd'hui nous avons deux modèles qui nous ont été donnés par révélation : la Vierge miraculeuse, telle qu'elle apparut à Catherine Labouré et telle qu'elle est reproduite sur la médaille miraculeuse ; en second lieu, la Vierge de Lourdes, telle que Bernadette nous l'a décrite en nous donnant tous les détails de son costume et même son portrait, pour ainsi dire, en la reconnaissant dans la Vierge de saint Luc.

L'apparition de Pontmain rappelait les traits du visage de Notre-Dame du Bon Conseil, qui se rapproche également du type des Vierges de saint Luc. Devant une photographie de cette image, M. Barbedette, un des voyants, déclara n'avoir rien rencontré qui lui rappelât à ce point les traits entrevus dans la nuit du 17 janvier 1871.

Quoi qu'il en soit de ces affirmations et sans prétendre authentifier les Vierges de saint Luc, il est intéressant de remarquer que, dans plusieurs apparitions, Notre-Dame paraît s'être montrée sous des traits qui rappellent ce modèle.

Dans son apparition du 25 mars, la plus importante de toutes, il est un point qui n'a pas été suffisamment remarqué. Bernadette, en faisant le récit de cette apparition, disait : « La dame se tenait debout au-

(1) Voir les études du 5 juin 1902.

dessus du rosier et se montrait comme elle se montre dans la médaille miraculeuse. »

La médaille miraculeuse avait été le premier anneau de cette chaîne qui devait relier toutes les apparitions entre elles. Au terme de ses apparitions, elle devait se montrer de nouveau pour nous rappeler dans son unité le plan poursuivi par la Vierge de la grotte.

De même aujourd'hui ce plan se déroule en entier sous nos yeux dans quelques guérisons.

Marie Bailly, dont nous racontons la guérison, guérit dans son lit d'hôpital avec la médaille miraculeuse; mais ce ne fut qu'une halte, il fallait venir à Lourdes pour obtenir une guérison complète et définitive.

Sur Marie Hoffmann, la pauvre épileptique de Suisse, la sainte Vierge fait un premier usage de son pouvoir avec la médaille miraculeuse; elle la convertit, elle la ramène à l'Église catholique, puis, après un martyre de dix-huit ans, elle l'appelle à la grotte de Lourdes, elle la guérit, la transforme, l'élève par degrés et finit par en faire une apôtre. C'est ainsi que devant nos yeux distraits et notre attention qui se lasse, Dieu fait passer sans cesse les mêmes enseignements pour les graver plus profondément dans notre esprit.

Lorsque les apparitions ont pour témoins des enfants, il faut chercher, en dehors des témoins, des garanties d'un autre ordre. C'est le personnage merveilleux lui-même, ses paroles, ses actes, son but qu'il faut soumettre à la critique. Et nous entrons alors dans un genre de preuves supérieur au témoin.

Les paroles de la Vierge à Bernadette, nettes et concises dans leur expression, ont été accomplies comme des ordres venus du ciel. Le nom de la Vierge transmis à Bernadette n'avait jamais été prononcé devant elle. Elle le répète pour le fixer dans sa

mémoire, sans en comprendre le sens. Et cette source inconnue, qui jaillit des profondeurs de la roche, qui donc a conduit vers elle la pensée et la main de l'enfant (1) ?

Jamais les apparitions n'ont été soumises dans leur développement à l'action de Bernadette ; elles se sont continuées suivant un plan arrêté d'avance, se sont supprimées deux fois, alors qu'elle les attendait. A la dix-huitième, tout a été fini, et Bernadette est rentrée dans la foule sans être favorisée d'aucun don particulier. Elle était le témoin du passé, mais sa mission était terminée, et c'est lorsque l'enfant s'efface que l'œuvre s'affirme. Singulière hallucination que celle qui s'empare aussi brusquement de l'imagination d'une enfant, pour disparaître au bout de six semaines sans laisser aucune trace de son passage : hallucination sans proportion avec l'imagination du sujet qui nous laisse le type idéal d'une Vierge inconnue jusqu'alors, et nous transmet des ordres qui remuent le monde entier.

Bernadette en reconnaissant sa Vierge dans la Vierge de saint Luc, nous donne une preuve de la réalité de l'apparition.

Jamais elle n'aurait fait ce rapprochement si elle n'avait vu devant ses yeux la Vierge qu'avait connue saint Luc et dont il avait pu reproduire les traits.

Dans les enseignements de Lourdes, tous les moyens humains sont laissés de côté.

Une grotte rustique, une source, une bergère, voilà les acteurs et le décor ; mais au-dessus de tout cela, la radieuse image de la Vierge.

(1) La source de Lourdes n'existait pas avant les apparitions. Bernadette en grattant le sol à quelques centimètres fit jaillir une source qui donne 122.000 litres en 24 heures. Si la source eut existé, dans les moments de crues elle eut soulevé la faible couche de sable. On aurait vu l'endroit où elle se déversait dans le Gave : on n'avait jamais constaté aucun suintement.

Si les moyens humains sont laissés de côté, le surnaturel remplit la scène : jamais enseignement venu du ciel ne nous fut donné avec une plus évidente clarté. Pendant près de trente ans, les apparitions et les révélations se succèdent : Catherine Labouré et M. de Ratisbonne voient devant leurs yeux la médaille miraculeuse : *Marie conçue sans péché*. M. le curé de Notre-Dame-des-Victoires reçoit l'inspiration de consacrer son église au cœur *immaculé* de Marie. Pie IX, éclairé d'une lumière divine, définit le dogme de l'*Immaculée Conception*.

Le plan paraît complet. Non. — Marie, elle-même, descend du ciel pour mettre le sceau à ces enseignements.

Elle apparaît dix-huit fois dans la grotte de Lourdes, et ces apparitions sont disposées avec un ordre, une méthode qui les fait toutes converger vers une même pensée.

Pendant quinze jours la Vierge instruit Bernadette, mais surtout elle éveille l'attention d'un monde distrait, elle fonde son pèlerinage, demande une chapelle, appelle les foules, fait jaillir sa fontaine, recommande de prier pour les pécheurs.

Ces préliminaires terminés, elle laisse pendant vingt jours le monde dans l'attente, puis elle apparaît de nouveau souriante, dans tout l'éclat de son auréole. Ce n'est plus : *Marie conçue sans péché*. Elle s'identifie absolument avec sa prérogative :

Je suis l'Immaculée Conception.

Ce nom, la jeune fille ne pouvait le comprendre. Il y avait dans ce nom une confusion voulue entre le qualificatif et le sujet.

Les protestants ont fait ressortir cette faute grammaticale, en nous disant que la Vierge ne se serait pas servie de ce langage incorrect.

Elle se serait appelée la *Vierge Immaculée*, *Marie*

conçue sans péché, mais jamais elle n'aurait dit : *Je suis l'Immaculée Conception*.

Ils oublient que Dieu avait dit à Moïse : « Je suis celui qui suis. » Ils oublient surtout que la Vierge pouvait seule s'identifier ainsi avec la prérogative nouvelle que l'Église venait de lui reconnaître. Pour donner plus de force à cette définition, elle prenait pour son nom le dogme même que Pie IX venait de proclamer, le privilège glorieux que le monde catholique lui décernait depuis quatre ans.

Une telle hardiesse de langage était bien au-dessus des moyens de Bernadette. Elle ne pouvait que répéter ce nom, en essayant de le fixer dans sa mémoire, et sans en comprendre le sens. Cette Conception, cette définition dépassaient la portée de son intelligence.

Nous sommes en plein surnaturel. Mais c'est un surnaturel qui se démontre. Avant de s'imposer à notre foi, Lourdes s'impose à notre raison. Pour croire à la réalité d'une apparition, si nous n'avions que la parole de Bernadette, nous pourrions mettre en doute son témoignage. Mais nous avons ici l'action directe de l'apparition sur les objets inanimés qui l'entourent : la réalisation des paroles de la Vierge, paroles qui ne sont pas adéquates avec l'entendement du sujet, qui n'ont pu sortir spontanément de son cerveau. Nous avons ces guérisons qui mettent en défaut toutes les données de la science.

Enfin le retentissement profond que ces événements ont eu dans le monde entier. Pour démontrer que Bernadette a eu devant ses yeux un être réel, il suffit de rappeler que ni l'imagination ni le rêve ne peuvent modifier les conditions physiques des corps qui nous entourent. On ne peut, par la suggestion, enlever à la flamme sa chaleur, faire jaillir une source cachée dans la profondeur du sol.

La suggestion ne peut transformer une contrée. On

ne peut soumettre le monde entier aux enseignements ou aux ordres d'une hallucinée.

Ici nous avons la découverte de la source sur les



LE R. P. SEMPÉ
Supérieur général des Pères de Lourdes

indications de l'apparition : la flamme qui perd sa chaleur en enveloppant pendant un quart d'heure les doigts de Bernadette.

Dans un autre ordre d'idées :

La réalisation des paroles de la Vierge; ces paroles font jaillir des roches Massabiellles cette gracieuse basilique qui surmonte la grotte et semble emporter vers le ciel, avec sa flèche aérienne, les prières des pèlerins.

L'église du Rosaire : « carrière de roches amoncelées avec ses arches hautes comme des nefs, ses avenues de cirque géant pour la pompe des processions; tous ces couvents qui se sont élevés comme une végétation naturelle sur cette terre du miracle. »

Absence de brûlure, jaillissement de la fontaine, réalisation des paroles entendues, enfin les guérisons; voilà le groupe ou le bloc qu'on ne peut séparer. Prendre un à un ces phénomènes et chercher à les expliquer par une cause naturelle, ce serait passer à côté de la question. Le Dr Goix dit avec raison : « Quand bien même cette démonstration serait possible pour chaque élément isolé, il resterait à faire connaître la cause qui les réunit en un seul et même tout; c'est la cause de l'unité de ce *tout* qu'il faut découvrir. Lourdes n'est pas une vérité révélée, une vérité de foi, c'est une vérité qui relève de la raison et de la science. »

Pour mettre en doute les apparitions, il faudrait encore négliger tous les événements qui se sont succédé depuis 1858. L'affirmation d'une humble fille des champs va remuer tout un siècle, mettre en mouvement des multitudes, fixer les regards des amis et des ennemis de Dieu.

En 1858, Lourdes n'était guère visité que par les touristes ou les malades qui se rendaient dans les stations des Pyrénées. Aujourd'hui, Lourdes est la ville la plus connue de l'univers. Des centaines de mille de pèlerins, de curieux y viennent chaque année.

Un courant irrésistible entraîne les foules dans cette direction; avec Jérusalem et Rome, il n'y a pas de centre religieux plus célèbre, plus fréquenté.



CHAPITRE XVIII

LOURDES ET LA FRANCE

Les processions du Saint-Sacrement. — La France a reçu le dépôt intégral des révélations de la Vierge immaculée. — Depuis 1830 la Vierge a toujours les yeux sur la France. — Jamais les Pèlerinages n'ont été interrompus. — Nous avons été fidèles à notre mission. — Motifs d'espérance.

La France a mis dans cette grande œuvre de Lourdes ce qu'elle avait de meilleur. Toute la sève catholique qui débordait en elle est venue se déverser à Lourdes.

Ses évêques, ses prêtres, ses religieux, ses savants et ses médecins, toutes les classes de la société ont uni leurs efforts pour développer cette œuvre éminemment française qui devait porter jusqu'aux extrémités du monde, avec le nom de Lourdes, le nom de la France. La fusion est devenue si complète que les autres peuples n'ont pas même essayé de traduire ce nom de *Lourdes* dans leur langue, tous le prononcent avec la désinence française. C'est ainsi que nous trouvons partout cette alliance indissoluble entre

notre foi et notre nationalité, privilège singulier, le plus précieux sans doute que la Providence nous ait départi.

Lourdes, disons-nous, est une œuvre éminemment française, nous pourrions dire franco-belge. La Belgique en effet a adopté cette dévotion avec le même enthousiasme que nous. Il n'y a pas de jour de Lourdes, dit-on, sans Belges.

Mais cette réserve faite, nous pouvons dire que les quatre cinquièmes des pèlerins et des membres de nos hospitalités sont Français.

Les religieux qui ont eu la garde et la direction du pèlerinage non seulement sont Français, mais ils sont presque tous de la région de Lourdes. Ils ont créé le Bureau des Constatations, cette clinique du miracle que le moyen âge n'avait pas connue.

Ils ne se sont pas contentés de graver sur la pierre et le marbre l'histoire de ces événements merveilleux, d'élever ces magnifiques basiliques qui continuent les plus belles traditions de l'art chrétien : dans un recueil mensuel et dans un journal hebdomadaire, ils ont conservé le récit des événements accomplis depuis plus de trente ans.

Avec les *Annales*, on peut reconstituer toute l'histoire de Lourdes. On trouve là non seulement le résumé des guérisons, les certificats des médecins, mais tous les progrès de ce mouvement inouï pour notre âge qui commence auprès de la grotte, en 1858, et s'étend bientôt dans le monde entier.

Quand l'homme veut interpréter une œuvre divine, il y a des lacunes et des imperfections dans son langage. Nous ne pouvons à notre gré déchirer tous les voiles. Mais, par un travail patient, persévérant, en accumulant les preuves que le temps nous apporte, nous arrivons toujours à la démonstration cherchée.

L'histoire de Lourdes doit se lire dans l'ensemble

de ces faits merveilleux qui se prêtent un mutuel appui et forment un bloc inébranlable, à l'abri des vaines disputes et des critiques superficielles.

Les processions du Saint-Sacrement

C'est un prêtre du diocèse de Montauban qui eut l'inspiration de faire des acclamations sur le passage du Saint-Sacrement.

Ce projet ne pouvait qu'être favorablement accueilli par le R. P. Picard, l'homme de toutes les grandes et saintes initiatives. En quelques instants des paroles appropriées de l'Évangile furent recueillies, imprimées et distribuées aux pèlerins.

Le 22 août 1888, à 4 heures du soir, le Saint-Sacrement sortait de la basilique, et les invocations commençaient avec un accent, un enthousiasme indescriptibles. A dix-neuf siècles de distance, nous assistions aux scènes de l'Évangile. Comme le jour de son entrée à Jérusalem, des milliers de témoins criaient : *Hosanna au Fils de David!* Vers les piscines, l'enthousiasme fut à son comble. Cinq ou six mille personnes, les bras en croix, répétaient : *Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur!* Des centaines de malades s'étaient fait apporter sur leurs grabats ; deux infirmes se levèrent et marchèrent à la suite du divin Maître. Il fallut toute l'énergie des brancardiers pour empêcher que la foule ne les étouffât dans son délire. Plusieurs malades recouvrèrent subitement la force de quitter leur brancard et vinrent prier à côté de leurs frères.

Des salves d'applaudissements, des cris d'enthousiasme saluèrent ces prodiges. C'est à grand'peine que le Saint-Sacrement pouvait s'avancer à travers les rangs pressés de la foule. Des milliers de fidèles par-

laient à Jésus comme s'ils l'eussent contemplé vivant en chair et en os au milieu d'eux. Qui pourrait dire le nombre des résurrections spirituelles, plus belles que les résurrections du corps ! Une protestante frappée de ce spectacle voulut faire son abjuration à Lourdes même.

Chaque année, les mêmes manifestations se reproduisent avec les mêmes foules, le même enthousiasme. Nous avons tous le souvenir des processions du Jubilé du pèlerinage national de 1897. Toutes nos corporations étaient représentées : hospitalité du Salut, hospitalité de Lourdes, tous nos ordres religieux ; quinze cents prêtres en surplis précédaient deux cent cinquante miraculés qui défilaient sous nos yeux comme une vision du ciel : poitrinaires arrachés des portes du tombeau, paralytiques, aveugles ou sourds-muets, incurables ; tous les blessés de la vie, que la main de Dieu était venue guérir ou consoler ; et sur l'esplanade du Rosaire, deux mille malades assis, couchés, formaient une double haie sur le passage du Saint-Sacrement. Après la bénédiction, quinze, vingt malades se levèrent aux applaudissements d'une foule de trente ou quarante mille âmes. Jamais pareil spectacle ne s'était présenté sous nos yeux avec un tel caractère de grandeur ; nous avons touché la dernière limite des émotions humaines ; au delà, ce n'est plus la terre.

Le 1^{er} septembre 1904, pendant le pèlerinage du Nord, nous vîmes défiler par rangs de six de front quinze cents à deux mille enfants de Marie, avec leur ruban bleu, leur ceinture bleue et leur long voile blanc. Quel beau cadre pour la procession ! Pour acclamer avec la foule le Dieu de nos autels, ces deux mille jeunes filles garnissaient complètement la double rampe du rosaire, semblables à une immense couronne blanche et bleue. Le coup d'œil était féérique.

Mais sur ce sol de Lourdes, en présence du Saint-Sacrement, une pensée sublime avait germé dans leurs cœurs, pensée inspirée par leur directeur, et bénie par Mgr l'évêque de Tarbes.

Elles avaient laissé dans leurs paroisses les écoles vides, abandonnées par le départ des religieuses; les œuvres, les patronages, les ouvroirs sans directrices. Elles venaient de promettre de prendre au retour la place des sœurs dans les écoles ou les ouvroirs, de se faire catéchistes volontaires, d'enseigner les ouvrages manuels. Elles avaient promis d'être des apôtres, et d'acquérir pour cela les vertus nécessaires. C'est ainsi que Jésus-Hostie n'avait pas seulement relevé ce jour-là quelques malades sur leur grabat, mais avait pénétré le cœur de ces enfants de Marie de ses rayons les plus ardents.

Dans un seul diocèse, deux mille jeunes filles s'offraient pour remplacer les religieuses dispersées. La sève de l'apostolat n'est décidément pas tarie dans les veines de la France.

Les hommes politiques, sénateurs, députés, suivent nos processions. Nous avons vu des ministres de Belgique solliciter l'honneur de porter le dais, et à côté d'eux, les officiers supérieurs de nos armées.

Les drapeaux de toutes les nations flottent à Lourdes au-devant du Saint-Sacrement : drapeaux de l'Angleterre et des États-Unis, drapeaux de la Chine et du Japon, et nos basiliques renferment, comme dans un musée sans pareil, les bannières de tous les peuples qui sont venus s'incliner sur le passage de notre Dieu.

Y eut-il jamais concert plus unanime? Dans notre siècle si tourmenté, au milieu de tant de ruines, la France conserve ce foyer de surnaturel plus vivant, plus intense; jamais les foules n'ont été plus nombreuses, la foi plus vive, les guérisons plus éclatantes.

Pendant le pèlerinage des hommes, nous avons vu

vingt mille hommes précéder le Saint-Sacrement. Pendant trois heures, ces immenses foules ont fait retentir les rues de Lourdes de leurs acclamations. C'est une des plus belles manifestations dont nous ayons été témoins. Il n'y avait là ni la variété des costumes, ni ces corporations qui rehaussent l'éclat de nos cérémonies, c'était un défilé plus imposant par son uniformité même : tous ces hommes semblaient porter le poids de préoccupations communes, et des milliers de voix lançaient vers le ciel leurs acclamations.

Le Dieu de nos autels, abandonnant ses tabernacles, la pompe de ses temples, venait sans intermédiaire au milieu de son peuple. Il y avait là un contact plus intime, plus direct : c'était toujours Lourdes avec ses foules, ses enthousiasmes, mais Lourdes parlant à son Dieu qui paraissait plus accessible sous le regard de sa Mère.

Il y avait dans ces immenses foules, dans ces élans spontanés, dans ce cadre unique au monde, le tableau du plus bel hommage que l'homme puisse rendre au Saint-Sacrement.

Sans doute, dans le cours des âges, des âmes d'élite n'ont cessé de se consumer d'amour devant nos autels, mais nous n'avons pas vu souvent vingt mille adorateurs jetés sans distinction, sans choix, sur le passage de notre Dieu. Jusqu'au dernier moment, on se demandait si ce pèlerinage des hommes de France réussirait : l'organisation préalable semblait faire défaut, mais il s'était créé un courant spontané : ces hommages libres doivent plaire entre tous au Dieu de nos autels. Voilà les grandes fêtes du Saint-Sacrement que les historiens de l'avenir devront enregistrer.

Le culte de la Vierge immaculée est intimement uni au culte du Saint-Sacrement ; le cinquanteaire de l'Immaculée Conception coïncide avec le vingt-

cinquième anniversaire des congrès eucharistiques.

Qui donc a disposé ces divines harmonies? C'est la Vierge de Lourdes qui, pendant trente ans, appelle les foules auprès de sa grotte pour les conduire elle-même à son divin Fils. Ce n'est plus seulement à la piscine, c'est à la procession, c'est au grand jour, sous les yeux de mille témoins que les guérisons se produisent : c'est le miracle demandé par les incrédules, dans un lieu déterminé, à heure fixée, sur sujet choisi ; tous les voiles sont déchirés.

Le dix-neuvième siècle avait été le siècle de l'Immaculée Conception ; nous saluons à l'aurore du vingtième le règne du Sacré Cœur et les triomphes de l'eucharistie. Désormais, les acclamations sur le passage de nos processions ne seront jamais interrompues et ces manifestations devront marquer une ère nouvelle dans l'histoire des fastes eucharistiques.

Lourdes a eu le privilège de nous donner les grands enseignements et c'est Dieu lui-même qui, par des prodiges plus éclatants, nous a montré comment il voulait être glorifié.

N'est-ce pas là le commencement du règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Lourdes et Montmartre sont étroitement unis. Nous avons à Lourdes des adorations de nuit de trois et quatre mille personnes et jamais le culte du très Saint-Sacrement n'avait pénétré aussi profondément dans les masses. Ce n'est plus seulement sous la voûte des temples, mais dans nos esplanades, dans nos rues que le Dieu de nos autels s'avance au milieu d'ovations triomphales : nous sommes revenus aux scènes de la Judée.

Dans le pèlerinage des médecins catholiques à Rome les trois quarts des médecins étaient Français, et pour la plupart les hôtes habituels du Bureau des Constatations. La reproduction de la grotte de Lourdes dans

les jardins du Vatican a été faite par une souscription recueillie surtout en France.

Lourdes est désormais soudé plus intimement à l'Église et ses guérisons recevront la consécration de la Curie romaine.

Que nous réserve l'avenir?

Au moment des apparitions, la Vierge de Lourdes avait devant les yeux tous les courants d'impiété qui devaient ravager notre pays; elle n'hésita pas à poser son pied sur les roches Massabiellles, elle voulut nous confier le secret de ses plus chères prérogatives et nous donna la mission de faire connaître dans le monde son *Immaculée Conception*.

La France n'a pas failli à cette mission.

Cette parole qui, le 11 février 1858, s'est fait entendre au pied des Pyrénées, a retenti déjà sous les cieux les plus lointains et dans les solitudes les plus ignorées. Il n'est pas un peuple dans l'univers qui ne connaisse, ne bénisse ou n'implore la Vierge dont Bernadette nous a laissé la ravissante image.

La France s'est éprise de la dévotion la plus tendre pour la Vierge immaculée.

Elle a reçu la garde du sanctuaire de Lourdes et les pèlerinages n'ont pas été interrompus. La foi persécutée entraîne auprès de la grotte des multitudes plus nombreuses, c'est toujours le même élan, la même ferveur dans la prière.

L'idée de Lourdes s'impose chez nous avec une puissance, une sorte de fascination irrésistible. Il faut donc que cette idée ait par elle-même une raison d'être, une force qu'elle n'emprunte pas aux courants extérieurs.

Faut-il dire que cette idée exerce une suggestion collective sur la société contemporaine? Lorsque les événements de Lourdes se produisirent, le rationalisme régnait en maître dans nos écoles, dans la littérature,

dans la science, partout. La suggestion aurait dû s'exercer en sens contraire.

Lourdes présente un caractère d'universalité; on y vient de toutes les contrées de la terre; on y rencontre un mélange d'hommes de toutes croyances; des protestants, des schismatiques sont mêlés aux catholiques. Les médecins accompagnent les malades.

A Lourdes, l'idée religieuse se dégage seule des aspirations de toutes ces multitudes, pure, sans mélange. Les préoccupations de la politique ou des affaires, le choc des intérêts s'arrêtent sur ce seuil. Tous les peuples se rencontrent et se coudoient, une même pensée les anime, les rapproche. Depuis quarante ans, rien n'est venu troubler ces multitudes dans la manifestation de leur foi, et c'est vraiment merveilleux qu'il y ait sur notre sol si troublé comme un asile inviolé où toutes les passions viennent expirer, asile que le monde entier nous envie, où il se rend en pèlerinage.

Lourdes est devenu la plus haute manifestation de cette puissance d'expansion religieuse que nous avons toujours conservée. Si les nations qui nous environnent avaient un centre d'attraction pareil, penseraient-elles à le détruire? Comme la Belgique, elles feraient converger toutes les forces vers le développement de ce pèlerinage. Il est préférable pourtant que Lourdes se soit développé dans une indépendance absolue de toute attache officielle; il fallait un terrain neutre pour appeler les nations étrangères sur notre sol.

N'est-il pas étonnant d'avoir vu germer chez nous, en plein dix-neuvième siècle, le culte de la Vierge immaculée, le culte qui résume tout ce que notre religion a de plus délicat, de plus doux, de plus aimable, de plus consolant.

Depuis cinquante ans, dans cette grotte de Lourdes, on parle du surnaturel et du miracle, on l'étudie, on

le discute. Les croyants et les incroyants, les savants et les médecins semblent subir un entraînement collectif et viennent observer sur place ces phénomènes inexplicables.

Pour qu'un peuple puisse descendre aux dernières limites de la négation ou du doute et remonter au plus haut sommet de la foi, pour qu'il puisse réagir avec cette intensité, il faut une vitalité bien grande. La France n'est pas une malade sans ressort, elle a toute sa jeunesse, elle peut faire germer encore les grandes idées qui fécondent le monde.

Pour comprendre Lourdes, il faut entrer dans le détail de son organisation, suivre son développement, étudier ses guérisons.

Il ne suffit pas de dire qu'un vent de folie a passé sur le monde, que les médecins, les savants, en ont ressenti les atteintes et que les peuples chrétiens semblent pris de suggestion collective ; la folie, c'est le désordre ; ici c'est une évolution lente, progressive, raisonnée ; ce sont des événements qui s'enchaînent, qui se déroulent avec un plan, une méthode que rien ne vient troubler.

Pour avoir voulu tout nier, les faits et leurs conséquences, les principes qu'ils mettent en cause, l'opposition soulevée autour de Lourdes a perdu toute force. On a dit que Lourdes était un défi jeté à la science, à la raison ; avec le concours des médecins, Lourdes est devenu un centre d'étude, où chacun peut venir apprécier, discuter des résultats qui se passent au grand jour. Toutes ces questions de maladies nerveuses et de suggestion, où sont-elles mieux étudiées ?

L'erreur de la science a été de rétrécir le débat, de vouloir tout expliquer par la suggestion ; les théories exclusives sont toujours en défaut par quelque côté. Expliquer ce qui s'est passé hier, ce qui se passera

demain, ce que l'on connaît et ce que l'on ne connaît pas, est toujours difficile. Englober tout cela dans un même système devient téméraire et ne peut satisfaire l'esprit. Vainement on a essayé de détourner les médecins, de les distraire de tout mouvement de curiosité, ils viennent chaque année plus nombreux : ils étudient toutes les guérisons qui se produisent ici ; ce qui s'édifie d'enquêtes, de travaux sur Lourdes est incalculable.

Nous avons essayé de démontrer que les pèlerinages de Lourdes s'étaient développés en dehors de toute attache officielle, par une force d'expansion propre ; tout dans ce pèlerinage, son origine, ses progrès rapides, son caractère, son indépendance absolue de toute cause locale, tout l'élève au-dessus des conceptions humaines. Le surnaturel n'est pas seulement dans les guérisons, il est partout ; il est dans cette attraction irrésistible qui grandit et se développe sans tenir compte des courants contraires, dans cette puissance de développement qui n'emprunte rien à la condition de milieu, au système politique de tel ou tel pays.

Une œuvre qui prend, en quelques années, une telle importance, qui nous ramène des manifestations de foi oubliées depuis les Croisades, qui soulève tout le monde catholique, n'est pas un accident passager dans la vie d'un peuple.

A côté de la question religieuse et de tous les problèmes que la science essaie de résoudre, se présente une question d'intérêt national que nous ne saurions négliger.

Tous les peuples viennent chercher sur notre sol le dépôt des traditions sacrées dont nous avons la garde. La France peut perdre momentanément la suprématie des armes, mais dans la voie de la civilisation, elle n'a cessé de marcher à la tête des nations.

Ses traditions, ses croyances, le christianisme dont elle est imprégnée semblent entretenir dans son sein un foyer puissant qui rayonne sur le monde entier. Si ce foyer venait à s'éteindre, sa mission serait interrompue, et le monde en serait profondément troublé.

Il est nécessaire de se dégager de tout esprit de parti pour étudier ces questions dans toute leur ampleur, pour comprendre tous les intérêts qu'elles mettent en cause.

Certes, les œuvres de Dieu sont inimitables, elles ont toutes le même caractère de grandeur ; cependant, je cherche vainement dans le passé, je ne trouve pas d'exemple pareil.

Une Vierge radieuse, blanche madone, idéale vision d'un monde supérieur, apparaît à Lourdes ; elle dispense à pleines mains les faveurs célestes, elle déchire les nues sur notre tête, pour nous transmettre les ordres du Très-Haut et nous confier le secret de ses prérogatives les plus chères. Nous la reconnaissons à ses bienfaits mieux encore qu'à ses paroles ; elle guérit nos souffrances physiques pour atteindre plus sûrement nos cœurs et réveiller nos âmes.

Depuis un siècle, que de fois la France n'a-t-elle pas entendu la voix de la Vierge Immaculée ! En 1830, dans la chapelle de la rue du Bac ; en 1836, M. Desgenettes, guidé par une inspiration surnaturelle, consacre Notre-Dame-des-Victoires au *Cœur immaculé de Marie*. En 1842, M. de Ratisbonne voit devant ses yeux l'image de la Vierge de la rue du Bac : c'est à Rome, dans l'église « Dei Fratte », mais M. de Ratisbonne est Français ; son ami, M. de Busnière, qui a préparé sa conversion, est Français. C'est un jésuite français, le Père de Villefort, qui a reçu son abjuration. Nous avons le dépôt intégral des révélations de la Vierge immaculée.

Depuis 1830, la Vierge de Lourdes a toujours les yeux sur la France, et la Vierge ne vient jamais parmi les hommes en messagère des coups de la justice, mais pour nous apporter les trésors de la miséricorde divine.

A l'heure où nous fêtons le cinquantenaire de Lourdes, notre pèlerinage est à son apogée ; nous voyons des élans de foi qui nous ramènent aux premiers siècles du christianisme. Ce pèlerinage, qui aurait dû disparaître sous le choc de l'opposition, n'a jamais été atteint ; tous les peuples se reconnaissent nos tributaires et viennent chercher, sur notre sol, le dépôt des traditions saintes dont nous avons la garde.

Les catholiques du monde entier se demandent si Lourdes ne sera pas fermé, s'ils pourront encore venir prier devant la grotte. Cette situation est sans précédent : jamais, dans nos Révolutions passées, nous n'avons eu des preuves aussi éclatantes de la protection divine. *On ne peut fermer la grotte de Lourdes*, les foules sont entraînées par la force d'un courant auquel rien ne résiste. Si l'on fermait Lourdes, tous les chemins qui conduisent à la grotte ne pourraient contenir les pèlerins qui afflueraient dans tous les sens. On prierait sur la rive opposée du Gave, sur les coteaux voisins.

Le caractère international de Lourdes met ce pèlerinage à l'abri de toutes nos convulsions politiques. On ne peut fermer la grotte de Lourdes dans les jardins du Vatican ; fermer les grottes de Lourdes en Belgique, à Constantinople, dans les deux Amériques, au Japon et en Chine. Non, il n'est plus au pouvoir de l'homme d'effacer, au plus intime de nos âmes, le culte de la Vierge immaculée !

En nous agenouillant devant la grotte, le 11 février 1908, nous trouverons là, au milieu des plus

sombres jours, le gage de surnaturelles et d'invincibles espérances.

Nous entendrons encore les paroles de la Vierge : *Prières et pénitence*. C'est par la pénitence que nous pourrons racheter notre pays, par le sacrifice poussé jusqu'aux dernières limites, s'il le faut, mais le triomphe est assuré.





TABLE ANALYTIQUE

A

Adler	187
Agnès (Sœur) 319.....	320
Albrech (Philomène).....	338
Amos (D ^r).....	251
Angèle (Sœur).....	172
Anne-Philomène (Sœur)	115
Archambault-Lassale (D ^r)....	39
Arents	303
Athanasie (Marie).....	150
Augé (D ^r) 18.....	19
Autane (C ^{ie} d')	245

B

Bailly (Marie) 69, 70, 71, 74, 76, 78, 79, 80, 82.....	373
Baltus (D ^r) 86.....	87
Banning (D ^r).....	48
Bans (Louis).....	184
Barbedette	372
Béliard (D ^r) 279, 280.....	283
Bender (D ^r).....	243
Bénével (M ^{lle} de) 276, 277, 278, 279, 280, 281.....	282
Benoît XIV 307.....	349
Benoît (M. et M ^{me}).....	213
Benoît (M ^{lle} Juliette) 213, 214, 215, 216, 217, 218.....	219
Bérillon, 329, 339, 340, 341, 342, 349.....	368
Bernadette, 1, 209, 218, 319, 324, 352, 368, 370, 371, 372, 373, 374, 376, 377.....	386
Bernheim (D ^r) 3, 6, 305, 329, 339, 340, 342, 350.....	368
Besnier (D ^r) 255, 257, 258....	361

Biraud (D ^r)	52
Birot (D ^r).....	306
Boissarie (D ^r) 48, 85, 87, 90, 91, 119, 134, 162, 232, 251, 252, 253, 254, 255, 278, 383, 357, 358.....	362
Bonamy (D ^r) 166.....	169
Bonnefond (de).....	52
Bouchaud	197
Boudin (Abbé).....	230
Bourard (Père)	167
Brackman (Esther) 271 etsuiv.	366
Briffaut (Marie).....	25
Bron (Charles).....	11
Bryas (C ^{esse} de) 223.....	224
199, 200, 208, 216.....	230
Bul (D ^r) 48 185, 186, 192, 193, Buron (R. P.).....	191
Bussièrre (de).....	390

C

Caillol (M ^{me}).....	26
Castel (D ^r du).....	257
Catherine Labouré (Sœur) 372,	375
Céleste (Sœur) 159.....	164
César Franck.....	223
Chaballier (D ^r)	70
Charcot (D ^r) 3, 6, 7, 29, 250, 333, 334, 335, 338, 260, 329, 340, 342, 347.....	368
Charles-Auguste, 24, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230	247
Chatillon (M ^{me} de).....	158
Chéradame (Louise).....	346
Chipault (D ^r) 135.....	139
Christel (D ^r).....	252
Cirette, 19.....	363

Ciselet (D ^r).....	300
Clavé.....	372
Clément (D ^r) 71.....	72
Clément (Général).....	122
Clément (M ^l ^o) 122, 126, 128, 129.....	129
Coirins (M ^l ^o).....	250
Collins.....	247
Cools (Marie) 299, 302, 303 306, 307, 308, 349.....	350
Coremans, 303, 304.....	306
Courcel (M ^l ^o) 24, 231, 235, 236.....	237
Courtout (Léa).....	220
Cox (D ^r).....	232

D

Darboy (Mgr).....	155
Dauchez (D ^r).....	358
David (Félicien) ..	223
Davignon.....	27
Decressac (D ^r).....	95
Desgenettes (Abbé).....	390
Dejardin (D ^r).....	199
Delbœuf, 338.....	348
Desguin, 303.....	306
Desjardins (D ^r).....	196
Desplat (D ^r) 35.....	105
Dethier (D ^r).....	205
Diday (D ^r).....	12
Dieudonné (Abbé) 137.....	138
Doilière (M ^l ^o de la) 165, 167, 168, 169, 170, 171, 172.....	173
Dor (D ^r).....	41
Dubillard (Mgr).....	124
Duplay (D ^r).....	272
Duret (Professeur) 31, 36, 291, 294, 357.....	358
Duval (Hélène).....	322

E

Elisa.....	348
Erns (D ^r) 240, 243, 244, 251,.....	254
Estrade.....	368

F

Fabische.....	374
Féron-Vrau (D ^r) 36, 357, 358,.....	360
Félicien David.....	223
Filhol.....	84
Fissot.....	223
Fondet (D ^r).....	71
Fournier (D ^r) 255, 257.....	261
Franck, 305.....	306
Franck (César).....	223

Franssu (M ^l ^o de) 83, 86.....	89
Fritz Sano (D ^r).....	301

G

Garde (Sœur de la) 150.....	151
Gardey (abbé).....	167
Gargam, 9, 93, 102, 103, 104, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114.....	115
Garibaldi.....	154
Gaube (D ^r).....	135
Gaulejac (D ^r de).....	128
Geoffray (D ^r) 75.....	80
Ginet (Marie).....	157
Goix (D ^r).....	378
Goullioud, 72.....	74
Gounod.....	223
Gouraud (D ^r) 257.....	272
Goux (D ^r) 127.....	128
Grallier.....	19
Grancher, 277.....	283
Grosset (Joséphine).....	332
Guénard (D ^r).....	135
Guéniot (D ^r).....	257
Guillo-Lehan (Chanoine).....	293

H

Hamelein (Abbé), 280.....	281
Hibert (M ^l ^o) 20.....	21
Hébrard (D ^r).....	305
Henderickx.....	504
Hery (D ^r).....	121
Hispa.....	352
Hoffman (D ^r).....	47
Hoffman (Marie).....	373
Huysmans.....	368

J

Jacobs (D ^r) 301, 305.....	348
Jacquart (Irma).....	332
Javal (D ^r).....	18 ^r
Joachim.....	4
John Cherry (D ^r).....	46
Jorissen (D ^r).....	47
Jourdan (Abbé) 154.....	158
Julienne (Sœur) 6.....	285
Justinien (Sœur) 24, 111, 112, 113, 117, 118.....	120
Kersbilck, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201.....	202
Kneipp.....	55
Koch.....	20
Kreglinger, 301.....	302

L

Labouré (Sœur Catherine) 371	372
Lacombe.....	332
Lacroix (Dr).....	305
Lacroix (M ^{me}).....	245
Lalbat (Dr).....	128
La Néele, 6, 20.....	21
Langénieux (C ^l).....	352
Lapersonne (Dr) 196, 199..	200
Lapponi (Dr) 7, 362.....	363
Lassale (Dr).....	39
Lasserre (Henri).....	367
Laurence (Mgr) 1, 2, 353 ..	365
Lebec (Dr) 237.....	358
Lebranchu (Marie) 285, 315, 316, 317, 318, 322, 323.....	325
Lecovec (Dr) 64.....	65
Lefebvre (Dr) 270, 271, 273... Lefur (Dr).....	275 109
Le Marchand (Marie) 21, 314, 315.....	324
Lenormant (M ^{me}).....	114
Lentz (Dr) 251, 252, 255.....	261
Léon XIII.....	353
Longo (Dr).....	48
Luys (Dr) 338.....	368

M

Marché (Marie) 202, 203, 204, 205, 207, 208, 209, 210.....	211
Mathieu (Père).....	191
Maupomé (Abbé) 281	282
Maximilien (Sœur) 141.....	147
May (Maurice de).....	225
Mayer (Dr).....	251
Melchide (Sœur) 246.....	247
Ménager (Dr) 59, 60.....	65
Ménager (M ^{me}) 27.....	28
Menaud (Marguerite) 275.....	346
Merry del Val (C ^{al}).....	363
Mestdag	301
Monguilhem M ^{lle}	29
Montreuil (Irma)	285
Mordret (Dr) 59.....	65
Moreau (Dr).....	87
Muller (Dr) 244, 252, 253, 554, 255	260

N

Nazaris (Dr de) 122, 124, 128.	130
Neumann (Curé).....	44
Newmann (C ^{al}) 189.....	190
Nimier (Dr).....	121
Noblet (M ^{lle}) 130, 131, 132, 134, 135, 137, 138.....	139
Nyssens.....	301

O

O Donnel (Dr).....	46
Olivaint (Père) 152 155, 156, 158.....	159

P

Painblanc (Dr)	199
Parvy.....	223
Pascal (Sœur).....	197
Pepper (Fanny).....	232
Pérotin (Louise) 265, 266, 267, 268, 269, 270.....	271
Peyramale (Mgr).....	372
Picard (R. P.) 326, 327, 331, Pie IX 351, 352, 353, 354, 375	381 376
Pie X, 1, 355.....	359
Pierre l'Ermite.....	319
Pigerre, 154, 155, 157.....	159
Piou (Député).....	161
Piou (Dr).....	234
Piou de Saint-Gilles (Dr), 9..	48
Planquette.....	223
Pointios (Père).....	179
Pontmain	372
Poussel (Dr).....	149
Pouvillon.....	368
Probst, 175, 176, 178, 179, 180	181

R

Racine (Dr) 277, 278, 283.....	284
Radini-Tedeschi (Mgr).....	357
Rampal (Dr) 147, 148.....	149
Ratisbone (de) 351 375.....	390
Régnier (Dr) 131.....	
Renon (Dr)	49
Riffarth	44
Riko	48
Riou (Abbé) 229.....	230
Riss (M ^{lle}).....	248
Rouchel (M ^{me}) 239 à	261
Roux (Curé).....	123
Roy (Dr) 71.....	72
Rudder 4, 11, 12, 46.....	364
Ryckmans, 303, 304, 305, 306, 307	307

S

Saint-Hilaire (Sœur) 18.....	19
Sainte Germaine (Sœur) 295, 296.....	297
Salivas (Dr) 280.....	287

Salvator (Père) 57, 58, 59, 60, 63, 64, 65, 66, 67, 68.....	69
Schœpfer (Mgr) 1, 2, 154, 158, 353, 354, 356, 357.....	359
Scorsery (M ^{lle}) 31, 291, 292, 293.....	294
Serreau (Félicie).....	352
Sherry (Dr John).....	46
Sophie (Sœur) 244, 248.....	252
Soubirous.....	370

T

Taine.....	452
Taussig (Dr) 358.....	359
Tenesson (Dr) 255.....	256
Terver (Dr).....	70
Terwagne (Dr) 303, 304, 305..	306
Tessier (Dr) 96.....	99
Thieron (Dr).....	300
Thillier (Dr) 197.....	199
Torrabruna (Princesse de) 279, 280.....	281
Trouvé (Clémentine) 318, 319, 323.....	324

V

Valude (Dr).....	235
Van de Vorst (Dr) 300.....	305

Van Eeden (Dr).....	48
Van Gehuchten (Dr).....	301
Van Hœstenberghe (Dr).....	46
Van Horeen (Dr).....	46
Van Loir (Dr).....	23
Van Maquinay.....	302
Van Nieuwenhuysse.....	302
Vergez (Dr).....	2
Victor (Père).....	123
Villefort (Père de).....	390
Villemans (Dr).....	128
Villepinte (Malades de) 263 et suiv., 343.....	347
Vincent (Dr) 48.....	49
Vion Dury.....	41

W

Wael (de).....	302
Waffelaert (Mgr).....	363
Witteman.....	348
Wolff (Dr).....	255

Z

Zola, 6, 48, 259, 305, 309, 310, 311, 313, 314, 316, 317, 318, 320, 321, 323, 324, 326, 327, 329, 335, 347.....	368
Zammert (Dr) 255.....	256





TABLE DES GRAVURES

La Vierge de la Grotte.....	II	Kersbilck.....	199
Mgr Schœpfer.....	XVI	M ^{me} Marie Marché.....	203
Mgr Laurence.....	3	Pèlerinage du Mans.....	238
Pierre de Rudder.....	13	M ^{me} Rouchel.....	241
Marie Briffaut.....	25	Livre maculé de M ^{me} Rouchel.	249
Bureau des Constatations mé- dicales.....	32	Groupe de jeunes filles de Villepinte guéries au pèle- rinage national.....	262
M. le D ^r Féron-Vrau.....	37	Esther Brackmann.....	273
Les os de Pierre de Rudder.	45	M ^{lle} Carina de Bénével.....	283
Les piscines à Lourdes.....	53	Vue de la Grotte et de la Ba- silique.....	286
Le P. Salvator.....	61	Une malade avant la guérison.	288
Le transport des malades... Une mère priant avec sa fille.	73 85	Une malade après la guérison.	289
Arlésiennes à la Grotte.....	92	M. Zola à Lourdes.....	313
Gargam après sa guérison... Le nouveau Bureau médical.	97 105	Marie Lemarchand.....	315
Sœurs Blanches de Bretagne.	110	Marie Lebranchu.....	318
Sœur Justinien.....	113	Clémentine Trouvé.....	319
Arrivée de M ^{lle} Clément à Lourdes.....	125	Le R. P. Picard.....	325
M ^{lle} Clément après sa guéri- son.....	129	L'ancien Bureau médical... Une leçon de Charcot à la Salpêtrière.....	328 336
M ^{lle} Marie-Thérèse Noblet... L'ancien Bureau des Consta- tations.....	133 140	Les malades sur le passage de la procession.....	337
Sœur Maximilien.....	145	Les fascinées de l'hôpital de Charcot entrent en extase, en fixant un miroir à alouettes.....	344
Sœur de la Garde.....	153	Les malades de Lourdes à la procession du Saint-Sacre- ment.....	345
Arrivée de Sœur Céleste à Lourdes.....	161	S. S. Pie X.....	361
Sœur Céleste après sa guéri- son.....	163	La Vierge couronnée.....	366
Les Angevines à Lourdes... La foule à la fontaine.....	174 177	Bernadette.....	369
Le D ^r Bull.....	189	R. P. Sempé.....	377
Embarquement des malades.	194		



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

LETTRE DE SA GRANDEUR M ^{GR} SCHCEPFER, ÉVÈQUE DE TARBES, AU DOCTEUR BOISSARIE.....	VII
AVANT-PROPOS. — Lettre de M. Vigouroux.....	XIII

CHAPITRE PREMIER

LE CINQUANTENAIRE DE LOURDES (1858-1908)

Etudes canoniques des guérisons de Lourdes. — Le Bureau des Constatations, école nouvelle d'apologétique. — La suggestion. — Lourdes et l'Immaculée-Conception.....	1
---	---

CHAPITRE II

UNE ANNÉE A LOURDES

Maladies organiques et maladies nerveuses. — Guérisons à effacer. — M ^m Hébert, poitrinaire au dernier degré. — Guérison d'un médecin belge. — Guérison de M ^{me} Ménager. — M ^{lle} de Mon- guilhem.....	15
---	----

CHAPITRE III

LES MÉDECINS A LOURDES

Statistique des médecins venus au Bureau depuis quinze ans. — Les médecins des Congrès. — Médecins anglais, américains, alle- mands, hollandais. — Le D ^r Vincent. — Etat sanitaire de Lourdes. — Les trains de malades. Les hôpitaux. — Les piscines.	33
--	----

CHAPITRE IV

LES PRINCIPALES GUÉRISONS OBSERVÉES A LOURDES DEPUIS 1900 JUSQU'AUX DERNIERS PÈLERINAGES

Péritonites tuberculeuses. — P. Salvator, capucin. — Marie Bailly. — M ^{lle} de Franssu, de Tournai.....	57
--	----

CHAPITRE V

Gargam, employé des postes, écrasé dans un accident de chemin de fer.....	93
--	----

CHAPITRE VI

COXALGIES ET MAL DE POTT

Sœur Justinien, Sœur blanche de Bretagne, guérie d'une coxal- gie le 15 septembre 1904. — M ^{lle} Clément, d'Agen, atteinte de- puis dix-sept ans d'une coxalgie, guérie le 17 septembre 1904. — M ^{lle} Marie-Thérèse Noblet, atteinte d'un mal de Pott, guérie le 31 août 1905.....	111
---	-----

CHAPITRE VII

LES TROIS RELIGIEUSES

- Sœur Maximilien, religieuse de l'Espérance de la maison de Marseille, guérie le 20 mai 1901. — Sœur de la Garde, religieuse des prisons de Montpellier, guérie le 23 juillet 1901. — Assassinat du R. P. Olivaint. — Sœur Céleste, oblate de l'Assomption, de Bordeaux, guérie en août 1904. — M^{me} de la Doilière, guérie d'un cancer le 21 août 1900 141

CHAPITRE VIII

L'EAU DE LA GROTTÉ

- L'eau de la source est seule distribuée aux robinets, aux piscines. — Lettre du supérieur des missionnaires. — Fausses légendes colportées par les journaux américains. — Système de canalisation..... 175

CHAPITRE IX

- La conversion d'un médecin protestant..... 185

CHAPITRE X

GUÉRISON DES AVEUGLES

- Kersbilck, atrophie papillaire, pèlerinage du Nord. — Marie Marché, neuro-rétinite, pèlerinage de Poitiers. — Juliette Benoît, aveugle de Belleville. — Charles-Auguste, opacité de la cornée, pèlerinage de Beauvais. — M^{me} Courcel, chanteuse des rues, pèlerinage national de 1906..... 195

CHAPITRE XI

LE LUPUS DE METZ

- Rapport sur la guérison de M^{me} Rouchel, discutée devant la Société de médecine de Metz, soumise à l'appréciation de deux professeurs de Paris..... 239

CHAPITRE XII

LES PHTISIQUES A LOURDES

- Une malade de Villepinte guérie devant une grotte de l'hospice. — Esther Brackmann, guérie au pèlerinage national de 1896. — M^{lle} Carina de Bénével, de Palerme, guérie le 1^{er} septembre 1906. 263

CHAPITRE XIII

LES MALADIES NERVEUSES

- Les nerveuses de Lourdes et les nerveuses des hôpitaux. — M^{lle} de Scorsery, de Lille, par le Dr Duret, doyen de la Faculté de Lille. — Une clarisse, de Rennes, par M. Henri Davignon. — Marie Cools, d'Anvers, rapport de son médecin. — Discussion au sein du Conseil municipal d'Anvers..... 287

CHAPITRE XIV

LE PÈLERINAGE DE ZOLA

Les miraculées de Zola quinze ans après leur guérison. — Zola fait mourir la Grivotte qui se porte bien. — Ce qu'il pense du miracle. — La seule figure qui l'ait frappé est celle du R. P. Picard..... 309

CHAPITRE XV

LA SUGGESTION A LOURDES

Il n'y a pas de suggestion à Lourdes. — Les maladies nerveuses guérissent en petit nombre. — Charcot et la suggestion religieuse. — Bernheim. — Bérillon. — Lois inconnues. — Les malades de Villepinte. — Les malades de Zola. — Marie Cools, d'Anvers, et la suggestion religieuse..... 329

CHAPITRE XVI

LOURDES A ROME

Pie IX. — Sa dévotion pour Notre-Dame de Lourdes. — Léon XIII. — L'office de la fête de l'apparition. — Inauguration de la grotte dans les jardins du Vatican le 4 juin 1902. — Pie X. — Inauguration des sanctuaires de Lourdes le 28 mars 1904. — Pèlerinage des médecins à Rome. — Conférences sur les guérisons de Lourdes. — Le Saint-Père demande que les guérisons de Lourdes soient soumises à l'étude de la Curie..... 354

CHAPITRE XVII

LOURDES EN 1908

L'histoire de Lourdes comprend plus de 200 volumes. — Études psychologiques sur Bernadette. — La Vierge de la grotte et les Vierges de saint Luc. — La Vierge de la médaille miraculeuse et l'apparition du 25 mars. — Les processions du Saint-Sacrement. — La France a reçu le dépôt des révélations de la Vierge immaculée..... 367

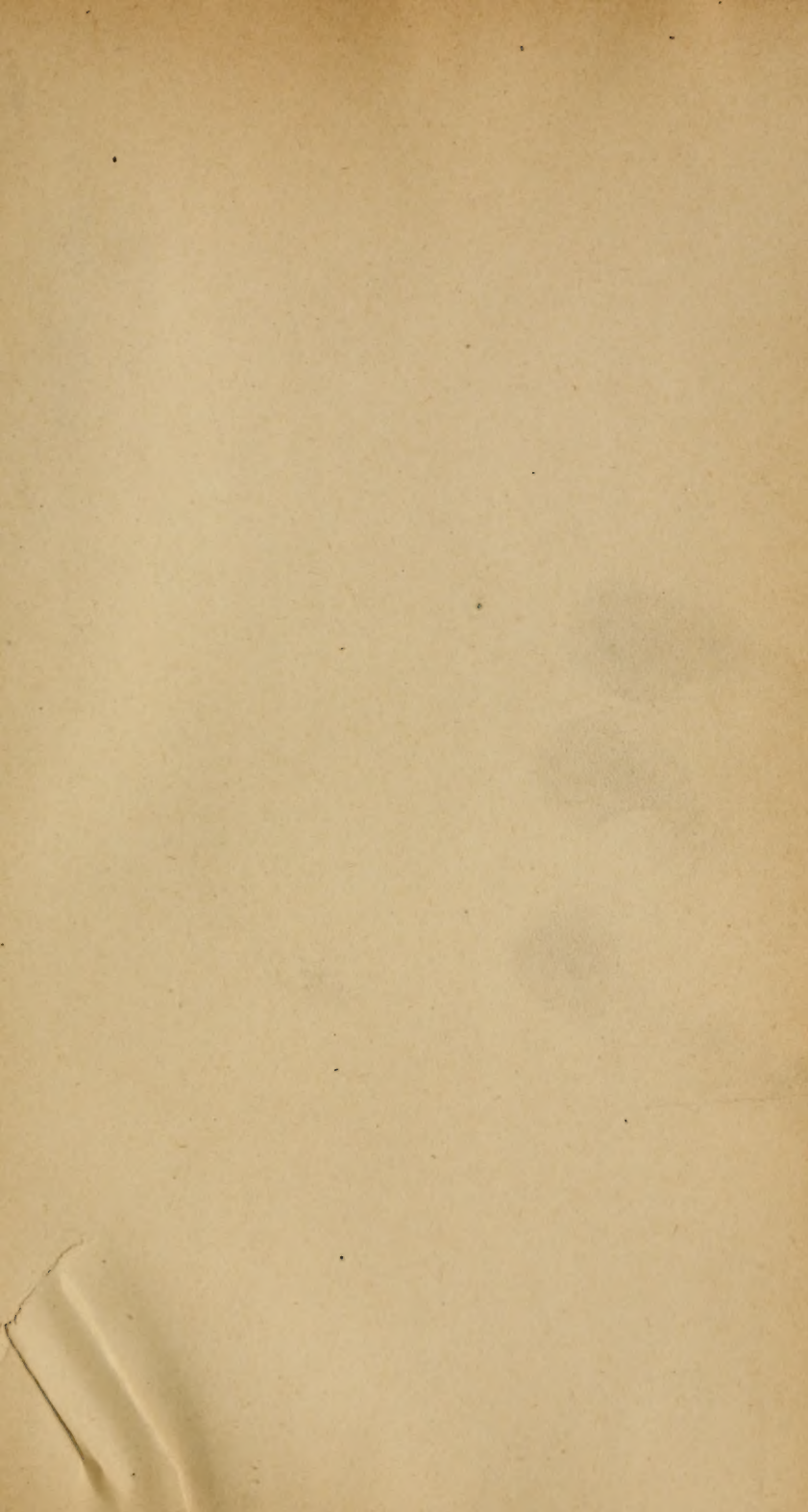
CHAPITRE XVIII

LOURDES ET LA FRANCE

Les processions du Saint-Sacrement. — La France a reçu le dépôt intégral des révélations de la Vierge immaculée. — Depuis 1830 la Vierge a toujours les yeux sur la France. — Jamais les pèlerinages n'ont été interrompus. — Nous avons été fidèles à notre mission. — Motifs d'espérance..... 379

TABLE ANALYTIQUE..... 393

TABLE DES GRAVURES..... 397



14810

231.73

B8640

Graduate

STACKS BT653.B65 1909x c. 14810
Boissarie, Prosper Gustave,
L'Oeuvre de Lourdes



3 5282 00340 4608